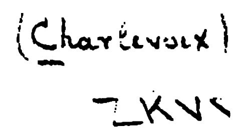

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06182434 2

HISTOIRE

DU CHRISTIANISME

AU JAPON.

TOME II.



PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
rue de Sèvres, n. 2.

HISTOIRE

DU

CHRISTIANISME

AU JAPON,

où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle.

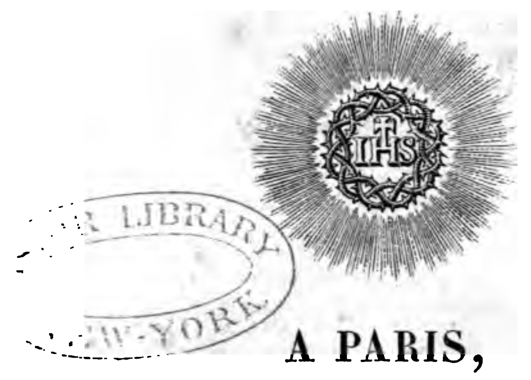
Par le P. de Charlevoix,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Nouvelle Édition,

DEVANT SERVIR DE COMPLÉMENT AUX DIVERS RECUEILS DE LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME SECOND.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,

rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, n. 8;

à Lyon,

CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.

1828.

HISTOIRE
DU CHRISTIANISME
AU JAPON.

LIVRE HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Le pape Grégoire XIII et Philippe II, roi d'Espagne, ne veulent pas qu'il y ait au Japon d'autres missionnaires que des jésuites. — Calomnies contre les missionnaires et les chrétiens du Japon. — Cinq religieux de S. François vont au Japon en qualité d'envoyés du gouverneur des Philippines. — Tayco-Sama construit une nouvelle ville. — Portrait de Cambacundono. — Ce prince se brouille avec son oncle. Il est contraint de se fendre le ventre. — Missionnaires en Corée. — Arrivée d'un évêque au Japon. — Ambassade envoyée à Tayco-Sama par l'empereur de la Chine. — Phénomènes singuliers. — Tremblement de terre. — Providence sur les chrétiens. — Les PP. de S. François trompés par un fourbe. — Indiscrète vanité d'un pilote espagnol source de bien des malheurs. — Les jésuites secourent les Espagnols dans un grand besoin. — On les calomnie à Rome, en Espagne et dans le Nouveau-Monde. — On met des gardes aux maisons que les franciscains et les jésuites avaient à Ozaca et à Méaco. — Combien il s'y trouva de religieux, et leur caractère. — Grands mouvemens parmi les chrétiens pour obtenir l'honneur du martyre. — Admirables exemples de ferveur. — Martyre de deux filles chrétiennes. — L'empereur déclare qu'il ne veut faire mourir que les religieux de S. François. — Six franciscains, trois jésuites et quinze séculiers sont condamnés à mourir en croix. — On commence l'exécution. — Ferveur de quelques enfans. — Voyage des martyrs jusqu'à Nangazaqui. — La charité de deux chrétiens leur procure l'honneur du martyre. — Zèle de Paul Miki. — Constance de deux enfans. — Les chrétiens de Nangazaqui se disposent au martyre. — Les PP. Pasio et Rodriguez assistent les prisonniers et les visitent de la part de l'évêque du Japon. — Figure des croix du Japon. — Le père de Jean de Gotto l'exhorte à souffrir courageusement la mort. — Les confesseurs de Jésus-Christ expirent tous sur la croix. — Miracles arrivés après la mort. — Urbain VIII leur décerne les honneurs des saints. — Nouveaux édits contre les missionnaires. — Persécution dans le Firando, dans le Chicugen et dans le Bungo. — La Corée conquise une seconde fois par le roi de Fingo. — Maladie de l'empereur; précautions qu'il prend pour assurer l'empire à son fils. Il lui donne un tuteur et un conseil de régence. — Il songe à se faire mettre au rang des dieux. Sa mort; ses bonnes et ses mauvaises qualités. — Brouilleries entre les régens. Constance de la princesse de Firando. — Six princes et plus de six cents chrétiens s'exilent volontairement pour la foi. — Les régens se déclarent tous contre le tuteur. — Mort tragique de la reine de Tango. — Eloge de cette princesse. — Victoire du tuteur. — Les rois de Fingo et d'Omi sont faits prisonniers. — Ils sont condamnés à mort et traités indignement. — Piété du roi de Fingo. — Le tuteur favorise les missionnaires. — Arrivée du P. Charles Spinola au Japon. — Martyres illustres dans le Fingo et dans le Nangato.

LIVRE HUITIÈME.

Tandis que Tayco-Sama, modérant ses premiers transports, en usait à l'égard des missionnaires avec tant de ménagement on ne les épargnait guère dans les Indes et surtout aux Philippines : il fallait sans doute que la vertu de ces hommes apostoliques pour soutenir les combats qui leur devaient être bientôt livrés fût éprouvée de toutes les manières, et la plus sensible de toutes les épreuves, celle qui vient des faux frères, ne pouvait guère avoir lieu du côté du Japon. Il n'y avait point de faux frères dans le grand nombre des Japonnais chrétiens, et les missionnaires ne souffraient parmi eux que des saints; ils étaient même sur cela si sévères que le P. Balthazar d'Acosta pour un entêtement à ne vouloir pas se soumettre sur un point de discipline, et pour avoir un peu intrigué à cette occasion contre ses supérieurs avait été renvoyé aux Indes, d'où, repassant en Portugal pour sortir de la compagnie, il périt sur mer. Dieu cependant ne voulut pas que ses serviteurs fussent privés d'une si pré-

cieuse portion de sa croix, et il permit qu'ils trouvassent au-dehors ce qu'ils ne trouvaient pas au-dedans; ils eurent même à essuyer ce qu'il y a de plus rude dans cette sorte de persécution, des saints s'étant laissé par surprise prévenir contre eux. Mais pour raconter les choses avec ordre il les faut reprendre de plus loin.

En 1579 le P. Valégnan, qui était retourné au Japon en qualité de visiteur, ainsi que nous l'avons dit, ne put voir sans douleur un grand nombre d'églises destituées de pasteurs; il résolut donc de tenter toutes les voies de remédier à un aussi grand mal, et il proposa à ses religieux d'appeler à leur secours quelques missionnaires des autres ordres. Les sentimens se trouvèrent partagés, et l'on convint de s'en rapporter à ce que le général de la compagnie, après avoir été suffisamment instruit de toutes choses, en déterminerait : le général, après avoir examiné les raisons de part et d'autre, crut que le plus sage était de remettre le tout au jugement du cardinal Henri, roi de Portugal, et à celui du souverain pontife qui était alors Grégoire XIII; il le fit, et le roi de Portugal étant mort sur ces entrefaites Philippe II, roi d'Espagne, qui lui succéda, mit l'affaire en délibération dans son conseil. L'affaire y fut fortement agitée, et tout le conseil conclut que non seulement les jésuites du Japon ne devaient point appeler d'autres religieux à leur secours, mais qu'on ne devait pas même souffrir

qu'il y allât d'autres prêtres ou religieux que les jésuites. Le pape fut du même sentiment, et jugea la chose de si grande importance que le 28 janvier 1585, deux mois avant l'arrivée des ambassadeurs japonnais à Rome, il expédia une bulle dont voici ce qui a rapport à mon sujet : « Quoique ce pays soit fort étendu, (1) (le saint père parle du Japon) et qu'on y ait besoin d'un grand nombre, ou, pour parler plus juste, d'un très grand nombre d'ouvriers, néanmoins comme le bien qu'on y peut faire dépend beaucoup moins de la multitude des ouvriers que de la manière

(1) Et si regio illa latissima sit, et magno vel maximo potius operariorum numero egeat, tamen quia utilitas operis non tam in operariorum multitudine quam in agendi et docendi modo, et ingeniorum gentis illius agnitione consistit, ideo magna adhibenda est cautio ne permittantur illuc homines novi et incerti pervenire, ex quorum novitate ac varietate talis oriatur admiratio quæ insuetis noxia sit, ac periculosa, ac Dei opus impedire, vel perturbare possit. Proinde considerantes nullos hactenus sacerdotes, præterquam Societatis Jesu, ad regna et insulas Japonicas penetrasse, et eos solos nationibus illis christianæ fidei suscipiendæ auctores, præceptores, ac veluti parentes fuisse, ac vicissim illos societati ipsiusque hominibus singularem quamdam fidem, pietatem ac reverentiam tribuisse, propterea nos, cupientes hanc conjunctionem et amoris caritatisque vinculum ad majorem salutis eorum profectum solidum et incorruptum manere, motu proprio, ex certaque scientia nostra, omnibus patriarchis, archiepiscopis et episcopis, etiam provinciæ Chinæ et Japonis, sub interdicti ecclesiastici, et suspensionis ab ingressu Ecclesiæ, pontificalium exercitio, aliis vero sacerdotibus, et clericis, ministrisque ecclesiasticis, secularibus et regularibus, cujuscumque status, ordinis, conditionis existentibus, exceptis Societatibus Jesu religiosis, sub excommunicationis majoris, a qua nisi a romano pontifice, vel in articulo mortis, absolvi nequeant, pœnis ips ofacto incurrendis, interdicimus ac prohibemus ne ad insulas, regnaque Japonica, Evangelii prædicandi, vel doctrinam christianam docendi, aut sacramenta ministrandi, aliave munia ecclesiastica obeundi causa, sine nostra aut sedis apostolica expressa licentia proficisci audeant.

d'agir avec ces peuples et de les instruire, et de la connaissance qu'on a de leur caractère et de leur sorte d'esprit, il faut bien se donner de garde de permettre à des gens qui leur paraîtraient nouveaux, et qu'ils ne connaîtraient point, de s'y introduire, parce que cette nouveauté et cette variété, à laquelle ils ne sont point faits, pourrait produire dans leur esprit un étonnement qui empêcherait peut-être ou troublerait l'œuvre de de Dieu : faisant donc réflexion que jusqu'ici aucun prêtre, si ce n'est ceux de la compagnie de Jésus, n'a pénétré aux îles et aux royaumes du Japon; qu'eux seuls ont instruit les Japonnais de nos mystères, et les ont engagés à faire profession du christianisme; qu'ils sont les maîtres et en quelque façon les pères de ces nouveaux fidèles, lesquels ont de leur côté beaucoup d'attachement, de respect et d'amour pour la compagnie et pour ceux qui en sont les membres, nous qui désirons que cette bonne intelligence et ce lien d'amour et de charité soit durable et ne reçoive aucune atteinte, n'ayant en vue que le salut de cette nation, de notre propre mouvement et de notre science certaine défendons à tous patriarches, archevêques et évêques, même à ceux des provinces de la Chine et du Japon, sous peine d'interdit ecclésiastique et de suspense de l'entrée de l'église et de l'exercice des fonctions épiscopales, et aux autres prêtres, clercs et ministres ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, de

quelque état, ordre et condition qu'ils soient, excepté aux religieux de la compagnie de Jésus, sous peine d'excommunication majeure, dont on ne pourra être absous que par le saint siége, si ce n'est à l'article de la mort, et le tout encouru par le seul fait, nous défendons, dis-je, d'oser se transporter aux îles et aux royaumes du Japon pour y prêcher l'évangile, ou pour y enseigner la doctrine chrétienne, y administrer les sacremens, ou y exercer aucune autre fonction ecclésiastique sans une permission expresse de nous, ou du saint siége apostolique,» etc.

J'ai cru devoir un peu m'étendre sur ce qui a donné occasion à ce bref, dont quelques endroits pourraient donner lieu de juger qu'il fut sollicité par les jésuites, s'il était permis de penser qu'un souverain pontife eût été capable de faire servir son autorité à contenter une jalousie aussi mal placée que l'aurait été celle de ces pères. Quelques-uns se sont persuadés que Grégoire XIII avait eu une autre vue en excluant du Japon tous les prêtres et les religieux, excepté les seuls jésuites, et voici leur conjecture; saint Paul, en disant qu'il avait toujours pris à tâche de ne point prêcher l'Evangile dans les lieux où le nom de Jésus-Christ était déjà connu, en apporte deux raisons : *C'est* premièrement, dit-il, *pour ne point bâtir sur le fondement d'autrui;* en second lieu, ajoute le saint, *c'est afin que le Sauveur des hommes soit annoncé à un plus grand*

nombre de nations. (1) Supposé que la première de ces deux raisons donnât aux jésuites quelque droit de prétendre à rester seuls au Japon il est certain que par la démarche qu'ils avaient faite après du saint siége et du conseil de Portugal ils y avaient renoncé; mais il n'est pas hors de vraisemblance, dit-on, que le père commun, touché de la seconde raison qu'apporte le saint apôtre, eût exprès fermé la porte du Japon à un très grand nombre d'excellens ouvriers pour les obliger à se répandre dans d'autres régions qui leur offraient des moissons mûres et abondantes.

Ce qu'il y a de certain c'est que Philippe II n'eut pas plutôt reçu le bref dont je viens de parler qu'il l'envoya au vice-roi des Indes, don Edouard de Ménesez, lui enjoignant très expressément de tenir la main à l'exécution des ordres de sa sainteté. Le vice-roi sans perdre de temps envoya la bulle du pape et les ordres du roi à l'évêque de la Chine, au capitaine major de Macao et aux Philippines : l'évêque et le capitaine major ne trouvèrent aucune résistance de la part des Portugais, qui ne demandaient pas mieux que de voir les jésuites seuls au Japon. Mais il n'en fut pas de même dans les Philippines : on ne croirait pas jusqu'à quel point les

(1) Sic enim prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super alienum fundamentum ædificarem; sed, sicut scriptum est, quibus non est, nunciatum de eo, videbunt, et qui non audierunt, intelligent. Rom. c. 15, ℣. 20, 21.

esprits y furent aigris contre les missionnaires du Japon; il suffit de dire que, sur ces entrefaites la nouvelle de la première persécution ayant été portée à Manille, on vit aussitôt paraître une relation adressée au roi catholique et au conseil d'Espagne, dont voici la substance : elle portait que de tant de milliers de chrétiens qu'on avait vus au Japon six seulement avaient été fermes dans la foi; que de ces six on en avait fait passer deux par le tranchant de l'épée, banni deux autres, et qu'ainsi il ne restait plus que deux chrétiens au Japon. On n'épargna pas même les cendres des morts, et l'on ressuscita le saint roi de Bungo, François Civandono, pour lui faire donner à ces nouveaux fidèles l'exemple d'apostasier : on ajouta que toutes les églises avaient été brûlées, et que les missionnaires s'étaient réfugiés partie aux Indes et partie à la Chine; que s'il en était resté quelques-uns au Japon ils étaient si bien travestis et si bien cachés qu'il valait autant qu'ils n'y fussent pas demeurés. Toutes ces choses se débitaient comme des vérités que personne ne s'avisait de révoquer en doute, et cela sur le seul témoignage d'un Canarien, lequel avait été catéchiste au Japon, et en avait été chassé pour quelque faute; et il est bon de savoir que les Canariens sont naturellement si enclins au mensonge que par une loi il était défendu aux Indes de les faire jurer, et qu'ils ne pouvaient être reçus à témoigner en justice lorsque la

chose contestée excédait la valeur de trois écus.

Les affaires demeurèrent sur ce pied-là aux Philippines plusieurs années, pendant lesquelles il se passa bien des choses qui ne sont pas de mon histoire ; enfin en 1593 le gouverneur don Gomez Perez de Marinas, inquiet sur la réponse que Tayco-Sama avait faite à son député, et dont il n'avait pu être instruit, parce que ce député avait péri dans un naufrage, jugea à propos d'en envoyer un second, et se mit en tête d'établir le commerce entre les Japonnais et les Espagnols ; il crut que pour venir à bout de son entreprise il fallait introduire dans le Japon de nouveaux missionnaires qui y fussent uniquement attachés aux Espagnols, comme il s'imaginait que les jésuites l'étaient entièrement aux Portugais : d'ailleurs bien qu'on eût été détrompé de la prétendue fuite des jésuites du Japon on était toujours fort convaincu aux Philippines que cette mission était dans un état déplorable, et avait besoin d'un prompt secours. Don Gomez nomma donc pour son envoyé Pierre Gonzalez, et lui donna pour adjoints quatre pères franciscains de la réforme ; le plus considérable de ces religieux était le P. Pierre-Baptiste, homme de beaucoup d'esprit, d'une sainteté consommée, et d'une fort grande érudition : de ces trois compagnons il n'y en avait qu'un de prêtre ; d'autres devaient bientôt les suivre. Gonzalez n'eut pas plus tôt reçu ses ordres qu'il s'embarqua pour Macao, d'où il

se rendit à Nangazaqui au mois de juin : il y demeura un mois avec les religieux qui l'accompagnaient, et ils furent tous assez surpris du grand accueil que les jésuites du collége de Nangazaqui leur firent. Après s'être un peu reposés ils prirent la route de Nangoya, où était la cour. Tayco-Sama, à qui ils offrirent de fort beaux présens, les reçut bien; mais il leur déclara qu'il prétendait que désormais on ne reconnût point aux Philippines d'autre souverain que lui. On ne sait ce qui lui avait encore fait changer de sentiment; quoi qu'il en soit le P. Baptiste prit la parole et dit à l'empereur que le gouverneur des Philippines ne pouvait faire une telle démarche sans en avoir auparavant écrit au roi d'Espagne son maître; que si en attendant la réponse de ce prince sa majesté voulait bien permettre aux Espagnols de trafiquer au Japon elle n'aurait pas lieu de se plaindre de leur conduite, et qu'il s'offrait lui et ses religieux à demeurer comme en otage à Méaco ou à Ozaca. L'empereur, qui croyait avoir déjà obtenu ce qu'il souhaitait, accorda tout ce que lui demandait le P. Baptiste à condition toutefois que ni lui ni les siens ne parleraient point de religion aux Japonnais.

Quelques jours après Tayco-Sama partit de Nangoya pour se rendre à Méaco : le vaisseau qu'il montait donna contre un écueil; tout l'équipage fut noyé, et l'empereur se sauva seul à la nage. Il avait fait savoir son départ à son ne-

veu, et il s'attendait que ce jeune prince viendrait au-devant de lui; mais Cambacundono, qui se défiait de son oncle, feignit d'être indisposé, et se contenta d'envoyer à ce prince un de ses principaux officiers pour lui faire ses excuses. Tayco-Sama fit semblant d'être satisfait de cette conduite; mais au lieu de continuer sa route vers Méaco il tourna du côté d'Ozaca, où il recommença à gouverner indépendamment de son neveu. Les travaux qu'il fit faire à Fucimi l'occupèrent quelque temps tout entier : d'abord il y fit construire pour lui un magnifique palais; ensuite tous les grands eurent ordre d'y bâtir des hôtels; quantité de gros marchands s'y établirent aussi, et furent suivis d'un très grand nombre d'ouvriers de toutes les sortes, de manière que Fucimi devint en assez peu de temps la plus grande et la plus belle ville du Japon si l'on en excepte Ozaca : les rues y étaient tirées au cordeau, et se répondaient toutes les unes aux autres; chaque porte de la ville avait une longue et spacieuse avenue bordée de deux côtés de très beaux arbres; la forteresse était hors de la ville, et vis-à-vis; au milieu d'une belle campagne on avait élevé une montagne, et sur cette montagne on avait planté un bois dont tous les arbres avaient été pris fort grands et dressés à la ligne; enfin on y voyait tout ce qui peut rendre délicieux un lieu champêtre. L'empereur avait encore détourné le cours d'une fort grosse ri-

vière, et l'avait fait diviser en deux bras pour entourer la ville : le nouveau lit de cette rivière était si profond que les plus gros navires pouvaient venir à Fucimi, et l'on avait construit sur les deux bras du fleuve des ponts de deux cents pas de long, dont les voûtes étaient d'une hauteur prodigieuse.

On vit alors renaître quelque nouvelle lueur d'espérance que la religion chrétienne allait reprendre sa première splendeur. Nous avons vu que le P. Valégnan avait laissé auprès de l'empereur, et par l'ordre même de ce prince, le P. Rodriguez en qualité d'interprète de sa majesté : ce père s'était si sagement conduit à la cour que Tayco-Sama paraissait avoir de lui une estime toute particulière. Guénifoin, et l'ancien roi de Bugen, Simon Condéra, profitèrent de cette disposition du prince, et le trouvant un jour de bonne humeur ils lui représentèrent qu'il y avait près de Méaco un religieux fort cassé de vieillesse et d'une humeur si douce et si paisible qu'il n'y avait pas lieu de craindre qu'il donnât jamais à sa majesté le moindre sujet de se plaindre de lui; ils parlaient du P. Organtin : Tayco-Sama avait toujours eu beaucoup de considération pour ce missionnaire; il dit au roi et au gouverneur que le P. Organtin pouvait demeurer où il était : dès lors ce père recommença ses fonctions en toute liberté, et les ménagemens dont il usa pour ne point choquer la cour firent tant

d'impression sur l'esprit de l'empereur qu'on voyait ce prince revenir tous les jours de ses préventions contre les chrétiens. Le zèle peut-être un peu trop ardent des pères de Saint-François, qui prêchaient publiquement à Méaco et à Ozaca, et qui s'étaient établis sans la permission du prince à Nangazaqui, où ils ne gardaient pas plus de mesures dans la publication de l'Evangile, fit appréhender un nouvel éclat; mais heureusement Tayco-Sama, occupé de bien d'autres affaires, ne fit alors aucune attention à leur conduite.

Il y avait long-temps qu'on prévoyait une rupture entre les deux empereurs; elle éclata enfin: Cambacundono était alors dans sa trente-unième année, beau, bien fait, d'un esprit vif et pénétrant, d'un discernement juste, l'air noble, les manières engageantes, sage, prudent, modeste, fort éloigné des plaisirs honteux, aimant les sciences, et se plaisant dans la compagnie des gens de lettres; un seul vice effaçait tant de belles qualités, et faisait un monstre d'un homme en faveur de qui la nature semblait s'être épuisée; ce jeune prince prenait plaisir à répandre le sang humain, et rien ne l'occupait plus agréablement que de se faire amener un criminel condamné à mourir, et de lui faire souffrir de ses propres mains tout ce que lui suggérait la plus capricieuse et la plus féroce brutalité qui fut jamais; il s'y était tellement endurci, et il avait acquis

tant d'adresse dans ce barbare métier qu'il coupait un bras ou une cuisse avec la même facilité et du même sang-froid qu'il aurait levé une aile de volaille; on ajoute même qu'il prenait des femmes enceintes, et qu'il les disséquait toutes vivantes pour examiner la situation de leur fruit: la religion chrétienne aurait sans doute adouci des moeurs aussi barbares, car l'on dit que ce prince songeait à l'embrasser.

Quoi qu'il en soit Cambacundono, qui pendant la guerre de Corée avait pris goût à la souveraineté, fut choqué de ce que son oncle, depuis son retour à Ozaca, ne lui donnait aucune part au gouvernement. Dans le même temps le bruit se répandit que l'impératrice, femme de Tayco-Sama, était enceinte: le jeune prince connaissait assez son oncle pour s'attendre qu'au premier jour il le ferait descendre du trône où il l'avait placé s'il ne prévenait ses desseins; il prit donc ses mesures pour n'être point surpris. Tayco-Sama s'en aperçut, et vit bien qu'il fallait perdre son neveu ou périr lui-même. Pendant qu'il délibérait sur les moyens qu'il devait prendre il lui naquit un prince: quelques-uns ont cru que cet enfant n'était pas de celles des femmes de Tayco-Sama qui avaient le titre d'impératrices, et il parut que Cambacundono l'avait regardé comme un enfant supposé; ce qui est constant c'est que le neveu n'envoya point faire à son oncle les complimens ordinaires en ces

rencontres. Tayco-Sama ne témoigna point qu'il en fût choqué, et pour empêcher que son neveu ne se défiât de quelque chose il lui fit proposer d'adopter le jeune prince. Cambacundono ne se laissa point éblouir par une proposition si avantageuse en apparence; il l'éluda, et comme il avait bien autant d'esprit que son oncle il ne manquait jamais d'opposer quelque ruse aux piéges que lui tendait ce prince.

Les deux empereurs tinrent ainsi quelque temps tout l'empire en suspens; il y eut même une espèce de réconciliation entre eux; ils se firent mutuellement des présens, ils se virent et se donnèrent des fêtes magnifiques; mais cette entrevue, où les défiances de part et d'autre augmentèrent, n'eut point d'autre suite que de rendre ces deux princes irréconciliables : enfin Tayco-Sama, soit qu'il fût mieux servi ou que son expérience lui fournît des ressources que n'avait pas le jeune empereur, prit le dessus. Le roi de Naugato lui ayant découvert que son neveu se faisait jurer sous main une fidélité inviolable par tous les grands qu'il avait pu gagner, il fit jouer tant de ressorts qu'il trouva moyen d'avoir ce malheureux prince en sa puissance. D'abord il se contenta de le renfermer dans une maison de bonzes; mais peu de temps après il lui envoya ordre de se fendre le ventre : il enveloppa toute sa famille dans sa disgrâce; ses femmes et ses enfans furent même indignement traités; on les

exécuta dans la place publique comme des criminels; on n'épargna aucun de ses partisans, et comme si Tayco-Sama eût voulu abolir la mémoire d'un neveu par qui il s'était vu en danger de perdre la couronne et peut-être la vie il fit raser tous les édifices que ce prince avait fait construire à Méaco et ailleurs.

De si sanglantes exécutions, et plus encore le sujet qui y avait obligé l'empereur, rendirent ce prince extrêmement farouche et ombrageux, et si jamais on eut besoin de le ménager ce fut dans ces conjonctures; mais il faut convenir qu'on ne le fit pas assez. Les anciens missionnaires, continuant d'avoir pour les ordres du monarque toute la soumission qu'ils croyaient que l'Evangile leur prescrivait, voyaient avec une sensible consolation le royaume de Jésus-Christ s'étendre tous les jours dans de nouvelles contrées sous la protection de Guénifoin, gouverneur de Méaco, et de Térazaba, gouverneur de Nangazaqui. Ces deux seigneurs avaient beaucoup de crédit à la cour impériale : le premier, quoique infidèle, protégeait par estime et en faveur de ses enfans qui étaient chrétiens une religion que par politique il n'osait embrasser; et le second était fidèle, mais en secret. En Corée tout ce qui obéissait à l'empereur du Japon reconnaissait le Dieu des chrétiens : les rois de Fingo et de Bugen qui y commandaient alors seuls avaient fait venir le P. de Cespédez avec un autre jésuite, et ces

deux ouvriers cultivaient avec succès cette chrétienté transplantée et composée de ce que l'Eglise du Japon avait de plus illustre; ils eurent même la joie de conférer le baptême à quantité de naturels du pays, à qui le bon exemple des soldats japonnais avait donné de l'estime pour le christianisme. L'usurpateur du Gotto était mort quelque temps auparavant en Corée, et le roi légitime Louis II, qui servait aussi en Corée, avait reçu les hommages de ses sujets, qui commencèrent à embrasser à l'envi la foi dont leur prince faisait profession.

Tant d'heureux succès ne furent pas capables d'engager les pères de Saint-François à imiter une conduite que Dieu bénissait si visiblement; et bien que la réception qu'on leur avait faite au collége de Nangazaqui, des services assez essentiels que les jésuites leur avaient rendus, et l'état florissant où ils avaient trouvé le christianisme les eussent entièrement désabusés des calomnies atroces qu'on publiait aux Philippines contre les missionnaires du Japon, toutefois ils ne purent se résoudre à se régler sur eux. Ils s'y étaient assez bien pris pour gagner les bonnes grâces de l'empereur; ils ne manquaient aucune occasion de faire de grands complimens à ce prince naturellement vain : ils louaient sans cesse sa magnificence; ils lui demandaient souvent la permission d'aller admirer ses beaux palais de Méaco, de Fucimi et d'Ozaca; et par ce moyen ils avaient

obtenu des lettres patentes pour s'établir dans la première et dans la dernière de ces villes royales. D'ailleurs le silence que Tayco-Sama gardait sur leur manière d'agir, joint à la friponnerie d'un scélérat qui les jouait, et dont je parlerai bientôt, leur paraissait une démonstration qu'il n'y avait pas tant de mesures à garder dans la publication de l'Evangile : on eut beau leur signifier la bulle du pape Grégoire XIII, ils répondirent qu'elle ne les regardait point; qu'ils étaient venus au Japon avec le titre d'ambassadeurs, et non pas en qualité de missionnaires; que personne n'était en droit de les empêcher d'exercer en toute liberté les fonctions de leur ministère, et que ce n'avait jamais été là l'intention de sa sainteté. Ce qu'il y eut de plus surprenant c'est qu'ils ne purent être engagés à modérer tant soit peu leur zèle, même après l'arrivée de dom Pedro Martinez, évêque du Japon, qui sur ces entrefaites prit terre à Nangazaqui.

Dès l'an 1566 le pape Pie V, pressé par le roi de Portugal de donner un évêque aux fidèles du Japon, et apprenant que le saint patriarche d'Ethiopie, André Oviédo, jésuite, souffrait de la part des Abyssins les traitemens les plus indignes sans espérance d'aucun changement, écrivit à ce prélat de passer aux îles du Japon, et d'y prendre le gouvernement de cette Eglise. Oviédo, qui ne pouvait se résoudre à abandonner son épouse, fit réponse au pape que les choses pour-

raient s'arranger en Ethiopie, et que toute sa vie il se reprocherait d'en avoir manqué l'occasion s'il s'éloignait de son troupeau. Le souverain pontife admira une si grande vertu, et ne crut pas devoir passer outre : il nomma successivement deux autres jésuites évêques du Japon; savoir, dom Melchior Carnéro, évêque de Nicée, et le P. Sébastien Moralez. Tous deux moururent en chemin, le premier à Macao, et le second au Mozambic. Enfin le saint père nomma en même temps le P. Pierre Martinez, provincial de la compagnie de Jésus dans les Indes, et le P. Louis Cerqueyra, qui professait la théologie au collége d'Ebora, et régla que le P. Martinez prendrait la qualité d'évêque du Japon, et le P. de Cerqueyra celle de coadjuteur. Le provincial fut sacré à Goa en 1585, et prit terre au Japon le 13 août de l'année suivante. Comme il était chargé de fort beaux présens pour l'empereur de la part du vice-roi des Indes il eut permission d'aller à la cour, et par l'entremise du roi de Fingo il fut reçu avec toute la distinction possible.

Le roi de Fingo était alors en grand crédit. Ce prince avait pénétré que Tayco-Sama souhaitait passionnément que l'empereur de la Chine lui envoyât demander la paix par une solennelle ambassade, et il s'était fait un point d'honneur d'obliger le monarque chinois à en passer par où voudrait l'empereur son maître : il sut si bien intimider Juquéqui que, ce général ayant écrit à Pékin

les dispositions où paraissait la cour du Japon, l'empereur de la Chine nomma deux jeunes mandarins pour être tout à la fois ses plénipotentiaires et ses ambassadeurs, avec ordre néanmoins de ne rien faire que de concert avec Juquéqui. Dès que cette nouvelle fut sue en Corée, où était le roi de Fingo, ce prince et Juquéqui s'embarquèrent pour aller donner avis de tout à l'empereur. Tayco-Sama, au comble de la joie, résolut de ne rien épargner pour rendre cette ambassade célèbre, et pour donner aux Chinois une idée de sa grandeur. Dès qu'il apprit que les mandarins etaient en Corée il donna ordre qu'on les y retînt jusqu'à ce que tout fût prêt pour les recevoir. On dit des choses presque incroyables des préparatifs qui furent faits à Ozaca, où les ambassadeurs devaient avoir audience, et nous n'avons rien dans l'histoire des plus puissantes monarchies qui soit au-dessus de la magnificence qu'affecta en cette occasion l'empereur japonnais.

Cependant les deux ambassadeurs étaient fort inquiets sur le sujet qui les retenait si long-temps en Corée : les honneurs militaires qu'on leur rendait n'étaient guère du goût de deux jeunes mandarins, qui jusque là n'avaient eu de commerce qu'avec des livres; ils ne regardaient qu'en tremblant ces fiers Japonnais, qu'ils voyaient toujours armés de toutes pièces; et comme ceux-ci prenaient quelquefois plaisir à les intimider davantage un des deux mandarins prit le parti de

s'enfuir : il s'embarqua sans avoir communiqué son dessein à personne, et se rendit à la cour avec une précipitation qui ne pouvait venir que d'une terreur panique. Le roi de Fingo eut bien du chagrin de cette fuite, et partit en diligence pour aller rassurer l'autre ambassadeur. D'un autre côté le fugitif mandarin fut reçu de l'empereur comme le méritait sa lâcheté : ce prince le fit mettre dans un cachot, confisqua tous ses biens et ceux de sa famille, qu'il déclara incapable de posséder jamais aucune dignité. Il envoya au mandarin qui était resté en Corée un plein pouvoir pour traiter seul avec Juquéqui, et pour reconnaître encore mieux sa fidélité il fit donner cinq mille écus à son père.

Tout étant prêt à Ozaca le roi de Fingo reçut ordre de conduire l'ambassadeur chinois à Sacai; mais Dieu semblait n'avoir élevé Tayco-Sama à ce haut point de puissance et de bonheur où il était parvenu que pour lui faire sentir plus vivement sa dépendance et sa faiblesse. Le 20 de juillet à Fucimi et à Méaco il tomba du ciel quantité de cendres, et cela dura une demi-journée; à Ozaca et à Sacai il plut du sable rouge, et peu de temps après des cheveux gris comme d'une personne âgée, avec cette différence qu'ils étaient beaucoup plus doux que les naturels, et qu'étant mis au feu ils ne rendaient point de mauvaise odeur. Toutes les provinces septentrionales parurent aussi couvertes de ces sortes de

cheveux. Trois semaines après les Japonnais déjà intimidés par ces phénomènes le furent bien davantage encore par un événement qui, tout naturel qu'il est, a toujours passé dans l'opinion du peuple pour un présage funeste : on vit au-dessus de Méaco une comète chevelue, dont l'aspect parut avoir quelque chose d'affreux, soit que cela fût effectivement ainsi, soit que la frayeur eût produit cette persuasion dans l'esprit des spectateurs. La position de ce météore était de l'occident au septentrion, et l'on remarqua que pendant quinze jours qu'il resta sur l'horizon il fut continuellement environné de vapeurs fort noires. Le 30 août sur les huit heures du soir il y eut à Ozaca un tremblement de terre qui causa de furieux ravages ; il recommença le quatre septembre, et redoubla d'une si étrange manière qu'encore qu'il n'eût duré qu'une demi-heure on ne voyait dans toute la ville que ruines de temples, de maisons et de palais, et que plus de six cents personnes furent écrasées. Des somptueux édifices que l'empereur avait fait construire pour recevoir l'ambassadeur chinois rien ne resta sur pied, et ce qui augmenta encore beaucoup l'horreur de ce fracas c'est qu'on entendit sous terre des mugissemens, des coups semblables à ceux du tonnerre, et comme le bruit d'une mer extraordinairement agitée.

Le lendemain à onze heures de la nuit, le ciel étant fort serein, il survint un troisième trem-

blement, dont les deux premiers n'avaient été que comme de légers préludes. Il fut aussi accompagné de cris, de hurlemens et d'un bruit semblable à des décharges de canon; il s'étendit fort loin, et Sacai fut si horriblement agitée l'espace de trois heures qu'on trouva plus de mille personnes écrasées sous les ruines des maisons. A Ozaca tous les palais de l'empereur furent si promptement renversés que sept cents de ses concubines y périrent. De celui où il demeurait il n'y eut que la cuisine d'épargnée : il s'y sauva en chemise avec son fils, qu'il prit entre ses bras; le matin il se retira sur les hauteurs, d'où, considérant les ruines de tant de superbes édifices, il s'écria, dit-on, que Dieu le punissait avec justice d'avoir osé entreprendre ce qui était au-dessus de la condition d'un mortel. Les crevasses qui parurent en plusieurs endroits de la campagne, et les secousses qui se faisaient sentir de temps en temps obligèrent ce prince à demeurer dans une cabane de joncs qu'il se fit dresser sur une montagne : à Sacai et à Facata la mer franchit ses bornes, renversa et entraîna avec elle tout ce qu'elle rencontra, et, ce qui fut remarqué avec étonnement, aucun chrétien ne souffrit la moindre perte parmi tant de désastres, leurs maisons ayant été conservées au milieu de quantité d'autres que l'agitation de la terre ou la violence des eaux avait renversées.

On s'imaginait qu'après tant de malheurs

Tayco-Sama modérerait son faste, car on prétend que la perte qu'il fit en cette occasion montait bien à trois cent millions d'or; mais ce prince ambitieux ne vit pas plus tôt la terre tranquille et la mer réduite à ses anciennes bornes qu'il fit rebâtir tout ce qui avait été ruiné; il y employa tant d'ouvriers qu'en moins de rien tout fut rétabli avec une magnificence qui passa encore tout ce qu'on avait vu. L'empereur ne tarda pas ensuite à donner audience à l'ambassadeur chinois: tout se passa avec beaucoup de satisfaction de part et d'autre; les présens furent magnifiques, et l'on s'attendait à une paix durable; mais lorsqu'on y pensait le moins, les Chinois s'obstinant à demander que les troupes japonnaises évacuassent la Corée, l'empereur se porta à des excès de colère et de violence dont il eut honte depuis.

L'ambassadeur fut renvoyé ou pour mieux dire chassé d'une manière indigne, et on l'obligea de s'embarquer avec une précipitation qui le mit en danger de périr: il y eut des ordres de recommencer la guerre, qui parut devoir être plus sanglante que jamais; il n'y eut pas jusqu'au roi de Fingo auquel Tayco-Sama ne s'en prît du mécontentement qu'il avait; car après lui avoir commandé de repasser la mer il lui associa de nouveau Toronosuque son ennemi; mais cet emportement n'eut point de suite, et on recommença bientôt à négocier, ce qui dura plusieurs années.

Ce fut alors que l'empereur, débarrassé des soins et des inquiétudes dont il avait été si long-temps agité, s'appliqua tout entier au gouvernement de l'état : les affaires de la religion n'en allèrent pas mieux, et l'on perdit bientôt toute espérance de la voir rétablie dans son ancien lustre; mais pour bien expliquer ce qui porta ce prince à s'aigrir de plus en plus contre la religion il me paraît nécessaire de reprendre la chose de plus haut, et ce que je vais dire diminue beaucoup l'étonnement où l'on pourrait être de voir que les pères franciscains ne voulussent écouter ni les jésuites ni les seigneurs japonnais sur la manière de se conduire dans la publication de l'Evangile. Il y avait à la cour un nommé Faranda, homme d'assez basse extraction, qui pour se pousser dans les affaires s'était mêlé de traiter d'accommodement entre l'empereur son maître et le gouverneur des Philippines : comme il n'y avait presque personne à la cour du Japon qui sût le castillan, ni personne aux Philippines qui sût le japonnais que lui, il lui fut aisé de tromper les deux puissances qu'il semblait vouloir accommoder, et il avait joué les pères de saint François en interprétant et ce qu'ils avaient dit à l'empereur et ce que l'empereur leur avait répondu dans un sens fort opposé à l'intention des uns et des autres; il exerça ce perfide ministère assez long-temps, ayant soin d'écarter tous ceux qui pouvaient reconnaître et découvrir sa

fourbe. Enfin dès qu'il vit que les religieux espagnols entendaient suffisamment le japonnais pour s'apercevoir qu'on les trahissait il songea à se défaire d'eux, et après les avoir entretenus par de magnifiques promesses dans l'espérance de voir réussir tous les bons desseins qu'ils avaient formés pour la gloire de Dieu il fut un des premiers à se déclarer contre eux, et parut dans la suite leur plus grand ennemi.

Ce fut aussi dans ce même temps qu'arriva l'histoire de ce Castillan, dont l'extravagance et l'indiscrétion ont causé tant de maux à la chrétienté du Japon : je n'en ai point trouvé le nom, et il serait à souhaiter que son action fût avec lui dans un éternel oubli. Voici comme la chose se passa : don Mathias de Landécho ayant monté un galion pour aller des Philippines à la nouvelle Espagne, fut jeté par la tempête dans le port d'Urando, au royaume de Tosa : il demanda la permission de radouber son navire, que la tourmente avait fort maltraité, et le roi de Tosa parut s'intéresser à la lui faire obtenir. Les officiers de l'amirauté au contraire prétendirent que le galion devait être confisqué au profit de l'empereur. Le Castillan, de l'avis du roi de Tosa, dépêcha en cour don Antoine Malaver, son sergent major, et don Christophe Mercado, son porte-enseigne; il les fit accompagner par deux religieux de saint François, et le roi de Tosa y joignit son secrétaire : tous avaient ordre de ne rien

faire que de concert avec le P. Baptiste, commissaire ou supérieur général des pères franciscains, et on leur avait encore plus expressément défendu de rien communiquer aux jésuites, ce qui fut exécuté si fidèlement que l'évêque du Japon leur ayant fait des offres de service ils les refusèrent; mais ils ne furent pas long-temps sans s'en repentir.

Le roi de Tosa trahissait les Castillans, et sous prétexte de leur procurer une protection à la cour impériale il les avait adressés à un de ses amis nommé Maxita Yemondono, homme en place, et très bien auprès de l'empereur. Maxita promit aux députés de Landécho toutes sortes de bons offices, et cependant il fit entendre à l'empereur que ce galion, qui était richement chargé, venait fort à propos pour aider à remplir ses coffres, épuisés par les dépenses qu'il lui avait fallu faire à l'occasion de la guerre de Corée et de l'ambassade de la Chine. Tayco-Sama n'eut pas besoin qu'on le poussât beaucoup pour faire ce qu'on lui suggérait; il envoya sur-le-champ Maxita au port d'Urando avec ordre de saisir en son nom les effets du galion et le galion même. Malaver, Mercado et le P. Baptiste, qui eurent connaissance de ce qui se passait, et qui ne savaient plus à qui avoir recours, s'adressèrent enfin à Guénifoin, qui d'abord leur témoigna quelque ressentiment de ce qu'ils ne s'étaient pas adressés à lui d'abord : il leur dit ensuite qu'il croyait leur affaire désespérée, mais qu'il ne laisserait

pas de faire tout ce qui dépendrait de lui pour les tirer du mauvais pas où ils étaient engagés. L'évêque, le P. Rodriguez et le P. Organtin firent aussi de leur côté, par leurs amis, bien des efforts pour leur rendre service, mais il était trop tard. Le pilote du navire de Landécho avait gâté l'affaire de son maître, et par la plus grande extravagance que puisse commettre un homme qui a encore quelque lueur de bon sens il avait fait à la religion une plaie qui saigne encore depuis cent vingt ans.

Ce pilote voyant qu'on procédait à la saisie du navire crut qu'il pourrait parer ce coup s'il intimidait les Japonnais, et s'il leur donnait une haute idée de la puissance du roi catholique. Un jour qu'il était avec Maxita chez le roi de Tosa il fit tomber le discours sur ce sujet : il commença par dire que le roi son maître possédait tous ces vastes pays que l'on comprend sous le nom d'Indes Orientales, les Philippines, quantité de places en Afrique et plus des deux tiers de l'Amérique; ensuite, apercevant une mappemonde dans la salle où il était, il promena les yeux de ceux qui se trouvèrent présens dans l'un et dans l'autre hémisphère, et leur montra toutes les provinces qui obéissaient au roi catholique. Maxita, surpris qu'un seul homme possédât presque la moitié du monde, demanda de quels moyens on s'était servi pour former une si vaste monarchie. « Rien de plus aisé, reprit le pilote; nos rois commen-

cent par envoyer des religieux pour instruire les peuples de notre loi, et quand ils ont fait des progrès considérables on envoie des troupes qui se joignent aux nouveaux chrétiens, et n'ont pas beaucoup de peine à venir à bout du reste. »

On peut bien croire que ni Maxita, ni le roi de Tosa ne laissèrent point tomber à terre un discours de cette nature, et il est aisé de juger quel effet il produisit dans l'esprit d'un prince ombrageux et violent au point que l'était Tayco-Sama; les suites en furent bien funestes et bien promptes! Landécho cependant, ou ignorant ce qui s'était passé, ou croyant que le pilote avait intimidé les Japonnais, partit pour Ozaca, où était la cour : il s'imaginait qu'il n'avait qu'à paraître pour avoir main-levée de tous ses effets; mais il se trouva bien loin de compte lorsque l'empereur lui fit dire qu'il avait tout sujet de le regarder comme un corsaire, et que s'il usait de son droit il le traiterait comme on fait les écumeurs de mer; qu'il voulait bien néanmoins lui faire grâce de la vie, et qu'il eût à s'en retourner au plus tôt à Manille. Ce fut quelque chose de bien déplorable que l'état où se trouva réduit ce capitaine dès qu'on lui eut signifié cet ordre, et l'on a su depuis, par le capitaine Diégo Garzia de Pedrazas, que sans les pères de la compagnie de Jésus, qui accoururent à son secours, la plus grande partie des gens de son équipage, qui était fort nombreux, seraient morts de misère.

On ne se fût jamais attendu qu'après une charité si généreuse et si désintéressée on dût faire un crime aux jésuites du malheur arrivé à Landécho, et qu'on eût pris cette occasion pour les faire passer dans l'ancien et dans le nouveau monde pour des gens qui avaient foulé aux pieds non seulement toute religion, mais encore tout honneur; ce fut cependant ce qui arriva bientôt. On imprima dans la suite une relation de l'aventure du galion espagnol, qui fut envoyée de Manille à la nouvelle Espagne, courut toute l'Amérique, et de là passa en Europe : elle portait entre autres choses que l'évêque du Japon, don Pédro Martinez, et après lui d'autres jésuites, étaient allés trouver Tayco-Sama pour l'engager à faire sortir de ses états les pères franciscains; que pour venir à bout de leur dessein ils n'avaient épargné ni accusations, ni prières, ni promesses; mais que l'empereur, étrangement scandalisé, leur avait répondu en colère que ces religieux étaient *des saints;* que bien loin de les chasser de son empire s'ils n'y eussent pas été, et qu'il les eût connus comme il les connaissait, il les y aurait appelés, et que pour eux il les exhortait de tout son cœur à imiter la vertu de ceux dont ils se faisaient les accusateurs d'une manière si indigne de leur profession. Un autre article portait que les jésuites avaient averti *les gouverneurs* que le galion *le Saint-Philippe* (c'est ainsi qu'on nommait celui dont il était

question) n'avait point été jeté par la tempête au port d'Urando; mais que Landécho était venu exprès au Japon pour faire révolter le pays contre l'empereur. On ajoutait que cet avis aurait sans difficulté coûté la vie à tout l'équipage du galion si le saint roi Fernand de Firando ne les avait pris sous sa protection; et il est bon de remarquer qu'il n'y eut jamais au Japon de roi Fernand, et qu'alors, et même bien des années après, le plus dangereux ennemi qu'eussent les chrétiens dans les îles était le roi de Firando; mais le calomniateur en usait apparemment ainsi pour dédommager le Japon, faisant d'un idolâtre zélé un prince selon le cœur de Dieu en échange de ce que quelques années auparavant l'on avait fait d'un saint roi de Bungo un apostat et le chef même de plusieurs milliers d'apostats.

Il n'est pas concevable avec quelle fureur cette relation fut répandue de toutes parts. Enfin Dieu suscita aux missionnaires du Japon un défenseur qui travailla efficacement à désabuser les peuples; ce fut un saint religieux de l'ordre de saint Augustin, nommé le P. Emmanuel de la mère de Dieu, lequel se trouva heureusement à Acapulco dans le temps que ces prétendues nouvelles s'y débitaient : il écrivit une fort belle apologie qu'il fit signer par quantité de Japonnais qui trafiquaient au Mexique, et par plusieurs Castillans et Portugais qui avaient été au Japon. Pour ce qui est de l'Europe il n'y eut guère que les pro-

testans qui ajoutèrent foi à ce qu'on y disait au désavantage des jésuites; car en même temps qu'on publiait à la cour de Madrid les mêmes choses qu'on avait publiées ailleurs on y reçut un procès-verbal signé au Japon par tous les officiers du galion *le Saint-Philippe*, par les religieux franciscains et augustins qui montaient le même navire, et par plusieurs personnes dignes de foi, où les choses étaient exposées et attestées avec serment telles que je les ai rapportées.

On n'avait guère eu plus d'égard l'année précédente dans cette cour et dans celle de Rome à deux écrits en forme de mémoriaux qui avaient été présentés au pape et au roi d'Espagne contre les mêmes missionnaires du Japon; et la vérité est que ces deux libelles étaient si contradictoires en plusieurs articles que l'un pouvait servir de réponse à l'autre, et qu'il n'y avait qu'à les confronter pour leur ôter à tous deux toute apparence même de vraisemblance.

L'on représentait au roi d'Espagne que les jésuites, maîtres du Ximo, y avaient appelé Tayco-Sama, et l'en avaient mis en possession, au lieu, disait-on, d'y appeler le gouverneur des Philippines; qu'ils ne reconnaissaient point du tout le roi catholique pour leur souverain; qu'eux-mêmes avaient des souverainetés, et n'attendaient que la mort de l'empereur pour donner l'empire à qui bon leur semblerait; qu'ils étaient puissans sur mer et sur terre, et que dans Nan-

gazaqui seul ils avaient trente mille hommes bien armés à leur solde; qu'il n'était plus question de chrétiens au Japon, tous, excepté six, ayant renoncé la foi; que les ambassadeurs qu'on avait vus en Europe n'étaient rien moins que ce qu'on avait dit, et que s'ils ne se fussent pas faits jésuites à leur retour au Japon ils n'eussent pas eu de pain; enfin on finissait par exhorter sa majesté catholique à conquérir le Japon, la Chine, Siam et tout le pays jusqu'à Malaca, à former de toutes ces acquisitions un empire, dont la capitale serait Manille, et à rendre tous les évêques du Japon et de la Chine avec celui de Malaca suffragans de la métropole des Philippines.

Le mémoire qui fut présenté à Clément VIII le 19 mars 1698 était plus ample; il portait entre autres choses que ce n'était pas en haine de la foi que l'empereur du Japon persécutait les chrétiens, mais par la crainte qu'il avait de l'excessive puissance des jésuites; que les jésuites seuls étaient proscrits, tandis que les autres religieux étaient partout comblés d'honneurs, et avaient liberté entière de prêcher l'Evangile, ce qu'ils faisaient avec tant de succès qu'ils avaient déjà ramené au sein de l'Eglise un nombre infini d'apostats; que le P. Valégnan avait paru à la cour dans un équipage qui ne convenait point à un religieux, ayant deux cents hommes de livrée, étant lui-même revêtu des ornemens pontificaux et la mitre en tête. Après beaucoup d'autres

chefs d'accusation à peu près semblables l'auteur concluait par supplier le saint père de rappeler tous les jésuites du Japon; ce que sa sainteté se donna bien de garde de faire, car deux ans après, dans une bulle qu'elle expédia à la requête du roi catholique pour permettre aux religieux de S. François et aux autres d'aller au Japon aider les missionnaires de la compagnie de Jésus, elle défendit d'y aller par les Philippines, ni même par une autre voie que par celle de Macao et des Portugais; ordonna à tous ceux qui y seraient allés par Manille d'en sortir au plus tôt, et déclara que tout supérieur ecclésiastique pourrait les y contraindre : or il n'y avait point alors et il n'y eut jamais d'autres supérieurs ecclésiastiques au Japon que des jésuites.

Les missionnaires du Japon n'ignoraient pas ce qu'on débitait contre eux en Europe et ailleurs, car une copie des mémoriaux dont je viens de parler était tombée entre les mains de l'évêque, du provincial et du P. Antoine Lopez; mais tout cela les inquiétait bien moins que l'extravagante proposition du pilote espagnol. Alors plus que jamais ils eussent bien souhaité qu'on n'omît rien pour apaiser l'empereur et pour agir avec moins d'éclat dans l'exercice du ministère évangélique; mais ils n'éprouvèrent que trop que le pape et le roi catholique avaient eu de grandes raisons de regarder la diversité des missionnaires comme préjudiciable à la propagation de la foi dans le

Japon : en effet rien n'est plus nécessaire parmi les hommes que la subordination, et les personnes les plus vertueuses ne sont pas toujours celles qui en ont le moins besoin. La loi intérieure d'amour et de charité unit à la vérité les cœurs en Jésus-Christ; mais comme elle n'empêche point que les gens de bien et les saints même ne se fassent des principes qui ne s'accordent pas toujours avec ceux des autres, et qu'ils se font souvent un point de conscience de suivre avec la dernière exactitude, elle ne suffit pas pour mettre dans les actions extérieures cette uniformité que le ministère évangélique exige de tous ceux qui y sont employés. On sera surpris qu'y ayant au Japon un évêque qui, outre l'autorité que lui donnait son caractère, était encore spécialement délégué du saint siége pour tenir la main à l'exécution des ordres portés par le souverain pontife, on dise ici qu'il n'y avait point de subordination parmi les ouvriers qui travaillaient à la conversion des Japonnais : à cela je réponds que les religieux mendians, lesquels au fond étaient pleins d'un bon zèle, et ne respiraient que le martyre, croyaient avoir de bonnes raisons d'en user comme ils faisaient; je ne m'attache pas à les expliquer parce qu'elles me mèneraient trop loin, et qu'elles m'engageraient dans des digressions et dans une controverse qui ne peuvent trouver place dans cet ouvrage.

Quoi qu'il en soit on ne fut pas long-temps

sans ressentir les tristes effets de tout ce qui s'était passé. La nuit du 9 décembre le gouverneur d'Ozaca eut ordre de donner des gardes aux religieux de S. François et aux jésuites de cette ville; on en fit autant à Méaco; mais il ne se trouva dans ces deux villes qu'un jésuite et deux prosélytes : le jésuite se nommait Paul Miki, les deux prosélytes s'appelaient Jean Soan et Diégo ou Jacques Kysaï.

Paul Miki était du royaume d'Ava, le plus oriental des quatre que contient l'île de Xicoco : Fandaidono, son père, un des capitaines de Nobunanga qui avaient le plus de part à l'estime et aux bonnes grâces de ce prince, reçut le baptême en 1568 avec ses enfans, dont le cadet, qui est celui dont il s'agit ici, n'avait que cinq ans; mais comme dès ce temps-là il faisait paraître une inclination à la vertu qui semblait répondre d'une grande sainteté, son père ne tarda pas à l'envoyer au séminaire d'Anzuquiama. Je ne trouve nulle part ce qu'il devint jusqu'à la mort de Fandaidono, qui fut tué dans la guerre de Bungo en 1586; ce qui est certain c'est qu'alors il était jésuite et dans la vingt-troisième année de son âge : son noviciat et ses études finies on l'appliqua tout entier au ministère de la prédication pour lequel il avait un talent rare; on dit surtout qu'il gagnait les cœurs avec une facilité inconcevable, et qu'il n'y avait point de pécheur, quelque endurci qu'il fût, dont il ne vînt à bout.

Il prêcha les premières années dans le royaume d'Arima et dans la principauté d'Omura avec un concours si prodigieux que depuis l'établissement de la religion dans cette contrée on ne se souvenait point d'avoir rien vu de semblable. Ce succès du jeune prédicateur fit jeter les yeux sur lui pour l'envoyer au secours du P. Organtin, qui cultivait avec de grands travaux les chrétientés d'Ozaca et de Méaco. Miki fit dans le centre de l'empire ce qu'il avait fait dans le Ximo : on accourait de tous côtés pour l'entendre, et il était rare que ses prédications ne fussent pas suivies de quelques conversions d'éclat : il ne réussissait pas moins à réfuter les bonzes, et personne ne les combattit avec plus de succès de vive voix dans ses sermons, ni par écrit dans de fort beaux traités de controverse qui produisirent partout de grands fruits.

Jean Soan était né dans le royaume de Gotto l'an 1518, sous le règne de Louis Ier; il fut baptisé en naissant, et ses parens, qui étaient pleins de piété, non contens de lui avoir procuré de bonne heure la grâce du baptême, l'élevèrent d'une manière fort chrétienne. Après la mort du roi Louis Ier, dont le frère usurpa la couronne sur le jeune roi Louis II, plusieurs chrétiens pour éviter la persécution qui suivit de près cette invasion se réfugièrent dans le Ximo, et entre autres le père et la mère de Soan, lequel, se trouvant transplanté dans un pays où il n'était connu

de personne, ne fut plus appelé que Jean de Gotto, et c'est le nom qu'on lui donne dans les actes de son martyre. On ne sait pas si Jean de Gotto fut instruit des lettres humaines par les pères de la compagnie, chez qui il fut mis de très bonne heure par ses parens; ce qui est certain c'est qu'après avoir passé quelque temps dans l'île de Xéqui il fut envoyé à Ozaca pour servir de catéchiste au P. Moreyon. Il est difficile de voir un enfant d'une plus grande innocence de mœurs, d'un plus beau naturel et d'un plus grand courage qu'était ce jeune catéchiste : il ne tenait qu'à lui de se retirer quand on mit des gardes à la maison des jésuites d'Ozaca; mais il n'en fit rien, et la première chose à laquelle il pensa alors fut de réitérer les instances qu'il faisait depuis long-temps pour être reçu dans la compagnie de Jésus; il l'obtint aussitôt, et fut mis au rang des novices avec Diégo Kisaï.

Celui-ci était un bon artisan du royaume de Bigen, lequel avait reçu le baptême dans sa jeunesse et s'était marié : sa femme ayant renoncé au christianisme, je ne sais à quelle occasion, il la quitta; mit un fils unique qu'il avait en lieu sûr pour être élevé chrétiennement, et se retira chez les jésuites d'Ozaca : il y exerçait l'office de portier, et ne laissait pas d'aider Jean de Gotto à instruire les catéchumènes qu'on disposait au baptême; tout le temps qu'il avait de libre il l'employait à la prière, et surtout à contempler

la passion de Jésus-Christ, qu'il ne manquait aucun jour de lire tout entière, et qu'il portait partout avec lui.

Un autre jésuite nommé Vincent, apprenant ce qui se passait, partit aussitôt de Nara, où il était aux prises avec toute une académie de bonzes, sur lesquels il avait déjà remporté de grands avantages : étant arrivé à Méaco il voulut s'enfermer dans le collége, où il y avait des gardes; mais les fidèles l'arrêtèrent par force, et le conduisirent dans une maison particulière, où il trouva le P. Organtin, qui en avait voulu faire à Ozaca autant que lui, et qu'on avait tiré de la maison où il y avait des gardes, et envoyé à Méaco. On eut bien de la peine à retenir plusieurs autres missionnaires, qui de tous côtés voulaient se rendre à Méaco pour avoir part aux chaînes de leurs frères.

Les religieux de S. François se rencontrèrent au nombre de six dans les villes d'Ozaca et de Méaco, trois prêtres et trois frères : les prêtres étaient le P. Pierre-Baptiste, supérieur et commissaire de tous, le P. Martin d'Aguirre ou de l'Ascension, quelques-uns le nomment Martin de Luines, et le P. François Blanco. Les trois frères se nommaient Philippe de Las-Casas ou de Jésus, François de Parilha ou de S. Michel, et Gonzalve Garcia.

Le P. Baptiste était de Castel San Stéphano, dans le diocèse d'Avila. Après avoir passé par

plusieurs charges en Europe il fut envoyé aux Philippines : il fut d'abord custode à Manille, ensuite on le nomma commissaire ; il se démit quelque temps après de cet emploi pour vaquer à la contemplation dans la solitude ; mais on l'engagea à le reprendre pour l'aller exercer au Japon. Parmi plusieurs choses merveilleuses que l'on rapporte de ce grand religieux on assure qu'un jour de la Pentecôte il guérit une fille japonnaise frappée de lèpre, qu'au même temps il parut comme des langues de feu sur la tête de tous ceux qui étaient présens à ce miracle, dont plusieurs dans la suite furent dépouillés de leurs biens pour leur religion, et quelques-uns même couronnés du martyre. Je ne trouve rien de fort particulier des PP. Martin d'Aguirre et François Blanco ; quelques-uns font le premier natif de Vergara, dans la province de Guipuscoa, les autres de Varanguela en Biscaye ; le second était de Monterey en Galice : ils étaient l'un et l'autre fort jeunes, n'ayant pas plus de trente ans ; on assure néanmoins que le P. d'Aguirre avait professé la théologie.

Philippe de Jésus était né à Mexico de parens espagnols. Ses premières années ne donnèrent pas beaucoup à espérer qu'un jour il serait saint ; il les passa dans un si grand libertinage qu'il encourut la haine de ses parens. Cela le fit rentrer en lui-même ; il changea de conduite, et prit l'habit de S. François : il ne le porta pas

long-temps; dès les premières attaques du tentateur il rendit les armes et rentra dans le siècle. Ses parens pour n'avoir plus devant les yeux un enfant qui leur causait tant de chagrin l'envoyèrent trafiquer à la Chine. Philippe ne se vit pas plus tôt abandonné à lui-même dans un pays étranger que le danger où était son salut et les grands exemples de vertu dont il avait été témoin dans le cloître firent une grande impression sur son esprit, et il se sentit vivement pressé de reprendre le saint habit qu'il avait si lâchement quitté. Sur ces entrefaites il fut obligé de se transporter à Manille pour quelques affaires, et il ne les eut pas plus tôt terminées que, ne pouvant plus résister à la grâce qui le sollicitait toujours plus puissamment, il entra au monastère des Anges des Pères déchaux de S. François. Cette nouvelle étant portée au Mexique les parens de Philippe en eurent tant de joie qu'ils prièrent instamment le commissaire général qui se trouvait alors dans la nouvelle Espagne de leur donner la consolation de revoir leur fils puisqu'il était rentré dans la carrière de sainteté qu'ils avaient toujours plus souhaitée pour lui que la voie des richesses. On n'eut pas de peine à leur accorder ce qu'ils demandaient : Philippe eut ordre de se rendre en toute hâte à Mexico, et, don Mathias de Landécho appareillant pour la nouvelle Espagne, le jeune religieux monta le galion dont nous avons tant parlé. On dit que

pendant le voyage on aperçut un jour du côté du Japon une croix blanche dans le ciel, de la figure de celles dont se servent les Japonnais pour le supplice des criminels; qu'au bout d'un quart d'heure cette croix devint rouge, et qu'après un autre quart d'heure un nuage fort obscur la cacha aux yeux de l'équipage, que ce phénomène avait fort étonné. Philippe de Jésus ne douta point depuis que Dieu n'eût voulu par là lui donner un présage du bonheur qui l'attendait au Japon. Quoi qu'il en soit, le galion qui le portait ayant été jeté au port d'Urando, ainsi que nous l'avons rapporté, le saint religieux fut envoyé à Méaco, où il était encore quand on mit des gardes au couvent des pères de son ordre.

Gonzalve Garcia était né à Bazain de parens portugais : après avoir long-temps trafiqué au Japon il fit un voyage aux Manilles, où, s'étant mis à fréquenter les Pères de S. François, il conçut un si grand mépris pour les biens périssables qu'il renonça aux grandes richesses qu'il avait amassées, et embrassa la pauvreté évangélique : il soutint cette démarche avec tant de ferveur que le P. Baptiste le choisit pour l'accompagner au Japon, où Dieu lui préparait quelque chose de plus précieux que ce qu'il y avait négocié d'abord. Tayco-Sama ne put apprendre que ce pauvre religieux avait été un fort riche négociant sans admirer une si rare vertu; il prit Gonzalve en affection, et le voyait très volontiers.

François de S. Michel, à qui d'autres donnent le nom de Jean, était Castillan, de Parilha, au diocèse de Palencia : il entra d'abord chez les frères mineurs, où il vécut quelque temps dans une grande réputation de sainteté ; il passa ensuite de la province de la Conception dans celle de S. Joseph, où l'on gardait l'étroite observance, et au bout de quelques années on l'envoya aux Philippines, où Dieu récompensa son éminente sainteté du don des miracles.

Un jour il trouva une femme indienne qui était près d'expirer, et qui avait déjà perdu la parole ; il ne fit que former le signe de la croix sur la bouche de la malade, et dans le moment elle recouvra la parole, et demanda le baptême, qui lui fut accordé. Un Indien avait été mordu à la jambe d'un serpent dont la morsure passe pour incurable ; déjà la jambe était excessivement enflée, le saint religieux n'eut pas plus tôt fait le signe de la croix dessus que le malade se trouva parfaitement guéri. Dieu avait encore favorisé son serviteur d'une oraison continuelle et d'un très grand zèle pour le salut des âmes : un mercredi saint qu'il préparait une chapelle pour y réserver le Saint-Sacrement, le lendemain quantité de Japonnais étant entrés dans l'église, et ne comprenant rien à tout cet appareil, François eut pitié de leur aveuglement, et crut qu'il devait faire violence au ciel pour obtenir à ces pauvres infidèles la grâce d'être éclairés des lu-

mières de l'Evangile : aussitôt il se dépouille jusqu'à la ceinture, appelle un chrétien qui se trouva là, l'engage à le lier et à le frapper de toute sa force. Celui-ci s'acquitta parfaitement de sa commission, et mit le saint religieux tout en sang : quand il eut cessé de frapper François prit entre ses mains son crucifix, et commença à prier tout haut Jésus-Christ de dissiper les ténèbres qui retenaient ce peuple dans l'ignorance de nos mystères.

Voilà quels étaient les neuf religieux qui furent arrêtés par l'ordre de Tayco-Sama. Ce prince avait commandé qu'on dressât aussi une liste de tous les chrétiens qui fréquentaient les églises de Méaco et d'Ozaca, et le nombre se trouva si considérable que Gibonoscio, un des gouveneurs de Méaco, et que l'empereur avait chargé de cette affaire, en fut effrayé; aussi la fit-il supprimer, disant que l'intention de sa majesté n'était pas de faire mourir tous les chrétiens, mais seulement tous les religieux venus des Philippines, qui contrevenaient ouvertement à ses édits : le bruit cependant se répandit qu'on allait faire main basse sur tous ceux qui refuseraient d'adorer les dieux de l'empire, et cette nouvelle, qui courut en peu de temps toutes les provinces, y excita un si grand désir du martyre que les infidèles en furent dans l'admiration. Tacayama, père d'Ucondono, était mort quelques mois auparavant entre les bras de son fils dans tous les

sentimens qu'on peut attendre des plus grands saints. Ucondono, qui était toujours à la suite du roi de Canga, se retira auprès du P. Organtin dans la pensée qu'on ne manquerait pas de se saisir du père, et qu'il partagerait avec lui ses chaînes et ses souffrances; il en était si persuadé qu'un jour il alla trouver à Fucimi le roi de Canga, avec qui il avait contracté une très étroite amitié : il lui dit qu'il venait prendre congé de lui puisqu'il était condamné à mourir avec le P. Organtin; qu'il le priait d'agréer quelques raretés dont il lui faisait présent, et de les recevoir comme des gages de son amitié et de sa reconnaissance. Le roi de Canga, bien étonné d'un adieu si imprévu, demanda à Ucondono d'où il savait qu'on dût faire mourir le P. Organtin. « Ce que je puis vous assurer, ajouta-t-il, c'est que j'étais dernièrement chez l'empereur; il déclara qu'il n'avait aucun sujet de plainte des pères de la compagnie; qu'il n'en voulait qu'aux religieux venus des Philippines. Ainsi vous vous alarmez sans sujet, et ce que je vous conseille c'est de demeurer tranquille chez vous : Tayco-Sama n'ignore pas que vous êtes chrétien, et il saura bien vous trouver quand il voudra vous faire mourir. »

Deux fils du gouverneur Guénifoin firent aussi paraître pour le martyre une ardeur qui fut long-temps le sujet des entretiens. Paul Sacaidono ou Sacandono, l'aîné des deux, et déjà

reçu en survivance des charges de son père, qui était en même temps vice-roi de Méaco et grand-maître de la maison de l'empereur, se trouvait à deux cents lieues de Méaco lorsqu'il apprit la détention des missionnaires : il partit sur-le-champ, voulut congédier ses domestiques, dont la plupart protestèrent qu'ils voulaient mourir avec lui, se déguisa en prêtre pour être plus aisément arrêté, et se rendit en diligence chez le P. Organtin, où il commença à se préparer par une confession générale de toute sa vie à la grâce qu'il souhaitait si ardemment. Constantin, son cadet, qui était dans sa famille, eut à combattre toutes les tendresses de ses parens et les menaces de son père; mais, animé d'en haut, il fit concevoir à son père qu'aucune crainte n'était capable de l'ébranler, et il eut le courage de voir avec des yeux secs couler des larmes dont les plus insensibles étaient attendris. Un de leurs cousins germains, nommé Michel, ne fit pas moins paraître de grandeur d'âme : il vit sans être ému tomber en faiblesse à ses pieds la vice-reine, sa tante, alarmée des périls où ses cousins et lui s'exposaient; il tâcha même de lui faire regarder la mort comme quelque chose de plus grand que tous les honneurs auxquels on les destinait, et il dit sur cela des choses si belles et si touchantes que tous les assistans conçurent une grande idée d'une religion qui élevait l'homme si fort au-dessus de la terre.

Un tono qui ne faisait que d'être baptisé, fit publier dans ses terres que quiconque, étant interrogé par ordre de l'empereur si son seigneur était chrétien, dissimulerait la vérité serait sévèrement puni. Un autre grand seigneur, appréhendant qu'on n'osât le venir saisir, s'alla présenter à un des gouverneurs avec son épouse sans suite, le mari conduisant un petit garçon qui n'avait que dix ans, et la femme portant une fille qui ne pouvait encore marcher. Un parent de Tayco-Sama, à qui ce prince avait donné trois royaumes, s'alla enfermer chez les pères de la compagnie pour mourir avec eux. On trouva un jour la reine de Tango qui travaillait elle-même avec ses filles d'honneur à se faire des habits magnifiques pour paraître avec plus d'éclat le jour de leur triomphe : ainsi appelaient-elles le jour de leur mort. Partout on rencontrait des gens de tous les ordres uniquement attentifs à ne pas laisser échapper l'occasion de confesser Jésus-Christ devant les officiers de l'empereur. Les femmes de qualité s'attroupaient dans les maisons où elles croyaient être plus aisément reconnues : il y en eut une à Méaco qui pria les autres que si elles la voyaient trembler ou reculer elles la traînassent par force au lieu du supplice. Les moyens de se procurer l'honneur du martyre étaient l'unique occupation des femmes et des filles chrétiennes, et souvent la seule vue de la joie et de la tranquillité qu'elles faisaient paraître en se

disposant à la mort inspirait les mêmes sentimens et la même ardeur à ceux en qui la grâce n'avait pas d'abord agi si puissamment.

J'en rapporterai un exemple qui fera juger en quelles dispositions se trouvait alors toute cette chrétienté. Un gentilhomme bungois, nommé André Ongasavara, après la désolation de sa patrie s'était retiré à Ozaca, où il édifiait merveilleusement les fidèles par une piété éminente et toujours soutenue. Lorsqu'il apprit qu'on faisait une liste des chrétiens il dit publiquement que personne ne lui pouvait disputer le droit d'y être écrit des premiers, et quand il eut obtenu ce qu'il souhaitait il songea à procurer à toute sa famille le bonheur qu'il croyait s'être assuré à lui-même. Il avait un père âgé de quatre-vingts ans qui n'était baptisé que depuis six mois : Ongasavara craignit que ce vieillard, qui dans un âge si avancé conservait toute la vigueur de sa plus verte jeunesse, et qui avait passé toute sa vie pour un des plus déterminés soldats du Japon, n'eût pas encore bien connu le prix et la véritable grandeur de l'humilité chrétienne, et ne voulût se défendre si on le faisait prisonnier; il crut donc que le plus sûr était de l'engager à se retirer dans une maison de campagne où l'on ne s'aviserait pas de l'aller chercher. Il le va voir, lui dit qu'on est sur le point de faire mourir tous les chrétiens, lui témoigne sa joie de ce qu'il a trouvé une occasion de faire à Dieu le sacrifice

de sa vie, et lui demande s'il est bien instruit qu'il ne peut rien arriver de plus glorieux à un chrétien que de mourir ainsi pour son Dieu. « Si c'est un honneur de mourir pour son prince, dit le vieillard, à combien plus forte raison en est-ce un de donner sa vie pour un Dieu qui le premier a donné la sienne pour nous! » Mais mon père, ajouta le fils, il y a ici une différence bien grande, et que vous ne savez peut-être pas; c'est que quand on meurt pour Dieu il faut recevoir la mort sans se mettre en défense. Sans se mettre en défense, reprit le bonhomme tout en colère, et se laisser massacrer comme un lâche! Mon fils, il faut débiter ces maximes à d'autres. Je prétends bien me défendre et défendre les pères qui nous ont instruits. Aussitôt il prend ses armes, et tenant son cimeterre à la main, Allons, dit-il, chez les pères; si les soldats en approchent j'en abattrai sept ou huit à mes pieds, et si je péris dans la mêlée je serai martyr. Mais, mon père, repartit Ongasavara, ce n'est point là l'esprit du christianisme; croyez-moi, il n'est pas nécessaire de se présenter à la mort; il est même quelquefois de la prudence de s'y soustraire. J'ai un fils fort jeune; retirez-vous avec cet enfant, l'unique espérance de notre race; on n'ira point vous chercher à la campagne. Comment, répliqua le père outré de dépit, comment as-tu la hardiesse de me tenir de pareils discours! Il ferait beau me voir craindre la mort à mon

âge, après l'avoir si souvent affrontée dans les combats ! Non, non, je ne fuirai point; on me trouvera partout et en bonne contenance; je casserai la tête à quiconque entreprendra d'insulter ou les pères ou moi, et si je meurs les armes à la main, je le répète, je serai volontiers martyr. » Il entra ainsi plein d'émotion chez sa belle-fille, qu'il trouva fort occupée à se faire des habits; il vit en même temps tous les domestiques qui s'empressaient à préparer l'un son reliquaire, l'autre son chapelet, un autre son crucifix : il demanda la cause de tant de mouvemens; on lui répondit qu'on s'armait pour le martyre. « Quelles armes, s'écria-t-il, prenez-vous là! Il s'approcha ensuite de sa belle-fille : Que faites-vous, ma fille? lui dit-il. J'ajuste ma robe, répondit la jeune dame, pour être plus décemment lorsque l'on me mettra en croix, car on assure qu'on y va mettre tous les chrétiens.» Elle dit cela d'un air si doux, si tranquille, si content qu'elle déconcerta le vieillard. Il demeura quelque temps sans rien dire, puis comme s'il fût revenu d'une profonde léthargie il quitta ses armes, tira son chapelet, et le tenant entre les mains, C'en est fait, dit-il, je veux mourir aussi avec vous !

La constance des fidèles ne se borna point à d'inutiles protestations et à de vains préparatifs; le sexe le plus faible eut même la gloire d'entrer le premier dans la lice. Une femme chrétienne,

dont je n'ai pu savoir ni le nom, ni le pays, avait un mari idolâtre qu'elle ne cessait d'exhorter à renoncer au culte de ses dieux. Lui de son côté, prévoyant l'orage qui allait fondre sur les fidèles, avait entrepris de faire abjurer le christianisme à sa femme, qu'il aimait avec passion. Après avoir inutilement employé les raisons, les caresses et les menaces il en vint aux mauvais traitemens : un jour qu'il la trouva plus ferme que jamais il la mena dans un bois fort obscur avec une esclave aussi chrétienne, et dont la foi était pareillement à toute épreuve; là il tire son sabre et le fait briller aux yeux de ces deux femmes : comme il vit qu'elles n'en étaient en aucune manière ébranlées il fait semblant de vouloir fendre la tête à son épouse, et d'un revers il abat à ses pieds celle de son esclave. Sa femme aussitôt se jette à genoux, et se met en état de recevoir aussi le coup de la mort : mais Dieu se contenta de sa bonne volonté; l'amour conjugal fut le plus fort; le mari releva son épouse, et prit le parti de dissimuler ce qu'il ne pouvait empêcher. Le P. Bartoli ajoute que, cet idolâtre ayant peu de temps après recommencé ses poursuites, la généreuse chrétienne se réfugia à Nangazaqui, et que son mari, ne pouvant découvrir ce qu'elle était devenue, se fendit le ventre de désespoir.

Une fille de qualité du royaume de Bungo avait été faite esclave pendant la guerre qui avait désolé cet état, et elle était tombée entre les

mains d'un idolâtre : elle ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que sa chasteté courait encore plus de risques auprès de son maître que sa religion, et pour attirer sur elle les grâces dont elle prévoyait qu'elle aurait besoin elle fit vœu de perpétuelle virginité : ce fut en effet par là qu'elle fut attaquée; mais comme elle s'était préparée au combat elle triompha de tous les assauts qui lui furent livrés. Son maître, lassé de sa résistance, envoya des débauchés pour la déshonorer : elle eut le courage et la force de les mettre en fuite après les avoir fort maltraités. L'infidèle crut pouvoir l'intimider en la menaçant de la faire passer comme chrétienne par la rigueur des lois : elle témoigna que rien n'était plus selon ses vœux. Le barbare s'imagina que les tourmens la feraient changer; il la fit cruellement fouetter, et ce supplice ne fit qu'animer son courage : alors la passion du barbare se tourna en rage; il mena son esclave dans la place où l'on avait accoutumé de faire mourir les criminels, la poignarda de sa propre main, et jeta le corps dans un cloaque, où on laissait pourrir ceux qui avaient péri par la main d'un bourreau.

Tant de grands exemples donnèrent encore aux infidèles une toute autre idée du christianisme qu'ils n'en avaient conçue jusque là; mais ce qui jeta tout le monde dans l'admiration ce fut l'ardeur que les plus petits enfans témoi-

gnèrent pour être mis sur les listes que l'on dressait de tous côtés, et l'appréhension qu'ils firent paraître qu'on ne voulût les soustraire à la mort. Enfin tout ce mouvement s'apaisa; la nouvelle vint qu'on ne ferait mourir que les religieux qui avaient été arrêtés à Méaco et à Ozaca, avec quelques chrétiens qu'on avait trouvés chez eux. Voici de quelle manière les choses se passèrent :

Celui que l'empereur avait chargé de dresser la liste des religieux qui se trouveraient à Méaco et des chrétiens qui fréquentaient leurs églises était un seigneur de marque nommé Ufioio, fils de Fraxégava, un des favoris du prince, et dont Faranda s'était fort servi pour tromper Tayco-Sama et les Espagnols dans la négociation dont j'ai parlé. Ufioio trouva à son arrivée à Méaco que Gibonoscio, un des gouverneurs de cette capitale, avait déjà mis des gardes au couvent des pères de S. François; il s'acquitta néanmoins de sa commission, et mit Ucondono à la tête de sa liste. Ensuite, voyant que le collége des jésuites n'était point gardé, il va trouver Gibonoscio, et lui demande d'où venait cette différence entre des religieux qui étaient tous également coupables. Gibonoscio, choqué de voir un jeune homme sans caractère, et sur une simple commission agir sous ses yeux dans son gouvernement avec une si grande indépendance, et lui demander encore raison de sa conduite,

le traita fort mal; lui dit qu'il était bien informé des intentions de l'empereur; que ce prince n'avait garde de vouloir faire mourir tous les chrétiens; qu'il n'ignorait pas qu'Ucondono l'était, et qu'il ne prétendait pas qu'on mît des gardes à une maison où demeurait son interprète. Ufioio répliqua qu'avec l'interprète de sa majesté demeuraient plusieurs autres religieux qui prêchaient et baptisaient tous les jours. « Je sais, reprit Gibonoscio, ce qui est de ma charge, et j'en rendrai compte à l'empereur. » Ufioio se retira, et le gouverneur, faisant réflexion qu'on pouvait le rendre suspect de favoriser les chrétiens, envoya un officier au collége des jésuites pour avoir occasion de dire qu'il s'était assuré de ces pères : l'officier ne trouva au collége que deux domestiques; il se contenta de prendre leurs noms et se retira. Ce que Gibonoscio avait prévu arriva; on lui fit un crime de sa connivence en ce qui regardait les chrétiens; l'empereur même lui reprocha un jour qu'il n'agissait pas avec assez de fermeté, et que tous les jours les religieux d'Europe exerçaient avec beaucoup de liberté toutes leurs fonctions dans son gouvernement. Gibonoscio répondit qu'il avouait que les religieux venus des Philippines contrevenaient ouvertement aux édits de sa majesté; qu'il les avait avertis de se modérer; mais qu'ils lui avaient fait réponse que Fraxégava leur avait obtenu de l'empereur la per-

mission d'en user comme ils faisaient. Fraxégava et son fils Ufioio étaient présens, et ne répliquèrent rien. « Quant aux jésuites, ajouta Gibonoscio, quelque perquisition que j'aie pu faire je n'ai rien découvert en eux qui pût les rendre criminels aux yeux de votre majesté. » Il montra en même temps une lettre de Térazaba, gouverneur de Nangazaqui, où ce seigneur louait extrêmement la sagesse des jésuites du Ximo, et leur déférence aux édits de l'empereur. Gibonoscio ajouta à cela beaucoup d'autres choses, vraies ou fausses, qui adoucirent fort Tayco-Sama.

Quelques jours après, comme ce prince visitait les ouvrages qu'il faisait faire à Fucimi, quelques seigneurs, amis d'Ucondono, du roi de Fingo et de l'ancien roi de Bugen, mirent le discours sur les religieux d'Europe, et quelqu'un dit que depuis cinquante ans que les jésuites étaient entrés au Japon, non seulement ils y avaient été fort paisibles, mais qu'ils s'y étaient même toujours employés à maintenir partout l'ordre et la tranquillité, et que personne ne recommandait plus expressément qu'eux le respect et l'obéissance aux puissances légitimes; d'ailleurs qu'on ne voyait point de gens plus charitables, plus patiens, plus compatissans; que c'était assez d'être pauvre, infirme ou malheureux pour devenir l'objet de leurs soins les plus empressés. Tandis qu'il parlait Guénifoin

survint, qui enchérit encore sur ce qui avait été dit, et ajouta que le P. Organtin, à qui sa majesté avait permis de demeurer à Méaco, avait changé d'habit, et se comportait en tout comme un banni, ne paraissant jamais en public. L'empereur sembla prendre assez de plaisir à ce qu'on lui disait, et l'on manda à Térazaba que ce prince ne ferait mourir aucun jésuite; que leur modération l'avait charmé; que les présens que leur évêque lui avait apportés de la part du vice-roi des Indes lui avaient été fort agréables, et que sa majesté ne voulait pas se brouiller avec les Portugais en maltraitant leurs religieux au hasard de ruiner le commerce.

Ce furent là en effet les raisons qui portèrent Tayco-Sama à déclarer qu'il n'en voulait qu'aux religieux espagnols. Le 12 décembre Gibonoscio, qui était instruit des dispositions du prince, alla le trouver et lui dit : « Votre majesté m'a commandé de faire mourir les pères; je viens savoir de quels religieux elle se plaint. J'entends les pères qui sont venus des Philippines, dit l'empereur : ne savez-vous pas que ces religieux ont déjà rangé le Mexique et les Philippines sous l'obéissance du roi d'Espagne? ils prétendaient en faire autant du Japon; mais ils avaient compté sans moi. Si je trouvais leur religion bonne, ajouta-t-il, je permettrais bien plutôt au P. Rodriguez, mon interprète, et à ses confrères de l'annoncer qu'à ces nouveaux venus,

qui me sont suspects. Qu'on avertisse donc le P. Rodriguez et l'évêque qu'ils soient tranquilles; que je ne leur veux point de mal, et qu'on use de diligence, car j'appréhende qu'ils ne soient en peine. »

Les choses demeurèrent dans le même état jusqu'à la fin de décembre, et l'on commençait même à espérer que l'empereur, qui s'adoucissait tous les jours, se contenterait d'exiler les pères de S. François, et ne ferait point répandre de sang. Mais Tocun ne put souffrir qu'une persécution qu'il avait tant contribué à exciter se ralentît ainsi sans qu'il en eût rien coûté aux chrétiens : on ne sait pas, mais on peut bien conjecturer ce qu'il dit à l'empereur; ce qui est certain c'est que le 30 décembre ce prince, partant pour Ozaca, fit appeler Gibonoscio, et lui dit : « Faites conduire les prisonniers d'Ozaca à Méaco; joignez-les à ceux que vous y trouverez; qu'on les promène tous par la ville dans des charrettes; qu'ils aient ensuite le nez et les oreilles coupés; de Méaco qu'on les mène à Ozaca, et d'Ozaca à Sacai; que dans ces deux villes ils soient encore promenés, leur sentence étant portée devant eux, écrite en gros caractères, et qu'après cela on les conduise à Nangazaqui, où je veux qu'ils soient mis en croix. La sentence était conçue en ces termes :

TAYCO-SAMA.

J'ai condamné ces gens à la mort parce qu'ils sont venus des Philippines au Japon, se disant ambassadeurs quoiqu'ils ne le fussent pas; qu'ils ont long-temps séjourné dans mes états sans ma permission, et que contre ma défense ils y ont prêché la loi des chrétiens : je veux qu'ils soient crucifiés à Nangazaqui.

Gibonoscio n'eut pas plus tôt reçu cet ordre qu'il se rendit à Méaco, où le gouverneur d'Ozaca ne tarda pas à envoyer ses prisonniers : ils étaient sept; Paul Miki et les deux novices Jean de Gotto et Diégo Kisaï, un des pères de S. François avec trois chrétiens. Ils trouvèrent à Méaco les cinq autres religieux avec douze chrétiens, la plupart domestiques ou dogiques des pères de S. François, et presque tous de leur tiers-ordre; c'est à quoi se réduisait la dernière liste qu'on avait dressée, et qui avait été présentée à l'empereur. Le gouverneur d'Ozaca aurait pu sur la déclaration de Tayco-Sama délivrer Paul Miki et ses deux compagnons, mais il fit dire au P. Organtin qu'il n'avait osé prendre cela sur lui; et Gibonoscio, à qui le père fit ses plaintes de ce qu'on passait les ordres du prince, lui répondit que ces trois prisonniers s'étant trouvés sur la liste que l'empereur avait vue on ne pouvait les élar-

gir sans en parler à sa majesté; que cette démarche serait dangereuse, puisque par là on ferait connaître à ce prince qu'il était resté des jésuites à Ozaca malgré ses défenses; qu'ainsi il croyait qu'on devait sacrifier quelques particuliers pour conserver tout le corps.

Tandis que l'on attendait à Méaco les prisonniers d'Ozaca un officier alla chez les pères de S. François pour rassembler les douze chrétiens qui devaient mourir avec eux, et pour voir si le nombre était complet; car ils n'étaient pas si étroitement gardés qu'ils n'eussent la liberté de vaquer à leurs affaires. Parmi ces prisonniers il y en avait un nommé Mathias, qui était le pourvoyeur du couvent : l'huissier l'ayant appelé à son rang il ne se trouva point; comme l'huissier criait de toute sa force : où est Mathias? un chrétien, qui demeurait près du monastère et qui avait le même nom, l'entendit : il sort dans le moment de son logis, court à l'huissier, et lui dit : « Voici Mathias; ce n'est apparemment pas celui que vous cherchez; mais je me nomme ainsi et je suis chrétien. Cela suffit, dit l'huissier; demeurez avec les autres. Le généreux chrétien, ravi de joie, se joignit à la troupe des confesseurs de Jésus-Christ, se félicitant de ce que, par un sort semblable à celui du saint apôtre dont il portait le nom, *un si grand bonheur lui était échu, et de ce qu'il avait été ajouté aux onze*. Quelques-uns ont dit que ce chrétien se nommait

Martin, et que le nom de Mathias lui avait été donné à cause de l'événement dont je viens de parler; mais ce n'est pas l'opinion la plus reçue.

Parmi ces chrétiens il y avait trois enfans qui firent paraître une constance qui étonna les infidèles, et fit un grand honneur au christianisme; ils se nommaient Louis, Antoine et Thomas; le premier n'avait que douze ans, et les deux autres ne passaient pas quinze; ils servaient à l'autel chez les pères de S. François. On dit que Louis n'avait pas été mis d'abord sur la liste, mais s'en étant aperçu il se mit à pleurer inconsolablement, et jeta de si grands cris que pour l'apaiser on fut obligé de l'écrire avec les autres. On ajoute qu'un homme de qualité, s'étant un jour trouvé dans le couvent où il était gardé, lui dit qu'il savait un moyen de le délivrer : « Vous feriez mieux, dit l'enfant, de vous faire baptiser; sans cela vous ne pouvez éviter d'être éternellement malheureux; mettez à cela toute votre industrie. »

Enfin le 3 janvier on mena les vingt-quatre prisonniers à pied jusqu'à une place du haut Méaco, où on leur coupa à chacun un bout de l'oreille gauche; Gibonoscio ne put jamais se résoudre à les faire défigurer comme il était porté dans l'arrêt de leur condamnation; on les fit ensuite monter trois à trois dans des charettes, et on les promena de rue en rue comme l'empereur l'avait expressément ordonné. C'est assez la

coutume au Japon d'en user ainsi à l'égard des criminels condamnés à la mort, et le plus souvent la populace accable d'opprobres ces malheureux, à qui la confusion cause un tourment plus sensible de beaucoup que le supplice qui doit terminer leur déplorable destinée; ici toutes choses furent changées : on voyait un peuple infini dans un morne silence, qui n'était interrompu que par des soupirs qu'arrachait la vue de tant de personnes innocentes si indignement traitées; les trois enfans surtout, dont la joie, la tranquillité et le sang qui coulait sur leurs joues avaient véritablement quelque chose d'attendrissant, excitaient l'indignation des païens mêmes, et de temps en temps on entendait crier: *O l'injustice! ô la cruauté!* Quelques chrétiens couraient après lès gardes, et leur demandaient en grâce de les faire aussi monter sur les charrettes. Les martyrs de leur côté s'occupaient de la prière, tandis que le P. Baptiste, digne chef de cette glorieuse troupe, les exhortait tous à la persévérance, et prêchait avec beaucoup de zèle au peuple, dont les rues, les fenêtres et les toits mêmes étaient remplis.

Après bien des tours qu'on fit faire aux prisonniers par la ville on les reconduisit à la prison d'où on les avait tirés pour cette première exécution; le lendemain on les fit monter à cheval, et on les mena à Ozaca, et de là à Sacai, où ils furent promenés comme ils l'avaient été à Méaco.

Sur ces entrefaites le bruit se répandit que le P. Organtin et tous les autres jésuites venaient d'être aussi condamnés à la mort par l'empereur, et cette nouvelle, qui réveilla parmi les chrétiens l'espérance du martyre, remua tellement toute la ville de Méaco que Gibonoscio, craignant une révolte, crut être obligé d'envoyer dans cette capitale un homme de confiance, qui dissipa cette fausse nouvelle.

Cependant Fazembure, gouverneur de Nangoia, reçut commission d'exécuter les ordres de l'empereur en l'absence de Térazaba son frère, gouverneur de Nangazaqui : il commença, selon le commandement exprès qu'il en avait, par signifier aux jésuites qu'il ne souffrirait plus qu'aucun Japonnais entrât dans leur église, ni qu'eux-mêmes parcourussent comme ils faisaient tout le pays d'alentour, prêchant, baptisant et faisant toutes leurs fonctions ordinaires : il fit en même temps retirer dans les navires portugais qui étaient à la rade quatre religieux franciscains, qu'il trouva à Nangazaqui, et auxquels les jésuites avaient offert une retraite chez eux.

Le 9 janvier les vingt-quatre prisonniers partirent de Sacai : le voyage par mer eût été bien plus court et bien plus commode; mais Tayco-Sama, soit pour intimider les peuples, soit pour augmenter les souffrances des confesseurs de Jésus-Christ, voulut qu'on les menât par terre, et l'on peut juger ce qu'ils eurent à endurer de

froid et d'incommodités dans le cours d'une si longue route : il est vrai que la charité industrieuse des fidèles qui se rencontrèrent sur leur passage ne laissa pas de leur procurer quelque soulagement; les gardes mêmes qui les accompagnaient, touchés de compassion et appréhendant que si quelques-uns venaient à mourir dans les chemins on ne les en rendît responsables, les assistaient quelquefois dans les plus pressans besoins; mais cela n'empêcha point qu'ils ne souffrissent beaucoup. Le P. Organtin, qui l'avait prévu, avait engagé un bon chrétien, nommé Pierre Cozaqui, à les suivre, et l'avait chargé de plusieurs rafraîchissemens qu'il devait leur fournir dans l'occasion. Un autre chrétien, qui s'appelait François, fort affectionné aux pères franciscains, s'était joint à Cozaqui dans le même dessein : les gardes les laissèrent faire d'abord; mais au bout de quelques jours ils entrèrent en mauvaise humeur contre eux, les maltraitèrent plusieurs fois; enfin ils leur demandèrent s'ils adoraient aussi le Dieu des chrétiens. Ceux-ci répondirent qu'ils détestaient les idoles du Japon, et les gardes, de leur propre autorité et sans aucune forme de justice, les joignirent aux autres prisonniers : heureux de ce que n'ayant pu soulager jusqu'au bout les souffrances des serviteurs de Dieu ils partagèrent leurs couronnes. L'empereur, à qui on fit le rapport de cet événement, ne put s'empêcher de s'écrier : « Il faut avouer

que les chrétiens ont véritablement du courage et de l'amour les uns pour les autres. »

Les martyrs de leur côté prêchaient Jésus-Christ dans tous les lieux de leur passage, surtout le P. de l'Ascension et Paul Miki : il semblait que l'esprit saint se fût emparé du cœur de ce dernier dès le moment qu'il fut arrêté; ses gardes disaient qu'il n'était presque pas possible de ne se pas rendre après l'avoir entendu parler de la religion. Il fit dans les prisons où il fut mis et dans tous les lieux où il passa tant de conversions que les bonzes se plaignaient hautement que l'empereur prenait pour abolir le christianisme des moyens qui étaient bien plus capables de l'étendre partout, et qu'il ne fallait pas beaucoup de voyages comme celui de Miki et de sès compagnons pour ruiner la religion de l'empire.

Le premier jour de février la troupe partit de Facata, et se rendit à Carazu, à trois lieues de Nangoia : elle y trouva Fazembure, qui l'attendait. Ce gouverneur avait autrefois connu particulièrement Paul Miki, et il fut étrangement surpris de le voir au nombre de ceux qu'il était chargé de faire mourir; mais il ne put que plaindre le sort de son ami, et lui donner des larmes inutiles : le saint religieux les désapprouva, et se plaignit à son tour de ce que son ami semblait être fâché de son bonheur. Il dit qu'il lui demandait en grâce de leur donner le temps et les moyens de pouvoir communier, et ajouta qu'il

souhaitait de mourir un vendredi. Il ne manquait à Miki que cette dernière circonstance pour être semblable en sa mort au Sauveur des hommes : « J'ai l'âge auquel Jésus-Christ est mort, disait-il quelquefois avec un transport de joie inconcevable ; je suis condamné à mourir en croix ; il ne me reste plus que de mourir le même jour que ce divin Sauveur. » Fazembure promit d'abord tout ; mais ayant lu les ordres de l'empereur il ne tint qu'une partie de sa promesse. Ce gouverneur aperçut parmi les prisonniers le petit Louis ; il en eut compassion, et proposa à cet enfant de lui sauver la vie s'il voulait renoncer Jésus-Christ ; mais Louis rejeta cette offre avec indignation. Le gouverneur crut venir plus aisément à bout du petit Antoine, parce qu'il le vit environné de ses parens, lesquels, quoique chrétiens, mettaient cependant par leurs larmes sa constance à une très dangereuse épreuve. Fazembure s'approcha donc de lui, et après lui avoir représenté la misère de ses parens, qu'il était obligé de soulager, il lui promit de lui procurer auprès de l'empereur un établissement fort avantageux. Le courageux enfant, sans se laisser éblouir par une si magnifique promesse, se mit à rire, et demanda s'il pourrait faire part de ce qu'on lui promettait au P. Baptiste et à ses confrères. « Non, repartit Fazembure ; cela ne regarde que vous. Puisque cela est, reprit Antoine, réservez votre crédit pour d'autres ; les biens du monde ne me

touchent point, et tant s'en faut que je sois effrayé du supplice qui m'est préparé, qu'au contraire je regarde comme un des plus grands bonheurs qui puissent m'arriver de mourir en croix pour un Dieu qui y est mort le premier pour moi. » Il se retira en disant cela; et prenant à part sa mère il lui fit un petit présent pour l'engager à se souvenir de lui. Il lui dit ensuite que sa douleur n'était ni raisonnable ni édifiante : « Que diront les infidèles, ajouta-t-il, s'ils voient que vous, qui êtes chrétienne, pleurez ma mort, comme si vous ne connaissiez pas le prix du sacrifice que je fais à Dieu? » Après la mort du saint martyr on trouva dans ses habits une lettre adressée à ses parens, où il les exhortait à demeurer fidèles à Dieu, en des termes si touchans qu'on ne pouvait douter que le Saint-Esprit ne l'eût dictée.

Dès que Fazembure eut réglé ce qui concernait le reste du voyage des prisonniers il écrivit à Nangazaqui qu'on y dressât cinquante croix dans la place publique : comme ce nombre excédait presque de moitié celui des prisonniers on crut que plusieurs chrétiens de Nangazaqui étaient aussi condamnés à mourir, ce qui causa dans la ville une fort grande joie; bientôt même, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de circonstances, on publia comme une chose certaine que tous les fidèles allaient passer par la rigueur des lois, et il n'y en eut pas un dans tout le pays qui ne s'attendît à mourir et qui ne s'y préparât;

il n'y eut pas jusqu'à l'âge le plus tendre qui donna dans cette occasion des marques d'une ferveur digne des premiers siècles du christianisme. Un enfant de cinq ans, fils d'un gentilhomme établi à Nangazaqui, rencontra un jour un missionnaire, et lui demanda s'il était vrai que l'empereur envoyât des soldats pour martyriser tous les chrétiens. « On le dit ainsi, répondit le père; mais que direz-vous, mon fils, ajouta-t-il, quand on vous demandera si vous êtes chrétien? Je dirai hardiment que je le suis, répliqua l'enfant d'un ton ferme. Et si on veut vous mettre à mort, reprit le père, que ferez-vous? Je m'y disposerai, repartit l'enfant. Comment cela, dit le père? » Alors l'enfant faisant paraître une contenance assurée et une résolution qui répondait de sa constance, « Je m'écrierai de toute ma force, dit-il, *Jésus, miséricorde!* et j'attendrai sans rien craindre le coup de la mort. » Tandis qu'il parlait de la sorte son visage s'enflamma, son cœur soupira, et ses yeux doucement élevés vers le ciel jetèrent quelques larmes, ce qui donna bien à connaître que sa bouche n'exprimait que faiblement les sentimens de son cœur. Au reste on sera sans doute surpris, et peut-être même paraîtra-t-il peu vraisemblable que des enfans de cet âge aient été capables des sentimens et des actions que je rapporte de celui-ci, et que je rapporterai dans la suite d'un fort grand nombre d'autres; mais je suis bien aise d'avertir que tous ceux qui ont écrit

du Japon conviennent qu'il y a sur cela quelque chose de particulier pour les Japonnais, que parmi ces insulaires la raison n'attend pas les années pour paraître dans toute sa maturité, et qu'il y a dans le caractère de la nation et comme dans le sang de ce peuple un courage et une fermeté d'âme qui souvent prévient encore de beaucoup la raison. Je reviens à mon sujet.

Les prisonniers approchant de Nangazaqui le P. Baptiste et Paul Miki écrivirent au père recteur du collége de cette ville pour lui donner avis de leur arrivée et lui faire le détail de leur voyage. Le recteur n'eut pas plus tôt reçu ces lettres qu'il les communiqua à l'évêque et au provincial, qui sur-le-champ firent partir le P. François Pasio et le P. Jean Rodriguez pour aller au-devant des confesseurs de Jésus-Christ, et leur procurer tous les secours spirituels et temporels dont ils auraient besoin. Les deux pères se rendirent en toute hâte à une petite ville de la principauté d'Omura, à neuf lieues de Nangazaqui, et à peine y étaient-ils arrivés que les prisonniers y arrivèrent aussi; c'était le quatre février. Les deux pères avaient compté dire la messe en ce lieu-là, et y communier les serviteurs de Dieu; mais Fazembure, qui avait pris une autre route pour se rendre à Nangazaqui, avait donné ordre qu'on ne s'arrêtât en aucun endroit, et l'on n'eut que le temps de s'embrasser de part et d'autre. Les deux jésuites firent

aux religieux de S. François beaucoup d'honnêtetés de la part du prélat et des supérieurs de la compagnie. Le P. Baptiste de son côté après s'être entretenu quelque temps avec le P. Rodriguez lui dit d'un air fort touché ces paroles, qui firent bien voir que le charme était levé; que ce saint religieux était alors bien convaincu qu'on l'avait trompé et prévenu fort mal à propos sur bien des choses, et qu'il envisageait les objets tout autrement qu'il n'avait fait d'abord : « Mon père, il pourra bien arriver qu'on nous fasse exécuter si promptement que nous n'ayions pas le loisir de faire tout ce que nous souhaiterions; en ce cas-là je vous conjure d'assurer le révérend père provincial et tous les pères de votre compagnie que je suis très mortifié de tous les chagrins que nous leur avons causés, et que je les prie instamment au nom de tous mes religieux de nous les pardonner. » Le P. Rodriguez répondit que ni lui, ni aucun de ses confrères n'avaient pas douté un seul moment de la droiture de leurs intentions : il ajouta que si de la part de la compagnie on leur avait donné quelque sujet de peine il le conjurait de l'oublier. Après ces civilités et ces excuses réciproques les deux pères s'embrassèrent avec beaucoup de larmes. Le P. Pasio pendant ce temps-là était retourné en diligence à Nangazaqui pour sommer Fazembure de sa parole : ce gouverneur lui dit qu'il aurait bien souhaité donner aux prisonniers toute la

satisfaction qu'il leur avait promise; qu'il avait même déjà retenu une maison dans la ville où ils pussent traiter en toute liberté avec leurs amis; mais que tout le pays d'alentour s'étant rendu à Nangazaqui sur la nouvelle de ce qui s'y devait passer il y avait lieu de craindre une sédition, et que s'il y arrivait quelque malheur il en répondrait sur sa tête: que cela même lui avait fait changer de pensée sur le lieu de l'exécution, et qu'elle se ferait hors de la ville; il choisit effectivement une des collines dont Nangazaqui est environnée, et comme dans la suite un nombre prodigieux de fidèles arrosèrent ce lieu de leur sang on l'appela le mont des Martyrs, ou la Sainte-Montagne. Fazembure ajouta au P. Pasio que lui et le P. Rodriguez pouvaient se tenir en un endroit qu'il lui marqua, et qui se trouvait sur le passage des prisonniers; que là il leur serait encore permis d'entretenir quelque temps Paul Miki et ses deux compagnons avant qu'on les conduisît au supplice. Le P. Pasio sans perdre de temps se rendit avec un domestique de Fazembure au lieu qui lui avait été marqué, et fit avertir le P. Rodriguez de ce que lui avait dit le gouverneur. Le 5 février, qui était un vendredi, les serviteurs de Dieu arrivèrent par mer à un port qui n'était pas éloigné de l'endroit où le P. Pasio les attendait, et où ils allèrent à pied: le P. Rodriguez, qui s'était avancé pour leur apprendre qu'ils devaient mourir ce

jour-là, ne les quitta point. Ils marchaient avec une allégresse qui étonna Fazembure; il en demanda la cause au P. Rodriguez, et ce père la lui ayant dite il répondit qu'il trouvait tout cela fort beau dans la spéculation; mais que la pratique ne lui en paraissait pas aisée.

Dès que les martyrs furent arrivés au bourg où le P. Pasio les attendait Paul Miki entra dans une chapelle qui n'en était pas éloignée, et fit au même père une confession générale de toute sa vie; les deux novices en firent autant, et le père reçut leurs vœux, (*Bollandus, Acta sanctorum*, 5 *feb.*) non pas les vœux simples qu'on fait dans la compagnie de Jésus après les deux années de noviciat, et qui constituent religieux ceux qui les font, mais des vœux de dévotion tels qu'on permet aux novices jésuites d'en faire pendant le cours de leur premier noviciat. Ainsi Jean de Gotto et Jacques Kysaï moururent novices et non pas religieux, et il faut en dire autant de la plupart des autres dogiques ou catéchistes, que nous verrons dans la suite reçus dans la compagnie quelques jours ou quelques mois avant leur martyre, et admis à faire des vœux presque aussitôt après leur réception. Tandis que le P. Pasio était ainsi occupé à préparer à la mort ses trois confrères les pères de S. François se confessaient les uns aux autres, et le P. Rodriguez disposait au combat les séculiers. Enfin on leur vint dire que Fazembure les attendait

sur la colline : ils s'y transportèrent dans le moment, suivis d'un peuple infini, et ils allaient si vite qu'à peine pouvait-on les suivre. Du plus loin qu'ils aperçurent leurs croix ils coururent embrasser chacun la sienne, ce qu'ils firent avec une ardeur qui causa un nouvel étonnement aux infidèles.

Les croix du Japon ont vers le bas une pièce de bois en travers, sur laquelle les patiens ont les pieds posés, et une espèce de billot au milieu, sur lequel ils sont assis; on les attache par les bras, les cuisses et le milieu du corps avec des bandes: on ajouta à ceux-ci un collier de fer, qui leur tenait le cou fort roide. Dès qu'on a placé la croix dans son trou un bourreau perce celui qui y est attaché d'une lance qui, entrant par le côté, sort par l'épaule; quelquefois cela se fait en même temps des deux côtés, et si le patient respire encore on redouble sur-le-champ, de sorte qu'un homme ne languit pas. On allait commencer l'exécution lorsque Jean de Gotto aperçut son père, qui était venu pour lui dire le dernier adieu. « Vous voyez, mon père, lui dit le saint jeune homme, qu'il n'y a rien qu'il ne faille sacrifier pour assurer son salut. Mon fils, reprit le père, vous dites vrai; je remercie le Seigneur de la grâce qu'il vous fait, et je le prie de vous continuer jusqu'au bout ces sentimens si dignes de votre état: soyez persuadé que votre mère et moi sommes disposés à vous suivre au combat si l'oc-

casion s'en présente. » On attacha ensuite le martyr à sa croix, et on l'éleva : son père eut le courage de demeurer à ses pieds, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu expirer; on ajoute même qu'il voulut être arrosé du sang de son fils, et qu'en étant tout couvert il se retira, bénissant le Seigneur, et lui rendant mille actions de grâces de ce qu'il avait donné un martyr à sa famille.

Presque tous étaient attachés à leurs croix, et l'on commençait à les élever lorsque le P. Baptiste, qui se trouva placé au milieu de la troupe avec ses religieux, entonna le cantique de Zacharie, que tous les autres achevèrent, ce qui forma un concert ravissant. Quand ils eurent fini le petit Antoine qui était à côté du père commissaire l'invita à chanter avec lui le psaume *Laudate pueri Dominum :* le saint religieux, qui était absorbé dans une profonde contemplation, ne lui répondit rien; l'enfant le commença seul, et comme il était prêt de finir, ayant reçu le coup de la mort, il alla l'achever dans le ciel avec les anges. Le premier qui mourut fut Philippe de Jésus, et le P. Baptiste fut le dernier. Miki prêcha de sa croix avec une éloquence toute divine, et finit par une fervente prière pour ses bourreaux. Tous les autres firent éclater leur piété et leur joie en plusieurs manières différentes, et ces grands exemples allumèrent dans les cœurs de ceux qui en furent les témoins une merveilleuse ardeur pour le martyre.

L'exécution finie les gardes ne furent plus les maîtres, et quoiqu'à grands coups de bâton ils se fussent d'abord mis en devoir d'écarter la foule ils furent contraints de céder; ils laissèrent donc les chrétiens contenter leur dévotion, et recueillir tout ce qu'ils purent du sang qui était tombé à terre. Dès qu'on eut commencé à percer les martyrs on dit que Fazembure se retira les larmes aux yeux. Sur le soir l'évêque du Japon, qui n'avait pu obtenir la permission d'assister à la mort les serviteurs de Jésus-Christ, et qui de sa fenêtre avait été témoin de tout, vint avec tous les jésuites de Nangazaqui se prosterner au pied des croix, et donner à ces sacrées reliques les marques de vénération qu'il croyait leur devoir. Un apostat, qui avait contribué à la mort de ces illustres confesseurs, ne put les voir mourir avec tant de joie sans se reprocher son infidélité; la grâce fut même si pressante que ce malheureux apercevant un Portugais il courut à lui, l'embrassa en pleurant amèrement, lui avoua son crime, et prit avec lui des mesures pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Enfin le ciel fit connaître par quantité de signes sensibles la gloire dont il avait récompensé le courage de ces invincibles soldats de Jésus-Christ.

On remarqua d'abord que leurs corps conservèrent pendant quarante jours au moins toute leur fraîcheur; que les oiseaux de proie n'en approchèrent point; qu'ils ne rendaient aucune

mauvaise odeur, et que leurs yeux, ou élevés vers le ciel, ou tournés vers la terre, inspiraient de la dévotion à tous ceux qui les regardaient. On assure même que le troisième jour après leur mort quelqu'un ayant coupé un doigt du pied du P. Baptiste il en sortit du sang; que deux mois après le corps du même saint étant détaché de la croix fut trouvé aussi blanc que s'il n'eût fait que d'expirer; qu'on le vit trembler jusqu'à trois fois, et qu'il sortit de la plaie de son côté une si grande abondance de sang qu'on en trempa plusieurs mouchoirs. On ajoute qu'un soldat italien, qui était allé au Japon sur un vaisseau portugais, avait reçu dans son chapeau du sang des PP. Baptiste et de l'Ascension, de Paul Miki et d'un autre qui n'est pas nommé, et l'avait conservé dans une porcelaine; qu'au bout de neuf mois le vicaire général de la Chine et du Japon à qui le soldat montra ce vase le fit rompre en présence de six religieux franciscains, d'un dominicain, de deux jésuites, d'un médecin et de plusieurs témoins, et que le sang se trouva liquide, sans odeur, et comme s'il eût été tout frais. Le vendredi qui suivit le triomphe des martyrs on aperçut au-dessus de la Sainte-Montagne comme trois colonnes de feu qui brillaient en l'air, et rendaient la nuit presque aussi claire que le jour: ce phénomène dura deux heures; ensuite la colonne du milieu s'avança sous l'église du collége, et disparut. Plusieurs vendredis suivans

on vit encore au-dessus des croix quantité de lumières. Je passe d'autres merveilles qu'on pourra trouver dans Bollandus, qui les rapporte sur les témoignages juridiques sur lesquels le pape Urbain VIII, trente ans après, décerna aux vingt-six confesseurs de Jésus-Christ les honneurs des saints martyrs, permettant d'en dire la messe et d'en faire l'office dans toutes les églises de la compagnie de Jésus pour les trois jésuites, par quiconque y voudra aller honorer leur mémoire; et pour les vingt-trois autres dans tout l'ordre de S. François, et par ceux qui au jour du triomphe des susdits martyrs fréquenteront les églises du même ordre dans le diocèse de Manille, le tout par provision jusqu'à ce qu'on ait procédé à une canonisation plus solennelle, ce qui n'empêche point que le souverain pontife ne donne aux martyrs le nom de saints.

Cependant la nouvelle de cet événement ayant été portée aux Philippines le gouverneur envoya un gentilhomme à Tayco-Sama, premièrement, pour se plaindre de ce que sa majesté avait fait mourir des sujets du roi catholique à qui elle avait permis de demeurer au Japon; secondement pour le prier de lui envoyer les corps des six religieux de S. François; troisièmement pour savoir si c'était par son ordre que le galion *le Saint-Philippe* avait été confisqué, et pourquoi il avait exercé cet acte d'hostilité envers des gens avec qui il n'était point en guerre. La réponse de l'em-

pereur fut, premièrement, qu'il avait condamné à mort les religieux castillans parce qu'ils avaient contrevenu à ses ordres en prêchant une religion qui était proscrite dans son empire; secondement qu'il consentait que leurs corps fussent envoyés à Manille si on les pouvait trouver. Il y a apparence qu'on ne les trouva point, car on ne montre à Manille que quelques reliques de S. Pierre-Baptiste; pour les trois jésuites on conserve leurs sacrés ossemens au collége de Macao. Au troisième article Tayco-Sama fit réponse que le galion avait été saisi par ses officiers et selon les lois du Japon, auxquelles il ne pouvait déroger.

Quelque temps avant cette espèce de négociation l'empereur avait fait un nouvel édit contre la religion, et avait mandé à Fazembure, qui commandait toujours à Nangazaqui, de faire embarquer à la première occasion tout ce qu'il pourrait découvrir de missionnaires. Fazembure se disposant à exécuter cet ordre avec la dernière rigueur les missionnaires prirent le parti de se déguiser; mais parce qu'il était bon de faire croire à l'empereur que ses édits avaient été exécutés il fut résolu que l'évêque dom Pédro Martinez, qui avait plusieurs affaires à traiter aux Indes, et quelques jésuites des plus connus s'embarqueraient sur les premiers vaisseaux qui feraient voile vers Macao. Il s'en présenta bientôt : le prélat trouva en débarquant à Macao dom Louis de Cerqueyra, son coadjuteur, qu'il fit partir sur-

le-champ pour le Japon; ensuite il poursuivit sa route vers Goa; mais il fut saisi pendant le voyage d'une fièvre qui l'emporta en assez peu de temps à quarante lieues de Malaca. Son successeur arrivant à Nangazaqui fut bien consterné de voir de tous côtés les églises abattues, les pasteurs dispersés, les fidèles dans la crainte, et toute cette chrétienté dans la dernière désolation. Le roi de Firando, le gouverneur de Facata et celui de Nocen, au royaume de Bungo, étaient ceux qui persécutaient plus vivement les fidèles; mais ils ne purent faire un seul apostat. Les missionnaires qui avaient été obligés d'évacuer les colléges et les séminaires du Ximo s'étaient répandus dans les différentes contrées de ces îles, où ils croyaient leur présence plus nécessaire, et partout ils trouvaient dans les fidèles une constance qui les dédommageait de leurs pertes et adoucissait leurs travaux.

Tandis qu'on faisait ainsi de toutes parts la guerre aux chrétiens dans le Japon le roi de Fingo, les deux rois de Bugen et Toronosuque eurent ordre d'entrer en action contre les Coréens. Vers le même temps le roi de Fingo, ayant su que la flotte coréenne se préparait à lui disputer le passage, alla au-devant d'elle, gagna le vent, et combattit avec tant de bonheur et de résolution que de quatre-vingts voiles dont cette armée navale était composée il n'y eut pas un bâtiment dont il ne se rendît le maître. Il fit en-

suite sa descente dans le pays, prit plusieurs places, et se préparait à pousser encore plus loin ses conquêtes; mais la nouvelle qui se répandit bientôt de la maladie de Tayco-Sama mit fin à cette guerre et à la persécution qui croissait de jour en jour contre les chrétiens.

Cette maladie commença par une dissenterie, sur laquelle les médecins fixèrent peu leur attention : elle continua depuis le dernier jour de juin jusqu'au 5 d'août, qu'elle devint considérable. Alors ce prince sentit qu'il fallait mourir, et s'appliqua tout entier à assurer l'empire à sa famille : ce n'était pas une chose aisée; depuis quelque temps on ne savait plus au Japon ce que c'était que de voir passer la couronne impériale du père au fils. Les premiers Cubo-Sama ne l'avaient pas gardée long-temps dans leur maison. Nobunanga avait laissé une assez nombreuse postérité qui n'avait pu se conserver dans la souveraine puissance. Tayco-Sama sentit bien que laissant un fils en bas âge, et n'ayant plus ni frère, ni neveu, ni aucun prince de sa maison à qui il pût le confier, il ne devait pas s'attendre à être plus heureux que ses prédécesseurs. Si sa passion contre les chrétiens ne l'eût pas aveuglé il eût pu, laissant la tutelle du jeune prince à l'impératrice Mandocoro-Sama, princesse qui ne manquait d'aucune des qualités nécessaires pour remplir avec honneur cette dignité, lui donner pour ministres et pour généraux les rois de Fingo et de

Bugen, Tsucamidono et Condera; il savait par plus d'une expérience qu'il ne pouvait guère s'assurer de trouver tout à la fois dans d'autres que dans ces deux princes assez d'habileté pour gouverner l'empire, assez de puissance pour réprimer les entreprises des grands, assez de fidélité et de modération pour ne pas toucher à un trône dont ils auraient été les conservateurs; mais Dieu ne voulait pas que la postérité de ce prince régnât dans un pays d'où il avait entrepris d'exterminer son culte, et ce qui doit même faire admirer la manière dont le ciel se joue des vains projets des hommes les mesures que prit Tayco-Sama pour maintenir son fils sur le trône furent ce qui servit à lui arracher le sceptre des mains.

S'il y avait un homme au Japon dont l'empereur dût se défier dans la conjoncture où il se trouvait c'était Géïazo, roi du Quanto. J'ai déjà dit que le Quanto est une contrée à l'orient du Japon, et qu'elle comprend neuf royaumes: Géïazo ne possédait d'abord que celui de Micava, et il avait obligation à l'empereur des huit autres; mais la reconnaissance n'est pas une vertu sur laquelle les souverains doivent compter entre eux; d'ailleurs le roi de Quanto était un prince bien fait, brave, libéral, habile et heureux à la guerre, fort aimé du peuple, surtout depuis qu'il avait épousé une sœur de Nobunanga, dont la mémoire était toujours chère et respectable aux Japonnais: il possédait un grand pays, riche

en mines d'argent et recommandable par la commodité de ses ports, ouverts au commerce et aux secours qu'il était en état de recevoir du dehors. Enfin par son alliance avec la famille sur laquelle Tayco-Sama avait usurpé l'empire, et qui subsistait encore, il avait un prétexte plausible pour l'arracher au fils du tyran, pour peu qu'on lui en facilitât les moyens, et pour le rendre à ses neveux, si avec le mérite que demandent ces grandes révolutions il n'avait eu l'ambition qui fait les usurpateurs.

Tel fut cependant le tuteur que Tayco-Sama donna à son fils. Peu de jours après que ce choix eut été déclaré Fidéiory, c'était le nom du fils unique de l'empereur, fut fiancé avec la petite-fille de Géiazo, qui prit le titre de Dayfu-Sama, c'est à dire grand gouverneur, ou chef de la régence. A la vérité l'empereur songea à tempérer un peu l'autorité absolue qu'il donnait à Dayfu-Sama; il lui nomma cinq collègues dans le gouvernement de l'empire, et pour les engager à agir toujours de concert il souhaita qu'ils s'alliassent par des mariages qu'il eut soin lui-même de ménager. Il songea ensuite à récompenser ses serviteurs et ses vassaux pour les attacher à son fils, et il entra dans un détail prodigieux de tout ce qui pouvait faire plaisir non seulement à eux, mais encore à tous ceux pour qui ils devaient tant soit peu s'intéresser. Enfin il fit quantité de règlemens dont il fit jurer l'exécution à ceux qui en

étaient chargés : rien n'était plus beau dans la spéculation, mais ils ne furent pas d'un grand usage.

L'empereur après avoir ainsi travaillé pour son fils ne s'occupa plus que des moyens de s'immortaliser : sa passion dominante avait toujours été l'ambition, et il l'avait portée jusqu'à vouloir être mis après sa mort au nombre des dieux; il ordonna donc que dès qu'il aurait rendu l'esprit on enfermât son corps dans un riche cercueil; qu'on le plaçât dans le lieu le plus apparent du palais de Fucimi, où il était malade; qu'on le mît solennellenent au rang des dieux Camis, et que désormais dans tout l'empire il fût adoré sous le nom du nouveau dieu de la guerre. Peu de jours après le P. Rodriguez, à qui l'on avait fait savoir l'extrémité où l'empereur était réduit, arriva à Fucimi, rendit ses devoirs au prince, et lui présenta un capitaine portugais, qui était arrivé depuis peu de la Chine : on ne peut rien ajouter à la manière obligeante dont ils furent reçus, jusque là que sa majesté voulut qu'ils fussent de toutes les fêtes qui se célébraient tous les jours dans le palais entre les nouveaux régens; enfin l'empereur les congédia comblés de présens. Le P. Rodriguez voulut profiter de ces favorables dispositions du prince pour lui faire prendre des pensées de salut; mais un homme tout occupé de s'égaler à Dieu n'avait garde d'entrer dans les sentimens de pénitence et d'humilité que le missionnaire s'efforçait de lui inspirer.

A le voir gouverner aussi absolument que dans sa plus vigoureuse santé, on n'eût jamais cru qu'il se sentît si proche de sa fin. Le P. Pasio, qui était à Ozaca, marque dans ses lettres qu'on faisait dans cette grande ville des ouvrages d'une magnificence extraordinaire, et cela par les ordres de l'empereur. Lorsqu'on y pensait le moins, le mal diminua, et jusqu'au 7 septembre le malade alla toujours de mieux en mieux. Le 8 il lui survint une faiblesse qui le réduisit dans un tel état que souvent on le croyait mort : il fut dans cette extrémité jusqu'au 15 qu'il mourut âgé de soixante et quatorze ans, autant haï de ses sujets qu'il en était craint, n'y en ayant guère, dit agréablement un historien du Japon, qui n'aimassent mieux le voir au rang des dieux morts que parmi les hommes vivans. Ce prince avait l'esprit grand, mais trop vaste : rien de plus élevé que lui dans la bonne fortune; il se croyait alors le maître de l'univers : rien de plus petit dans la mauvaise; le moindre revers lui faisait abandonner ses plus grandes entreprises. Il fut grand homme de guerre, et il gouverna avec beaucoup de sagesse, de fermeté et de bonheur; mais il ne sut pas se borner ni cacher ses défauts. En un mot on peut dire qu'il eut tout ce qu'il faut pour envahir un trône et pour s'y maintenir, mais qu'il y fit paraître presque tous les vices qui rendent la tyrannie odieuse.

Quelques soins qu'on apportât pour cacher la mort de l'empereur la nouvelle s'en répandit sur-le-champ; mais les régens mirent si bon ordre à tout, qu'il n'y eut point de trouble : la première chose à laquelle ils pensèrent fut de rappeler de Corée les troupes qui y faisaient la guerre; et à l'ombre de tant de protecteurs qui furent rendus à l'Eglise du Japon le christianisme commença à respirer; on ne le crut pas même éloigné de monter sur le trône impérial en la personne de Jean Samburando, roi de Myno, petit-fils de Nobunanga. C'était au nom de ce prince que Tayco-Sama avait pris d'abord les rênes du gouvernement, et l'empire lui appartenait de droit: il avait du mérite; mais son prétendu tuteur l'ayant fait élever en particulier il n'avait ni expérience, ni amis, ni connaissance des affaires : il s'était fait chrétien il y avait quelques années, et selon toutes les apparences Tayco-Sama, bien loin de s'y opposer, n'avait point été fâché de lui voir embrasser une religion qu'il regardait comme un obstacle à son élévation; quoi qu'il en soit l'espérance qu'on avait conçue de le voir rétabli sur le trône de son aïeul ne dura pas longtemps.

Le feu empereur semblait avoir pris les moyens les plus efficaces pour conserver la paix dans ses états pendant la minorité de son fils; mais il n'y a guère ou plutôt il n'y a point de mesures bien justes contre l'ambition, et cette passion ne tarda

pas beaucoup à désunir les régens. Le roi de Quanto donna bientôt de l'ombrage à ses collègues. Gibonoscio, que le feu empereur avait fait roi d'Omi, et qui était un des régens, fut le premier qui se plaignit du tuteur, et le fit si haut qu'on en vint à une rupture ouverte. Le roi de Fingo, Tsucamidono, intime ami de Gibonoscio, se déclara pour lui; mais Dayfu-Sama s'étant saisi d'Ozaca, où étaient avec l'empereur toutes les forces de l'empire, on regarda le roi d'Omi comme un homme perdu. Les autres régens qui n'avaient point pris de parti voulurent faire un accommodement; mais il en coûta à Gibonoscio sa dignité de régent, et il fut même obligé de se retirer dans ses terres.

Dayfu-Sama après avoir ainsi fait la loi à un de ses collègues fut en état de se faire craindre de tous les autres. Pour mieux affermir sa puissance en acquérant un homme de mérite il voulut gagner le roi de Fingo, qui par générosité s'était exilé avec le roi d'Omi : mais Tsucamidono ne consentit point à s'unir à un homme qui aspirait visiblement à la souveraine puissance; il ne put toutefois se défendre de fiancer son fils avec la petite-fille de Dayfu-Sama; mais il protesta hautement que cette alliance ne lui ferait jamais rien faire contre son devoir, ni contre le service de son légitime souverain.

Tandis que la cour était dans ces agitations le christianisme respirait. Térazaba, gouverneur

de Nangazaqui, et lieutenant général du Ximo, qui de chrétien caché était redevenu zélé païen, voulut à la vérité faire de la peine aux missionnaires ; mais le P. Valégnan, qui était retourné au Japon avec le nouvel évêque, et qui avait de bons amis auprès du tuteur, trouva moyen de faire cesser ce commencement de vexations. Les choses ne s'accommodèrent pas si facilement dans le Firando : le roi, qui n'avait jamais aimé notre religion, se trouvant à Méaco, manda à son fils à l'occasion de quelque cérémonie païenne qui se devait célébrer de contraindre tous les chrétiens d'y assister, et de faire sortir du royaume tous ceux qui refuseraient d'obéir, sans épargner même la princesse sa femme. Un ordre si précis mit le prince dans une étrange perplexité : il aimait tendrement la princesse, et il était convaincu que la mort, encore moins l'exil, ne lui ferait jamais abandonner sa religion ; il lui rappela néanmoins les ordres du roi : il lui représenta que ce prince était fort résolu dans ce qu'il avait une fois déterminé. Enfin il la pria de faire de bonne grâce ce qu'on souhaitait d'elle, et de ne le point réduire à user de rigueur contre la personne du monde qu'il aurait plus de regret de chagriner. La réponse de la princesse fut telle que le prince son époux l'avait prévue ; elle le conjura de faire réflexion qu'elle était fille de Sumitanda, le premier des souverains du Japon qui eût embrassé la

loi pour laquelle il avait si souvent exposé sa vie et ses états, et qu'il faudrait qu'elle s'oubliât bien pour consentir à ce qu'on demandait d'elle. Elle fit plus, car, se voyant tous les jours exposée à de pareilles persécutions, elle consulta l'évêque du Japon et le prince d'Omura son frère pour savoir si elle ne ferait pas mieux de se retirer une bonne fois d'une cour où sa religion n'était pas en sûreté; mais le prince son mari, qui la vit presque résolue à le quitter, cessa de l'inquiéter, et lui promit que jamais il ne lui parlerait de sa religion.

Il est vrai qu'il déchargea son ressentiment sur les chrétiens, et entre autres sur la famille du feu prince Antoine : cette illustre maison était composée de six princes; les relations ne nomment que le prince Jérôme, l'aîné de quatre frères, le prince Thomas son fils, et le prince Balthazar leur cousin. Le prince de Firando fit donc publier un édit par lequel il était ordonné à tous les chrétiens ou de sortir du royaume, ou de rendre aux dieux tutélaires de l'empire les hommages souverains qui leur étaient dus. Il avait cru que l'alternative embarrasserait les fidèles; il reconnut bientôt qu'il s'était trompé. Dès le lendemain, les six princes dont je viens de parler, et plus de six cents chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition s'embarquèrent secrètement, et prirent la route de Nangazaqui sans avoir même pensé à faire au-

cune provision. Térazaba, qui était ami intime du roi de Firando et son allié, n'eut garde de leur permettre l'entrée de ce port; mais ils allèrent aborder sur les terres d'un tono, vassal du prince d'Omura, qui eut ordre de les recevoir et de les bien traiter : ils manquaient de tout, et néanmoins ils étaient dans un contentement parfait d'en être réduits là pour la cause de Dieu. Enfin le roi de Fingo et le prince d'Omura les retirèrent chez eux, et fournirent à tous leurs besoins avec une libéralité qui fut d'un grand exemple. D'un autre côté le roi de Firando, de retour dans ses états, fut bien surpris de ce qui était arrivé; il ne s'était pas attendu sans doute qu'on obéirait si exactement à son ordre : craignant donc que ce qui restait de chrétiens dans le royaume ne suivît les autres il prit le parti de les laisser en repos. L'apothéose de Tayco-Sama, qui fut alors célébrée, ne contribua pas peu à donner aux peuples et aux grands de l'estime pour la religion chrétienne et du mépris pour les sectes du Japon; aussi y eut-il tant d'infidèles qui se convertirent dans les deux ou trois années suivantes qu'on en compta dans la seule année séculaire plus de trente mille. L'année précédente le roi de Fingo avait voulu recevoir les sacremens de l'eucharistie et de la confirmation de la main de l'évêque du Japon, et l'effet de la grâce fut si prompt et si abondant dans son cœur que, s'é-

tant retiré aussitôt dans ses états, il eut le bonheur de faire entrer dans le sein de l'Eglise au moins vingt-cinq mille personnes tant de ses sujets que de ses voisins. On ne travaillait guère moins efficacement dans les autres royaumes, et surtout dans celui de Mino, par le zèle et sous la protection du roi Samburandono. Les troubles qui agitèrent alors le centre de l'empire favorisèrent beaucoup ces heureux progrès; mais les suites en furent bien funestes.

Les régens de l'empire, s'apercevant qu'insensiblement ils n'avaient plus de part aux affaires, résolurent enfin d'un commun accord de s'opposer à la tyrannie à laquelle Dayfu-Sama semblait viser tout ouvertement : ils commencèrent par un manifeste, qui engagea dans leur parti presque toute la haute noblesse; ensuite Cangérasu, celui des régens qui avait le plus de sujet de se plaindre, alla porter la guerre dans le Quanto. Tandis que les autres faisaient des préparatifs ils rappelèrent le roi d'Omi, Gibonoscio, lequel ne voulut pas s'engager qu'il n'eût parole que le roi de Fingo prendrait aussi les armes : il lui écrivit donc à Méaco, où Tsucamidono était alors, et le pria de le venir trouver dans sa forteresse de Savoiama. Le roi de Fingo s'y rendit, et Gibonoscio commença par lui remettre devant les yeux les obligations qu'ils avaient au feu empereur Tayco-Sama; le serment par lequel ils s'étaient engagés au

service du jeune Fidéiory, et le danger que courait ce prince de trouver dans son tuteur un tyran, qui ne se contenterait peut-être pas de lui enlever la couronne. Il lui déclara ensuite que tous les collègues de Dayfu-Sama, assurés du secours de la plupart des grands, étaient résolus de pousser ce prince à toute outrance, et il lui montra la liste des confédérés, parmi lesquels étaient Morindono, assez puissant lui seul pour tenir tête au chef de la régence; le brave Cingondono, roi de Bigen et maître de deux autres royaumes; le roi de Saxuma, un des plus renommés capitaines de l'empire, et beaucoup d'autres, la fleur et l'élite des princes et de la noblesse du Japon.

Il n'en fallait pas tant pour déterminer le roi de Fingo à entrer dans la ligue; il la signa, et le même jour il communiqua ce qu'il venait de faire aux PP. Organtin et Moreyon, qui en témoignèrent beaucoup de chagrin: il semblait que ces deux missionnaires pressentissent les malheurs dont cette guerre fut suivie; mais il n'y avait plus de remède. Au reste on fut toujours bien convaincu au Japon que ces deux jésuites, aussi bien que ceux qui avaient eu quelque liaison avec le roi de Fingo, n'avaient eu nulle part à la démarche que ce prince venait de faire en faveur de son ami, et la conduite que Dayfu-Sama tint avec ces religieux après sa victoire en est une preuve à laquelle il n'y a point de réplique. Je ne vois

donc pas sur quoi s'est fondé l'auteur d'une relation où il est dit que le tuteur ne se vit pas plus tôt le maître qu'il persécuta les chrétiens pour se venger de ce que les jésuites avaient conseillé au roi de Fingo de prendre les armes contre lui, ou du moins ne l'en avaient pas empêché comme ils auraient pu, et cela, ajoute cet auteur, afin de se rendre maîtres de l'empire en le faisant tomber à Tsucamidono, qui leur était entièrement dévoué.

Quoi qu'il en soit il y avait toute apparence que Dayfu-Sama ne tiendrait pas contre tant de forces liguées; mais par malheur pour le parti contraire pas un des régens n'était ni grand homme de guerre, ni homme de tête; et comme les personnes d'un mérite borné sont d'ordinaire fort jalouses de leur autorité les rois de Fingo et de Saxuma ne furent point assez les maîtres de la conduite de cette guerre, dont toutefois eux seuls étaient capables; il arriva même qu'encore que les régens fussent toujours assez unis entre eux ils n'agirent pourtant jamais bien de concert, et que chacun suivit ses projets et ses vues. La guerre ne laissa pas d'être sanglante, et les commencemens en furent favorables à la ligue. Leur armée se rendit maîtresse de la Tense presque sans tirer l'épée; la seule forteresse de Fucini les arrêta quelque temps; mais elle fut forcée et réduite en cendres avec le magnifique palais qui était devenu le temple du nouveau dieu Tayco-

Sama. Les confédérés ne soutinrent pas cette réputation ; ils s'amusèrent et donnèrent le temps à leur ennemi d'amasser des troupes ; il pratiqua même des intelligences parmi leurs principaux officiers : mais ce qui contribua davantage à le mettre en état de prendre le dessus c'est qu'il acquit à son parti les deux rois de Bugen, qui y entraînèrent encore le roi d'Arima et le prince d'Omura. Ces princes n'étaient pas aussi convaincus que le roi de Fingo des ambitieux desseins du tuteur ; toutefois il est assez surprenant que le roi d'Arima, qui venait de faire épouser à son fils aîné la fille du gouverneur de Sacai, laquelle était nièce du roi de Fingo, et de plus sa fille adoptive, ne suivît pas le même parti que ce prince ; mais on regarda dans la suite comme un coup de la Providence que tous les princes chrétiens n'eussent point armé contre Dayfu-Sama.

Cependant cette guerre fut dès lors pour le Japon la cause d'une perte qui fut long-temps pleurée. Il y avait douze ans que la reine de Tango faisait l'ornement de cette église par toutes les vertus qui peuvent rendre recommandable une princesse chrétienne ; ce qu'on admirait le plus en elle c'était son invincible patience dans toutes les persécutions que lui suscita le roi son mari, idolâtre zélé et le plus jaloux de tous les hommes : enfin après avoir été long-temps la victime de son zèle aveugle elle fut martyre de sa

jalousie à l'occasion de la guerre dont j'ai commencé de parler. Voici de quelle manière se passa cette sanglante tragédie.

Les régens, après s'être rendus maîtres d'Ozaca, où l'empereur tenait sa cour, firent publier un édit par lequel il était ordonné à tous ceux qui avaient pris les armes pour Dayfu-Sama de désarmer incessamment sous peine d'être poursuivis comme rebelles au prince et ennemis de l'état : il était de plus marqué que les femmes et les enfans de ceux qui ne poseraient pas les armes paieraient pour leurs maris et pour leurs pères de leur vie ou de leur liberté. Le roi de Tango était fort attaché au tuteur ; en partant pour l'armée il avait laissé la reine sa femme à Ozaca, et quoique cette ville fût très bien fortifiée il avait à tout événement donné ordre à l'intendant de sa maison que si Ozaca était pris ou forcé il tranchât la tête à la reine, et mît le feu au palais. Ce que le roi avait prévu arriva, et l'intendant fut sommé de la part des régens de leur remettre la reine entre les mains. Cet officier, fort embarrassé, chercha quelque temps le moyen de sauver sa maîtresse ; mais il n'en trouva point : il alla donc la trouver, se jeta à ses genoux, et, fondant en larmes, lui déclara le commandement qu'il avait reçu du roi : « Au reste, ajouta-t-il, nous ne tarderons pas tous tant que nous sommes à expier un crime que les lois du Japon et l'obéissance que nous devons au roi notre seigneur nous au-

ront forcés de commettre, et ce ne sera pas une légère consolation pour nous de voir finir des jours que nous ne pourrions plus employer au service de la plus aimable princesse qui fût jamais. »

La reine écouta ce discours comme s'il ne l'eût pas regardée : « Vous savez, dit-elle, que je suis chrétienne, et que la mort n'a rien qui effraie les chrétiens; mais pour ce qui vous regarde songez bien sérieusement à ce que vous deviendrez pour toute une éternité si pendant la vie vous ne prenez de justes mesures pour mettre votre salut en assurance. » Ayant dit ce peu de mots elle entra dans son oratoire, où, prosternée devant son crucifix, elle fit à Dieu le sacrifice de sa vie. Elle appela ensuite les dames du palais et ses filles d'honneur, qui étaient toutes chrétiennes, les embrassa tendrement, et leur représenta que puisqu'il n'y avait point d'ordre de les faire mourir elles étaient obligées en conscience de se retirer avant qu'on mît le feu au palais. Tout retentissait de sanglots et de cris lugubres : les uns s'arrachaient les cheveux, les autres se déchiraient leurs habits, tous ne paraissaient occupés que du malheur d'une princesse pour laquelle ils se fussent estimés heureux de sacrifier leur vie. Elle seule, aussi tranquille et le visage aussi serein que si on lui eût annoncé la plus agréable nouvelle, réglait tout, et se préparait à la mort, comme elle eût ordonné les préparatifs d'un voyage. Tout

étant disposé la reine entra encore dans son oratoire, et un moment après elle appela l'intendant, et lui dit qu'il pouvait quand il voudrait exécuter les ordres du roi. Cet officier lui répondit qu'il était prêt, et, s'étant encore jeté à ses pieds, il la pria de nouveau de lui pardonner sa mort : aussitôt la reine se mit à genoux, abattit elle-même le collet de sa robe, et, prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, elle reçut le coup qui lui trancha la tête.

Ainsi mourut Grace, reine de Tango, la plus belle personne, la princesse la plus accomplie et peut-être la plus fervente chrétienne du Japon : bien loin d'être idolâtre de sa beauté il semblait qu'elle eût pris à tâche d'en ternir l'éclat par tout ce que la pénitence a de plus austère ; toute son occupation après s'être acquittée de ses exercices de piété était de se faire amener les enfans des pauvres et les orphelins ; elle les lavait, les nettoyait, les instruisait des mystères de notre religion, et en faisait de fervens chrétiens. Elle aimait fort la lecture, et pour être plus en état de satisfaire en cela sa piété elle avait fort bien appris le latin et le portugais. Une vie si précieuse devant Dieu méritait ce semble une fin moins tragique ; mais le chrétien trouve sa grandeur et sa véritable félicité dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Dès que la reine fut morte on couvrit le

corps d'un drap d'or, et l'on remplit tout le palais de poudre; ensuite les officiers, les pages et les soldats s'enfermèrent dans un appartement voisin de celui de la reine, se fendirent le ventre, et l'un d'eux ayant mis le feu aux poudres tout le palais sauta en l'air. Les chrétiens recueillirent ce qu'on put démêler des ossemens de la reine, et les portèrent au P. Organtin, qui demeurait pour lors à Ozaca, et le missionnaire fit à cette illustre défunte des obsèques magnifiques. Le roi de Tango, qui l'apprit à son retour, en fut si touché qu'il fournit aux frais d'un second service, auquel il assista avec ce qui se trouva de grands à Ozaca, en vertu d'un privilège qu'ont eu de tout temps les missionnaires de la compagnie de Jésus de célébrer les divins mystères en présence des idolâtres. Tout se passa avec beaucoup de dévotion et de grandeur; et le roi avoua que nos cérémonies lui paraissaient si divines qu'au prix d'elles toutes celles des bonzes n'étaient que des niaiseries d'enfans.

Pour revenir à la guerre civile, tandis que Dayfu-Sama était occupé à défendre le Quanto contre Cangérasu il envoya trois mille hommes pour harceler l'armée des alliés et conserver la forteresse de Boary, qui tenait pour lui. Le général de cette armée défit d'abord le roi de Mino, qui avait voulu s'opposer à sa marche, et le fit prisonnier; ensuite ayant appris que les rois de Fingo, d'Omi et de Saxuma étaient assez

mal escortés dans un château du royaume de Mino il y mena ses troupes, et investit brusquement le château. La résistance fut plus longue qu'il ne s'était imaginé, et il se vit lui-même en peu de jours assiégé par une armée de quatre-vingt mille hommes. Je ne sais pas si ce général n'était pas le jeune roi de Bugen Camocami ; il est certain du moins que ce prince était dans cette armée, et que pour faire une diversion qui le tirât du mauvais pas où il se trouvait il envoya avertir le roi son père que le roi de Bungo, avec quelques troupes que lui avaient données les régens, était rentré dans son royaume, et que s'il marchait contre lui avec le corps d'armée qu'il commandait il le déferait sans peine, attirerait peut-être la guerre de ce côté-là, et donnerait au tuteur le temps de les secourir tous. Condéra suivit le conseil de son fils : il conduisit dans le Bungo huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres; chercha le roi avec d'autant plus d'empressement que ce malheureux prince, à qui il avait autrefois procuré la grâce du baptême en le rétablissant dans ses états, était retombé pour la seconde fois dans l'idolâtrie : l'ayant joint il l'attaqua, le défit entièrement et le fit son prisonnier. D'un autre côté Canzugédono, autre chef du parti de Dayfu-Sama, fit le dégât dans le Fingo, et y prit plusieurs places. Les régens avaient quelque chose de mieux à faire que d'aller au secours du

Bungo et du Fingo ; il leur était d'une bien plus grande conséquence et beaucoup plus aisé de tailler en pièces les trente mille hommes qu'ils avaient en tête, et que le roi de Quanto n'eût jamais pu réparer : mais ils ne firent ni l'un ni l'autre ; ils demeurèrent dans une inaction qu'on ne peut excuser par aucun endroit, et ils donnèrent le temps à leur ennemi d'accourir avec vingt mille hommes d'élite au secours des siens ; ils ne surent même rien de sa marche, et n'apprirent son arrivée que lorsqu'ils le virent mettre ses troupes en bataille. Ils avaient encore trente mille hommes plus que lui, et dans la personne des rois de Fingo et de Saxuma les deux plus habiles généraux de l'empire ; Dayfu-Sama ne laissa point de leur présenter le combat, qu'ils acceptèrent : à peine avait-on commencé à se mêler qu'on entendit dans l'armée de la ligue un bruit confus de gens qui criaient *trahison* ; c'était des officiers généraux qui passaient du côté de Dayfu-Sama avec les troupes qu'ils commandaient. Un accident si imprévu mit le désordre et la consternation parmi les soldats, et presque tous jetèrent en un moment les armes. Les rois de Bigen et de Fingo, qui commandaient l'avant-garde, n'en continuèrent pas moins à combattre long-temps et à tuer bien du monde aux ennemis. Morindono les suivait avec quarante mille hommes, et s'il les eût soutenus la bataille était gagnée ; mais il fit halte, et se

retira à Ozaca avec assez de précipitation. Peu de temps après le roi de Bigen fut tué d'un coup de sabre, et tout l'effort des ennemis tomba sur les rois de Fingo, d'Omi et de Saxuma, qui se surpassèrent en cette occasion : enfin ils furent bientôt accablés par le nombre et réduits presqu'à eux seuls. Ils prirent alors leur parti : le roi de Saxuma se fit jour le cimeterre à la main au travers de l'armée victorieuse, et avec quarante nobles qui lui restaient il gagna Ozaca, y prit le meilleur vaisseau qui se trouva dans le port, et se rendit dans ses états sans avoir été suivi; les deux autres tinrent encore quelque temps, mais enfin ils furent forcés et pris. Tsucamidono a depuis avoué qu'il avait eu besoin de toute sa vertu et d'une grâce particulière pour résister à la tentation de se fendre le ventre. Pour Gibonoscio, qui n'avait pas été retenu par les mêmes considérations, on fut assez persuadé qu'il n'avait pas eu assez de résolution pour se donner la mort à lui-même.

Quoi qu'il en soit la victoire du chef de la régence fut si complète qu'il ne parut plus rien en campagne qui tînt pour la ligue. Il restait pourtant encore aux alliés une ressource capable de leur faire reprendre le dessus : Morindono était dans Ozaca avec ses quarante mille hommes, la place était la meilleure du Japon, et rien n'y manquait de ce qui peut rendre une ville imprenable. Il n'y eut jamais de lâcheté pareille à

celle du roi de Naugato : dès qu'il vit le victorieux, sans même attendre qu'on se mît en devoir de l'investir, il ouvrit ses portes à Dayfu-Sama, sous qui tout plia après un succès si peu attendu. La première chose à laquelle songea ce prince dès qu'il se vit le maître fut de s'emparer des royaumes d'Omi et de Fingo. Canzugédono eut le Fingo, qu'il avait conquis. La nouvelle se répandit ensuite qu'on allait faire le procès aux deux rois prisonniers Gibonoscio et Tsucamidono et à leurs familles. La reine de Zeuxima, fille du roi de Fingo, s'étant réfugiée à Nangazaqui, et s'étant mise sous la protection de l'évêque, on fut un peu en doute du parti que prendrait le prélat dans une occasion si délicate; car il s'agissait d'un côté de refuser d'assister une princesse chrétienne, fille d'un roi qui était la gloire du christianisme et le protecteur déclaré des missionnaires dans le Japon, et de l'autre de s'attirer l'indignation de Dayfu-Sama; mais l'évêque ne balança pas à donner retraite à la reine fugitive; il s'engagea même à fournir à tous ses besoins, et le tuteur non seulement ne le trouva pas mauvais, mais après qu'il eut pardonné à la princesse il se comporta avec les missionnaires de manière à faire croire que la conduite de leur évêque lui avait paru digne d'estime.

Il s'en fallut beaucoup que Dayfu-Sama rendît également justice aux rois d'Omi et de Fingo :

ces deux princes donnèrent alors un grand spectacle à tout l'empire, et la différence de leur religion parut bien sensiblement dans la manière dont ils supportèrent leur disgrâce. Gibonoscio était un fort honnête homme; mais un païen n'a rien qui le soutienne contre certains coups de la fortune : le roi d'Omi se laissa lâchement abattre par le chagrin : pour son ami il ne fut jamais plus grand que dans son malheur; il est vrai qu'on les traita avec une indignité qui ne convenait point à des personnes de ce rang : d'abord on les obligea de comparaître comme des criminels devant le jeune roi de Bugen, qui ne put leur dire un seul mot. Le roi de Fingo le pria de lui procurer la permission de parler à un jésuite: il le promit; mais quelque instance qu'il fît auprès de Dayfu-Sama il ne lui fut pas possible de l'obtenir. Le tuteur condamna ensuite les deux rois à avoir la tête tranchée, et ordonna qu'auparavant ils fussent traînés dans des charrettes par toutes les rues d'Ozaca, un héraut marchant devant eux, et publiant qu'ils étaient condamnés à mort pour avoir voulu troubler le repos de l'empire. Le roi de Fingo, ainsi exposé comme un malfaiteur à la risée d'une populace insolente, récitait son chapelet avec une sérénité de visage qu'on ne pouvait se lasser d'admirer : il ne fit point paraître plus d'émotion sur l'échafaud; il y donna des marques éclatantes de religion et de piété, et il mourut en prononçant les

saints noms de Jésus et de Marie. Telle fut la fin d'Augustin Tsucamidono, grand amiral du Japon, roi de Fingo, capitaine général du Ximo, généralissime des armées impériales, après avoir conquis deux fois la Corée, fait trembler la Chine, et rendu en quelque façon tributaire de son prince le plus puissant monarque de l'Asie. Son devoir, la reconnaissance, l'amitié lui firent embrasser un parti qui eût sans doute prévalu s'il avait pu le diriger; mais Dieu avait d'autres desseins, et il se soumit aux ordres du ciel avec une résignation qui a peu d'exemples. Il termina sa course en héros chrétien, infiniment supérieur aux événemens les plus tragiques, et rendant grâces à Dieu des ignominies dont on tâchait de le flétrir. Après sa mort on trouva dans la fourrure de sa robe une lettre adressée à la reine son épouse et aux princes ses enfans, où, après leur avoir raconté en peu de mots ce qu'il avait eu à souffrir, il leur parlait sur cela en des termes qui marquaient une parfaite soumission aux volontés de Dieu, et les exhortait avec beaucoup de tendresse à demeurer fidèles à un maître dont les rigueurs mêmes ont des charmes qui ne se peuvent exprimer. Tous les fidèles du Japon, tous les missionnaires et toute la compagnie de Jésus donnèrent des témoignages publics et éclatans de leur douleur pour la perte de ce grand homme, qui laissa un grand vide dans la chrétienté du Japon, et qu'on peut mettre sans con-

tredit au rang des plus illustres héros du christianisme.

Cette malheureuse famille avait encore quelque espérance de se relever : l'aîné des princes s'était sauvé chez le roi de Naugato, l'ancien ami de son père, et comme il était fiancé avec la petite-fille de Dayfu-Sama on ne doutait point qu'il n'eût sa grâce. Sa jeunesse, sa naissance, les grands services que le roi son père avait rendus à l'état ; son innocence, son esprit, mille belles qualités qui brillaient en toute sa personne, et les semences de vertus qu'il faisait déjà remarquer en lui, tout cela intéressait en sa faveur, jusqu'aux ennemis mêmes de sa maison : mais rien ne le put mettre à couvert de la perfidie de Morindono ; ce lâche prince ne crut pouvoir faire entièrement sa paix avec le tuteur qu'en lui envoyant la tête de son hôte. Dayfu-Sama fut indigné d'une action si basse : il dit aux envoyés du roi de Naugato qu'il était surpris que leur maître eût attenté à la vie d'un prince qu'il devait respecter comme petit-fils d'un régent de l'empire et d'un tuteur de l'empereur. Il s'apaisa néanmoins par l'adresse de ces mêmes députés, qui l'assurèrent que le prince de Fingo avait été arrêté comme il s'enfuyait, et s'était lui-même fendu le ventre.

Si quelque chose eût pu consoler les missionnaires de tant de sujets d'affliction c'eût été la manière dont le tuteur en usa avec eux ; car,

soit modération, soit politique, ou reconnaissance envers les princes chrétiens qui l'avaient si bien servi, ou estime pour la religion et pour ceux qui la prêchaient, il est constant qu'il témoigna beaucoup d'amitié aux jésuites; jusque là que par des édits publics il leur permit de s'établir à Ozaca, à Méaco et à Nangazaqui : il marqua même en plusieurs rencontres leur savoir fort bon gré de ce qu'ils avaient fait paraître jusqu'à la fin une reconnaissance parfaite pour la famille du roi de Fingo. Quelque temps après, à la sollicitation de Ximandono, qui venait de succéder à Térazaba au gouverneur de Nangazaqui, le tuteur ayant rendu un édit pour faire chasser les missionnaires de tous les endroits où ils avaient des établissemens sans sa permission, il le révoqua sur ce que le roi d'Arima et le prince d'Omura protestèrent qu'ils mourraient plutôt que de renvoyer les pères de leurs états. Le gouverneur de Nangazaqui, piqué de cette espèce d'affront, chercha tous les moyens de s'en venger. Quelque temps après il fut fait seigneur d'Amacusa et des îles voisines, qui étaient toutes peuplées de chrétiens, et dont le seigneur (1) avait été banni pour la foi, je ne sais à quelle occasion : on appréhenda les effets de son ressentiment; mais ce qui doit faire admirer la manière dont Dieu tient entre ses mains les cœurs

(1) Jean, prince d'Amacusa.

des princes, à peine Ximandono eut pris possession de sa principauté qu'il y appela des missionnaires, et que, devenu tout à coup le protecteur des fidèles, il gouverna avec une douceur qu'on ne trouve pas toujóurs dans les princes chrétiens. Il se fit dans le même temps dans l'empire plusieurs changemens qui firent bien revenir les chrétiens de la consternation où les avait jetés la mort du roi de Fingo : l'ancien roi de Bugen, qui était mieux que personne auprès du tuteur, écrivit à l'évêque du Japon et au P. Valégnan qu'ils pouvaient s'assurer de trouver en lui seul Tsucamidono et Condéra. Caïnocami, son fils, obtint en même temps le royaume de Chicugen en échange de celui de Bugen, beaucoup moins considérable, et l'on s'attendit à y voir bientôt refleurir le christianisme. Enfin la Providence à la place du roi d'Omi, qui, bien qu'idolâtre, avait toujours constamment favorisé les chrétiens, substitua un autre grand, aussi païen, mais qui ne fut ni moins ardent, ni moins efficace protecteur du christianisme; ce fut le roi de Tango : (1) ce prince avait plusieurs de ses enfans et la plus considérable partie de ses officiers qui faisaient profession publique de la religion chrétienne, et bien loin d'y trouver à redire il témoignait que rien ne lui faisait plus de plaisir. Comme il était homme de beaucoup

(1) Jécundono.

d'esprit, naturellement éloquent, qu'il savait plus que le commun des grands, et qu'il était fort bien instruit des vérités chrétiennes, il parlait quelquefois à ses courtisans comme aurait pu faire le plus habile missionnaire, et plusieurs en demandant le baptême avouaient que c'était le roi qui les avait convertis. Le tuteur lui ayant donné le royaume de Bugen pour le récompenser de ses services il commença par y faire venir le P. de Cespédez, celui-là même qui avait instruit de nos mystères la feue reine de Tango et baptisé toute sa cour. Il sut ensuite que les six cents Firandais qui s'étaient volontairement exilés pour sauver leur religion manquaient de beaucoup de choses, surtout depuis la mort du roi de Fingo, qui les avait fort assistés tant qu'il avait vécu; il leur fit offrir des habitations fixes et des terres dans son nouvel état; et pour les engager à ne point rejeter ses offres il leur envoya le P. de Cespédez, qui les amena effectivement presque tous dans le Bugen, où ils trouvèrent ce qu'ils avaient volontairement abandonné dans leur patrie.

Cependant, la qualité de chef de la régence ne convenant plus à un homme qui s'était défait de tous ses collègues, le tuteur quitta le nom de Dayfu-Sama, et se fit revêtir par l'empereur du titre de Cubo-Sama : il donna en même temps à son fils l'investiture des royaumes de Quanto, lui laissa établir sa cour à Jédo, la plus considé-

rable des villes de ce grand état, alla tenir la sienne à Surunga, capitale d'un royaume de même nom, à cinq ou six journées de Fucimi, et il y gouverna avec une autorité si absolue qu'à peine savait-on que l'empire eût un autre maître; il n'en avait effectivement point d'autre, Fidéïory à Ozaca n'étant pas moins un idole d'empereur que le dairy à Méaco.

Ce fut dans ces circonstances que prit terre au Japon une troupe d'illustres missionnaires, à la tête desquels étaient le P. Charles Spinola, Génois, et le P. Jérôme des Anges, Sicilien : ils trouvèrent la face du christianisme la plus brillante qu'elle eût peut-être jamais été, et ils étaient surpris qu'à chaque pas qu'ils faisaient ils n'entendaient parler que de grandes conversions, que d'actions héroïques, que de faveurs du ciel, que de grâces extraordinaires dont Dieu récompensait la foi des fidèles, et le désir ardent qu'ils avaient de souffrir pour Jésus-Christ. Au milieu d'une paix si profonde et si favorable à l'accroissement du royaume de Dieu le seul royaume de Fingo était dans les troubles : on y comptait cent mille chrétiens que le nouveau roi, Canzugédono, s'était fait un point d'honneur de ramener au culte des camis et des fotoques. Il est vrai que les menaces terribles qu'il fit d'abord en ébranlèrent quelques-uns, mais ils rentrèrent bientôt dans le devoir, et réparèrent publiquement leur infidélité. Ce changement

irrita si fort le roi que sur-le-champ il confisqua les biens de plusieurs, qui furent même obligés de sortir du royaume: ils se réfugièrent à Nangazaqui, où ils retrouvèrent dans la charité des chrétiens de quoi oublier les pertes qu'ils avaient faites. Après ce premier éclat Canzugédono cessa quelque temps de molester les fidèles, et cette chrétienté jouit l'espace de plus d'une année de la même tranquillité dont on jouissait partout ailleurs.

Au bout de ce temps-là Canzugédono voulut obliger tous les nobles de Jateuxiro, une des principales villes de son domaine, à faire profession de la secte de Foquexus, que lui-même suivait, et comme il trouva une résistance à laquelle il ne s'était point attendu il ne voulut point en avoir tout à fait le démenti, et condamna à la mort deux des principaux habitans de Jateuxiro, dont il crut que l'exemple et le crédit contribuaient beaucoup au peu d'effet qu'avaient eu ses édits : l'un se nommait Jean Minami Gorosaïmon, et l'autre Simon Gifioïc Taquenda. Il n'est rien que les amis de ces deux chrétiens ne missent en usage pour les engager à donner au moins quelque légère marque, quelque signe équivoque de soumission aux volontés du roi : ce qui les déconcertait le plus c'était que la femme de Minami, qui s'appelait Madeleine, la mère et la femme de Taquenda, qui se nommaient Jeanne et Agnès, étaient les

premières à exhorter, les unes leur mari, et l'autre son fils, à tenir ferme dans la foi qu'ils avaient embrassée. Enfin le roi donna ordre qu'on les conduisît à Cumamoto pour y avoir la tête tranchée, et qu'on mît en croix les trois femmes dont nous avons parlé. Minami ne l'eut pas plus tôt appris qu'il partit sur-le-champ pour Cumamoto : il alla droit chez le gouverneur, qui fit encore bien des efforts pour ébranler sa constance, le trouvant toujours également ferme. Il l'invita à dîner : après le repas il lui montra l'arrêt de sa condamnation, signé de la main du roi même. Minami répondit qu'il ne souhaitait rien tant que de mourir pour le Dieu qu'il adorait : sur quoi on le mena dans une chambre, où il fut décapité le 8 décembre, dans sa trente-cinquième année.

Le même jour le gouverneur partit pour Jateuxiro après avoir fait savoir à Taquenda, dont il était ami intime, qu'il était bien aise de lui parler en présence de sa mère et de sa femme ; il se rendit en effet chez son ami, et dès qu'il l'aperçut il fondit en larmes. Taquenda, attendri, ne put retenir les siennes, et ils demeurèrent quelque temps sans pouvoir se parler. Sur cela la mère de Taquenda étant survenue, «Madame, lui dit le gouverneur, je dois aller trouver le roi et lui rendre compte de la disposition où j'aurai laissé votre fils : je compte assez sur votre prudence pour m'assurer que vous donnerez les

avis salutaires dont il a besoin. Seigneur, reprit la vertueuse dame, je n'ai point d'autre chose à dire à mon fils sinon qu'il ne saurait acheter trop cher un bonheur éternel. Mais, repartit le gouverneur, s'il n'obéit au roi vous aurez le chagrin de lui voir trancher la tête à vos yeux. Plaise à Dieu, répliqua la courageuse mère, que je mêle mon sang avec le sien ! Si vous voulez, seigneur, me procurer cet avantage vous me rendrez le plus grand service que je puisse recevoir d'un ami. »

Le gouverneur, fort surpris de cette réponse, s'imagina qu'il viendrait plus aisément à bout de réduire son ami s'il le séparait d'avec cette femme ; il le fit conduire chez un païen, où on lui livra de violens combats, mais sans effet. Enfin le gouverneur, qui avait ses ordres, envoya sur le soir à Taquenda un de ses parens pour lui porter l'arrêt de sa mort, et en être lui-même l'exécuteur. Taquenda reçut sa sentence en homme qui soupirait après la mort : il se retira un moment pour prier ; il passa ensuite dans l'appartement de sa mère et dans celui de sa femme pour leur faire part de l'heureuse nouvelle qu'il venait de recevoir. Ces deux héroïnes sans paraître étonnées se levèrent aussitôt, et se mirent à préparer toutes choses pour l'exécution. Taquenda de son côté mit ordre à ses affaires : tout étant prêt Agnès s'approcha de son mari, se jeta à ses pieds et le pria instamment de lui cou-

per les cheveux, parce que, disait-elle, sa résolution était prise de renoncer au monde si on ne la faisait point mourir. Taquenda en fit quelque difficulté; mais sa mère lui dit de donner cette satisfaction à son épouse, et il le fit. Quelque temps après un gentilhomme, nommé Figida, qui avait depuis peu renoncé au christianisme, entra chez Taquenda sur le bruit de sa condamnation, et ne put voir sans être ému jusqu'au fond de l'âme des femmes en prières, des domestiques en pleurs, un oratoire orné, des chrétiens : c'étaient trois gifiaques, dont nous parlerons dans le livre suivant, occupés à consoler les uns, à encourager les autres, et Taquenda se disposant à la mort comme à un véritable triomphe. Figida courut embrasser ce généreux confesseur, le félicita de son bonheur, se reprocha son infidélité, et promit de la réparer au plus tôt. Taquenda remercia le Seigneur de lui avoir encore donné cette consolation avant sa mort, et après avoir achevé ses prières, embrassé sa mère et sa femme, congédié ses domestiques, et fait un peu d'oraison mentale, prosterné aux pieds d'un crucifix, il présenta sa tête à l'exécuteur, qui la lui trancha d'un seul coup, le 9 décembre, deux heures avant le jour. Les deux femmes qui avaient eu le courage d'être spectatrices de cette mort eurent encore la force de demeurer auprès du corps, et de prendre entre leurs mains la tête du martyr, de l'embrasser, et en la présentant

à Dieu de le conjurer par les mérites d'une mort si précieuse d'agréer aussi le sacrifice de leur vie. Elles passèrent ensuite dans un cabinet, où elles employèrent tout le jour en prières pour obtenir la grâce du martyre. Sur le soir elles furent agréablement surprises de voir entrer chez elles Madelaine, veuve de Minami, qui menait un enfant de sept à huit ans, nommé Louis, fils de son frère, et qu'elle et son mari avaient adopté parce qu'ils n'avaient point d'héritiers ni aucune espérance d'en avoir jamais. Madelaine en abordant les deux autres dames leur apprit qu'elles devaient être toutes crucifiées cette nuit-là même, ce qui jeta celles-ci dans des transports de joie si extraordinaires qu'elles furent quelque temps comme hors d'elles-mêmes : revenues de cette espèce de ravissement elles éclatèrent en actions de grâces; c'était à qui releverait plus haut la gloire du martyre. Louis était dans un contentement qui rejaillissait sur son visage, et, la grâce suppléant à la raison, cet enfant parlait d'une manière ravissante sur le bonheur de ceux qui répandent leur sang pour Jésus-Christ.

On attendit pour les mener au supplice que le jour fût entièrement baissé, et alors on les mit dans des palanquins pour leur épargner la peine du voyage et la confusion d'être exposées aux insultes de la populace; c'était la première fois qu'on punissait de ce supplice des personnes de cette qualité. Les servantes de Jésus-Christ trou-

vèrent encore qu'on les ménageait trop, et la mère de Taquenda demanda en grâce qu'on la clouât à sa croix ; mais les bourreaux, qui n'en avaient pas l'ordre, se contentèrent de la lier comme les autres : ils l'élevèrent ensuite, et cette généreuse femme, voyant devant elle un concours nombreux de spectateurs, qui, malgré l'obscurité de la nuit étaient accourus à ce spectacle, parla avec beaucoup de force sur la fausseté des sectes du Japon. Elle n'avait pas encore fini lorsqu'on lui porta un coup de lance qui la blessa, mais légèrement : le bourreau redoubla sur-le-champ, et lui perça le cœur. Louis et sa mère furent ensuite liés à leurs croix et élevés vis-à-vis l'un de l'autre : tandis que la mère exhortait son fils, qui de son côté faisait paraître une piété angélique et un courage plus qu'humain, un bourreau le manqua aussi, le fer n'ayant fait que glisser ; mais on peut dire que si l'enfant fut épargné le contre-coup se fit sentir violemment sur la mère. Dans l'appréhension où fut cette généreuse femme que son fils ne s'effrayât elle lui cria d'invoquer Jésus et Marie : Louis, aussi tranquille que si rien ne fût arrivé, fit ce que sa mère lui suggéra ; aussitôt il reçut un second coup, dont il expira sur-le-champ ; et le soldat n'eut pas plus tôt retiré le fer tout fumant de la plaie du fils qu'il l'alla plonger dans le sein de sa mère. La veuve de Taquenda restait seule : sa jeunesse, sa beauté qui était ravissante, sa douceur et son innocence attendrirent

jusqu'aux bourreaux : elle était à genoux en oraison au pied de sa croix, et personne ne se présentait pour l'y attacher; il fallut qu'elle s'y ajustât elle-même le mieux qu'il lui fut possible. Elle attendit encore quelque temps en cette posture sans qu'aucun soldat eût le courage de la lier; enfin quelques malheureux, poussés par l'espérance du gain, lui servirent de bourreaux, et comme ils ne savaient pas manier la lance ils lui portèrent quantité de coups avant de la blesser à mort : elle souffrit tout cela avec une tranquillité qu'on ne se lassait point d'admirer, et elle ne cessa de prononcer les saints noms de Jésus et de Marie que quand elle cessa de vivre.

Canzugédono s'était imaginé que de si sanglantes exécutions auraient disposé les chrétiens à déférer à ses édits; il s'aperçut bientôt qu'elles avaient eu un effet tout contraire : mais ce qui le chagrina davantage ce fut que le parent de Taquenda, qui avait décapité ce généreux martyr, ayant fait de sérieuses réflexions sur tout ce qui s'était passé à ses yeux, demanda le baptême, et porta à l'évêque du Japon le sabre dont il avait tranché la tête à son parent. On demanda au roi la permission d'enterrer les quatre corps qui étaient demeurés sur les croix; il la refusa, et on fut obligé de recueillir les ossemens à mesure qu'ils tombèrent : on les mit dans des caisses séparées, et on les porta à Nangazaqui, où l'évêque leur fit rendre les honneurs qui leur étaient dus;

il fit en même temps dresser des actes juridiques de ce martyre, et les envoya à Rome.

Cette persécution ne paraissait pas devoir s'étendre dans les royaumes voisins parce que les princes qui y régnaient étaient tous déclarés en faveur du christianisme, et que les missionnaires passaient pour être fort bien dans l'esprit du tuteur. D'un autre côté Jécundono, roi de Bugen, continuait à faire aux chrétiens toutes les caresses dont il se pouvait aviser: tous les ans il ne manquait pas, au jour de l'anniversaire de la mort de la reine son épouse, de faire faire un service pour l'âme de cette princesse, et d'ordinaire ce jour-là il mangeait avec les missionnaires; il prenait les intérêts de la religion chrétienne dans toutes les rencontres, et l'on rapporte qu'un jour il mit l'épée à la main contre le roi de Fingo, Canzugédono, sur ce que ce prince, après lui avoir témoigné être surpris de sa conduite envers les chrétiens, avait fort mal parlé du christianisme.

Les missionnaires voyaient assez souvent le tuteur à cette époque, et en étaient toujours bien reçus. Ce prince apprit qu'un navire portugais, où étaient toutes les provisions des pères, avait été enlevé par les Hollandais près de Macao, et que ces religieux se trouvaient dans une grande disette; aussitôt il leur fit toucher de fort grosses aumônes, et la manière dont il leur rendit ce service les charma encore plus que le bienfait même. La conversion d'une fille de Nobunanga

et celle d'un neveu de Tayco-Sama furent regardées comme un effet de cette faveur; cependant le Cubo-Sama conçut bientôt contre les chrétiens de violens soupçons, qui n'éclatèrent pas d'abord, mais dont il ne se défit jamais. Ce fut l'imprudence d'un Castillan venu des Philippines qui y donna la première occasion : cet Espagnol était allé offrir quelques présens au tuteur, et lorsque ce prince lui eut demandé combien de vaisseaux avaient mouillé cette année-là aux Manilles, et de quoi ils étaient chargés, il répondit qu'il n'en savait pas le nombre, mais qu'il en était arrivé beaucoup, et qu'il y avait dessus toutes sortes de munitions de guerre. « Et pour quelle expédition, reprit le Cubo-Sama, fait-on tant de préparatifs? C'est, repartit le Castillan, pour la conquête des Moluques. » Le tuteur en demeura là; mais il jugea qu'il fallait se défier de voisins si puissans et si entreprenans.

La persécution continuait dans le Fingo; les prisons étaient remplies, et le sang des fidèles coulait de toutes parts. Térazaba, devenu seigneur de l'île d'Amacusa, voulut aussi inquiéter ses sujets chrétiens. Le roi de Saxuma entreprit de ramener au culte des idoles un jeune seigneur de quatorze ans, nommé Jacques Sacojama, dont le mérite personnel le portait à lui faire épouser une princesse de sa maison; mais ces deux princes se désistèrent bientôt de leur entreprise, ayant trouvé une résistance qu'ils ne purent es-

pérer de vaincre. Le roi de Naugato poussa les choses plus loin, et donna des martyrs à l'Eglise. Le premier qui signala sa foi dans ce royaume fut Melchior Bugendono, le plus puissant et le plus brave seigneur de la cour : sa constance fut mise aux épreuves les plus rudes; mais elle triompha de tout. Enfin Morindono le condamna à mourir; on lui en porta la nouvelle chez lui, et il pria instamment ceux qui la lui annoncèrent qu'on le traînât par toutes les rues d'Amanguchi, afin, disait-il, qu'il eût le bonheur de participer aux ignominies de la passion du Sauveur : il ne l'obtint pas; le roi lui envoya des soldats qui lui tranchèrent la tête. Sa femme, ses enfans, son gendre et ses neveux, imitateurs de sa vertu, en reçurent la même récompense. Ce martyre fut suivi de celui d'un homme de basse extraction, qui ne fit pas moins d'honneur à la religion; c'était un aveugle, nommé Damien, qui ne subsistait que des aumônes qu'il allait mendiant de porte en porte, mais que Dieu avait rempli de son esprit, et qui dans l'absence des missionnaires, devenu l'apôtre de cette Eglise, faisait des conversions admirables; il confondit même plus d'une fois les bonzes dans des disputes réglées, et ce fut principalement à l'instigation de ces faux prêtres que Morindono condamna le fervent catéchiste à avoir la tête tranchée. Après sa mort on coupa son corps en pièces et on le jeta dans la rivière; mais sa tête

et son bras gauche furent trouvés par des chrétiens : on les porta à Nangazaqui, et on les présenta à l'évêque, qui dressa et envoya à Rome des actes juridiques de ces martyres, ce que l'on continua de faire dans la suite autant que la persécution le permit.

LIVRE NEUVIÈME.

SOMMAIRE.

L'Eglise du Japon destituée de presque tous ses appuis. — Conversion admirable du roi de Bungo.—Mort de plusieurs illustres missionnaires. —La persécution se renouvelle dans le Fingo.— Martyre de deux gentilshommes et de deux enfans. — Brouilleries entre les Portugais et les Japonnais. — Zèle du P. Louis Sotélo, cordelier. — Dieu avertit par des signes miraculeux les fidèles de se préparer à la persécution. — Histoire tragique du roi d'Arima. — Les Hollandais accusent les Espagnols de vouloir s'emparer du Japon. — Commencement de la persécution ; ferveur des chrétiens de la cour de Surunga. —Persécution dans le royaume d'Arima. — Martyre d'une illustre famille.

LIVRE NEUVIÈME.

Quelque nuisible que fût à la chrétienté du Japon l'acharnement avec lequel les rois de Fingo et de Naugato persécutaient les fidèles de leurs états, la constance des martyrs était pour les missionnaires un grand sujet de consolation : mais la religion fit alors une perte qui fit couler des larmes bien amères, et dont rien ne fut capable de tarir la source. S'il y avait quelqu'un parmi les fidèles japonnais sur la constance duquel on pût sûrement compter c'était sans contredit Sanchez, prince d'Omura : héritier d'un père et d'une mère dont le zèle et la piété avaient éclaté dans tout l'orient, et laissé une impression qui durait encore, frère d'une princesse dont la fermeté au milieu d'une cour idolâtre faisait l'admiration de tout l'empire, époux et beau-frère de deux princesses qui étaient mortes en odeur de sainteté et dont la mémoire était encore en bénédiction parmi les fidèles, il semblait avoir rassemblé en sa personne toutes les vertus qui avaient brillé dans sa famille. J'ai dit que du vivant du prince son

père il avait eu le courage de confesser Jésus-Christ à la cour de Firando, où il était en otage; il avait depuis ce temps-là, et même tout récemment, donné de si éclatantes preuves de son inviolable attachement à sa religion que le feu empereur qui l'estimait, et le tuteur qui lui avait obligation, persuadés qu'il sacrifierait tout à sa foi, n'avaient point jugé à propos de l'inquiéter sur cet article; et l'on peut dire que si le christianisme n'était point aboli dans le Ximo la gloire après Dieu en était due au roi d'Arima et au prince d'Omura.

Ce zèle admirable de Sanchez était soutenu d'une piété éminente, d'une exactitude merveilleuse à tous ses devoirs, et d'une austérité de vie qui aurait fait honneur à un religieux : on rapporte à ce sujet que ce prince, allant à Méaco, logea un jour chez un païen; c'était pendant le carême, et Sanchez jeûnait régulièrement tous les jours : le païen le remarqua, et en fut surpris; mais ce qui le toucha le plus fut d'entendre ce prince se déchirer le corps par de sanglantes disciplines : une vertu si rare le pénétra à un tel point que sans tarder davantage il demanda le baptême, et dit qu'il ne voulait point d'autres preuves de la sainteté de notre religion que ce qu'il avait vu faire au prince d'Omura. Depuis la mort de la princesse son épouse l'aînée de ses sœurs, que les relations appellent la princesse Marine, était devenue la mère

des pauvres comme la princesse sa belle-sœur l'avait été constamment jusqu'au dernier soupir, et le frère et la sœur travaillaient à l'envi à protéger et à honorer la religion; mais Dieu juge quelquefois à propos de donner aux justes des exemples de terreur qui leur apprennent à ne compter jamais trop sur leurs mérites passés, à regarder ce qui les élève si fort au-dessus des autres comme l'ouvrage d'une grâce singulière qui ne leur est point due, et à se bien convaincre que réduits aux grâces communes ils tombent souvent dans des excès dont les plus grands pécheurs auraient honte.

C'est ce qui arriva au prince d'Omura, et l'occasion d'une chute si déplorable fut une bagatelle : Nangazaqui se peuplant tous les jours, et le terrain manquant pour loger commodément tous ceux qui venaient continuellement s'y établir, un nommé Ician, qui avait quelque autorité dans la ville, obtint du régent une terre qui était du domaine de la principauté d'Omura, et l'on donna en échange à Sanchez une autre terre, qui à la vérité ne valait pas celle qu'on lui ôtait : ce prince n'avait jamais paru intéressé; il avait perdu Nangazaqui, qui était sans contredit le plus beau fleuron de sa couronne, sans que cette perte eût paru faire sur son esprit une fort grande impression; mais on voit quelquefois échouer contre les moindres écueils les vaisseaux qui avaient résisté aux plus violentes tempêtes :

il n'est pas possible de concevoir dans quelles agitations cette petite injustice jeta le prince d'Omura ; ce qu'il y eut de pis c'est qu'il se laissa persuader que les PP. Pasio et Rodriguez, qui étaient fort accrédités à Nangazaqui, l'un provincial et visiteur de sa compagnie, et l'autre ayant toujours le titre d'interprète de l'empereur, avaient su ce que l'on tramait contre lui, et n'avaient pas daigné l'en avertir avant que le mal fût sans remède : il conçut donc une haine si violente contre ces deux missionnaires qu'après avoir délibéré quelque temps des moyens de se venger d'eux il n'en trouva point qui lui parût plus propre à son dessein que de déterminer Canzugédono, roi de Fingo, le plus grand ennemi qu'eût alors le christianisme au Japon, à chasser tous les prêtres et les religieux de ses états, de faire venir des bonzes du Fingo, de leur permettre de convertir en temple d'idoles l'église des jésuites d'Omura, qui était dédiée à la mère de Dieu, et de donner des marques publiques qu'il avait renoncé au Dieu des chrétiens. Ce ne fut pas assez pour ce malheureux prince d'en être venu en si peu de temps à de si grands excès ; il pervertit un assez grand nombre de ses officiers, et il ne tint pas à lui que le prince Barthélemi, son fils aîné, ne suivît son exemple ; mais il ne gagna rien pour lors sur ce jeune prince.

Ce qu'il y eut d'étonnant c'est que non seule-

ment l'évêque du Japon, dom Louis de Cerqueyra, et le commandant des Portugais de Nangazaqui, dom Diégo Menesez de Vasconcellos, mais Ician lui-même ayant protesté au prince d'Omura que les deux pères dont il se plaignait avaient entièrement ignoré tout ce qui s'était passé il ne fut pas possible de le faire revenir. A la vérité si la passion de se venger avait suffi pour entraîner ce prince dans l'idolâtrie il y fut bientôt retenu par d'autres chaînes qui en firent un exemple terrible d'endurcissement ; car outre les engagemens qu'il prit avec le roi de Fingo, les promesses dont ce prince l'amusa long-temps, la vie dissolue qu'il commença de mener publiquement au grand scandale des infidèles mêmes, la prospérité dont Dieu permit qu'il jouît au milieu de ses déréglemens fut regardée comme une marque de réprobation pour un prince qui s'était lui-même réprouvé le premier ; aussi ne craignait-il point de dire qu'il n'avait que faire de tant se donner de peine pour être heureux après sa mort, ayant trouvé sur la terre le paradis qu'on lui promettait dans le ciel. Quelques années après il donna à son fils l'investiture de ses états, et, délivré de tous autres soins, il se plongea dans les plus grands désordres ; on remarqua néanmoins qu'on ne put jamais l'engager à mettre le pied dans aucun temple d'idoles, et il disait à tout le monde qu'il était toujours aussi convaincu qu'il l'avait

jamais été des vérités chrétiennes ; il avoua même un jour qu'il n'avait jamais pu endormir sa conscience, dont les remords lui faisaient de temps en temps passer de fort tristes heures et répandre bien des larmes : enfin ayant eu plusieurs enfans d'une concubine qu'il entretenait à la vue de tout le monde il les envoya tous à la princesse Marine, sa sœur, qui avait quitté la cour, et il la pria de les faire élever dans la religion chrétienne.

Ce triste événement fut d'autant plus sensible aux fidèles et aux missionnaires du Japon qu'il fut accompagné de plusieurs pertes qui ne pouvaient pas être aisément réparées, et qui ne le furent même jamais. Simon Condéra mourut à Fucimi, où se trouvait alors la cour du régent, auprès duquel il était le seul soutien de la religion. Sa mort fut aussi sainte que l'avait été sa vie : il ordonna par son testament que son corps fût porté à Facata, capitale du Chicugen, et enterré dans l'église des jésuites. Le roi de Chicugen, son fils, exécuta ponctuellement sa dernière volonté ; mais ce fut aussi la dernière marque de christianisme qu'il donna : ce prince avait à peine pris possession de son nouveau royaume qu'on s'était aperçu d'un grand refroidissement dans sa piété ; il avait même fallu tout le crédit et en quelque façon l'autorité de son père pour l'engager à remettre les missionnaires en possession de leur ancienne maison de Facata. Ce qui

avait ainsi changé le roi de Chicugen était uniquement la débauche à laquelle il s'était livré sans mesure, et quoique nous ne sachions pas qu'il soit devenu idolâtre le silence que gardent depuis ce temps-là les relations sur ce qui le touche donnent lieu de croire que s'il ne fut jamais adorateur des idoles il n'eut jusqu'à sa mort d'autre dieu que son plaisir.

Les colonnes étant ainsi presque toutes tombées l'édifice parut sur le penchant de sa ruine; mais Dieu, qui n'a pas besoin des hommes pour l'exécution de ses desseins, et qui d'un seul de ses doigts soutient, dit l'Ecriture, tout ce vaste univers, ne donna jamais des marques d'une protection plus visible sur l'Eglise du Japon, et après avoir étonné les fidèles par la frayeur de ses jugemens il les rassura et ranima leur confiance par un des plus grands miracles qu'ait peut-être jamais opérés sa miséricorde. Constantin Joscimon, roi de Bungo, était un de ces princes en qui l'on ne trouve rien qui réponde à ce grand caractère que la naissance leur a donné, qui sont déplacés sur le trône, et pour lesquels un revers de fortune, qui les réduit à la condition des particuliers, est moins une disgrâce du sort qu'une justice du ciel qui les remet à leur place. Il ne paraît pas que ses mœurs aient été corrompues; mais, la faiblesse de son esprit le rendant susceptible des plus mauvaises impressions, on lui fit commettre des crimes énormes,

qui le rendirent aussi odieux qu'il était déjà méprisable : de fervent catéchumène ce prince devint, sur de simples soupçons et de mauvais rapports, ennemi des chrétiens, et en quelque façon le meurtrier de son propre frère; il se reconnut et reçut le baptême; mais il le souilla bientôt par une honteuse apostasie, qu'il porta même jusqu'à répandre le sang des fidèles. Retiré de cet abyme de malheurs où les pernicieux conseils de son oncle Cicatondono l'avaient précipité il ne tarda pas à s'y replonger; ayant perdu ses états pour avoir mis l'armée impériale en danger de périr pendant la guerre de Corée il s'imagina ou se laissa persuader que les camis et les fotoques lui pourraient rendre une couronne qu'il avait perdue en servant le Dieu des chrétiens, et il n'est sorte de sacrifices et de superstitions qu'il ne mît en usage pour se procurer la protection de ces dieux sourds et insensibles : il traîna sa misère de contrée en contrée, les missionnaires le suivant partout à dessein de profiter des momens favorables que la Providence ferait naître pour la conversion d'un prince que la mémoire du feu roi son père leur rendait toujours infiniment cher. Enfin un de ces pères le trouvant un jour à Nasacava, au royaume de Bugen, assez disposé à rentrer en lui-même, sut si bien ménager son esprit qu'il fut surpris de le voir en moins de rien tout changé : le roi fit une confession générale de

toute sa vie, et sa pénitence fut si sincère qu'il mérita d'être mis d'abord aux plus rudes épreuves. Ce prince s'était à peine réconcilié avec Dieu qu'il reçut ordre du régent de se rendre incessamment à Méaco : il ne douta point que ce ne fût pour lui faire son procès que le Cubo-Sama, contre qui il avait porté les armes, le faisait venir. « Dieu soit béni! s'écria-t-il; puisque je l'ai retrouvé je ne crains point la mort : je devrais bien plutôt la souhaiter, ajouta-t-il, mon inconstance et mes infidélités passées me donnant de si justes sujets de me défier de moi-même. » Joscimon partit pour Méaco dans ces sentimens. Le Cubo-Sama avait eu véritablement le dessein de le faire mourir; mais Simon Condéra avait obtenu sa grâce, et dès qu'il fut arrivé à la cour il reçut le commandement d'aller en exil au royaume de Deva, le plus septentrional de tous les royaumes du Japon. Au bout de quelque temps le roi de Deva fut disgracié et dépouillé de ses états, et le roi de Bungo eut la permission de se retirer à Nangazaqui, où il trouva la reine Julie, sa belle-mère, les princesses Thècle et Maxence, ses sœurs, et une bonne partie de sa famille, que plusieurs disgrâces arrivées coup sur coup avaient rassemblées dans ce port. La vue de tant de saintes personnes, qui soutenaient la décadence de leur fortune d'une manière héroïque et vraiment chrétienne, ranima encore la ferveur de Joscimon; on ne

saurait dire à quelles austérités ne le porta point l'esprit de componction dont Dieu l'avait rempli : on avait beau lui représenter qu'il abrégeait ses jours il ne répondait rien, sinon qu'un pécheur comme lui n'avait point d'excès à craindre, et que bien loin d'en faire trop il était bien persuadé qu'il n'en ferait jamais assez : il ne cessait de louer Dieu de l'avoir dépouillé de tout pour lui en rendre le centuple dans l'éternité ; et, mourant de la mort des saints, il laissa toute cette Eglise édifiée de ses vertus, et étonnée de voir élevé à une si haute perfection un prince qu'elle avait pleuré apostat et persécuteur.

Le roi de Bungo fut bientôt suivi au ciel par une de ses nièces, qui nous est représentée dans les relations du Japon comme une de ces épouses choisies et de ces âmes précieuses que Dieu prend plaisir à montrer de temps en temps à la terre pour faire éclater en elles toutes les richesses de sa miséricorde. Cette jeune princesse portait aussi bien qu'une de ses tantes le nom de Maxence : prévenue des bénédictions du Seigneur dès sa plus tendre enfance elle avait conçu d'abord que Dieu voulait posséder seul son cœur ; elle le lui avait consacré par le vœu de chasteté perpétuelle, et par sa fidélité à se conserver pure et innocente ; elle était parvenue à une sainteté dont on voit peu d'exemples. Sa mort, qui arriva dans la fleur de son âge, répondit à sa vie, et fut avancée par ses pénitences : dans sa dernière ma-

ladie la joie de se voir sur le point de posséder son époux lui faisait oublier ses douleurs, quoique très vives et très longues; on eût dit qu'elle ne souffrait que de ne point souffrir : le dernier moment, qui a quelque chose de si terrible pour la plupart des hommes, fut pour elle un véritable triomphe, et le commencement du bonheur dont elle allait jouir dans les chastes embrassemens de celui qu'elle avait uniquement aimé pendant sa vie.

Je ne saurais finir ce qui regarde cette illustre famille, dont on ne trouve plus rien depuis ce temps-là dans les lettres des missionnaires sans rapporter l'action édifiante d'une des sœurs du dernier roi de Bungo; c'est de la princesse Thècle que je veux parler : cette princesse avait épousé un des plus grands seigneurs du royaume de Bungo; il n'est connu dans les relations que sous le nom de Juste, qu'il avait reçu au baptême. Le roi Constantin, ayant été chassé de ses états par l'empereur Juste, aussi bien que les autres vassaux et grands officiers de la couronne, fut obligé de suivre la fortune du prince, et il se retira à Nangazaqui, où pour surcroît de disgrâce il fut frappé de la lèpre : cette maladie est fort commune au Japon, et ceux qui en sont attaqués ont encore à souffrir un abandon général de leurs proches et de leurs plus intimes amis, la coutume autorisant en quelque façon une si grande dureté envers ces malheureux. Il s'en fallut bien

que Juste fût ainsi abandonné à son triste sort; la princesse son épouse non seulement ne quitta point le logis où il demeurait, comme on tâcha de lui persuader qu'elle devait faire, mais elle ne voulut pas même se reposer sur ses domestiques de tous les services dont il pouvait avoir besoin : ses soins et son assiduité n'étant pas toujours récompensés de la reconnaissance qu'elle avait droit d'en attendre, parce que la violence de la douleur rendait le malade fort impatient, bien loin de se rebuter ce fut pour elle un nouveau motif de redoubler sa charité; enfin une si rare patience toucha sensiblement Juste; il reconnut et adora la main qui le frappait, et, animé par les discours édifians, et beaucoup plus encore par les grands exemples de sa vertueuse épouse, il devint un modèle accompli de la plus parfaite résignation aux ordres de Dieu, et il eut la consolation à l'heure de la mort de voir la reine des anges qui venait le recevoir pour le présenter elle-même à son fils.

Les affaires de la religion se trouvaient alors dans une situation où il y avait tout à craindre et tout à espérer. On comptait dans le Japon en 1605 près de dix-huit cent mille chrétiens, et ce nombre croissait tous les jours. L'année suivante dom Louis de Cerqueyra rendit visite au Cubo-Sama qui le reçut avec une distinction qu'il faisait à peu de personnes : cet accueil encouragea le prélat à visiter les plus considéra-

bles églises du Japon, et on lui fit partout des réceptions qui le dédommagèrent bien des fatigues d'un si long voyage. Les seigneurs païens semblèrent le disputer aux chrétiens pour lui donner des marques de leur estime et d'un véritable attachement; mais personne ne se signala davantage que le roi de Bugen : ce prince ayant su que l'évêque devait passer par Cocura, sa capitale, il s'y trouva une nombreuse cour pour l'y recevoir; et le prélat lui ayant rendu de très humbles actions de grâces de la protection constante qu'il donnait à ses sujets chrétiens, « Cela ne mérite pas un remerciement, dit le roi; je ne fais que suivre mon inclination, car je me regarde moi-même comme chrétien, et je vous prie de croire que je le suis véritablement de cœur et d'affection. »

Dom Louis de Cerqueyra était à peine de retour à Nangazaqui lorsque la nouvelle y arriva que le P. Alexandre Valégnan était mort à Macao le 20 janvier de cette même année : il la communiqua aussitôt à toutes les églises, qui y prirent la part qu'avait méritée un des plus illustres ouvriers qui eussent travaillé dans l'orient depuis S. François-Xavier et le P. Barzée. Le P. Valégnan naquit à Chieti, dans l'Abbruzze, d'une famille ancienne et illustre : à dix-neuf ans il reçut à Padoue le bonnet de docteur en droit civil; il passa ensuite à la cour de Rome, où il espéra que Paul IV, qui tenait alors le saint-siége, et qui

étant évêque de Chieti avait vécu très familièrement avec son père, le mettrait dans la voie des dignités ecclésiastiques. Dieu, qui avait d'autres desseins sur le jeune docteur, permit que ses espérances fussent trompées. Il sentit au même instant une inspiration secrète qui lui disait au fond du cœur qu'il était fait pour des choses plus relevées que tout ce que le monde pouvait lui offrir de grandeurs et de richesses : s'étant rendu attentif et docile à la voix de Dieu qui lui parlait il connut bientôt plus distinctement ce que le ciel demandait de lui; il comprit qu'il était appelé à la compagnie de Jésus, et il ne différa pas d'un moment à suivre cette vocation; il alla se présenter à S. François Borgia, pour lors général de la compagnie; et, ayant été admis sans peine, il entra au noviciat de Rome le 29 mars 1566. Comme Dieu lui avait donné un cœur grand rien ne lui parut difficile dans la pratique de la vertu, et dès qu'il entra dans la carrière de la perfection évangélique il y courut à pas de géant : le récit de ses austérités paraîtrait incroyable; il ne quitta presque point le cilice, même dans ses dernières années, que son grand âge et ses infirmités l'avaient réduit à une extrême faiblesse. Une si grande mortification n'était pas la principale vertu du P. Valégnan, comme elle est en quelques-uns qui donnent tout à l'extérieur; il savait que l'humilité, l'abnégation, l'esprit intérieur sont les fondemens sur

lesquels les hommes apostoliques doivent élever l'édifice de la perfection à laquelle ils sont appelés. Ayant ainsi pris la voie la plus courte pour avancer dans la science des saints il en parut un grand maître dans un temps où les autres sont encore disciples, et à peine avait-il achevé son cours de théologie qu'on lui confia la conduite de jeunes religieux qui, sortant du noviciat, allaient faire leurs premières études au collége romain : il trouva parmi cette jeunesse de grandes dispositions à la plus éminente sainteté; mais celui qu'il prit plus de soin de cultiver fut le célèbre Matthieu Ricci, qui lui servit depuis pour l'exécution d'un dessein qui a immortalisé ces deux grands hommes, et dont je parlerai bientôt.

Le P. Valégnan s'occupait ainsi à former des saints lorsqu'il se sentit porté à demander la mission des Indes, et ce qui fit juger que c'était une véritable inspiration c'est qu'au même temps qu'il en fit la proposition au P. Everard Mercurien, successeur de S. François Borgia, ce général reçut des lettres des Indes par lesquelles on lui demandait avec les dernières instances un supérieur qui fût capable de gouverner toutes les missions de l'orient, dont le nombre croissait tous les jours. On marquait en particulier toutes les qualités que devait avoir le chef de tant d'ouvriers évangéliques : un génie supérieur, un courage à toute épreuve, une grande étendue d'esprit, un cœur généreux, intrépide, inébran-

lable, et surtout une sainteté consommée. Le P. Mercurien fut surpris de trouver dans ce caractère le portrait de celui qui lui demandait la mission des Indes; il crut voir le choix de la Providence trop bien marqué pour ne s'y pas conformer, et il ne balança pas à nommer le P. Valégnan visiteur général de la compagnie dans toute l'étendue des Indes orientales, du Japon, de Macao et de toutes les missions que les jésuites avaient dans l'Asie. Ce serait m'écarter de mon sujet que de rapporter tout ce que le zèle de cet incomparable ouvrier lui a fait entreprendre pour la gloire de Dieu dans tous les pays qu'il a parcourus l'espace de trente-trois ans. J'ai dit avec quel succès il travailla d'abord dans le Gotto, et la part qu'il eut à tout ce qui se passa de plus grand au Japon depuis qu'il y fut entré la première fois : sa dernière entreprise fut d'introduire l'Evangile dans le grand empire de la Chine, et il eut le bonheur d'en venir à bout; il n'y entra pas lui-même, sa présence étant nécessaire à Macao, mais il ouvrit la porte de ces vastes provinces au P. Ricci, son cher disciple, et il mourut à l'époque où le succès qu'avait son zèle de ce côté-là le consolait des tristes nouvelles qu'il recevait du Japon.

Plusieurs autres missionnaires du Japon avaient fini leur course avant le P. Valégnan; le plus connu était le P. Louis Froez, Portugais du diocèse d'Evora : il était allé aux Indes, sous la

conduite du P. Gaspard Barzée, avant même d'être prêtre; il n'y avait guère d'églises au Japon que cet excellent ouvrier n'eût fondées ou cultivées avec des travaux et des fatigues incroyables, et c'est à lui que nous devons les plus fidèles mémoires que nous ayons sur le Japon. Le P. Organtin alla aussi vers ce même temps recevoir dans le ciel la récompense d'une vie toute angélique et des plus laborieuses : il était de Casto-di-Valsabbia, une des vallées de Brescia ; son père était de la famille des Guecchis, et sa mère de celle des Soldis, toutes deux fort illustres dans le pays : sa mère, femme d'une vertu fort au-dessus du commun , étant enceinte de lui disait qu'elle portait un martyr ou du moins un homme apostolique qui serait jusqu'à sa mort dans un continuel danger de répandre son sang pour la foi. Organtin fut à peine en âge de faire connaître les inclinations de son cœur qu'il justifia les pressentimens de sa vertueuse mère ; on l'entendait quelquefois s'écrier : *Oh! que je serais heureux si je pouvais mourir pour Jésus-Christ de la main des Turcs!* Une incommodité fort dangereuse qui lui survint l'engagea à faire vœu de visiter Notre-Dame de Lorette, si cette reine des anges lui obtenait la guérison de son mal : à peine eut-il formé ce vœu qu'il se vit dans l'obligation de l'exécuter; il le fit, se consacra au service de Marie dans le lieu même où elle est devenue mère de Dieu, et en sortit tel-

lement inondé des faveurs et des consolations du ciel qu'il en était tout hors de lui-même. Peu de temps après il se sentit porté à entrer dans la compagnie de Jésus, dont jusqu'alors il n'avait presque point entendu parler; il comprit que si ses premiers désirs du martyre devaient jamais être accomplis ce serait en suivant la vocation que le ciel lui inspirait : il retourna donc chez lui pour mettre ordre aux affaires de sa maison, car il avait perdu son père, et il était en âge de disposer de son bien. Il se rendit ensuite à Ferrare, où il entra au noviciat de la compagnie au mois de décembre de l'année 1556, cinq mois après la mort de S. Ignace : de Ferrare on l'envoya faire ses études à Rome; il les eut à peine terminées qu'on le mit dans les emplois les plus distingués. Cependant son cœur était toujours dans l'orient; mais quelque instance qu'il fît pour obtenir la permission d'y aller travailler au salut des âmes il ne put jamais rien gagner sur l'esprit du P. Laynez, général de la compagnie. S. François Borgia ayant succédé au au P. Laynez le P. Organtin recommença ses poursuites, les accompagna de larmes et de prières les plus touchantes, s'offrit à faire le voyage à pied, sans argent et demandant l'aumône : le saint général, ne pouvant s'opposer à une vocation si bien marquée, permit enfin au P. Organtin de partir pour les Indes; le missionnaire s'embarqua l'an 1567, arriva à Malaca

en 1569; et après avoir essuyé un des plus horribles typhons qu'on ait jamais vus dans les mers de la Chine il prit terre au Japon comme par miracle. Nous avons vu de quelle manière il a rempli jusqu'au bout la grande idée que l'on avait d'abord conçue de lui : il mourut au mois d'avril de l'année 1609 ; et le P. Camille de Constanzo, entre les bras de qui il expira, écrivant en Europe la nouvelle de cette mort, dit que les larmes de tous les fidèles du Japon firent assez connaître combien ce saint homme était précieux à toute cette Eglise.

Le roi de Fingo depuis quelques années donnait un peu de relâche aux chrétiens dans ses états. Je ne sais ce qui se passa alors ; mais comme on s'y attendait le moins la persécution parut plus rallumée que jamais : ce prince quatre ans auparavant avait fait mettre en prison trois gentilshommes, qu'une éminente vertu et de grands travaux entrepris pour la gloire de Dieu avaient rendus fort recommandables; ils se nommaient Michel Misuisci Faciémon, Joachim Girozaiémon et Jean Tingoro : ils étaient à la tête d'une confrérie de la Miséricorde, qu'on avait érigée dans le Fingo sur le modèle d'une autre qui avait été établie à Nangazaqui, et c'est par cette raison qn'on les appelle gifiaques (1)

(1) On appelle gifiaque au Japon un homme qui exerce la charité envers les autres.

dans les relations du Japon. La prison où on les mit était si infecte, et la nourriture qu'on leur donnait était si mal saine que malgré les soins du P. Louis Niabaro, jésuite japonnais, qui les visitait souvent, déguisé tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, Girozaiémon mourut de misère. Cependant tous les fidèles, non seulement du Fingo, mais même de tout le Ximo, s'intéressaient à la délivrance de ces illustres captifs, qui depuis la mort du feu roi Augustin Tsucamidono (les missionnaires ayant été bannis du Fingo) maintenaient toute cette chrétienté dans une ferveur merveilleuse; mais ils en avaient trop fait pour que le roi leur pardonnât, et pour que Dieu ne couronnât pas leurs services par le martyre. Un jour qu'un des premiers officiers de Canzugédono, voulant obtenir leur élargissement, parlait à ce prince de ce qu'ils souffraient depuis si long-temps, il reçut ordre de les faire décapiter avec leurs enfans. La nouvelle leur en ayant été portée sur-le-champ ils la reçurent avec joie, et dirent à celui qui la leur apprit qu'ils ne souhaitaient plus qu'une chose, c'était que les bourreaux leur fissent souffrir tous les tourmens dont ils pourraient s'aviser.

Le commandement du roi pressant on mena les deux prisonniers hors de la ville la corde au cou, et deux soldats furent détachés pour aller chercher leurs enfans dans la maison paternelle :

les martyrs avaient chacun un fils; celui de Faciémon se nommait Thomas, et celui de Tingoro s'appelait Pierre; le premier était âgé d'environ douze ans, et l'autre n'en avait que six. Thomas semblait n'avoir apporté en naissant d'autre passion que le désir du martyre, et dès le berceau pour l'apaiser lorsqu'il criait il ne fallait que le menacer qu'il ne serait point martyr. Au premier bruit qui se répandit qu'il avait été condamné, sans attendre qu'on le vînt prendre il courut paré de ses plus riches habits au-devant de ceux qui le cherchaient, et rencontrant son père à la porte de la ville il l'embrassa avec un transport de joie qu'on ne pourrait concevoir : ils attendirent quelque temps l'autre enfant; mais comme il tardait trop l'officier qui devait présider à l'exécution les fit décapiter à l'endroit même où ils s'étaient arrêtés. L'enfant était chez son aïeul, ce qui fit qu'on eut quelque peine à le trouver : il dormait; on l'éveilla, et on lui dit qu'il fallait aller mourir avec son père, à qui on allait couper la tête. *J'en suis bien aise*, dit le petit innocent d'un ton fort gai. On l'habille fort proprement, et on le donne au soldat, qui le prenant par la main le mène au lieu où son père était mort. On le suivait en foule, et la plupart ne pouvaient retenir leurs larmes : il arrive, et, sans paraître étonné du spectacle qui se présente à ses yeux, il se met à genoux auprès du corps de son père, abaisse lui-même le collet

de sa robe, joint ses petites mains, et attend tranquillement le coup de la mort. A cette vue il s'éleva un bruit confus de sanglots et de soupirs : le bourreau, saisi, jeta par terre son sabre, et se retira en pleurant. Deux autres qui s'avancèrent successivement pour prendre sa place en firent autant : il fallut avoir recours à un esclave coréen, lequel, après avoir déchargé plusieurs coups sur la tête et sur les épaules de ce petit agneau, qui ne jeta pas un seul cri, le hacha en pièces plutôt qu'il ne lui trancha la tête. On avait sauvé une fille de Michel Faciémon; on la fit secrètement sortir du royaume, et on l'envoya à Arima. Elle se trouva là sans connaissances et sans appui; mais elle ne demeura pas long-temps dans cette fâcheuse situation : un homme de qualité, qui cherchait à marier son fils, jeta les yeux sur cette pauvre orpheline, et préféra la fille d'un martyr, étrangère et sans biens, aux plus riches partis auxquels sa naissance pouvait donner droit à son fils d'espérer.

Les rois de Naugato et de Firando firent aussi mourir alors quelques personnes dans leurs états; mais ces petits orages n'empêchaient pas que l'Eglise du Japon ne jouît dans tout l'empire d'un assez grand calme, et ne servaient qu'à relever sa gloire. Les relations de cette année et des suivantes sont remplies d'un grand nombre de traits d'une singulière protection de Dieu sur les fidèles, qui le servaient avec un zèle, une ferveur,

une innocence dont certainement on ne voyait point d'exemples dans tout le reste de la chrétienté, et il faudrait des volumes entiers pour raconter tout ce qui se passait d'édifiant et de merveilleux dans les différentes contrées de l'empire.

C'était surtout à Ozaca que le christianisme était plus florissant : les jésuites y ayant dressé un observatoire les Japonnais, qui ne sont pas savans dans les mathématiques, étaient surpris de voir prédire les éclipses et rendre la raison de plusieurs phénomènes qu'ils avaient toujours cru inexplicables ; on allait en foule chez les missionnaires pour examiner les astres et apprendre l'usage de quantité d'instrumens qu'on n'avait jamais connus : les pères profitaient de cette curiosité et de cette surprise pour inspirer à ceux qui les visitaient l'estime de notre sainte loi, et l'on entendait souvent les infidèles se dire entre eux qu'il n'était pas vraisemblable qu'avec des connaissances si élevées, des mœurs si pures, une conduite si sage et un si rare désintéressement on fût dans l'erreur sur le fait de la religion. On n'a jamais bien su quels avaient été les sentimens de Fidéiory, ni quels étaient alors ceux de l'impératrice sa mère par rapport au christianisme ; car il y a assez d'apparence que c'était cette même impératrice qui, les premières années du règne de Tayco-Sama, avait en plusieurs rencontres comblé d'amitiés les missionnaires ; il paraît seu-

lement que ces religieux étaient au temps dont je parle en quelque considération dans cette cour; c'est ce qui nous donne lieu de croire une chose assez singulière qui arriva alors.

Deux enfans au-dessous de douze ans entrèrent dans l'église des chrétiens, et y ayant rencontré un missionnaire ils l'abordèrent et le prièrent instamment de les baptiser. Le père crut d'abord que ce n'était qu'une curiosité et un empressement d'enfant; il leur demanda s'ils étaient bien instruits de nos mystères : ils répondirent qu'ils croyaient en savoir assez pour recevoir le sacrement. Il les interrogea, et trouva qu'ils disaient vrai : il leur dit qu'il leur manquait encore une chose; le consentement de leurs parens. Ils assurèrent que leurs parens consentaient à ce qu'ils fussent chrétiens, et, se jetant à genoux, ils protestèrent les larmes aux yeux qu'ils ne sortiraient point qu'ils n'eussent été baptisés. Le père, attendri et charmé, leur accorda enfin leur demande, et il ne douta point, en voyant la manière dont ils se comportèrent pendant la cérémonie de leur baptême, que le Saint-Esprit n'eût pris d'une façon toute particulière possession de ces cœurs innocens.

Quelques jours après ce même religieux rencontra le plus jeune de ces deux néophytes, et l'enfant le pria instamment de lui donner quelque image de dévotion devant laquelle il pût faire ses prières : le père lui dit qu'il la lui donnerait

bien volontiers; mais qu'il appréhendait qu'on ne lui fît quelque outrage dans une maison toute remplie d'idolâtres. L'enfant, n'ayant pu rien obtenir de ce côté-là, s'adressa à un jeune ecclésiastique qui était élevé dans la maison des pères, et en eut ce qu'il souhaitait. A peine l'image fut-elle exposée dans la chambre où couchait l'enfant que son père, l'ayant aperçue, lui demanda tout surpris s'il était chrétien. L'enfant répondit qu'il l'était : « Et il me semble, ajouta-t-il, que vous m'en avez donné la permission. — Quoi, perfide ! reprit le père, je t'aurais permis d'abandonner nos dieux ! Si tout à l'heure tu ne les adores je vais te fendre la tête. — Mon père, répondit l'enfant sans s'étonner, ma vie est entre vos mains, vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je suis résolu de vivre et de mourir chrétien. » A ces mots le père, entrant en fureur, prend ce petit innocent, lui met ses habits en pièces, et l'ayant suspendu tout nu par les aisselles il le met en sang à coups de fouet. « Adoreras-tu encore le Dieu des chrétiens ? » lui disait-il de temps en temps. L'enfant ne répondait autre chose sinon : « Je suis chrétien, je veux vivre et mourir chrétien. » Enfin ce petit corps n'étant plus qu'une plaie le barbare père en eut lui-même horreur ; il cessa de frapper, détacha son fils, et le laissa avec une simple chemise, exposé à un très grand froid et aux insultes des parens et domestiques. Le petit martyr à tant de mauvais traitemens

n'opposait qu'une douceur angélique et une invincible patience, qui mirent le père au désespoir : il déchargea sa rage sur un chrétien du voisinage, à qui il s'en prit de ce que son fils s'était fait baptiser, et peut-être que son emportement aurait eu de plus fâcheuses suites si un missionnaire n'eût prié le gouverneur d'Ozaca d'y mettre ordre. Le gouverneur fit venir le père de l'enfant chrétien, et après lui avoir fait de sanglans reproches de son inhumanité il lui déclara que son fils et tous les chrétiens étaient sous la protection de l'empereur.

Je ne dois pas omettre ici de dire que ce fut en 1609 que les Hollandais prirent terre au Japon pour la première fois : ce qu'ils avaient sur leur vaisseau ne se trouva pas fort au goût des Japonnais; ils ne laissèrent pas toutefois d'établir une factorerie à Firando. L'année suivante le grand galion que les Portugais envoyaient tous les ans à Nangazaqui y étant arrivé avant que les marchandises fussent débarquées quelques Portugais eurent querelle avec des Japonnais, et il y eut plusieurs personnes tuées de part et d'autre. Le magistrat voulut qu'on lui livrât ceux des Portugais qui avaient eu le plus de part au désordre, et sur le refus qu'on lui en fit il porta sa plainte à Cubo-Sama : ce prince donna le tort aux Portugais sans les entendre, et envoya ordre au roi d'Arima de se transporter à Nangazaqui, et de saisir le galion.

les Portugais, à qui on donna avis de ce qui se tramait, s'embarquèrent en diligence, et firent voile vers Macao : ils se croyaient hors de péril lorsque le vent qu'ils avaient en poupe tourna tout à coup et devint contraire ; ainsi le roi d'Arima eut le loisir d'envoyer contre eux quelques frégates ; mais, soit qu'elles ne fussent pas bien armées ou qu'elles combattissent sans ordre, les Portugais après les avoir fort maltraitées les obligèrent de se retirer. Le roi d'Arima, voyant cette déroute, monte lui-même une frégate, se fait suivre de plusieurs autres, les meilleures qui se trouvèrent dans le port, et dresse sur une grande barque une machine à trois étages en forme de tour, qu'il charge de trois cents arquebusiers bien armés. Après bien des manœuvres pour se disputer le vent la machine accrocha le galion : le combat fut alors très sanglant, et eût indubitablement duré davantage sans un malheur qui mit les Portugais en désordre. Un soldat ayant voulu lancer un pot à feu ne s'aperçut pas qu'il tomba du feu sur la misaine, qu'on n'avait pas eu le temps de serrer ; le feu s'attacha de telle sorte à cette vieille toile que tous furent contraints d'accourir pour l'éteindre : s'ils eussent eu assez de présence d'esprit pour jeter la voile à la mer ils eussent pu se tirer d'embarras mais, ne l'ayant pas fait, ils se virent bientôt réduits à la dernière extrémité. Alors André Pessoa, qui commandait le galion, jetant ses armes et prenant

un crucifix, s'écria : *Dieu soit béni puisqu'il a ainsi voulu! Mes camarades, sauve qui peut*. En même temps il se jette à la nage avec tout son monde après avoir donné ordre qu'on mît le feu aux poudres. Les Japonnais, enragés de voir ainsi échapper leur proie, tirèrent sur les Portugais, dont aucun n'échappa.

Le roi d'Arima après cette expédition rentra dans le port sans avoir tiré d'autre fruit de sa victoire que d'avoir fait tort aux Portugais de plus d'un million, et de s'être vengé de ses ennemis; car ce prince était personnellement intéressé dans la querelle dont j'ai parlé, et c'était lui qui avait engagé Cubo-Sama à poursuivre les Portugais comme il fit : apparemment qu'il ne prévit pas les conséquences funestes que pouvait avoir cette malheureuse affaire pour la religion; il est certain du moins qu'il s'en fallut peu que tous les missionnaires ne fussent enveloppés dans la disgrâce des Portugais, et que ce fut uniquement le crédit du roi d'Arima qui empêcha un si grand malheur; mais c'en fut toujours un assez grand que la perte d'un navire sur lequel étaient toutes les provisions des ouvriers de l'évangile. La mésintelligence qui se mit entre les Portugais et les Japonnais, et surtout le mauvais exemple que donna en cette occasion le roi d'Arima, laissa dans les esprits une impression que son zèle pour en détourner les suites ne fut pas capable d'effacer.

Tandis que ces choses se passaient à Nangazaqui les affaires de la religion semblaient prendre une meilleure forme à l'autre extrémité du Japon : la côte orientale, surtout vers le septentrion, avait été de tout temps assez négligée parce que les missionnaires, ne recevant ce qu'on leur envoyait des Indes pour leur subsistance que par les vaisseaux portugais, qui n'abordaient que dans les ports du Ximo, n'avaient pu prendre aucun établissement fixe dans ces provinces reculées, et s'étaient contentés d'y faire de temps en temps des courses. A la vérité quelques années auparavant deux jésuites étant allés saluer Cubo-Sama ce prince après leur avoir témoigné une bienveillance singulière leur proposa de faire le voyage de Jédo pour y voir le roi de Quanto, son fils, et leur fournit tout ce qui était nécessaire pour faire le voyage commodément. Le roi de Quanto ayant su l'accueil favorable que son père avait fait aux deux missionnaires les reçut avec mille marques de bonté, et leur permit de s'établir à Jédo; mais c'était peu de chose que cet établissement pour tant de vastes provinces; c'est ce qui fit naître aux religieux de S. Dominique, de S. Augustin et de S. François la pensée de s'y arrêter : la commodité qu'ils trouvaient aux Philippines pour le trajet leur en facilita les moyens. Les Espagnols, qui n'avaient pas moins d'ardeur pour partager avec les Portugais de Macao les

richesses d'un commerce si avantageux que leurs religieux, en avaient de prendre part aux mérites d'une si florissante mission, n'étant reçus que dans les ports du Quanto.

Les navigateurs des Philippines commençaient à peine à fréquenter les ports du Quanto que le P. Louis Sotélo, franciscain de l'observance, prit des mesures pour lier un autre commerce entre Quanto et la nouvelle Espagne. Ce père, dont les vastes projets, les voyages, les traverses et enfin le glorieux martyre ont rendu le nom célèbre, était allé au Japon sous les auspices des franciscains réformés, et s'était introduit à la cour de Surunga, où il avait acquis assez de crédit par l'espérance qu'il avait donnée au tuteur que le Quanto tirerait un profit considérable du commerce avec le Mexique; il avait même engagé ce prince à faire construire un bâtiment à la manière d'Europe, et à le confier à don Rodrigue d'Urbero, depuis comte d'Orizavalle, lequel allant des Philippines, où il avait été gouverneur, à la nouvelle Espagne, venait de faire naufrage sur la côte du Japon; mais cette première tentative n'eut pas de suites, et il y eut même entre le tuteur et les Espagnols de grandes brouilleries, qui renouvelèrent les défiances que les Japonnais avaient toujours eues des Castillans. Ce mauvais succès ne découragea pas le P. Sotélo: il passa au nord du Japon, où il trouva dans la personne de Mazamoney,

roi d'Oxu, l'homme le plus capable de l'éblouir par de belles espérances, et de le tromper en effet.

Mazamoney, à qui le P. Sotélo proposa le commerce du Mexique, conçut l'avantage qui lui en pourrait revenir, et pour engager de plus en plus le missionnaire dans ses intérêts il parla d'abord de se faire chrétien; il fit plus; il dit qu'il voulait envoyer une ambassade au souverain pontife, et nomma pour son ambassadeur un seigneur chrétien de sa cour, appelé Fraxécura. Le P. Sotélo, ravi de voir l'exécution de ses projets commencer sous de si heureux auspices, crut devoir accompagner l'ambassadeur : ils partirent en 1613, et arrivèrent à Rome deux ans après. Paul V, qui gouvernait alors l'Eglise, les reçut bien, et consentit à tout ce qu'ils lui proposèrent : il voulait renvoyer le P. Sotélo avec la qualité d'évêque de la partie orientale du Japon; mais le roi d'Espagne s'y opposa pour des raisons qui ne sont pas de mon histoire; le père même ne put rentrer au Japon avec Fraxécura, qui de son côté ne fut reçu à la cour de son maître qu'en abjurant le christianisme. Ainsi s'évanouirent toutes les espérances du P. Sotélo, lequel après avoir été long-temps retenu par ses supérieurs, obtint enfin avec bien de la peine la permission de repasser au Japon comme nous le verrons dans la suite.

On travaillait avec plus de succès à Méaco : le

goût que la cour d'Ozaca avait pris pour les mathématiques fit juger aux jésuites du collége de Méaco, et surtout au P. Spinola, qui avait professé ces sciences en Italie avec honneur, que l'on pourrait s'attacher les grands seigneurs, et les rendre ou dociles pour le royaume de Dieu, ou du moins favorables aux prédicateurs de l'Evangile en leur inspirant la pensée de s'instruire des connaissances naturelles; on établit donc une espèce d'académie, qui fut composée de tout ce qu'il y avait à Méaco de gens distingués par leur naissance, par leur mérite et par leurs emplois: ils s'assemblaient fort souvent, et en leur expliquant les secrets de la nature on avait soin d'élever leurs esprits jusqu'à son auteur. La suite fit voir que c'était Dieu qui avait inspiré ce dessein aux missionnaires : on disait publiquement à Méaco ce qu'on avait dit à Ozaca, que des gens aussi éclairés sur ce que l'univers renfermait de plus merveilleux et de plus caché à l'esprit humain ne pouvaient sans prévention être accusés d'erreur ou d'ignorance sur la religion : rien ne servit davantage à affermir la foi dans toute cette contrée, et l'on ne saurait croire le nombre de conversions illustres qui se firent dans le peu de temps que dura cette académie; on compta dans une seule année jusqu'à huit mille adultes baptisés, outre un grand nombre d'enfans.

D'un autre côté les troubles du Ximo étant pacifiés l'évêque dom Louis de Cerqueyra parcou-

rait cette île avec une troupe de missionnaires ; il en envoya un dans le royaume de Saxuma, où l'exercice de la religion n'avait guère été libre que par intervalles, et ce père a rapporté des choses assez curieuses de son voyage : il écrit que dans un endroit qui n'est pas fort éloigné de Cangoxima (il y a toute apparence que c'est la forteresse d'Exandono, dont j'ai souvent parlé au commencement de cette histoire) il rencontra la fille d'un tono, qui avait été baptisée par S. François-Xavier, et en qui le défaut des secours spirituels n'avait rien diminué de sa première ferveur.

Dans un autre endroit il trouva un vieillard qui, l'ayant abordé avec une joie indicible, lui parla en ces termes : « Mon père étant au lit de la mort m'appela, et après m'avoir donné sa bénédiction me montra un chapelet avec un petit vase plein d'eau bénite, me disant que je gardasse l'un et l'autre comme la plus précieuse portion de l'héritage qu'il me laissait : il m'ajouta qu'il les tenait d'un saint homme qu'on appelait le P. François, lequel, étant venu d'un pays fort éloigné pour apprendre aux Japonnais le chemin du ciel, avait logé chez lui, l'avait baptisé, lui avait enseigné la manière d'instruire tous ceux qui voudraient embrasser la véritable religion, et lui avait laissé ce chapelet et cette eau comme un remède souverain contre toutes les maladies : il me dit aussi qu'il en avait fait l'épreuve, et qu'en

effet rien ne résistait à la vertu divine qui était renfermée dans ces choses si viles en apparence. Depuis la mort de mon père, continua le chrétien, je n'ai point manqué de faire ce qu'il m'avait recommandé, et j'ai vu peu de malades que je n'aie guéris en leur appliquant mon chapelet et versant sur eux de l'eau bénite. Mais, reprit le père, quand vous avez employé toute votre eau que faites-vous pour en avoir d'autre? Quand je m'aperçois qu'il n'en reste presque plus, repartit le vieillard, je remplis le vase d'eau commune, et cette nouvelle eau participe à la bénédiction de l'ancienne. »

Un autre missionnaire découvrit dans le même royaume une secte qui avait toutes celles des bonzes en horreur; c'était une corruption du christianisme : quelques-uns avaient une connaissance fort distincte d'un seul Dieu en trois personnes. Le père à force de les interroger apprit d'eux que leurs aïeux avaient été baptisés par l'apôtre des Indes, et, voyant qu'ils ne péchaient que par ignorance, il s'appliqua à les instruire, et en baptisa plusieurs. Comme il se disposait à administrer les sacremens à une vieille femme qui passait parmi ces bonnes gens pour sorcière il lui demanda si elle n'avait rien qui lui servît à ses prétendus maléfices : elle commença par tirer un vieux chapelet tout brisé. Le père la questionna fort pour savoir qui lui avait donné ce chapelet : elle répondit toujours qu'elle

ne pouvait s'en souvenir. Il l'interrogea sur l'usage qu'elle en faisait : elle dit qu'elle le faisait toucher aux malades, priant Dieu de les guérir si c'était pour sa gloire et leur salut. Elle montra encore une espèce de petite bourse de soie sur laquelle il y avait une inscription portant ces mots : *lignum crucis*, et au-dedans était un morceau de bois, qui fut jugé être de la vraie croix. Elle avait encore une médaille et un *agnus Dei*. « Je ne sais, dit-elle, ce que c'est que tout cela ; mais je m'en sers pour guérir toutes sortes de maladies. » Et c'était ce qui la faisait passer pour sorcière. Le missionnaire l'instruisit de tout ce qu'elle ignorait, et lui fit comprendre l'excellence du trésor qu'elle possédait. Il s'attendait à pousser plus loin ses conquêtes spirituelles ; mais il trouva en son chemin les bonzes, qui, étant soutenus, l'obligèrent enfin à quitter la partie.

Cependant le grand persécuteur des chrétiens, Canzugédono, roi de Fingo, était mort, et cette chrétienté commençait à respirer. Les fidèles du royaume de Bugen, jusqu'alors tranquilles, entrèrent enfin dans la lice, et ne firent pas moins paraître de constance que les habitans du Fingo. Le P. de Cespédès, retournant de Nangazaqui, et rentrant dans la maison que sa compagnie avait à Cocura, où Jécundono, roi de Bugen, faisait son séjour ordinaire, expira subitement entre les mains de ses religieux, qui étaient venus pour le

recevoir. Cette perte affligea singulièrement les chrétiens, car cet ancien missionnaire était un des plus saints et des plus accrédités ouvriers du Japon, et d'ailleurs Jécundono, qui avait eu quelque mécontentement des jésuites, déclarait hautement qu'il ne souffrirait plus de christianisme dans ses états sitôt que le père de Cespédès, qu'il aimait tendrement, aurait les yeux fermés. Il se plaignait surtout du P. Pasio : quelques-uns prétendent que c'était un prétexte de ce prince pour cacher son inconstance; d'autres avouent que le provincial n'avait pas le talent du P. Valégnan, son prédécesseur, pour ménager les esprits des grands du Japon, qui ne sont pas aisés à manier. Quoi qu'il en soit Jécundono tint parole, chassa les missionnaires, et entreprit de ramener par prières et par menaces les fidèles au paganisme : il est vrai qu'il les trouva en si grand nombre, si déterminés à tout souffrir, et se disposant à la mort si gaiement et si fermement qu'il ne jugea pas à propos d'en venir à l'exécution de ses menaces. Il fit publier par toute la ville de Cocura que les chrétiens avaient mérité la mort, qu'ils n'étaient pas dignes qu'il leur fît grâce de la vie, mais qu'il la leur accordait en considération du feu P. de Cespédès et d'un autre missionnaire qui n'est pas nommé dans la relation.

Deux choses alors contribuèrent beaucoup à ranimer de plus en plus la piété des fidèles : la première fut la béatification du fondateur de la

compagnie de Jésus et de l'apôtre des Indes, qu'on célébra avec une solennité et une dévotion extraordinaires. C'était à la protection de ces deux grands saints que les Japonnais attribuaient toutes les faveurs qu'ils avaient reçues du ciel, et plusieurs guérisons miraculeuses que quelques images de S. Ignace et quelques reliques de S. François-Xavier avaient opérées depuis peu dans cette nouvelle église avaient encore considérablement augmenté la dévotion de ces peuples au patriarche des jésuites et au premier de leurs missionnaires: il arriva même que dans le temps de la cérémonie dont je parle la reine d'Arima étant malade, et ayant invoqué le B. Ignace pour obtenir par son intercession non pas la délivrance de ses maux, mais la patience pour les souffrir, cette prière fut si agréable à Dieu que la malade l'avait à peine achevée qu'elle se trouva parfaitement guérie.

L'autre chose dont Dieu se servit pour accroître la ferveur des fidèles du Japon fut l'invention de deux croix miraculeuses, et qui furent les instrumens de plusieurs miracles : la première fut trouvée dans le territoire de Cori près d'Omura, dans un village que les uns nomment Iscibatisci et les autres Ymadumi ; la seconde près de Nangazaqui, selon Bartoli, ou dans Nangazaqui même, selon les autres historiens, dans la cour de la maison de tous les Saints, de la compagnie de Jésus, toutes deux dans un arbre appelé cachinochi ou

caqui, auquel les Portugais ont donné le nom de figuier japonnais à cause de la nature de son fruit, qui approche fort de la figue d'Espagne: pour ce qui est du bois il est solide, et sert à de grands bâtimens. Voici les circonstances de ces deux événemens.

Un chrétien, nommé Fabien, du village dont j'ai parlé, avait dans son champ un de ces figuiers, qui depuis trois ans ne portait point de fruits; il se détermina enfin à le couper d'autant plus qu'il avait besoin d'un pilier pour sa maison: l'arbre étant abattu Fabien commença par le dépouiller de toutes ses branches, et laissa le tronc se sécher une année entière; au bout de ce temps-là il retourna, le 6 décembre 1611, avec un fils qu'il avait pour le travailler et le mettre en œuvre: ayant levé quelques éclats il aperçut une espèce de croix noire imprimée dans le bois blanc; il crut d'abord que ses yeux le trompaient, et demanda à son fils s'il voyait quelque chose. Le jeune homme dit qu'il voyait une croix, et en même temps la prit entre ses mains: elle était très bien faite, le titre mis à sa place et l'inscription fort lisible; elle avait deux pieds en largeur, et la proportion était bien gardée dans la longueur. Il était visible qu'une croix marquée à ces caractères n'avait pu naturellement être formée dans le cœur d'un arbre. Fabien ne voulait point faire de bruit de cette merveille; mais il ne put se dispenser d'en parler en secret à

quelques chrétiens, et bientôt ce ne fut plus rien moins qu'un secret. Déjà on portait la croix de maison en maison pour contenter la sainte curiosité des fidèles lorsqu'un néophyte, qu'une fièvre quarte tourmentait depuis long-temps, s'avisa de prendre un morceau de l'arbre où cette croix avait été trouvée : il le fit tremper dans de l'eau qu'il but, et sur-le-champ il se trouva parfaitement guéri. La nouvelle de ce miracle inspira la même confiance à plusieurs autres, qui recouvrèrent pareillement la santé : on porta la croix dans une maison qui jour et nuit était infestée de démons, et depuis on n'y vit et on n'y entendit plus rien. Tant de prodiges augmentèrent la dévotion des fidèles : on courut à l'endroit où était le figuier, dont on ne laissa rien, et on arracha jusqu'aux racines, que ce bon peuple gardait comme quelque chose de sacré.

D'un autre côté le P. Alphonse Lucéna, qui cultivait toute cette chrétienté, jugeant qu'il y avait de l'indécence à laisser chez un laïque une si précieuse croix, envoya un religieux pour la lui apporter : Fabien répondit qu'il n'était pas en son pouvoir de s'en dessaisir, le seigneur du lieu pouvant le trouver mauvais. La princesse Marine, sœur du prince d'Omura, eut plus de crédit : elle envoya un gentilhomme qui ordonna à Fabien de porter la croix à Omura, où la princesse se trouvait alors. Fabien, ne pouvant résister à cet ordre, envoya son fils à Omura avec la croix. Il

n'y a qu'une lieue du village d'Ymadumi à Omura; cependant la foule des chrétiens qui étaient allés au-devant de la croix se trouva si grande que le jeune paysan étant parti de grand matin n'arriva que le soir fort tard chez la princesse. La croix fut reçue à Omura avec toute la solennité possible, les infidèles publiant aussi hautement que les chrétiens qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire : on la plaça dans une chambre richement ornée, et l'on commença d'y accourir de tous les pays d'alentour.

Cependant l'évêque dom Louis de Cerqueyra prit connaissance de l'invention de cette croix merveilleuse et des miracles que Dieu avait opérés par son moyen : après une très exacte recherche et toutes les diligences requises en semblables cas par le saint concile de Trente il approuva le culte que l'on rendait à la croix, la déclara miraculeuse, et ordonna une procession générale, où elle fut portée par le provincial des jésuites : il y assista lui-même, et fit chanter une messe votive de la croix sans rien omettre de tout ce qui pouvait exciter les fidèles à entrer dans les desseins de Dieu. Je ne dirai rien de la seconde croix parce que les circonstances sont assez les mêmes que dans la première, et que je serai bientôt obligé de parler d'une autre merveille toute semblable, qui avait précédé celle-ci de plusieurs années.

Rien alors ne faisait craindre de changement

aux affaires de la religion; toutefois la chrétienté du Japon était à la veille d'une révolution, et cette effroyable persécution, la plus opiniâtre qu'ait encore essuyée l'Eglise, et qui a fait tant de bruit dans le monde, était sur le point d'éclater. Quant aux véritables sources d'un malheur dont toute l'Eglise a gémi et gémit encore tous les jours on peut dire qu'il y en a eu de bien différentes : j'en ai déjà indiqué quelques-unes; on en remarquera d'autres dans la suite; toutes ont concouru à faire naître dans l'esprit des monarques japonnais des défiances et des soupçons qui les ont portés à ces excès de fureur, dont toute la terre a été étonnée : d'abord la jalousie du commerce qui se mit entre les Espagnols et les Portugais causa bien des indiscrétions et des scandales. Les Hollandais, venant ensuite, n'eurent guère pour supplanter les uns et les autres qu'à répéter aux Japonnais ce que l'emportement avait fait dire au malheureux pilote dont nous avons parlé; il est vrai que dans les intervalles de ces différentes secousses la religion chrétienne paraissait quelquefois plus affermie que jamais; mais la politique et l'intérêt avaient plus de part que toute autre chose à cette protection passagère que donnaient aux chrétiens les souverains du Japon; et cela se faisait aisément remarquer lorsqu'on voyait souvent une bagatelle déterminer ces princes à renouveler leurs édits, ou à en faire de nouveaux contre

le christianisme : c'est ce qu'on a pu observer en plusieurs occasions depuis l'an 1587, que commença la première persécution, jusqu'au temps dont je vais parler, où des raisons plus fortes engagèrent insensiblement tout l'empire à s'armer contre les fidèles.

Ce qui indisposa d'abord le régent contre la religion chrétienne fut la conduite du roi d'Arima : ce prince en recevant le sacrement de confirmation avait substitué le nom de Jean à la place de celui de Protais, qu'on lui avait donné au baptême, ce qui cause quelque obscurité dans la plupart des historiens, lesquels n'ont pas le soin d'avertir de ce changement de nom, et, faisant paraître tout d'un coup un roi Jean d'Arima, font douter si c'est le même dont il est parlé dans les livres précédens ; mais il n'est que trop certain que le roi d'Arima, jusque là l'ornement et l'appui de la religion, s'était extrêmement relâché de sa première ferveur. On rapporte à cette occasion qu'en 1586 ce prince eut un songe qui ne lui parut pas naturel. Deux vieillards l'abordèrent avec un visage sévère, le reprirent de sa négligence à s'acquitter de quelques devoirs de religion, et l'avertirent que le signe du salut était caché dans ses états, mais qu'il n'était pas l'ouvrage d'une main mortelle. Ce songe obligea le roi à rentrer en lui-même : il ordonna des prières, et demanda à Dieu avec larmes et avec soupirs qu'il lui révélât le lieu qui cachait ce

précieux trésor. Quelque temps après, vers la fête de Noël, un jeune homme nommé Michel, du village d'Obama près d'Arima, étant allé couper du bois à la campagne, aperçut un arbre qui lui sembla mort ; c'était un tara, espèce d'arbre dont l'écorce est hérissée d'épines, mais dont le bois est blanc et fort beau. Les Japonnais font beaucoup de cas de cet arbre, qu'ils croient avoir une vertu particulière de chasser les diables, jusque là qu'au commencement de chaque année ils en emportent chez eux une branche pour se préserver de la vexation des esprits malins.

Le paysan, ayant abattu ce tara et l'ayant fendu en deux coups de hache par la moitié, fut bien surpris de trouver au milieu une croix qui en faisait comme le cœur, et qui s'était fendue avec l'arbre, ce qui paraissait en ce que vers l'extrémité d'en bas elle était beaucoup plus épaisse d'un côté que de l'autre; sa couleur était la même que celle de la vraie croix, et elle était si bien travaillée que Michel jugea qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire : aussitôt il charge sur ses épaules les deux parties de l'arbre, s'en retourne à son village, et du plus loin qu'il peut se faire entendre il se met à crier qu'il apporte un miracle. Au bout de deux jours un jésuite, qui était allé à Ombama, ne put disconvenir de l'évidence du prodige. Le roi, au bruit de cette merveille s'étant transporté sur les lieux

avec quelques missionnaires, n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur la croix qu'il s'écria que c'était là sans doute ce signe mystérieux dont Dieu l'avait fait avertir en songe : il se prosterna devant la croix pour lui rendre ses hommages, la fit porter à la capitale pour être enchâssée dans un magnifique reliquaire d'argent orné de cristaux : elle fut ainsi exposée à la vénération publique, et Dieu autorisa cette dévotion par plusieurs prodiges. Quelques mois après, le premier édit de Tayco-Sama contre le christianisme parut, et chacun demeura persuadé que le ciel avait eu dessein de préparer les fidèles à cette persécution par l'invention de la croix. Nous avons vu avec quel courage le roi d'Arima soutint la religion ébranlée, avec quelle intrépidité il osa plusieurs fois porter devant l'empereur les marques les plus visibles de sa foi, et les dangers auxquels il s'exposa pour mettre les ministres de l'Evangile à couvert de la vexation des gouverneurs impériaux : on le vit dans des temps les plus critiques travailler lui-même en apôtre à la conversion de ses sujets; il visitait quelquefois avec les missionnaires toutes les terres de son domaine pour rendre plus efficace leur ministère par sa présence et son autorité; il fallut même souvent modérer son zèle, et l'on fut obligé de s'opposer au dessein qu'il avait conçu de déclarer la guerre à Tayco-Sama pour le contraindre à révoquer ses édits. Après tant d'actions vraiment

héroïques la ferveur de ce prince se ralentit de nouveau, et par la raison que les rechutes dans les maladies de l'âme, encore plus que celles du corps, sont infiniment dangereuses le roi d'Arima retomba dans un état pire que le premier.

Sa passion dominante était l'ambition, et il avait fort à cœur de recouvrer une partie du Figen, qui avait appartenu à sa famille : pour en venir à bout il consentit à ce que le prince Michel Suchendono, son fils aîné, répudiât son épouse légitime, la princesse Lucie, nièce et fille adoptive d'Augustin Tsucamidono, roi de Fingo, et de laquelle il avait des enfans, et qu'il se remariât avec une arrière-petite-fille du régent. Mais Dieu permit que ce mariage scandaleux devînt pour lui la source d'une infinité de malheurs : la princesse par le moyen de laquelle il s'était flatté de voir agrandir ses états fut une furie, qui souffla le feu de la discorde dans sa maison : elle commença par corrompre le cœur de son époux à l'égard de la religion et de l'idolâtrie; elle le conduisit insensiblement jusqu'à entreprendre de monter sur le trône paternel, lui en dût-il coûter les crimes les plus horribles : elle fit plus; car, trouvant que le jeune prince n'agissait pas encore avec toute la vigueur qu'elle eût souhaité, elle le pressa et l'engagea de manière qu'il ne lui fut presque plus possible de reculer. Une intrigue que le roi avait à la cour de Surunga pour la restitution de ce qu'il croyait

lui appartenir dans Figen, et dans laquelle il était depuis long-temps la dupe d'un fripon à qui il s'était fié, parut à la princesse un prétexte suffisant pour perdre son beau-père auprès de son bisaïeul, et elle sut tourner si malicieusement les choses que le tuteur sans écouter le roi d'Arima le dépouilla de son royaume en faveur de Suchendono, et l'envoya en exil.

Un traitement si dur fait à un prince qui avait toujours soutenu les intérêts du tuteur ne satisfit pas encore la nouvelle reine: elle savait que son beau-père avait des amis, du cœur et de la tête; elle ne se crut pas bien affermie sur le trône tandis qu'elle le sentit vivant, et, soutenue d'un certain Fascengava Safioïe, qui par sa seule intrigue de simple artisan était devenu gouverneur de Nangazaqui, elle fit entrer son mari dans ses défiances : le moyen qu'ils prirent pour le calmer fut de charger le malheureux prince de nouveaux crimes auprès de Cubo-Sama, lequel sans se faire beaucoup prier envoya des soldats avec un officier pour lui couper la tête. La reine Juste, sa femme, l'avait suivi dans son exil : l'exemple de cette vertueuse princesse et ses discours pleins d'onction avaient tellement secondé la grâce dans le cœur du prince qu'on ne pouvait voir un homme plus soumis aux volontés de Dieu; ils menaient l'un et l'autre dans leur retraite une vie aussi réglée et aussi sainte qu'on la mène dans les communautés les plus régu-

lières, et l'officier qui leur intima en tremblant l'ordre dont il était chargé fut dans une surprise extrême de l'accueil qu'on lui fit : on ne l'eût pas reçu autrement s'il eût apporté la plus réjouissante nouvelle, et il ne savait ce qu'il devait admirer davantage ou de la joie que fit paraître le roi lorsqu'il lui signifia l'arrêt de sa mort, ou de la piété avec laquelle il s'y disposa, ou du courage invincible que la reine montra jusqu'à la fin. Le zèle de cette héroïne pour le salut de son époux la fit même passer pardessus les bienséances, et elle ne cessa de l'exhorter à la mort que quand il eut cessé de vivre : alors sa douleur parut d'autant plus vive qu'elle avait été plus long-temps suspendue; mais elle ne s'y abandonna point, aussi n'était-elle pas au bout de ses malheurs. Cependant il était arrivé par tant de révolutions que ces contrées, autrefois le centre du christianisme et l'asile des prédicateurs, n'étaient plus des lieux de sûreté pour eux, et furent bientôt le théâtre le plus sanglant de la persécution : d'un autre côté presque tous les autres rois et seigneurs chrétiens étaient morts, du moins les relations ne parlent plus depuis l'année 1613 que de quelques-uns dont nous rapporterons dans peu les dernières actions : pour ce qui est des missionnaires il en mourut un très grand nombre avant que la persécution eût éclaté; le plus connu était le P. Manciet Ito de Fiunga, le premier des quatre

ambassadeurs qui furent envoyés à Rome en 1582. Mais ces pertes avaient été avantageusement réparées; la compagnie de Jésus comptait alors au Japon près de cent trente de ses religieux, dont la moitié étaient prêtres; il y avait outre cela quelques prêtres séculiers et environ trente missionnaires des trois ordres de S. Augustin, de S. Dominique et de S. François: enfin l'on peut dire que la réputation de cette Eglise avait attiré dans ces îles tout ce que les Indes orientales avaient de plus illustres ouvriers, Paul V ayant depuis peu révoqué les défenses des souverains pontifes Grégoire XIII et Clément VIII, qui avaient jusque là arrêté plusieurs de ces religieux. Mais il est temps de faire connaître quelles ont été les causes immédiates des malheurs dont nous allons faire le récit.

Il y avait long-temps que les Hollandais regardaient d'un œil d'envie les immenses richesses que les Portugais retiraient du commerce du Japon, et cherchaient les moyens de les supplanter; leurs premières tentatives bien loin de leur réussir n'avaient servi qu'à obliger les Japonnais à rechercher les Portugais. D'un autre côté les Espagnols des Manilles continuaient toujours d'envoyer des vaisseaux au Japon, et bien que leur commerce ne fût pas autorisé comme celui des Portugais on ne les inquiétait point : ce fut l'action d'un de leurs pilotes qui fit enfin

trouver aux Hollandais l'occasion qu'ils cherchaient depuis si long-temps de faire interdire aux catholiques les ports du Japon.

Un vaisseau de Hollande, commandé par un Anglais, s'était brisé contre la côte orientale de ces îles : l'équipage, qui avait eu le temps de gagner la terre, campait sur le rivage, où l'on avait dressé des cabanes ; il fallait pour le remettre en mer obtenir la permission de construire un navire, et le capitaine prit le parti d'aller avec quelques-uns de ses officiers la demander au tuteur : tandis qu'ils étaient à la cour de Surunga ils reçurent de leurs gens des nouvelles dont ils surent bien profiter. Voici de quoi il s'agissait :

Les Espagnols perdaient souvent des navires sur cette même côte, contre laquelle les Hollandais avaient échoué, et cela faute de connaître les bons mouillages : lassés de tant de pertes ils s'avisèrent de sonder toute la côte, et un de leurs vaisseaux fut aperçu en plein midi jetant la sonde. Les Japonnais ou n'y prirent pas garde, ou crurent, ce qui était vrai, que les Espagnols agissaient de bonne foi ; mais les Hollandais comprirent que cette action, expliquée d'une certaine manière, pourrait leur être fort utile; ils en informèrent leurs officiers, et ceux-ci ne manquèrent pas d'en faire leur cour au régent: ils firent entendre à ce prince qu'on regardait en Europe comme un acte d'hostilité de sonder

ainsi les ports, et qu'il se pourrait bien faire que les Castillans eussent quelques desseins sur le Japon; que c'était une nation ambitieuse qui voulait dominer partout; que les religieux qu'ils envoyaient de toutes parts en si grand nombre étaient leurs émissaires et leurs espions, qui, sous couleur de zèle pour l'accroissement de leur religion, détournaient les peuples de l'obéissance due aux puissances légitimes ; que pour cette raison la plupart des princes d'Allemagne, les rois d'Angleterre, de Danemarck et de Suède, et la république de Hollande les avaient chassés de leurs états. Ils ajoutèrent que les Espagnols et les Portugais étant sujets du même prince il fallait également se défier des uns et des autres. Ce discours fit sur l'esprit de Cubo-Sama tout l'effet que pouvaient souhaiter les Hollandais; le régent prit enfin la résolution, qu'il ne changea jamais depuis, de chasser du Japon tous les missionnaires, et d'y abolir le christianisme.

Voilà de quelle manière la plupart des historiens racontent ce fait; d'autres en gardant la substance de ce récit en changent toutes les circonstances : ils disent que le vice-roi du Mexique avait envoyé un ambassadeur au Japon pour établir le commerce entre le Quanto et la nouvelle Espagne; que l'ambassadeur, étant arrivé à Jédo, et ayant eu audience du roi de Quanto, après avoir exposé à ce prince les ordres de son maître

lui avait demandé la permission de sonder la côte parce que le mouillage n'y était pas aisé; que l'ayant obtenue les pilotes castillans avaient été vus la sonde à la main aller de rade en rade, ce qui avait fort étonné ceux qui ne savaient pas la permission que le roi de Quanto leur en avait donnée; que le bruit en étant venu jusqu'aux oreilles du régent, père du roi, ce prince, à la cour duquel se trouva l'Anglais dont j'ai parlé, demanda à ce capitaine si en Europe c'était l'usage que les marchands sondassent ainsi les ports; que l'Anglais lui répondit que cela était regardé comme un acte d'hostilité, et prit de là occasion de dire contre les Espagnols et les missionnaires tout ce que nous venons de rapporter.

Quoi qu'il en soit le roi de Quanto n'eut pas plus tôt appris la disposition où était Cubo-Sama, son père, à l'égard des chrétiens qu'il perdit en un moment tout ce qu'il avait eu jusque là d'estime et d'affection pour le christianisme : il voulait même dès lors commencer à maltraiter les fidèles; mais on lui représenta que les choses pouvaient changer, et que l'on avait peut-être à la cour de Surunga de bonnes raisons pour ne pas éclater sitôt; qu'en différant il ne risquait rien, et qu'il trouverait toujours les chrétiens quand il serait temps de les contraindre par la force des lois à obéir. En effet Cubo-Sama appréhendait un soulèvement général des chrétiens en faveur de l'empereur, lequel, ayant depuis

long-temps atteint l'âge de majorité, était manifestement retenu dans une espèce d'esclavage par son tuteur : il prenait donc ses mesures ; mais l'affaire du roi d'Arima, qui arriva peu de temps après l'ayant irrité, et les fidèles se trouvant presque sans chef par la mort de ce prince, il leva enfin le masque, et fit publier un édit qui proscrivait pour toujours la religion chrétienne dans toute l'étendue du Japon : il est vrai que d'abord il se contenta d'exiler quelques-uns des principaux seigneurs de la cour, et qu'il fit répandre peu de sang ; mais Suchendono, roi d'Arima, voulant lui faire sa cour, ne fut pas plus tôt sur le trône, d'où il avait chassé son père, qu'on vit partout ses états des bûchers et des croix dressés. On rend à ce prince la justice de croire qu'il ne trouvait point dans son propre fonds tout ce qu'il fit paraître d'inhumanité, soit pour acquérir sa couronne, soit pour la conserver ; mais le plus dangereux défaut d'un souverain c'est d'être gouverné par une méchante femme : le roi d'Arima était idolâtre de sa nouvelle épouse, et cette princesse avait conçu contre notre sainte loi toute la haine dont une femme est capable. D'un autre côté Suchendono croyait devoir sa fortune à Fascengava Safioïe, gouverneur de Nangazaqui, et lieutenant-général du Ximo, et ce seigneur, qui n'avait cherché à se rendre nécessaire au roi d'Arima que pour le perdre plus aisément par de mauvais conseils,

n'oublia rien pour le porter à des extrémités qui ruinassent ses affaires.

Mais avant de raconter ce qui se passa dans ce royaume il est à propos de voir de quelle manière fut reçu à la cour de Surunga l'édit qui y avait été publié : jamais surprise ne fut égale à celle de Cubo-Sama lorsqu'ayant déclaré qu'il ne voulait plus souffrir à son service aucun officier chrétien tous protestèrent qu'ils étaient prêts à perdre leurs emplois et la vie même plutôt que de renoncer à Jésus-Christ. Il espéra en vain que cette première ardeur se ralentirait; personne ne se démentit, et ce qui l'étonna davantage fut d'apprendre que deux jeunes seigneurs, qui ne s'étaient point trouvés à la cour lorsqu'il y intima ses ordres, s'y étaient rendus en diligence de fort loin pour avoir part aux souffrances des autres. Le sexe le plus faible triompha en cette rencontre de la haine du prince contre le christianisme d'une manière qui lui fit concevoir plus que toute autre chose qu'il n'avait pas bien connu les chrétiens.

Jamais l'ambition ni les autres passions dominantes parmi les courtisans n'excitèrent plus d'intrigues que les dames de cette cour firent jouer de ressorts pour être martyres de Jésus-Christ : non contentes de paraître en public avec toutes les marques extérieures de leur religion, chacune appréhendant d'être oubliée, elles s'assemblaient toutes dans les maisons les plus fré-

quentées et les plus connues ; il arriva même que le régent s'étant attaché à trois des plus considérables du palais, mais qu'il s'était flatté de réduire plus aisément, il eut le chagrin de les voir tout quitter et tout perdre avec joie, et préférer l'exil le plus affreux aux délices de la cour. Elles se nommaient Lucie, Claire et Julie Ota : Julie était Coréenne, d'une naissance illustre, fort chérie du prince, qui s'était fait un point d'honneur de la rendre le plus considérable parti de l'empire, car elle n'était point encore mariée. Cette courageuse fille donna à toute l'Eglise du Japon un grand exemple ; elle ne vit pas plus tôt l'orage prêt à fondre que pour attirer sur elle les grâces du Seigneur elle fit vœu de chasteté perpétuelle : devenue par ce sacré lien l'épouse de Jésus-Christ rien ne fut capable de l'ébranler. Cubo-Sama, qui regardait comme une honte d'être vaincu par une femme, lui livra les plus rudes assauts : ils ne servirent qu'à augmenter le nombre de ses victoires. Enfin on la mit entre les mains des soldats, qui la menèrent d'île en île avec ses deux compagnes, desquelles il la séparèrent ensuite, puis la laissèrent dans une île où il n'y avait que quelques pauvres pêcheurs logés dans des cabanes : elle vécut ainsi dans la misère, sans aucune consolation de la part des hommes pendant plus de quarante ans ; mais elle en fut bien dédommagée par les faveurs du ciel, qui lui firent trouver un paradis dans son exil. Elle eut d'a-

bord quelque chagrin de n'avoir pas donné son sang pour la foi; mais le provincial des jésuites, à qui elle en écrivit, l'ayant assurée que l'Eglise honorait du nom de martyrs plusieurs saints qui n'avaient été qu'exilés pour la foi elle en eut une joie qui seule eût été capable de lui faire oublier toutes ses peines.

Après ce premier éclat le tuteur parut occupé de tout autre chose que de ce qui regardait les chrétiens; mais la fureur du roi d'Arima ne se ralentit pas si promptement: ce prince fit d'abord publier un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets, de quelque condition qu'ils fussent, de lui rendre hommage comme au légitime souverain, et de jurer sur les dieux tutélaires de l'empire de ne se départir jamais de son obéissance. Il n'est pas aisé de dire l'effet que produisit une telle déclaration dans un pays où la piété de deux rois n'avait pas laissé un seul idolâtre. Les missionnaires avaient été contraints d'abandonner leurs maisons; on avait abattu leurs églises; mais pour être déguisés ils n'en faisaient pas moins de fruit, et la cour s'apercevait assez qu'ils n'étaient pas hors du royaume; toutefois les menaces terribles dont le roi accompagna son édit intimidèrent quelques fidèles, et ce commencement de succès fit prendre à Suchendono le dessein de ne rien précipiter : cette conduite bien loin d'augmenter le nombre des infidèles donna à ceux qui étaient tombés le temps de reconnaître

leur faute, et ils l'expièrent par la plus rigoureuse pénitence : la cour en fut surprise, et l'on crut arrêter ce progrès par la mort de quelques-uns des principaux; mais le sang de ces illustres confesseurs inspira à tous les autres une ferveur qui dans la suite alla toujours en croissant.

A ces premières exécutions succédèrent les bannissemens et les vexations : on s'attaqua à tous ceux dont le mérite et la vertu donnaient de l'ombrage; la princesse Lucie, que Suchendono avait répudiée, fut celle qui eut le plus à souffrir, et sa religion ne fut guère que le prétexte qui couvrit les véritables motifs de la conduite qu'on tint à son égard : elle était belle et jeune; son mérite, qui était rare, sa vertu, sa constance, tout reprochait au roi son divorce, et inspirait à la reine une jalousie qui troublait ses plaisirs. Pour se défaire d'un objet si incommode on voulut d'abord engager cette princesse à se remarier; et comme elle le refusa on la condamna en qualité de chrétienne au bannissement; elle y passa le reste de ses jours, réduite à une cabane de paille, et manquant de tout, mais dans une satisfaction qu'elle n'avait pas éprouvée dans sa plus florissante fortune.

On se disposait à la cour à pousser les choses plus loin, et les fidèles de leur côté se préparaient au combat avec une joie et une assurance qui tenaient du prodige. Un garde du gouverneur d'Arima rencontra un jour dans la rue un enfant

qui portait au cou son chapelet; il s'approcha pour le lui prendre, et l'enfant se défendant de son mieux le garde le menaça de le tuer. *Volontiers*, reprit l'enfant; *je serai martyr*, et aussitôt il se met en état de recevoir le coup de la mort. Le garde, touché jusqu'aux larmes, l'embrassa, et se retira. Une petite fille d'environ huit ans ne témoigna pas moins de ferveur: son père ayant trouvé une croix qui venait d'être abattue par ordre du gouverneur la fit emporter chez lui en protestant qu'elle n'en sortirait pas tant qu'il aurait un souffle de vie : il déclara sa résolution à sa femme, et lui dit qu'il se promettait bien qu'elle n'aurait pas moins de fermeté que lui; puis jetant les yeux sur sa petite fille, « Il n'y a, ajouta-t-il, que cet enfant qui m'inquiète. Il ne faut point, mon cher père, reprit l'enfant, que vous soyez en peine de moi; j'espère bien être aussi martyre, et pour vous tirer d'inquiétude je ferai en sorte quand on viendra pour nous faire mourir que l'on commence par moi. » Tout semblait suspendu dans ce royaume; honorer sa religion et la défendre au prix de son sang était l'unique affaire dont on paraissait occupé : tant de milliers de chrétiens, comme une seule famille, prenaient les mêmes mesures pour conserver leur foi; on ne voyait partout qu'associations qui tendaient à cette fin : les enfans entre eux avaient fait une espèce de société, s'étaient prescrit des règles, et s'assujétis-

saient à des pratiques de piété avec une exactitude merveilleuse. Tant de résolution arrêtait le roi; mais ce fut ce qui servit au gouverneur de Nangazaqui, Fascengava, de plus puissant motif pour engager ce prince à pousser les choses aux dernières extrémités. « Vous êtés perdu, lui dit ce fourbe, si l'on apprend à Surunga ce qui ce passe dans votre royaume, et que vous n'avez pas assez de fermeté pour vous faire obéir : croyez-moi, faites un exemple, et tout pliera. » Une insulte que ce gouverneur prétendait avoir reçue des chrétiens contribua encore beaucoup à l'animer contre eux. Le roi d'Arima lui avait écrit à Nangazaqui pour le prier de le venir trouver, et lui avait envoyé un petit bâtiment pour faire le voyage par mer. Il fut bien surpris lorsque s'étant embarqué il vit que tous ses rameurs avaient un chapelet au cou : il leur commanda avec menaces d'ôter de devant ses yeux cette marque de leur religion qui le choquait; ils répondirent qu'ils mouraient plutôt que de lui obéir en une chose de cette nature. Ils étaient quarante, et Fascengava n'avait avec lui que fort peu de domestiques; il n'osa insister ; mais dès qu'il fut arrivé à Arima il se mit en devoir de se venger, et il ne donna point de repos à Suchendono qu'il ne l'eût engagé de manière à ne plus revenir.

On commença par deux frères des plus qualifiés de la cour : l'un se nommait Thomas Onda-

Fiebioie, et l'autre n'est connu que sous le nom de Mathias, qu'on lui avait donné au baptême. Un jour que Fascengava et la reine d'Arima avaient fortement parlé au roi contre les chrétiens ce prince ayant rencontré Onda lui dit qu'il savait qu'il était encore chrétien, mais qu'il prétendait que lui et toute sa famille changeassent incessamment de religion. « Seigneur, reprit le gentilhomme, un bon soldat ne quitte point l'étendard de son capitaine, et dût-il m'en coûter la vie je ne perdrai point de vue la bannière de Jésus-Christ : ce serait inutilement que vous me feriez sur cela de nouvelles instances. » Après cette réponse il se retira, et ne songea plus qu'à se disposer à la mort : ce n'était pas la première fois qu'il avait confessé Jésus-Christ, et il avait déjà souffert deux fois le bannissement pour la défense de sa religion ; mais il vit bien que pour cette fois il y allait de la vie, et il comprit que pour mériter la grâce du martyre, qu'il regardait comme la plus grande faveur qu'un chrétien pût recevoir du ciel, il n'y avait point de vertu qu'il ne dût s'étudier à pratiquer : il pria un missionnaire de venir tous les jours dire la messe chez lui autant que les besoins des autres chrétiens le pourraient permettre, et il ne manqua jamais d'y recevoir le pain des forts, s'attendant à chaque instant à entrer dans la lice. Un de ses amis étant un jour allé le voir l'avertit qu'il ferait sagement de se cacher, ou du moins

de mettre ses enfans en lieu de sûreté. « Je m'en garderai bien, repartit le serviteur de Dieu; nous ne serons mieux nulle part moi et mes enfans que sous le glaive qui nous immolera au Seigneur: voilà toute la fortune que j'ambitionne désormais pour ma famille. » Son ami étant sorti de chez lui sur le soir il se mit en prières, y passa la nuit et une bonne partie du jour suivant. Peu de temps après on lui envoya dire que le gouverneur avait quelque affaire à traiter avec lui, et qu'il le priait de l'aller trouver. Onda se douta bien de ce qu'on lui voulait : il va trouver sa mère, qui s'appelait Marthe, et que l'on peut mettre avec les Perpétue et les Félicité parmi les héroïnes du christianisme ; il se jette à ses genoux, et lui demande sa bénédiction. Il appelle ensuite ses deux enfans, les embrasse, les bénit, et après avoir averti son frère Mathias qu'on ne tarderait pas à l'appeler aussi il se transporte chez le gouverneur. Ce seigneur lui parla d'abord de quelques affaires qu'il feignait avoir à lui communiquer, puis il l'invita à manger avec lui ; tandis qu'on dressait les tables le gouverneur se fait apporter un sabre, le tire du fourreau, et demande à Onda ce qu'il lui semble de ce cimeterre. Onda le prend, l'examine, le baise avec respect, et le rendant au gouverneur, Voilà, dit-il, un glaive qui coupera bien la tête d'un homme qui voit bien que ce cimeterre sera l'unique mets que vous lui servirez. Le gouver-

neur ne répliqua rien; mais levant aussitôt le bras il déchargea sur son hôte un si grand coup qu'il le renversa mort sur la place.

Mathias ne fut pas long-temps sans vérifier la prophétie du saint martyr, et son sort ne différa en rien de celui de son frère aîné; à peine le premier était sorti du logis qu'un officier de la cour envoya chercher le second sous quelque prétexte : il y alla après avoir aussi reçu la bénédiction de sa sainte mère, et y trouva ce que son frère avait trouvé chez le gouverneur. Sur-le-champ un envoyé de la cour fut dépêché à Marthe pour lui annoncer que ses deux fils venaient de payer de leur tête leur rebellion aux ordres du prince, et qu'elle était pour le même sujet condamnée à mourir comme eux avec les enfans de son fils aîné. Le premier mouvement qui se fit dans le cœur de cette admirable femme fut un saisissement de joie en pensant qu'elle était mère de deux martyrs : elle éclata en actions de grâces, et faisant venir ses deux petits-fils, dont l'un portait le nom de Jacques et l'autre celui de Juste, «Mes enfans, leur dit-elle, votre père et votre oncle sont morts pour Jésus-Christ; il s'agit maintenant d'aller les retrouver. Mourrons-nous aussi? reprirent ces petits innocens, dont l'aîné n'avait pas douze ans. Oui, mes enfans, répondit la vertueuse dame. Oh! quelle joie, s'écrièrent-ils, de mourir martyrs!» Leur mère, qui avait reçu au baptême le nom de

Juste, ne faisait pas moins paraître d'allégresse dans la pensée qu'on ne l'épargnerait pas plus que les autres; mais elle perdit bientôt cette espérance, l'arrêt de mort qu'on lui montra ne faisant nulle mention d'elle : alors, comme si on lui eût annoncé la nouvelle la plus affligeante, elle se mit à pleurer si amèrement qu'on ne savait de quelle manière s'y prendre pour la consoler. Elle fit pourtant quelque effort sur elle-même, et voyant à ses pieds ses deux enfans qui, revêtus de robes blanches, venaient lui demander sa bénédiction elle arrêta ses larmes pour les exhorter à se montrer jusqu'à la fin dignes du nom et de la qualité de chrétiens : « Allez, leur dit-elle, mes enfans, rendre à Dieu la vie qu'il vous a donnée et en échange de laquelle il vous prépare la couronne de l'immortalité; donnez-vous bien de garde de faire paraître la moindre frayeur à la vue d'un supplice qui sera pour vous l'instrument d'un bonheur éternel : allez rejoindre votre père dans le sein de Dieu, et quand vous y serez avec lui n'oubliez pas que vous avez laissé dans cette vallée de larmes une mère qui jusqu'au dernier soupir ne cessera de pleurer, parce que jamais rien ne la consolera de n'avoir point partagé avec le reste de sa famille la palme du martyre. » Elle les embrassa en disant ces mots, et se retira pour ne plus s'occuper que de ses larmes et de l'amour divin qui les faisait couler.

Aussitôt les deux enfans furent mis dans une

litière avec leur aïeule, qui voulut être aussi bien qu'eux vêtue en deuil. Le peuple les suivait en foule, et remplissait les rues et les places. Enfin ils arrivèrent au lieu de l'exécution : les deux enfans au sortir de leur litière aperçurent un soldat l'épée nue à la main, et coururent dans le moment se mettre à genoux à ses pieds, puis, joignant leurs mains, et prononçant à haute voix les noms sacrés de Jésus et de Marie, ils attendirent tranquillement le coup de la mort. Le soldat commença par l'aîné, dont la tête, après avoir fait plusieurs bonds, alla tomber auprès du cadet : cet enfant bien loin d'être ému de ce spectacle parut dans un redoublement de joie extraordinaire, et se mit à prier avec une nouvelle ferveur. Le soldat qui se sentait lui-même attendri craignit apparemment de n'être plus maître de soi s'il différait davantage, et il se hâta d'immoler cette seconde victime, qui alla prendre sa place à la suite de l'agneau.

Marthe cependant, à genoux au milieu d'une place publique et dans la situation d'une criminelle, conservait toute sa dignité, et montrait plus de joie de voir sa famille éteinte sur la terre que si elle l'eût vue élevée aux plus grands honneurs : dès qu'elle s'aperçut qu'on allait venir à elle elle tira deux reliquaires qu'elle portait au cou, en envoya un au prince François d'Arima, l'aîné de deux princes que le feu roi d'Arima avait eus de la reine Juste, sa seconde femme.

Marthe avait été gouvernante de ces deux enfans, dont elle prédit la mort funeste, et qui arriva bientôt après comme nous le verrons en son lieu. L'autre reliquaire fut porté à Nangazaqui à une fille de cette illustre martyre, qui après avoir ainsi fait son testament présenta sa tête au bourreau, et reçut le coup de la mort avec une fermeté digne de sa vertu et de la cause pour laquelle elle souffrait. Elle était âgée de soixante et un ans; son fils aîné en avait quarante et un, son second vingt-huit; pour les deux enfans le plus âgé était dans sa douzième année, et le plus jeune dans sa dixième: leur mort arriva le 28 janvier 1613.

LIVRE DIXIÈME.

SOMMAIRE.

Nouveaux efforts du roi d'Arima pour pervertir ses sujets. Courage d'une fille de qualité et d'un page de neuf ans. — Huit personnes de la première qualité sont condamnées à être brûlées vives : circonstances admirables de ce martyre ; honneurs rendus aux martyrs. — Le roi d'Arima fait mourir ses deux frères, piété rare de ces deux jeunes princes. — Mort de l'évêque du Japon. — La persécution devient générale ; soixante et treize familles des plus illustres exilées dans le nord du Japon ; Veondono, le roi de Tamba, la princesse sa sœur, le prince son fils, toutes leurs familles, un nombre prodigieux de personnes de toutes conditions, presque tous les missionnaires sont conduits à Nangazaqui pour y être embarqués. — Modération du roi de Bungo. — Quelques martyrs dans ce royaume. — Le roi d'Arima, obligé de reconnaître la main de Dieu qui s'appesantit sur lui, ne se convertit pas. — Les exilés s'embarquent les uns pour Macao, les autres pour Manille. — Arrivée d'Ucondono et du roi de Tamba à Manille ; réception qu'on leur fait. — Mort d'Ucondono ; ses obsèques. — Dix mille hommes entrent en armes dans le royaume d'Arima pour réduire les chrétiens ; cruautés exercées contre les fidèles. — Martyre de Thomas Araqui Riémon. — Nombre prodigieux de martyrs ; quelques merveilles aperçues dans ce royaume. — La guerre déclarée entre l'empereur et le régent. — Ozaca manqué par ce dernier ; trève de peu de durée ; la guerre recommence. — Victoire de Cubo-Sama ; extinction de la famille de Tayco-Sama. — Mort du Cubo-Sama ; l'empire assuré à sa famille.

LIVRE DIXIÈME.

Le roi d'Arima et le gouverneur de Nangazaqui après avoir donné l'ordre dont nous venons de voir l'exécution partirent pour Surunga, où ils furent reçus du régent avec tout l'accueil imaginable. Fascengava ne laissa point échapper une si belle occasion de persuader à Suchendono qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable à Cubo-Sama que de pousser à toute outrance les fidèles de ses états, et, afin de joindre la voie de la conviction à celle de la force et de la violence, il l'engagea à mener avec lui à Arima un fameux bonze, nommé Banzui, un des docteurs les plus célèbres du Japon. La réputation de Banzui, jointe à la consternation où ils croyaient trouver les chrétiens, leur répondait presque du succès de leur entreprise; mais ils furent bien étonnés lorsqu'en arrivant à Arima ils apprirent qu'il n'y avait eu de larmes versées dans la famille dont on avait prétendu faire un exemple que par ceux qu'on avait épargnés, et que tous les fidèles soupiraient après un semblable sort. Ce fut encore bien pis lorsque la reine ayant fait venir le bonze

Banzui en présence de toute sa maison elle ne put jamais, ni par prières ni par menaces, obliger personne à avoir avec ce faux prêtre le moindre commerce, ni à lui rendre aucun devoir de civilité. Une fille d'honneur de la reine, qui s'appelait Maxime, osa même en présence de la princesse jeter à la tête de ce prêtre idolâtre une espèce de chapelet qu'il lui avait mis entre les mains : on l'envoya sur-le-champ en prison ; elle y demeura douze jours sans qu'on lui donnât aucune nourriture, et même les sept premiers jours elle était si étroitement liée à une colonne qu'elle ne pouvait se mouvoir. Outre cela des personnes apostées par la reine ne cessaient de lui faire les propositions les plus séduisantes pour l'engager à se rendre aux volontés de cette princesse : Maxime soutint cette attaque avec une constance qui charma jusqu'aux ennemis du christianisme ; mais ce qui causa à toute cette cour un grand étonnement c'est qu'après une si excessive abstinence cette généreuse fille sortit de sa prison avec tout l'embonpoint qu'elle avait en y entrant. Tout cela pourtant ne fit qu'irriter la reine : Maxime fut chassée du palais et mise au rang des esclaves dans une cuisine, où la perte de sa liberté la consola de n'avoir pas répandu son sang pour Jésus-Christ, et où, ayant fait voeu de chasteté perpétuelle, elle ne songea plus qu'à plaire à celui qu'elle venait de choisir pour son époux.

Un page du roi montra encore plus de har-

diesse ; c'était un enfant de neuf ans : Suchendono lui ayant voulu donner lui-même un de ces chapelets que le bonze distribuait il lui dit qu'il ferait bien mieux de reprendre celui des chrétiens qu'il avait autrefois porté que de vouloir rendre les autres complices de son infidélité. Il ne s'attendait à rien moins qu'à la mort après une telle réponse ; mais Suchendono se contenta de le bannir. Cependant tant de constance lassa encore ce prince plus qu'elle ne l'irrita, et, soit qu'il ne fût pas capable d'une résolution suivie, ou que la honte d'une conduite dont il ne pouvait ne pas voir le ridicule l'arrêtât, on fut quelques mois sans inquiéter beaucoup les chrétiens.

Le gouverneur de Nangazaqui ne put souffrir ces lenteurs ; mais il vit bien qu'à moins de réveiller Suchendono par les plus puissans motifs il ne viendrait jamais à bout de l'engager comme il souhaitait : il s'avisa de lui mander qu'il était échappé au tuteur de dire que selon toutes les apparences le roi d'Arima était encore chrétien, puisque tous ses sujets jusqu'à ses principaux officiers faisaient publiquement et en toute liberté profession du christianisme. Le jeune prince, dont la passion dominante était de régner, donna dans le piége, et résolut de démentir hautement cette prétendue calomnie. Il commença par assembler quelques-uns des principaux seigneurs de sa cour, leur déclara les avis qu'il avait reçus ; après quoi il leur parla de la

sorte : « Il ne tient qu'à vous de me rendre le plus heureux des rois du Japon, et il ne vous en coûtera presque rien pour mettre le comble à mon bonheur. On ne voit dans aucune cour tant de zèle pour le souverain, ni tant de vrai mérite qu'on en trouve dans celle-ci ; faut-il qu'une bagatelle nous empêche de goûter la douceur d'une félicité si digne d'envie. Les malheurs des temps m'ont obligé à dissimuler ma religion ; j'ai eu le chagrin d'apprendre qu'on me faisait passer pour en être le persécuteur, moi qui suis chrétien plus que jamais, et qui en convaincrai un jour les plus incrédules ! Pour avoir puni du dernier supplice des brouillons qui troublaient la paix de mon royaume doit-on se persuader que j'aie entrepris d'exterminer le christianisme par le fer et par le feu ? Les chrétiens sont-ils donc impeccables, et les lois ne sont-elles pas pour eux comme pour les autres ? Les monarques du grand Occident, dont tous les sujets professent la véritable religion, ne condamnent-ils pas tous les jours à la mort ceux qui sont trouvés rebelles à leurs ordres, et qui s'est jamais avisé de leur en faire un crime ? Vous voulez des preuves de ma religion ; j'en donnerai, mais le temps n'en est pas venu, et à quoi bon par des éclats hors de saison mettre le christianisme en danger d'être détruit sans ressource ? Ce que j'en fais c'est pour le conserver : secondez-moi si vous avez un véritable zèle ; dissimulez pour un peu de

temps, et par une opiniâtre résistance à des édits dont le régent se repent peut-être déjà ne m'obligez pas à vous perdre et à me perdre moi-même. »

Suchendono sortit après avoir achevé de parler, et l'on remarqua qu'il lui était échappé quelques larmes. Des seigneurs qui composaient cette assemblée les uns se retirèrent sans rien dire, d'autres promirent de faire ce que souhaitait le prince, trois seulement déclarèrent qu'ils ne voyaient point de milieu entre trahir sa foi et la dissimuler dans une semblable rencontre; que le premier souverain était Dieu, et qu'ils lui seraient fidèles jusqu'à la mort. La docilité du plus grand nombre fit croire à Suchendono qu'ayant du premier coup si fort avancé son entreprise il viendrait fort aisément à bout du reste : il le manda au gouverneur de Nangazaqui ; mais Fascengava lui fit réponse que pour ce qui regardait les obstinés il n'en devait pas avoir le démenti quand ce ne serait que pour convaincre le Cubo-Sama de ses véritables sentimens; qu'il devait donc faire des coupables un exemple qui inspirât de la terreur; en un mot qu'il était d'avis qu'on les condamnât au feu avec leurs femmes et leur enfans. Cette proposition parut dure à Suchendono; mais la reine son épouse, qui avait un empire absolu sur son esprit, étant du sentiment de Fascengava, il fallut se rendre. Le 5 octobre le gouverneur

d'Arima eut ordre d'arrêter les trois seigneurs, et de leur signifier qu'ils étaient condamnés au feu avec toutes leurs familles en cas qu'il persistassent dans leur désobéissance. De ces illustres confesseurs l'un se nommait Adrien Tacafati Mondo, un autre Léon Faïuxida Luguiémon, et le troisième Léon Taquendomi Caniémon. Mondo avait une femme qui portait le nom de Jeanne, une fille de vingt ans, qui avait été nommée Madelaine, et un fils âgé de douze ans, qui avoit reçu le nom de Jacques. Faïuxida avait aussi une femme appelée Marthe, et Caniémon un fils de l'âge de vingt-sept ans, qui se nommait Paul : des amis mirent sa femme en sûreté.

Par égard pour la qualité des prisonniers on ne les mit point dans les prisons publiques; on les enferma dans une maison particulière, où la femme de Caniémon, s'étant échappée des mains de ses amis, vint trouver son mari et son fils pour mourir avec eux; mais on ne l'y laissa pas long-temps, et malgré tous ses efforts on la reconduisit au logis d'où elle s'était sauvée. Cependant la nouvelle de ce qui devait se passer à Arima s'étant répandue de toutes parts il y eut un si grand concours de chrétiens attirés à la capitale par l'espérance d'un sort pareil qu'on en compta jusqu'à vingt mille. Cette multitude donna d'abord quelque alarme à la cour : on leur envoya faire commandement de se retirer; mais quand on eut appris qu'ils étaient

sans armes, et qu'ils ne désiraient que la mort, on prit le parti de les laisser en repos : ils demeurèrent campés hors des murs; aucun d'eux ne coucha dans la ville, et pendant trois jours qu'ils furent là les chrétiens d'Arima les nourrirent. Ceux des courtisans qui avaient été infidèles, et qui de la dissimulation avaient bientôt passé à une idolâtrie ouverte, ne purent voir tant de ferveur et un si extraordinaire désir de la mort sans se reprocher leur lâcheté : ils la pleurèrent avec des larmes si amères qu'ils convainquirent tout le monde de la sincérité de leur conversion. On exigea d'eux une profession publique de leur foi; ils la firent. Ils passèrent par beaucoup d'autres épreuves; après quoi on les reçut à la pénitence chrétienne : la première chose qu'ils firent après leur réconciliation à l'Eglise ce fut d'aller embrasser les prisonniers, qu'un tel changement combla de joie. Les nouveaux convertis conjurèrent le gouverneur d'Arima de les joindre à leurs frères puisque la cause était la même; mais on ne fit pas semblant de s'apercevoir de ce qui était arrivé. Après bien des instances ces généreux pénitens, n'ayant plus d'espérance de rien obtenir, et se trouvant indignes d'une grâce qu'ils considéraient dans les autres comme la récompense de leur fidélité, renoncèrent à tout ce qu'ils possédaient dans le monde, et s'exilèrent avec toutes leurs familles.

Le 7 octobre au matin les confesseurs ap-

prirent que leur condamnation était signée, et on leur signifia leur sentence dans les formes: ils la reçurent avec joie, et l'on vit bien qu'ils attendaient avec impatience l'heure de l'exécution. Il manquait une chose à leur bonheur; c'était de recevoir le pain des forts avant que d'aller au combat : ils prièrent Dieu que cette grâce ne leur fût point refusée, et ils furent exaucés : deux pères jésuites trouvèrent moyen de s'introduire chez eux, les confessèrent, les communièrent, et, ne pouvant rester plus long-temps avec eux sans s'exposer à être reconnus, ils les laissèrent comblés de la plus pure joie qu'ils eussent encore ressentie. Enfin le moment de leur sacrifice approchant on vit commencer une espèce de triomphe, qui depuis la naissance de l'Eglise n'avait jamais eu d'exemple. Les vingt mille chrétiens de la campagne, au signal qu'ils en reçurent, entrèrent dans la ville, ornés de guirlandes et tenant leur chapelet à la main; ceux de la ville, dont le nombre était pour le moins aussi grand, ornés aussi de guirlandes et un cierge à la main, les attendaient, et dans l'instant que les martyrs parurent tous se mirent en marche dans le rang qui avait été marqué à chacun : les huit confesseurs de Jésus-Christ étaient au milieu ; leurs bourreaux les suivaient avec une compagnie de soldats, faible défense contre quarante mille hommes, (1) mais plus que suf-

(1) Le P. Bartoli n'en met que trente mille.

fisante contre quarante mille chrétiens, dont l'unique regret était de ne pouvoir suivre à la mort ceux qu'ils accompagnaient au lieu de leur supplice. Les plus proches des prisonniers les félicitaient, les autres priaient pour eux ou chantaient les louanges du Seigneur, et toutes les campagnes voisines retentissaient de leurs chants d'allégresse. Quand on fut arrivé au lieu du supplice chacun prit sa place sans confusion, et les martyrs coururent embrasser leurs poteaux; c'étaient huit colonnes, soutenant un toit de charpente au milieu d'une espèce d'esplanade sous les fenêtres du château. Tandis que tout se disposait pour commencer l'exécution Caniémon le père monta sur le toit de charpente, qui était assez bas, et, ayant fait silence de la main, parla en ces termes : « Mes frères, admirez la force de la foi dans de faibles créatures; la vue d'un supplice affreux, vous le voyez, ne nous inspire que de la joie, et ce sera bien autre chose tout à l'heure au milieu des flammes : je laisse aux infidèles à considérer quelle doit être la sainteté d'une religion qui nous élève si fort au-dessus de la nature; or si elle est véritable toutes les autres sont nécessairement fausses. Pour vous, mes frères, que ces feux ne vous effraient point; ils passeront en un instant, et la récompense dont ils seront suivis sera éternelle. » A ces mots il fut interrompu par les cris et les sanglots des fidèles. Voyant donc qu'il

n'était plus écouté il descendit et alla se ranger à sa colonne, où il fut lié : aussitôt on mit le feu au bois, qui était éloigné de trois pieds des poteaux. Un chrétien qui s'était placé exprès assez proche des martyrs leur fit une courte exhortation, et, leur montrant une bannière où était l'image de Jésus-Christ attaché comme eux à une colonne, il les avertit de jeter souvent la vue sur cet Homme-Dieu, qui avait fait le premier pour eux ce qu'ils allaient faire pour lui.

La flamme ayant paru dans ce moment avec la fumée on fut quelque temps sans rien voir; ensuite la vue de ces illustres mourans occupa de telle sorte toute l'assemblée qu'il s'y fit un fort grand silence. Tous témoignèrent jusqu'à la fin une constance vraiment héroïque; mais, la plupart paraissant morts ou expirans, il arriva deux ou trois choses qui causèrent bien de l'admiration. Les liens qui attachaient le jeune Mondo étaient brûlés; on aperçut cet enfant qui courait au travers des flammes : on crut quelque temps qu'il cherchait à s'évader; mais on cessa de craindre lorsqu'on le vit chercher sa mère, et après l'avoir trouvée la tenir étroitement embrassée comme pour mourir entre ses bras. Ce fut pour cette sainte dame un spectacle bien touchant que l'état où elle vit son fils : elle oublia ses propres douleurs, et ne parut plus occupée que du soin d'exhorter ce petit innocent à consommer courageusement son sacrifice : il tomba enfin à ses

pieds ; un moment après elle tomba elle-même sur lui, et ils expirèrent tous deux presque dans le même instant. D'un autre côté Madelaine Mondo donnait un spectacle pour le moins aussi capable de toucher : elle restait seule debout, et quoique toute embrasée elle paraissait encore pleine de vie. On eût dit qu'elle était insensible à la voir immobile et les yeux élevés vers le ciel lorsque tout à coup on l'aperçut qui ramassait des charbons ardens, et s'en faisait une couronne : il semblait que, sentant approcher son dernier moment, elle se parait pour aller au-devant de son époux. Cependant elle se consumait peu à peu ; mais à mesure que ses forces diminuaient sa ferveur paraissait se ranimer, et l'on ne cessa de l'entendre louer Dieu qu'au moment où on la vit tomber doucement, se coucher sur le brasier dont elle était environnée, et rendre l'esprit. Alors les soldats qui gardaient la barrière n'en furent plus les maîtres, et les chrétiens enlevèrent sans résistance les corps des martyrs, qui furent trouvés entiers et sans odeur : on les porta à Nangazaqui, et on les présenta à l'évêque, qui, après avoir examiné les actes qu'on avait dressés de leur précieuse mort, entendu canoniquement les témoins et gardé toutes les formes que prescrit le saint concile de Trente, déclara juridiquement qu'autant qu'il lui appartenait il reconnaissait martyrs de Jésus-Christ ces huit personnes. Il fit rendre ensuite à leurs reliques tous les honneurs

possibles, et envoya à Rome le procès-verbal de tout ce qui s'était passé. Plusieurs exécutions particulières suivirent celles-ci : quelques princes voisins imitèrent le roi d'Arima ; le prince d'Omura voulut même chagriner la princesse Marine, sa sœur; quelques seigneurs particuliers de la cour d'Ozaca maltraitèrent leurs vassaux, et le roi de Quanto fit mourir un assez grand nombre de chrétiens à Jédo. Partout les fidèles firent paraître la même fermeté ; tous les âges et toutes les conditions fournirent d'admirables exemples de cette constance qui fit tant d'honneur aux premiers siècles du christianisme ; mais toutes ces petites persécutions n'avaient encore rien de décisif, et jusqu'à la fin de cette année il ne parut pas qu'on eût tout à fait perdu l'espérance de voir les choses changer encore une fois de face.

Il n'y avait que dans le royaume d'Arima où la persécution ne se ralentissait point. Suchendono n'avait plus besoin des remontrances de sa femme, ni des instances de Fascengava pour signer des arrêts de mort; mais le gouverneur de Nangazaqui l'engagea encore dans une affaire qui le rendit bien odieux. Le feu roi n'avait eu que lui de prince de la reine Lucie, sa première femme, et il avait laissé de la reine Juste, sa seconde épouse, quatre enfans en bas âge, deux princes et deux princesses. La reine après la mort du roi avait été envoyée à Méaco, et les enfans étaient

demeurés dans le royaume, où, par une providence toute particulière du ciel, on les avait laissés entre les mains de personnes fort attachées à la véritable religion; il est vrai que l'éducation qu'on leur donnait ne devait pas faire naître le moindre ombrage: d'ailleurs ils étaient si jeunes que de long-temps ils ne pouvaient être en état de remuer; car le prince François, l'aîné des deux frères, n'avait pas plus de huit ans, et le prince Matthieu, le second, n'en avait que six; mais ni un âge si tendre, ni la manière dont ils étaient élevés ne purent les soustraire à la fureur du gouverneur de Nangazaqui, qui, s'imaginant déjà voir dans ces jeunes enfans les vengeurs de la mort du feu roi leur père, dont il avait été un des principaux auteurs, ne cessa point de solliciter Suchendono qu'il ne l'eût défait de ces fâcheux objets, et ce malheureux prince après s'être rendu parricide à sa persuasion n'eut pas beaucoup de peine à lui sacrifier ses frères: étant donc à la cour de Surunga il envoya l'ordre au gouverneur d'Arima de faire secrètement mourir les deux jeunes princes; mais il lui recommanda que pour éviter la haine et l'indignation publique il commençât par les faire enfermer pendant quelque temps; qu'il fît courir le bruit qu'on les avait envoyés à Méaco à la reine leur mère, et qu'en effet il fît partir les deux petites princesses pour la capitale de l'empire.

Le gouverneur d'Arima exécuta ponctuellement

tout ce qui lui avait été commandé : il fit mettre les deux princes dans une chambre fort obscure, ne leur laissa qu'un page pour les servir, et mit des soldats à toutes les avenues du logis pour empêcher que personne en approchât. On s'était bien donné de garde d'avertir ces enfans du dessein qu'on avait en les retenant ainsi captifs; il est assez étonnant néanmoins qu'à peine se virent-ils comme prisonniers qu'ils se disposèrent à la mort avec autant de soin qu'auraient pu faire des hommes faits et des chrétiens consommés dans la vertu. Leur page, qui s'appelait Ignace et qui était un jeune homme extrêmement sage et fort accompli, avait beau les détourner de la pensée de la mort ils en revenaient toujours là, non point par cette inquiétude qui serait venue à des personnes plus raisonnables en pareille occasion, mais comme par une espèce d'inspiration qui faisait croire qu'ils avaient sur cela des connaissances surnaturelles. Ils avaient leurs pénitences et leurs prières réglées, et leurs jours de jeûne : ils passèrent de la sorte six semaines, au bout desquelles on avertit Ignace que la nuit suivante on devait les égorger. Ignace s'efforça de paraître plus gai que jamais; cependant les deux petits princes eurent comme un pressentiment de leur mort prochaine. Sur le soir le couvert étant mis Ignace les pria de se mettre à table : le prince François lui dit qu'il avait à ce qu'il croyait donné quelque petit sujet de mé-

contentement à un de ses gardes, et qu'il voulait en faire pénitence et jeûner ce soir-là. Ignace fit tout ce qu'il put pour lui persuader que Dieu ne demandait pas cela de lui; tout ce qu'il obtint fut que le saint enfant se mît un moment à table pour tenir compagnie à son frère, et prît par complaisance un peu de nourriture.

Après le souper Ignace coucha le plus petit de ces deux princes, et l'aîné se retira à son oratoire pour s'occuper de quelque action de piété: comme il y demeurait long-temps Ignace l'avertit qu'il se faisait tard. « Ah, mon cher Ignace! reprit le jeune prince, je pensais il n'y a qu'un moment à la passion de notre aimable Rédempteur, et je ne pouvais retenir mes larmes : quelle bonté à Dieu de mourir pour sauver de misérables créatures! que j'ai compassion de ceux qui ne connaissent pas un si aimable Sauveur! » Le page s'imaginait entendre parler un ange tant cet admirable enfant s'énonçait avec onction, et la pensée du sort qui l'attendait lui revenant à l'esprit il fondait en pleurs. Le prince crut que c'était de dévotion que son page pleurait, et, lui voyant entre les mains un grain béni et une médaille, il lui demanda ce qu'il fallait dire pour gagner les indulgences qui y étaient attachées : Ignace le lui apprit, et aussitôt il se mit en devoir de les gagner. Ignace lui dit ensuite qu'il lui conseillait de se mettre sous la protection de la sainte Vierge : il le fit par une

très fervente prière à cette reine des anges ; il répéta plus de trente fois les noms sacrés de Jésus et de Marie; et Ignace, l'ayant couché, lui jeta de l'eau bénite, et se retira dans une chambre voisine pour prier. Vers minuit, Ignace étant encore en oraison, un soldat du gouvernement entra dans la chambre où étaient les deux princes : il les trouva dormant d'un profond sommeil, et tirant un poignard il l'enfonça dans le cœur du plus jeune; puis le retirant il le plongea dans la gorge de l'aîné, et s'en alla. Ignace entra aussitôt, et, les voyant tous deux morts et nageant dans leur sang, son premier mouvement fut de vénération pour ce qui restait de deux enfans qu'il regardait comme deux saints. Il donna ensuite avis de tout aux chrétiens, qui n'ayant plus de ressource après la perte de ces deux princes, le plus pur sang de leurs derniers rois, furent à cette nouvelle dans une consternation qu'il n'est pas possible d'exprimer. Le confesseur de la reine, Juste, fut chargé de lui apprendre cette nouvelle : la généreuse princesse ne put refuser quelques larmes à des enfans qu'elle chérissait tendrement; mais enfin elle offrit à Dieu ces deux innocentes victimes avec une résignation héroïque : elle protesta qu'elle aimait mieux les voir morts avec leur innocence ; car elle était continuellement dans la crainte que malgré tous ses soins et les principes de religion qu'elle avait tâché de leur inspirer par elle-même tandis

qu'elle les avait eus près de sa personne, et par ceux à qui elle les avait confiés, ils ne suivissent pas un jour le pernicieux exemple de leur frère aîné. Ensuite cette admirable princesse se retira plus que jamais du commerce du monde, et finit ses jours dans la pratique des plus excellentes vertus du christianisme.

Voilà de quelle manière se passa l'année 1613. Enfin la persécution devint générale, et ne discontinua plus. Pour surcroît de malheur le Japon perdit son pasteur; don Louis de Cerqueyra mourut à Nangazaqui au commencement de l'année 1614 de douleur, dit-on, de voir les affreux périls auxquels son troupeau allait être exposé. Ce fut un prélat d'une innocence de mœurs dont il y a peu d'exemple; les vertus qui brillèrent le plus en lui furent celles que notre Seigneur a le plus recommandées à ses apôtres, c'est à dire l'humilité et la douceur; aussi avait-il gagné tous les cœurs, et l'on peut dire qu'il fut presque également regretté des fidèles et des idolâtres. Il eut pour successeur le P. Diégo Valens, jésuite; mais ce nouvel évêque, qui fut le dernier du Japon, ne put jamais visiter en personne l'église qui lui était confiée, et demeura toujours à Macao. Avant qu'il fût nommé le P. Valentin Carvaglio, provincial des jésuites en vertu d'un bref du pape, se déclara vicaire général et administrateur de l'évêché, et depuis ce temps-là les provinciaux de la compagnie

furent toujours chargés de ce double emploi, qui leur fut affecté par une bulle de Paul V, du 31 janvier 1618, et confirmé par une autre d'Urbain VIII, du 25 janvier 1632.

Plusieurs choses contribuèrent au renouvellement de la persécution; mais le gouverneur de Nangazaqui fut celui qui porta les plus rudes coups. On avait été assez surpris que le roi d'Arima eût fait publiquement brûler vives des personnes de la première qualité, et comme l'on savait que Fascengava était tout le conseil de Suchendono presque tout l'odieux de cette action retombait sur ce gouverneur : pour se disculper il publia que les chrétiens n'étaient pas ce qu'on pensait, et que quiconque les connaîtrait ne trouverait pas étrange qu'on passât à leur égard par-dessus les lois ordinaires ; que non seulement ils ne craignaient point la mort, mais que les plus infâmes supplices étaient ceux qu'ils ambitionnaient davantage; que c'était assez d'avoir été puni par ordre de la justice pour devenir l'objet de leur culte; qu'on les avait vus à Méaco adorer un chrétien mort en croix pour un crime, et que les huit personnes qu'on avait brûlées vives à Arima étaient regardées par tous ceux de la même religion comme autant de dieux; que tout cela ne pouvait venir que d'un esprit de sédition; que des gens de ce caractère étaient infiniment dangereux, et que si l'on ne se pressait d'en purger l'empire avant

que le nombre en fût plus grand on s'exposait à voir arriver de grands malheurs. Fascengava ajouta pour fortifier son raisonnement tout ce qu'il crut capable de faire impression sur l'esprit du régent et des principaux seigneurs idolâtres, et sut si bien colorer ses impostures qu'on vit peu de temps après paraître un édit du Cubo-Sama, par lequel tous les ouvriers de l'Evangile étaient chassés du Japon : il y était de plus ordonné que toutes les églises seraient rasées , et l'on y faisait commandement sous peine de mort à tous ceux qui avaient embrassé le christianisme de retourner incessamment au culte des dieux du pays.

Des officiers furent aussitôt envoyés de tous côtés pour faire exécuter ces ordres, et tout ce qu'on put découvrir de missionnaires fut conduit à Nangazaqui pour y être embarqués à la première occasion. L'officier qui fut envoyé à Méaco commença par faire publier à son de trompe que ceux qui n'abjureraient pas la religion des Européens seraient brûlés vifs, et son secrétaire ajouta, apparemment pour se divertir, que les rebelles n'avaient toujours qu'à préparer leurs poteaux : le lendemain tous les quartiers de la ville se trouvèrent remplis de poteaux, chaque chrétien en ayant dressé devant sa porte autant qu'il en était besoin pour toute sa famille; on sut même qu'un pauvre homme avait vendu son habit et une femme sa ceinture pour avoir un

poteau. Comme on vit que par les menaces on ne gagnait rien on eut recours aux prières et à la persuasion, et l'on engagea les parens idolâtres des fidèles à les ramener au culte des dieux par les promesses les plus spécieuses et par toutes les raisons que l'amitié leur ferait imaginer : ceux-ci ne voulaient rien d'abord de leurs parens ou de leurs amis, sinon qu'ils souffrissent qu'on rayât leurs noms de dessus une liste où les chrétiens étaient marqués; quelques-uns y consentirent par ignorance ou par surprise; d'autres, sachant qu'on avait effacé leurs noms, demeurèrent tranquilles; mais le plus grand nombre fut de ceux qu'on trouva inflexibles. Alors l'officier, qui avait fondé toute l'espérance de sa fortune sur le succès de son entreprise, fit ressentir à ces fervens chrétiens tout ce que la brutalité d'un homme furieux est capable d'inventer : on exposa les dames les plus qualifiées dans des états à les couvrir de confusion; on remarquait parmi ces illustres matrones une princesse Julie de Tamba, sœur du roi Jean Naytondono, laquelle s'étant exercée dans toutes les pratiques d'un long et saint veuvage, pendant lequel Dieu l'avait élevée à une très sublime contemplation, bénit le Seigneur de lui avoir enfin fait trouver l'occasion qu'elle désirait depuis tant d'années de lui donner des preuves de son amour. L'officier ne fit pourtant mourir personne, soit qu'il n'en eût pas l'ordre ou qu'il voulût se faire hon-

neur d'avoir sans effusion de sang fait changer de religion à une partie des chrétiens.

De Méaco le même officier alla à Ozaca, où à son arrivée, ayant fait publier que le lendemain il ferait main basse sur tous ceux qui ne se soumettraient pas aux édits, on lui vint dire de grand matin que plus de trois cents personnes attendaient dans une place qu'on les fît mourir, et qu'à leur tête était un jeune prince de la maison d'Arima avec la princesse son épouse : il crut que s'il venait à bout des enfans le reste obéirait peu à peu; il en fit enfermer et fouetter cruellement un grand nombre; mais ni ces mauvais traitemens, ni la faim qu'on fit souffrir à ces petits innocens ne furent capables de les ébranler. Ce fut dans ce même temps et à l'occasion de cette recherche qu'il arriva une chose dont les Hollandais ont prétendu conclure qu'il n'y avait pas tant à s'étonner de la constance des martyrs du Japon, et qu'on ne la devait attribuer qu'à cette fermeté d'âme qui fait le caractère de la nation. Un gentilhomme de la province de Déva, voyant qu'il ne pouvait éviter d'être arrêté sous peu de jours, et mettant ordre à ses affaires, s'avisa de demander à son fils, encore enfant, s'il aurait assez de cœur pour se laisser brûler : « Et vous, mon père, reprit l'enfant, que ferez-vous si l'on vous donne le choix de changer de religion ou d'être brûlé à petit feu? — Moi, dit le père, je choisirai d'être brûlé. — Et moi aussi, répon-

dit l'enfant.—Mais, repliqua le père, est-ce tout de bon? — Oui, mon père, repartit l'enfant, et je vous en donnerai toutes les assurances que vous souhaiterez. — Hé bien, reprit le père en lui mettant dans la main un charbon ardent, si tu as autant de courage que tu dis tiens ce charbon jusqu'à ce que je t'ordonne de le jeter. » L'enfant obéit, et se laissa brûler jusqu'aux os sans témoigner la moindre douleur. « Hé quoi! mon fils, s'écria le père en lui commandant de secouer ce feu, n'as-tu senti aucun mal? — Pardonnez-moi, mon père, repartit l'enfant; mais parce que je vous avais assuré que j'étais prêt à me laisser brûler pour ma religion il m'a semblé que c'était peu de chose au prix de ce que je me promettais de souffrir. » C'est ainsi que les Hollandais rapportent ce fait, dont toutes les circonstances ne sont pas vraisemblables; et ce pourrait bien être la même chose que ce que d'autres historiens racontent d'un enfant de Sacai; ce ne serait pas au reste le seul trait de l'histoire que j'écris qu'on trouverait défiguré dans le Journal des Hollandais, où assez souvent ils ne s'accordent pas avec eux-mêmes. Voici donc ce que je trouve dans des mémoires plus fidèles et plus exacts de l'enfant dont il est ici question : il n'avait que six ans; ayant entendu dire à son père qu'il fallait s'attendre à mourir bientôt, « Bon! bon! s'écria-t-il dans un transport de joie, nous serons martyrs! — Tu seras martyr!

reprit le père, et comment aurais-tu la patience d'endurer les tourmens dont on use à l'égard des chrétiens, toi qui ne saurais tenir un moment la main sur un fer chaud? — Vous verrez bientôt le contraire,» répliqua l'enfant. Aussitôt il prend les pincettes, les fait rougir dans le feu, et les allait reprendre à pleines mains lorsque son père et sa mère qui le regardaient faire lui prirent le bras : il se mit alors à pleurer, et on ne put l'apaiser qu'en lui disant qu'il serait martyr.

Cependant on transporta plusieurs familles des plus considérables d'Ozaca, de Sacai et de Méaco dans le nord du Japon, soixante et treize seigneurs ou gentilshommes, à la tête desquels était un roi d'Ava, dont je n'ai pu rien découvrir de particulier, et un frère aîné du saint martyr Paul Miki. Ce fut pour tout l'empire un grand spectacle de voir tant de seigneurs et de gentilshommes, tout couverts d'or et de soie, menés comme une chaîne de galériens de ville en ville, et condamnés à n'avoir plus d'autre demeure que les bois et les montagnes, ni d'autre compagnie que les bêtes sauvages. On pourra juger de ce qu'ils eurent à souffrir durant ce voyage par une lettre qu'un chrétien, qui les vit à Surunga, écrivit à un jésuite qui demeurait déguisé à Ozaca : « Le vingt-deuxième de la troisième lune (ce qui revient au 30 avril) j'allai voir les exilés, et je ne saurais vous dire combien leur vue m'inspira de dévotion et de confusion de moi-

même. Ils font leurs prières tous ensemble, et ils ne manquent pas un seul jour de faire en commun une heure d'oraison : ils ont formé entre eux une espèce de république, et chacun a son emploi et son office marqué. En arrivant ici ils couchèrent la première nuit sur la terre nue dans un grand magasin où on les enferma sous la clef; la nuit suivante on leur donna à chacun une natte : la nourriture répondait à la manière dont ils étaient couchés; mais ils se consolaient en s'entretenant continuellement des souffrances des saints martyrs. Un jour un des officiers qui les conduisaient leur avoua qu'il n'avait accepté son emploi qu'avec bien de la répugnance, sachant qu'ils étaient tous vieux guerriers et en réputation de bravoure; mais qu'il reconnaissait qu'il n'y avait rien à craindre de gens qui ont plus d'envie de souffrir qu'on n'en a de les maltraiter; que leur conduite prouvait invinciblement la vérité de leur religion, et que si les temps devenaient plus favorables il ne tarderait pas à l'embrasser. »

Un autre édit, qui fut porté dans le même temps et exécuté avec la dernière rigueur, priva l'église du Japon de presque tout ce qu'il lui restait de personnes de la haute noblesse : il portait que Juste Ucondono, le roi de Tamba, le prince Thomas, son fils, la princesse Julie, sa sœur, toutes leurs familles, Thomas Uquinda, un des plus grands seigneurs du royaume de Bugen, et beau-

coup d'autres personnes qualifiées, seraient menés à Méaco, et livrés par le gouverneur de cette ville capitale au gouverneur de Nangazaqui, pour être ensuite embarqués et transportés hors des terres de l'empire. Depuis les dernières années du règne de Tayco-Sama Ucondono avait mené une vie assez tranquille auprès du roi de Canga, son ami, et ne s'était point du tout voulu mêler des affaires de l'état : sa famille était composée de la princesse Juste, sa femme, de cinq petits princes, dont le plus âgé n'avait que seize ans, et d'une fille mariée à un grand seigneur du royaume de Canga, et très fervent chrétien.

Jean Naytondono, roi de Tamba, avait été dépouillé de son royaume par Nobunanga apparemment lorsqu'il suivit le parti du malheureux Cubo-Sama III, sur lequel Nobunanga usurpa l'empire, et il s'était retiré dans le Fingo avec le prince Thomas, son fils, qui passait pour un des plus braves cavaliers du Japon : ils y vivaient en grands seigneurs, et y honoraient la religion par une vertu vraiment héroïque et toujours soutenue. Ils suivirent à la guerre de Corée le célèbre Tsucamidono, roi de Fingo, et combattirent toujours sous sa bannière en qualité de simples volontaires. On proposa à Naytondono d'aller à la cour de la Chine en qualité de plénipotentiaire de Tayco-Sama pour y traiter de la paix : il répondit qu'il y consentait dans l'espérance qu'il

ferait connaître Jésus-Christ à l'empereur chinois et aux grands de ce vaste empire. Les relations n'en disent pas davantage sur cette négociation. Le roi Tsucamidono étant mort, et Canzugédono son successeur ayant allumé le feu de la persécution dans toutes les parties de ses états, on ne peut dire de quel secours le roi et le prince de Tamba furent à cette chrétienté persécutée pour la maintenir dans sa première ferveur. Canzugédono osa bien les menacer, mais il trouva qu'il avait affaire à des princes que rien n'était capable d'ébranler, et à qui l'on ne pouvait faire un plus grand plaisir que de les pousser à bout. « La persécution va toujours croissant, écrivait le saint roi au P. Pasio, et nous sommes en fort grand nombre disposés à donner notre sang pour la cause de Dieu. Quant à moi je crois que ceci ne finira pas sitôt, et je pense que le Seigneur veut que nous ayons quelque occasion de souffrir pour son saint nom : si cela arrive nous aurons la consolation de marcher sur les pas de ces anciens martyrs, qui ont fait la gloire de l'Eglise et qui l'ont cimentée de leur sang. Priez pour nous, mon cher père, afin que nous persévérions jusqu'au bout. Qui l'eût cru que notre chère patrie dût être assez heureuse pour donner des martyrs à Jésus-Christ, et que de misérables pécheurs comme nous dussions entrer des premiers dans la lice! Cette seule pensée me remplit d'une allégresse extrême, et me fait verser des larmes en

abondance dans le souvenir des bontés ineffables de Dieu à mon égard. »

Le bruit de cette nouvelle proscription d'Ucondono et de la maison royale de Tamba surprit bien du monde; mais la joie avec laquelle ces princes quittaient leurs grands établissemens n'étonna que ceux qui ne les connaissaient point, et qui ne savaient pas ce que c'était que les chrétiens. Le roi de Bugen, Jecundono, disait un jour qu'Ucondono ne lui avait jamais paru plus grand que dans les deux occasions où il avait tout sacrifié à sa religion; il lui écrivit même une lettre dans laquelle il ne semblait plaindre que le régent, qui se perdait d'honneur en traitant de la sorte une personne de ce mérite. Il ajoutait à la louange des missionnaires bien des choses qui faisaient voir qu'il était entièrement revenu en leur faveur.

Cependant toute la troupe des confesseurs de Jésus-Christ s'étant jointe ils marchèrent vers Méaco : ils étaient à pied, et la saison était très rude; les princes allaient les premiers pour reconnaître les chemins et découvrir les précipices que la neige leur cachait. Le gouverneur de Méaco, apprenant qu'ils étaient à Sacomoto, et appréhendant une émeute des chrétiens de la capitale, leur envoya dire de n'aller pas plus loin, et d'attendre dans ce bourg les ordres du régent : il s'y rendit lui-même en diligence, et commença par leur déclarer qu'il était encore temps de se garantir des malheurs qui les menaçaient; qu'ils

se consultassent et qu'ils répondissent nettement s'ils ne voulaient pas adorer les dieux de l'empire. Les princes, le regardant de travers, lui demandèrent s'il savait bien à qui il faisait une pareille proposition : le gouverneur parut interdit, et se retira. Au bout de trente jours l'ordre arriva de les envoyer tous à Nangazaqui : on offrit aux femmes de les laisser à Méaco ; mais il n'y en eut pas une qui accepta cette offre, et toutes partirent avec leurs pères et leurs maris. On assure que quelques jours après leur départ un courrier de l'empereur arriva à Sacomoto avec un ordre secret de proposer à Ucondono de s'aller enfermer dans Ozaca ; car Fidéïory s'ennuyait fort de sa longue minorité, qui dégénérait tous les jours de plus en plus en esclavage, et il se promettait qu'ayant Ucondono à son service il ne lui serait pas fort difficile de ranger son tuteur à la raison. Mais le courrier arriva trop tard, et l'empereur manqua son coup : d'ailleurs il n'y a nulle apparence qu'Ucondono eût voulu s'engager dans une guerre de cette nature ; depuis plus de vingt ans il ne pouvait plus goûter que les affaires de son salut, et le fils d'un usurpateur n'étant guère un prince plus légitime qu'un autre usurpateur il y a bien sujet de croire qu'il les eût laissés vider entre eux leur querelle. Quoi qu'il en soit les exilés furent reçus à Nangazaqui, où le culte chrétien était encore assez toléré avec toute la magnificence et la solennité dont les fidèles de cette grande

ville purent s'aviser, et l'on peut dire que le séjour qu'ils firent parmi ces chrétiens ne servit pas peu à leur inspirer ce courage et cette constance qui a produit tant de héros. Pour donner à juger quels hommes c'étaient que ces illustres bannis je rapporterai deux lettres qui nous sont restées du prince Thomas de Tamba : il écrivit la première aux chrétiens de Cumamoto tandis qu'il était enfermé dans une forteresse du Fingo, où l'on mettait sa constance à toutes sortes d'épreuves. On ne peut la lire sans se représenter un S. Paul dans les fers écrivant aux premiers fidèles : « J'eus bien du chagrin, mes très chers frères, lorsque j'appris que la persécution avait fait quelques infidèles; mais la fidélité du plus grand nombre me consola. Oh! que j'aurais de joie d'être parmi eux s'ils ont le bonheur de mourir martyrs! Je baiserais le sang qu'ils verseraient pour Jésus-Christ, et je les prierais de demander au divin Sauveur la même grâce pour moi. Je vous fais à tous cette prière, mes très chers frères, et c'est avec d'autant plus de confiance que je reconnais plus visiblement mon indignité. Je suis ravi que ces généreux confesseurs aient quitté toutes leurs possessions; mais je n'en suis point surpris : se peut-il trouver des hommes assez insensés pour préférer à un Dieu de vaines richesses! Que ceux qui nous en dépouillent nous rendent un grand service! car enfin que nous ôtent-ils que nous ne devions

quitter un jour? et n'est-il pas certain que ce sont ces biens périssables qui sont le plus grand obstacle à notre salut? Je regarde ceux qui sacrifient leurs trésors temporels à l'acquisition des éternels comme de sages usuriers, lesquels donnent de la boue pour de l'or : autrefois je tâchais d'exercer ce salutaire trafic en m'occupant tout entier de la prière et de la fréquentation des sacremens; mais cela ne suffisait pas, et je gâtais même tout par ma tiédeur: aujourd'hui j'espère suppléer à ce défaut par le martyre. On dit que vous n'êtes pas assez fervens pour mériter que Dieu accepte le sacrifice de votre vie; que sera-ce donc de moi qui suis bien plus lâche que vous tous! J'ai pourtant un secret pressentiment que Dieu ne rejettera pas mes désirs, et que je serai martyr.

« Ce n'est pas à moi à vous donner des avis, mais je vous conjure comme mes frères et nos chers fils en la foi de mettre sous les pieds tout ce qui est terrestre : vous pouvez vous souvenir de ce que nous avons souvent dit dans nos conférences que de négliger les biens du ciel pour courir après ceux de la terre c'est renverser l'ordre naturel des choses; or l'homme sage, encore plus le chrétien, est amateur de l'ordre. Songez aussi que nous voici au temps de l'épreuve : c'est à coups de ciseau que d'une pierre brute on en fait une pierre propre à bâtir; c'est par le feu et par le moyen du marteau qu'on donne au fer la forme qui lui convient : Jésus-Christ pour

construire l'édifice spirituel de son église en a usé de la même manière ; c'est par le feu des tribulations qu'il a éprouvé et sanctifié ceux qu'il a voulu y faire servir de base et de fondement. Montrons-nous dignes, mes chers frères, d'être de ce nombre : Dieu n'aurait point permis que nous fussions attaqués s'il n'avait dessein de nous couronner. Quant à moi on ne peut avoir plus d'assauts à essuyer que j'en ai eu depuis que je suis ici : on me représentait ma jeunesse, ma naissance, mes services, ce que je devais à mes enfans, les affreux périls auxquels je m'exposais ; jugez si, n'ayant personne avec moi pour m'animer et pour me fortifier, je n'ai pas eu besoin d'une protection toute particulière du ciel ! Enfin depuis quelque temps on me laisse plus en repos, et je vois bien qu'ils désespèrent tous de me vaincre ; aussi celui que Dieu secourt si puissamment est-il invincible. Mais ce n'est pas assez d'être sorti une ou deux fois victorieux du combat ; la récompense n'est donnée qu'à celui qui persévérera jusqu'à la fin ; ne vous lassez point de demander pour vous et pour moi cette sainte persévérance. »

La seconde lettre du prince de Tamba n'est pas moins édifiante que la première ; elle est adressée au provincial des jésuites :

« J'ai reçu de votre paternité plusieurs lettres remplies d'une sagesse toute divine, et nous en avons tous été merveilleusement animés à la constance. Grâces infinies soient rendues au souve-

rain du ciel et de la terre; rien jusqu'ici n'a été capable d'ébranler ma foi ; c'est du meilleur de mon cœur que je fais à mon Dieu le sacrifice de mes biens, de ma femme, de mes enfans, de ma vie : je reconnais même avec sincérité que ce sacrifice que je fais de tout ce que je suis et de tout ce que je possède est l'ouvrage de la grâce beaucoup plus que le mien; et bien loin de vouloir que le Seigneur m'en sache aucun gré je lui en suis obligé comme d'une des plus grandes faveurs que j'aie reçues de sa libéralité. Quelle langue, mon cher père, peut exprimer, quelle imagination peut se représenter une si excessive miséricorde envers de misérables créatures comme nous, et surtout envers moi, qui l'ai offensé en tant de manières, et qui l'offense encore dans le temps même qu'il me prodigue ses biens! Il y a long-temps que, faisant réflexion sur la multitude de mes péchés, je me disais à moi-même qu'il n'est presque pas possible que je sois sauvé si ce n'est par la voie du martyre. Grâce au Dieu éternel m'y voici dans cette voie la plus sûre pour aller au ciel, et depuis tant d'années l'objet de tous mes vœux! Je vous conjure, mon très cher père, au nom de notre commun roi et seigneur, enseignez-moi ce que je dois faire pour me préparer comme il faut au combat; aidez-moi encore à le remercier d'une grâce dont la seule pensée me tire les larmes des yeux; c'est de m'avoir délivré des embarras et des écueils de la

cour : quand la perte de mes biens ne me procurerait que ce seul avantage je serais assez récompensé. Il ne faut qu'avoir été quelque temps comme moi à la cour de Surunga pour reconnaître que jusque dans les fers on est plus libre qu'auprès des grands de la terre. » Voilà quels étaient les sentimens d'un prince élevé dans les armes, à la vigueur de son âge, chargé d'une nombreuse famille, d'une bravoure et d'un mérite à prétendre aux plus grands honneurs.

Le Cubo-Sama ayant par de si grands éclats montré qu'il ne voulait plus rien ménager avec les chrétiens les princes idolâtres crurent pouvoir donner une libre carrière à l'animosité qu'ils avaient conçue contre le christianisme; toutefois Taydono, roi d'Aqui et de Bungo, et seigneur de Firoxima, fit alors quelques actions qui firent connaître que la politique avait plus de part à son procédé qu'une véritable haine contre la religion : ce prince avait à sa cour un gentilhomme qu'il aimait et qu'il espéra d'abord engager par douceur à dissimuler du moins sa religion; il le combla de caresses, et lui fit les promesses les plus séduisantes; mais ce fut inutilement. Enfin il eut recours à ce stratagème : il lui fit dire qu'il eût à envoyer le plus jeune de ses deux enfans pour être contraint par la rigueur des supplices à obéir aux édits. Quelque temps après on lui demanda son aîné et puis sa femme; on lui déclara ensuite que tous avaient

porté la peine de leur opiniâtreté, et qu'il était temps qu'il pensât sérieusement à lui-même. Cette nouvelle, bien loin de l'intimider, ne fit qu'augmenter l'impatience qu'il avait d'aller au ciel, où il espérait rejoindre sa famille : il se rendit au palais dans ces sentimens; mais il fut bien étonné de n'y recevoir que des louanges, et d'y retrouver sa femme et ses enfans, qui, ayant témoigné une fermeté égale à la sienne, n'avaient reçu que des traitemens dignes de leur vertu.

Un autre courtisan ne fit pas moins paraître de constance, et n'éprouva pas de moindres effets de l'équité du prince. Il y avait long-temps que Taydono l'exhortait à changer de religion : un jour il lui fit dire qu'il irait dans peu le trouver, et qu'il songeât à le satisfaire sur ce qu'il savait qu'il souhaitait de lui. Le chrétien déclara que sa réponse était toute prête : dès qu'il fut averti que le roi venait il se mit à l'entrée de sa maison seul, sans armes, et du plus loin qu'il aperçut le prince il se jeta à genoux en s'écriant : « Seigneur, je suis chrétien; je veux vivre et mourir chrétien : vous êtes le maître de mes biens et de ma vie; mais vous n'avez aucun pouvoir sur ma religion. » Ce gentilhomme avait un fils âgé de neuf ans : cet enfant n'eut pas plus tôt aperçu son père dans la posture que j'ai dit qu'il vint le joindre en criant de toute sa force qu'il était chrétien. Ce spectacle qui commençait à attendrir le monde devint encore bien plus touchant

par la vue de la mère et de la femme de ce fervent chrétien, qui coururent se jeter aux pieds du prince, et faire la même protestation. Taydono, qui s'était beaucoup contraint, ne put alors retenir ses larmes; il les releva tous avec bonté, leur donna mille témoignages d'estime, et se retira. Enfin ce prince, trouvant partout dans ses principaux officiers la même résistance aux volontés du régent prit le parti de les laisser en repos, et dit même un jour qu'il s'estimait heureux d'avoir à son service de si braves gens.

Ceux qui commandaient pour Taydono dans le Bungo y firent cependant quelques martyrs. Une femme de condition, nommée Maxence, y fit surtout admirer son courage : après qu'elle eut souffert avec son mari et son beau-frère bien des tourmens et bien des affronts, les deux frères ayant été condamnés au feu, on la mena la corde au cou pour assister au supplice, afin de voir si l'horreur de ce genre de mort ne l'intimiderait point; mais tout le contraire arriva : Maxence ne put voir les deux martyrs chanter au milieu des flammes les louanges du Seigneur sans se sentir émue jusqu'au fond de l'âme, et il fallut la retenir de force pour l'empêcher d'aller embrasser ces illustres mourans à travers les brasiers ardens qui les consumaient. Après qu'ils eurent expiré comme on voulut encore tenter sa constance pour toute réponse elle se fit un bandeau de ses cheveux, se jeta à genoux aux pieds des

soldats qui la conduisaient, et leur présenta sa tête, qui fut coupée dans l'instant. On réduisit les trois corps en cendres; mais à la faveur des trois brillantes étoiles qui parurent la nuit sur le lieu de l'exécution les fidèles recueillirent quelques ossemens qui avaient échappé aux gardes. Ce ne fut pas le seul prodige que Dieu opéra pour affermir la foi de ces chrétiens persécutés: plusieurs eurent des avertissemens du ciel pour se préparer au martyre; d'autres après avoir été décapités furent entendus prononçant distinctement à diverses fois les noms sacrés de Jésus et de Marie; quelques-uns furent honorés du don de prophétie. Le feu roi d'Arima en mourant avait prédit bien des choses touchant la persévérance ou l'infidélité de ses sujets, et l'événement vérifia en tout sa prédiction; mais la plus grande merveille était de voir dans des néophytes cette ardeur de mourir et cette fermeté au milieu des supplices.

Le roi d'Arima continuait la persécution; mais enfin après avoir fait mourir et dépouillé de leurs biens les premiers de la cour il désespéra de venir à bout de son entreprise. Alors Dieu permit qu'il commençât à se faire justice à lui-même de tant d'excès abominables, dans lesquels il s'était laissé entraîner : il écrivit au régent qu'il ne pouvait se résoudre à vivre le reste de ses jours parmi les ennemis irréconciables des dieux de l'empire, et qu'il le priait de le transférer à un

autre royaume. Il ne doutait pas que son alliance avec ce prince et son zèle pour les camis et les fotoques ne lui fissent obtenir un des plus beaux royaumes du Japon : mais il se trompa; le sien fut donné à Fascengava, qui par là se vit de simple artisan devenu le plus puissant de l'empire après la famille du Cubo-Sama. Suchendono n'eut en dédommagement que le Fiunga, petit état si on le compare à ce qu'il perdait : il l'accepta néanmoins dans la crainte de n'avoir rien du tout. Il s'embarqua peu de temps après avec tous ses trésors, dont une partie périt sur mer. On dit qu'il sentit bien alors que Dieu le frappait; mais on n'ajoute point qu'il se soit converti, et s'il reconnut qu'il était pécheur il y a apparence que ce fut comme Caïn et comme Saül pour commencer dès cette vie son enfer.

Sur ces entrefaites un navire portugais étant entré dans le port de Nangazaqui le capitaine crut qu'en faisant quelque présent au Cubo-Sama il obtiendrait la grâce des exilés : mais Fascengava fit manquer le coup, et le 25 octobre tous ceux qui devaient sortir du Japon eurent ordre de se tenir prêts à s'embarquer. Le roi de Tamba et Ucondono avec leurs familles s'y étaient disposés par les exercices spirituels de S. Ignace et par quantité de bonnes œuvres, qui laissèrent dans l'esprit des fidèles une grande idée de leur vertu : pour les missionnaires, se voyant sur le point d'abandonner leur troupeau, et ne pouvant

sortir de Nangazaqui, où ils étaient gardés à vue, tout ce qu'ils purent faire ce fut de prendre des mesures pour retourner au Japon dès l'année suivante, comme ils firent la plupart, déguisés en mille manières différentes; il y en eut même près de trente de la compagnie de Jésus et quelques-uns des autres ordres qui échappèrent à la recherche des commissaires, et qu'on ne put trouver pour les conduire à Nangazaqui. D'un autre côté les chrétiens de cette grande ville par un zèle un peu indiscret ne contribuèrent pas peu à presser l'embarquement de ceux dont ils auraient voulu empêcher le départ au prix de tout ce qu'ils possédaient; car sans faire réflexion qu'on examinait toutes leurs démarches, et que le moindre soupçon suffisait pour les rendre criminels, ils tinrent de fréquentes assemblées pour délibérer sur les moyens de conserver la religion, firent des processions générales pour apaiser la colère du ciel, et dressèrent des réglemens où la prudence ne fut pas toujours consultée. Fascengava, qu'on avait soin d'informer de tout, n'eut garde de se taire sur une conduite si peu sage; il dépeignit au régent Nangazaqui comme une ville dont les chrétiens étaient absolument les maîtres, et où ils se trouvaient en état de tout entreprendre. Le régent prit feu à ce récit, et sur l'heure l'ordre fut donné d'embarquer sans délai tous ceux contre qui l'édit de bannissement avait été porté : cet

ordre leur fut signifié, comme je l'ai déjà dit, le 25 octobre, et le 27 on les conduisit tous sur le bord du rivage, où en attendant l'embarquement on les logea dans de méchantes cabanes de jonc. Le P. Diégo de Mesquita y étant tombé malade on demanda permission de le porter à la ville pour y être traité; mais elle fut refusée, et ce missionnaire mourut là sans aucun secours, mais dans des transports de joie qui, ne pouvant venir que de l'esprit consolateur, furent regardés comme un avant-goût du bonheur qui l'attendait dans le ciel. Nous ne savons rien de particulier de la vie de ce religieux, sinon qu'il fut le conducteur de l'ambassade de Rome; mais les relations du Japon n'en parlent jamais que comme d'un des ouvriers de cette Eglise qui y avaient rendu les plus grands services.

Ce qui retardait le départ des confesseurs de Jésus-Christ c'est qu'il ne se trouvait point assez de bâtimens pour tant de monde; enfin on les obligea de monter trois jonques de la Chine assez mal équipées. Le roi de Tamba et Ucondono avec toutes leurs suites, tous les religieux augustins, dominicains, franciscains et vingt-trois jésuites s'embarquèrent sur un de ces bâtimens, et prirent la route des Philippines; soixante et treize jésuites et beaucoup de Japonnais sur les deux autres navires tournèrent du côté de Macao, où ils arrivèrent heureusement en peu de

quelle ils se voyaient réduits comme leur gloire; qu'ils ne changeraient pas leur exil pour tous les empires du monde, et qu'ils voulaient vivre et mourir en exilés; enfin que, n'ayant jamais rien fait pour le service du roi d'Espagne, il n'était pas juste qu'ils possédassent ce qui devait être la récompense de ceux qui auraient bien servi leur prince. Tous les autres exilés auxquels on fit les mêmes offres marquèrent le même désintéressement, ce qui fut pour les Espagnols d'un grand exemple.

Il n'y avait guère qu'un mois que les confesseurs de Jésus-Christ étaient à Manille lorsque la joie publique, qui durait encore, fut enfin troublée par la maladie d'Ucondono. Ce grand homme fut d'abord saisi d'une fièvre continue, qui en peu de jours fit désespérer de sa vie: dès qu'il sut le danger où il était il fit appeler son confesseur, et après lui avoir témoigné la joie qu'il avait de mourir exilé pour Jésus-Christ il lui ajouta : « Je ne recommande ma famille à personne : ils ont l'honneur aussi bien que moi d'être proscrits pour la foi ; cela leur doit suffire. » Il parla de la même manière à sa femme et à ses enfans : « Quelle comparaison, leur dit-il, du service des hommes au service de Dieu ! J'ai toute ma vie et dès l'enfance la plus tendre fait la guerre pour le service des empereurs, j'ai blanchi sous le casque, j'ai plus souvent endossé la cuirasse que je n'ai vêtu la robe de

soie; mon épée n'est pas demeurée dans le fourreau tant qu'il y a eu occasion de la tirer : quel a été le fruit de tant de travaux? vous le voyez. Mais au défaut des hommes Dieu ne m'a pas manqué; dans le temps de ma plus haute élévation me suis-je vu plus honoré et dans une plus grande abondance que je suis ici? Et qu'est-ce encore que cette prospérité passagère au prix de ce qui nous attend dans l'éternité! Que je ne voie donc point couler de larmes si ce n'est de joie : il y a plus de raison de me féliciter que de me plaindre, et moi-même je ne saurais vous plaindre, vous laissant à la garde d'un Dieu dont la bonté n'a point de bornes. Le malade fit ensuite son testament, qui fut comme celui du saint homme Tobie ; aussi n'avait-il comme cet autre chef d'une famille exilée que des vertus et de grands exemples à laisser à ses enfans. Il conclut tout ce qu'il avait à leur dire par déclarer qu'il désavouait dès à présent pour être de sa race quiconque dans la suite se démentirait de la fidélité qu'il devait à Dieu. Il mourut dans ces sentimens le 5 février 1615 après avoir reçu les sacremens de l'Eglise avec une piété et dans des transports de l'amour divin qui donnèrent à connaître jusqu'à quel point le feu de la charité embrasait son cœur.

Sa mort, qui fut annoncée par le son de toutes les cloches de la ville, mit en deuil les grands et les petits : il semblait que chaque particulier eût

perdu son père, et l'on n'entendait de tous côtés que des gens qui disaient en gémissant : *Est-il possible que le saint soit mort! Ah! nous ne méritions pas de le posséder!* Le gouverneur surtout paraissait inconsolable. Pour charmer un peu sa douleur il s'appliqua à faire à cet illustre défunt les plus magnifiques obsèques qu'il put imaginer : on l'exposa d'abord dans une grande salle sur un lit de parade, où le commissaire du saint office, suivi de presque tous les religieux de la ville, vint lui baiser les mains : le peuple y courut ensuite en foule, et il n'y eut personne qui ne voulût lui baiser les pieds. Le jour marqué pour les obsèques étant venu le gouverneur et les auditeurs du roi levèrent le corps et le portèrent jusqu'à la rue, où ils le livrèrent aux confrères de la miséricorde parce qu'Ucondono avait été de cette société à Méaco et à Nangazaqui. En approchant de l'Eglise du collége, qui était toute tendue de soie et ornée d'emblèmes et de devises, le commissaire du saint office et les supérieurs des religieux reçurent le corps, et le portèrent sur leurs épaules jusqu'au grand autel, devant lequel il fut placé comme confesseur de Jésus-Christ. Ce fut le chapitre de la cathédrale qui fit le service, et le recteur du collége prononça l'oraison funèbre. Quand il fut question de le mettre en terre le clergé ne voulut point souffrir qu'aucun laïque y mît la main, et ce furent les chanoines qui lui rendirent ce dernier

devoir. On lui fit ensuite dans la cathédrale et dans toutes les communautés des services solennels : les PP. augustins en firent un second au collége des jésuites, et partout on prononça l'éloge du défunt. On ne pouvait se lasser d'entendre parler de ce grand homme, et pour contenter la piété des fidèles il fallut imprimer tout ce qu'on put recueillir des actions de sa vie. Tout cela néanmoins ne consolait point les parens d'Ucondono, ni le roi de Tamba, qui perdait le meilleur ami qu'il eût au monde, son frère d'armes et le compagnon de presque tous ses travaux : il est vrai qu'ils étaient tous hors d'eux-mêmes en faisant réflexion à la manière dont les Espagnols en usaient à leur égard ; mais ce n'était pas sur la terre qu'ils devaient trouver leur véritable consolation. Don Juan de Sylva, ne pouvant leur faire accepter des terres ni des rentes, leur assigna, et à tous les autres exilés, chacun selon sa qualité, de bonnes pensions sur le trésor royal, et en ayant rendu compte à sa majesté catholique il en reçut une lettre de remerciemens comme d'un des plus signalés services qu'il eût rendus à la couronne d'Espagne.

Tandis que les Philippines et Macao profitaient avec joie de ce que le Japon rejetait sans en connaître le prix les ennemis du nom chrétien, se répandant de tous côtés dans les provinces de l'empire, allaient démolissant les maisons des missionnaires, renversant les églises et profanant

les autels : mais comme malgré les soins de Fascengava il était resté au Japon un assez bon nombre d'excellens ouvriers, qu'il continuait à en arriver de nouveaux, soit d'Europe, soit des Indes, et qu'une bonne partie de ceux qui en étaient sortis avec l'habit de leur ordre ne tardèrent pas à y retourner déguisés en marchands, en soldats, en matelots et en esclaves, on peut dire que jamais les fidèles Japonnais ne furent moins destitués de secours spirituels que les six ou sept premières années qui suivirent le bannissement de leurs prédicateurs.

Cependant le nouveau roi d'Arima voulut avoir l'honneur de commencer la ruine du christianisme par la réduction des peuples qui lui étaient soumis, et il s'y prit de manière à faire croire qu'il aimait mieux n'avoir point de sujets que d'en avoir qui fussent chrétiens : dix mille hommes bien armés, divisés en trois corps, dont Fascengava commandait le principal, entrèrent en même temps dans le pays par trois différens endroits; dès qu'ils arrivaient dans une ville les commissaires royaux se faisaient dresser des tribunaux dans les places publiques; on y citoit les chrétiens les plus connus. L'appareil des supplices était capable d'intimider les plus hardis; mais rien n'ébranlait des gens qui comptaient les occasions de souffrir parmi les événemens les plus heureux de leur vie. On passa donc des menaces à l'exécution : les tribunaux des com-

missaires étaient au milieu d'un grand espace palissadé ; à mesure qu'on appelait les chrétiens par leur nom on les faisait entrer, on les prenait avec des crochets de fer par les oreilles, on les traînait par les cheveux, on les jetait par terre, on les foulait aux pieds, enfin on déchargeait sur eux de si cruelles bastonnades que plusieurs en demeuraient demi-morts : ce qui irritait les juges et les bourreaux c'est que ces généreux chrétiens ne paraissaient pas sensibles à leurs coups, et que ceux qui étaient dans l'attente d'un pareil traitement faisaient tout retentir de leurs chants d'allégresse et des louanges qu'ils donnaient au Dieu des chrétiens. Parmi les divers supplices qu'on mit en usage pour ébranler ces invincibles soldats de Jésus-Christ un des principaux, et celui auquel on s'attacha le plus, fut de leur fracasser les jambes entre deux pièces de bois. Tous demeurant constans on en fit mourir quelques-uns dont les corps, hachés en pièces et les têtes exposées sur le haut des palissades, furent laissés pour servir de pâture aux oiseaux du ciel : on choisit aussi les plus apparens, et après leur avoir mis des bâillons à la bouche pour les empêcher de parler on publia qu'ils avaient renoncé la foi, et on les renvoya ; mais ils eurent dans la suite grand soin de désabuser le public de cette prétendue apostasie qu'on leur imputait faussement. Les relations font surtout mention de deux frères

nommés Pierre et Louis Goto, qui, publiant partout qu'ils n'adoreraient jamais d'autre Dieu que celui des chrétiens, furent une seconde fois arrêtés, et comme ils persistèrent à confesser Jésus-Christ ils eurent la tête tranchée.

Fascengava avait choisi son poste au port de Cochinotzu : ce fut là qu'on porta les plus grands coups, et que la vertu des fidèles triompha d'une manière plus éclatante de la cruauté du tyran. Fascengava s'aperçut bien d'abord qu'il avait affaire à des gens qui n'étaient pas aisés à réduire : il crut qu'il fallait laisser un peu ralentir cette ferveur; il fit diverses courses de côté et d'autre, et s'imaginant que le temps et l'horreur des supplices, dont le bruit s'était répandu de toutes parts, auraient rendu plus traitables les habitans de Cochinotzu il s'y transporta de nouveau : il y arriva le 20 novembre, et le jour suivant on l'avertit que soixante chrétiens, sans être appelés, s'étaient rendus dans une place publique où ils croyaient que se devaient faire les exécutions; que plusieurs avaient fait provision de cordes dans la crainte que les soldats n'en eussent pas assez pour les lier tous, et qu'ils attendaient fort tranquillement qu'on vînt les tourmenter. A cette nouvelle le roi, outré de dépit, protesta qu'il n'en aurait pas le démenti, et sur l'heure ordonna qu'on investît la place de trois rangs de soldats arquebusiers, arbalétriers et piquiers. Ces soldats furent bientôt suivis d'une

troupe de bourreaux armés de toutes sortes d'instrumens de supplices, et un moment après un officier nommé Gozaïmon parut sur une espèce de tribunal fort élevé pour présider à l'exécution.

Elle commença dans l'instant : on faisait venir les chrétiens cinq à cinq; on leur liait les bras derrière le dos, et on les jetait si rudement par terre que les uns en étaient dangereusement blessés, et que les autres avaient tous les os brisés, et à plusieurs le sang coulait par les yeux, le nez et les oreilles; d'autres restaient comme morts, et l'on ne concevait pas comment un seul pouvait vivre : après qu'on leur avait un peu donné le temps de respirer on les dépouillait et on leur liait de nouveau les bras, les mains et le cou; on les piquait ensuite avec des aiguillons; on les jetait encore par terre, et on leur foulait aux pieds le visage. En cet état les serviteurs de Dieu, rappelant tout ce qui leur restait de force, baisaient les pieds de ceux qui les traitaient avec tant de cruauté et d'ignominie. Enfin on les releva, et on les présenta à Gozaïmon, lequel, après avoir inutilement employé toute son éloquence à leur persuader d'abandonner un Dieu qui les abandonnait, disait-il, au pouvoir de ses ennemis, ordonna qu'on leur fît endurer un nouveau tourment, qui pour être une des plus horribles inventions de l'esprit de ténèbres n'en fut pas plus efficace : on les

et par conséquent le culte que vous leur rendez n'est pas si ancien que nous n'en sachions l'origine; il ne faut pas même remonter bien loin pour la trouver. Le Dieu que j'adore n'a point de commencement, et n'aura point de fin, et dès le moment que les hommes qui sont l'ouvrage de ses mains ont paru sur la terre ils l'ont adoré en esprit et en vérité : ainsi notre religion est aussi ancienne que le monde. Quant à ce qui concerne l'autorité de bonne foi y pensez-vous quand vous comparez vos bonzes à nos prêtres? Un homme de sens, et qui ne s'est pas entièrement bouché les yeux, doit-il mettre des hypocrites qui trompent le peuple en parallèle avec des gens à qui leurs plus grands ennemis ne peuvent disputer la gloire d'une austérité de vie qu'on a peine à comprendre, d'une charité qui leur a fait entreprendre des travaux immenses, et qui les a fait exposer à mille sortes de dangers pour nous procurer un bonheur éternel, d'un désintéressement qui va jusqu'au prodige? Les a-t-on jamais surpris dans le moindre déguisement ou donnant un mauvais conseil? A quoi s'aperçoit-on qu'ils ont fait quelque séjour dans une ville ou dans une province? n'y voit-on pas régner la paix et l'innocence à la place du trouble et des plus honteux désordres? Pour ce qui est de la doctrine et de la sagesse y a-t-il aujourd'hui dans l'empire un homme d'esprit qui ne regarde vos bonzes comme des

ignorans en comparaison des religieux d'Europe? Que savent vos prêtres, et que ne savent pas les nôtres? Il y en a un à la Chine qui est l'admiration de ce grand empire pour son habileté dans les mathématiques, qui corrige les livres et réforme tous les calculs de ces fameux mathématiciens que nous regardions comme des oracles; n'en avons-nous pas vus nous-mêmes à Méaco et à Ozaca qui faisaient voir à découvert tout ce que la nature a de plus caché? Nos philosophes ne sont-ils pas contraints de se taire devant eux, et qui d'entre nos plus célèbres docteurs a jamais pu trouver le même faible dans tous les articles de leur théologie? Enfin, seigneur, il n'y a persoune dans les cours d'Ozaca, de Méaco, de Surunga et de Jédo qui ne convienne que le Japon a changé de face depuis que ces religieux y ont mis le pied; qu'on y remarque et plus de politesse et plus de science; que les enfans y ont une éducation qu'ils n'avaient point auparavant, et que l'empire perd beaucoup en les perdant. »

Fascengava ayant su l'état déplorable où ce gentilhomme était réduit lui fit dire qu'il avait bien du chagrin de voir qu'un homme de condition comme lui se fût exposé à tant d'opprobres et de souffrances pour un entêtement si peu raisonnable. Araqui fit au roi une réponse qui ferma la bouche à ce tyran, lequel envoya ordre sur-le-champ à Gozaïmon de le remettre

à la torture. Le serviteur de Dieu a depuis avoué qu'il avait un peu appréhendé de ne pouvoir résister une seconde fois à de si cruels tourmens; mais que s'étant souvenu de quelques chrétiens de Facata, qui avaient été deux jours de suite pendus par les pieds à des arbres fort hauts, il s'était dit à lui-même : « Pourquoi ne pourrais-je pas souffrir aussi bien qu'eux? le secours du ciel n'est-il pas offert à tous? Enfin je n'ai point d'autre désir que de servir Dieu; a-t-il jamais manqué à ceux qui lui ont été fidèles? Il ajouta que depuis ce moment-là il n'avait presque rien senti. Après qu'on eut renouvelé toutes ses plaies le président se lassa, et commanda qu'on lui coupât la tête. Ce n'est pas ici, s'écria le généreux chrétien, ce n'est pas ici qu'il faut que je meure; menez-moi où les autres sont morts, et ne me privez pas au moins de la consolation de mourir en la compagnie de mes frères : je renonce à cette chimérique noblesse qui me procure toutes ces distinctions frivoles. Cependant Gozaïmon changea de sentiment, et renvoya le saint martyr chez lui.

De tant de courageux athlètes il n'y en a aucun dont on ne puisse rapporter des choses également édifiantes; mais les plus gros volumes n'y suffiraient pas : ce qui se faisait à Cochinotzu se faisait à Obama, à Arima, à Aria, à Ximabara et dans tous les lieux où passaient les troupes du roi,

et partout on trouvait la même constance. Dieu de son côté concourait par des effets surnaturels à relever la gloire de ceux qui lui sacrifiaient de si bon cœur leurs biens et leur vie. Un jeune gentilhomme ayant été pris à la guerre avait été fait esclave, et sanctifiait sa captivité par une vie très édifiante. On ne l'avait point appelé pour répondre de sa foi; mais il y était venu de lui-même, et malgré les soldats qui le repoussèrent plusieurs fois il s'était mis parmi ceux qu'on tourmentait le plus cruellement : il fut encore moins épargné que les autres; enfin comme il ne cessait de crier qu'il ne souffrait rien on lui coupa la tête. Un autre dans le moment qu'il expira à Arima fut vu de ses deux enfans, qui en étaient fort éloignés : l'aîné, qui n'avait que huit ans, s'étant mis tout à coup à pleurer on lui en demanda la cause; il répondit que son père venait de mourir. Le cadet qui était entre les bras de sa mère s'écria au même instant que son père allait au ciel.

En quelques endroits après qu'on avait coupé aux martyrs les jarrets et les doigts des pieds on les obligeait à monter en cet état certains degrés faits exprès, et comme ils tombaient à chaque pas on les faisait relever à grands coups de bâton jusqu'à ce qu'ils expirassent sous les coups. Il y eut un chrétien qui avant d'être exposé au supplice demanda aux bourreaux que s'il tombait entre leurs mains ils lui fissent endurer tous les

tourmens qu'ils pourraient imaginer : ses souhaits furent accomplis, et il mourut de ses blessures. Un autre, nommé Michel Ixinda, paraissant sur le point d'expirer, fut laissé sur la place, et il y demeura toute une nuit exposé à un froid des plus piquans. Le lendemain on le reporta chez lui, et il vécut encore cinquante jours. Etant sur le point de mourir il raconta que quinze jours après qu'il eut été tourmenté deux jeunes enfans parfaitement beaux s'étaient approchés de lui, et lui avaient fait goûter d'une liqueur très exquise dont il s'était trouvé parfaitement rassasié, et si fort dégoûté de tout autre aliment qu'il n'avait pu rien prendre depuis : effectivement on avait été surpris comment il avait pu vivre si long-temps sans aucune nourriture. Le roi d'Arima se disposait à pousser encore plus loin ses cruautés ; mais la guerre déclarée entre l'empereur et le Cubo-Sama l'obligea à mener toutes ses forces au secours du second, dont il était la créature.

La manière indépendante dont le Cubo-Sama gouvernait l'empire, et surtout la possession tranquille où il était depuis si long-temps de la Tense, qui a toujours été regardée comme le domaine des empereurs japonnais, avait presque fait oublier le fils de Tayco-Sama : en effet toutes les relations des missionnaires donnent sans difficulté le nom d'empereur au régent de l'empire, et c'est ce qui a fait intituler au P. Bartoli son

troisième livre de l'histoire du Japon *le règne de Dayfu-Sama,* laissant à ce prince son premier nom apparemment pour le distinguer des premiers Cubo-Samas, qui avaient succédé immédiatement aux dayris. Cependant cette manière de parler des missionnaires montre assez que ce fut l'usage au Japon, depuis la mort de Tayco-Sama, de donner le nom d'empereur à ce prince, qui se mit et se maintint toujours en possession de l'autorité suprême, dont il ne devait être que le dépositaire. Quoi qu'il en soit le Cubo-Sama, qui voyait son pupille en âge de sentir sa captivité, qui n'ignorait pas que ce jeune prince avait des créatures, et qui prévoyait qu'il ne fallait rien pour lui attacher tous les grands vassaux de la couronne, comprit que quand bien même son autorité serait assez affermie pour se maintenir dans la souveraine puissance s'il voulait assurer l'empire à sa famille il ne fallait laisser aucun compétiteur au roi de Quanto son fils; il se détermina donc à lever le masque. Ce fut sur la fin de cette année qu'après plusieurs tentatives inutiles pour avoir l'empereur en sa puissance, après bien des intrigues que l'impératrice mère, une des plus habiles femmes de son siècle, déconcerta, ne trouvant plus d'autre parti à prendre que d'en venir à la force ouverte, il leva des troupes. Son armée était fort belle; mais Ozaca, d'où la cour ne sortait point, passait pour imprenable, et l'on y était sur ses gardes : le Cubo-Sama

crut enfin avoir trouvé une occasion de s'en emparer.

L'empereur avait bâti un magnifique temple près de Méaco, et il avait projeté d'assister en personne à la consécration de ce grand édifice. Le régent s'imagina que donnant un prétexte aux levées de troupes qu'il faisait de tous côtés Fidéïory ne se défierait de rien, et suivrait son premier projet : il se trompa ; on n'eut pas le moindre doute à Ozaca sur le sujet qui le faisait armer, et le voyage de Méaco fut rompu. Le Cubo-Sama vit bien alors qu'il n'y avait plus moyen de se cacher; il continua ses préparatifs, manda ses vassaux, et alla brusquement investir Ozaca. On regarda cette entreprise comme un coup de désespoir, et il n'y eut personne qui ne crût ce prince perdu. Mais on ne savait pas tout : le gouverneur de la ville impériale était gagné, et ce fut par l'habileté de l'impératrice mère que la trahison fut découverte. Le régent voyant son coup manqué pensa à décamper, et pour le faire avec honneur il proposa un accommodement, qui fut accepté : mais on vit bien que ce n'était que pour mieux se disposer de part et d'autre à la guerre ; en effet peu de temps après elle fut déclarée dans les formes. L'empereur sortit d'Ozaca, et tint la campagne avec une armée de deux cent mille hommes. Le Cubo-Sama avec des forces pour le moins aussi grandes s'approcha de lui, et tout le Japon s'ébranla pour terminer une querelle

qui devait rendre enfin le calme à cet empire, continuellement déchiré de guerres intestines depuis plus d'un siècle.

L'armée impériale tirait sa subsistance de la ville de Sacai ; le régent en fit le siége, la prit et la réduisit en cendre. Il alla ensuite se mettre en bataille devant l'empereur, qui couvrait Ozaca : après plusieurs petits combats, où les impériaux eurent toujours l'avantage, le premier jour de juin on en vint à une action décisive : d'abord l'armée rebelle fut fort maltraitée; les premiers rangs furent enfoncés; le désordre se communiqua au corps de bataille, et le tyran ne combattait plus que pour avoir l'honneur de mourir les armes à la main ; mais par un de ces revers de fortune que toute la prudence humaine ne saurait parer les choses changèrent de face en un moment. L'empereur était demeuré à Ozaca pour tenir cette grande ville dans le devoir par sa présence. Savandono, qui commandait l'armée, voyant la victoire presque assurée, crut être obligé de céder à son maître la gloire de vaincre, et lui envoya un officier pour lui rendre compte de l'état des choses. Fidéïory sur-le-champ se transporta aux premiers rangs, et les troupes, reprenant une nouvelle vigueur à la vue de leur souverain, allaient achever de mettre en déroute leurs ennemis lorsqu'Ozaca parut tout en feu. On n'a jamais bien su les auteurs de cet incendie; ce qui est certain c'est que l'empereur ayant

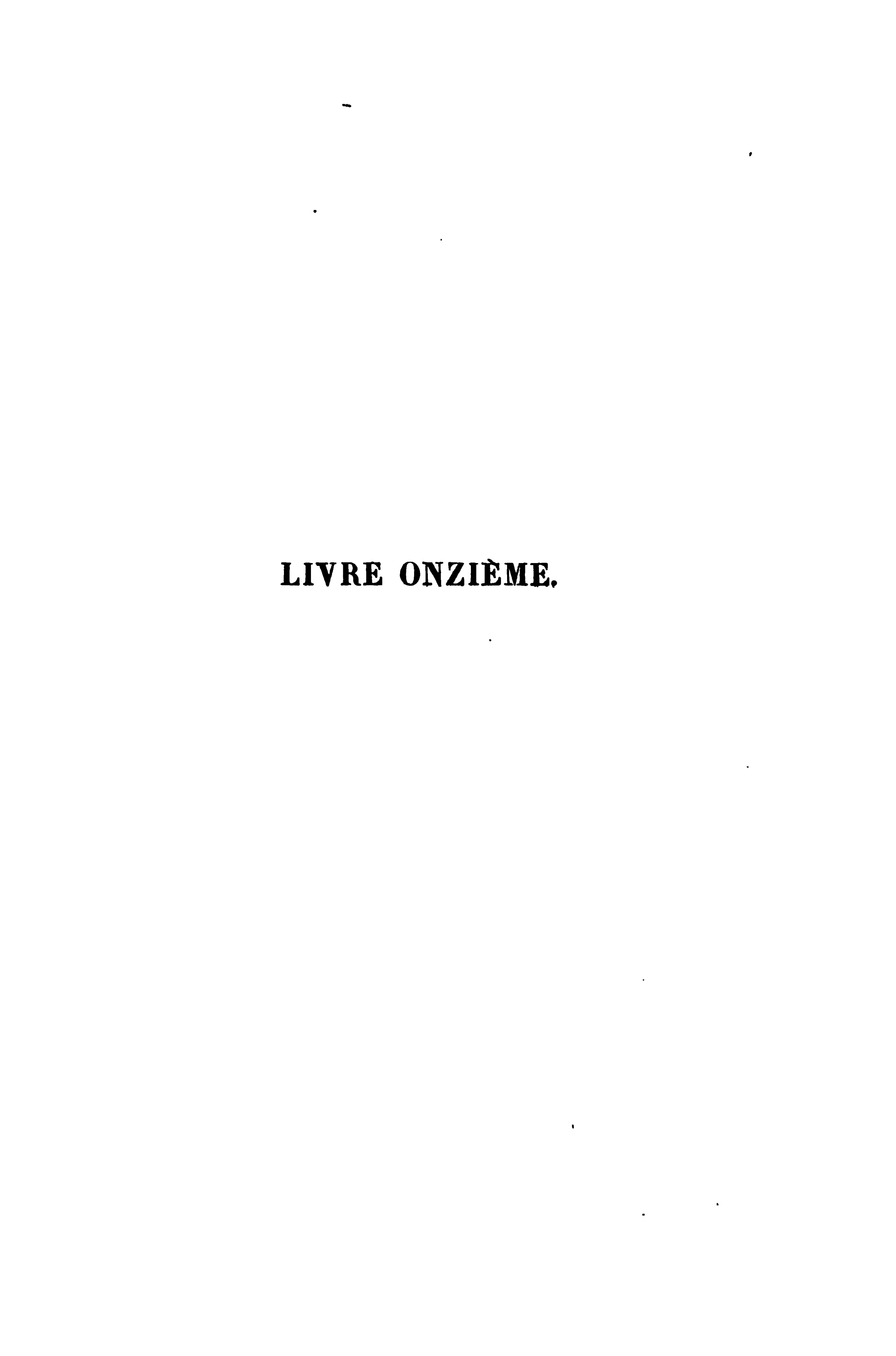
tourné dans ce moment du côté de la capitale pour mettre sa mère, sa femme et ses trésors en sûreté une partie des troupes le suivit. Cela ne se put faire sans causer un grand dérangement, et toute cette armée victorieuse demeura immobile comme si les armes lui fussent tombées des mains. Le Cubo-Sama était trop habile pour ne pas seconder la fortune qui se montrait si favorable, et il ne lui fut pas difficile de venir à bout de gens qui ne se défendaient presque point. Il passa pour certain qu'il était demeuré cent mille hommes sur le champ de bataille. Ce qu'il y eut de plus funeste c'est que depuis on ne vit plus ni l'empereur ni les impératrices, et qu'on n'a jamais pu découvrir ce qu'ils étaient devenus. (1)

Il restait un fils naturel de Fidéïory, âgé de sept ans; il fut présenté au vainqueur avec les autres prisonniers, et l'on dit qu'il eut le courage de lui reprocher son usurpation et sa tyrannie : il lui en coûta la vie, et en lui finit la race de Tayco-Sama. Après une victoire si complète il ne restait plus rien à faire au Cubo-Sama pour assurer sa domination; il y avait si longtemps qu'il était le maître de l'empire qu'on ne s'aperçut presque point du changement. Les derniers mois de cette année se passèrent à ruiner les fortifications et le magnifique palais d'Ozaca, après quoi l'empereur licencia ses

(1) Ils périrent dans l'incendie. Voyez Kempfer, tome I, page 169.

troupes, et se retira à Surunga : il y mourut au mois de mars de l'année suivante, neuf mois après la défaite de Fidéïory, et il fut mis au rangs des dieux. Ce prince fut un des grands politiques de son siècle, et on ne peut guère lui reprocher que le mauvais usage qu'il fit de ses grandes qualités ; encore si l'on consulte la prudence du siècle trouvera-t-on que le succès de son crime en a fait une vertu. Pour ce qui est de la conduite qu'il tint à l'égard des chrétiens il est vrai de dire qu'il se laissa trop aisément prévenir contre eux, et qu'un prince aussi éclairé que lui devait démêler dans tout ce qu'on lui suggérait des prétendus desseins qu'avaient les Européens sur le Japon que tout cela n'était qu'une ridicule chimère que la jalousie du commerce, les intérêts particuliers, l'intrigue et l'indiscrétion avaient fait imaginer; mais n'est-ce pas beaucoup exiger d'un homme tout occupé à envahir une couronne, que les préjugés de la naissance avaient rendu fort superstitieux, et que son âge avancé rendait tous les jours de plus en plus défiant et soupçonneux ? Quoi qu'il en soit si cet empereur jouit peu de temps de l'honneur de la souveraineté on peut dire qu'il laissa en mourant l'empire aussi paisible et aussi assuré à son fils que s'il l'eût reçu par succession d'une longue suite d'ancêtres ; c'est cette famille qui est encore aujourd'hui sur le trône impérial du Japon. La poli-

tique de ces princes a été de réduire tous les rois particuliers dans une si grande dépendance qu'ils n'ont plus dans le fond que le titre de rois. L'empereur qui tient sa cour à Jédo les oblige d'y laisser leurs familles comme en otage; de plus il les dépouille de leurs états, ou les change quand il lui plaît, et on peut dire que ces soixante-dix rois sont ses premiers vassaux et les plus soumis de ses courtisans. Au reste l'on peut voir par la suite de tant de révolutions et par la manière dont elles ont cessé que le Japon a eu le sort de la France, qui, sous les rois de la seconde race ayant vu toutes ses provinces devenues autant de petites souverainetés, s'est trouvée insensiblement rétablie dans son premier état. Quant au titre de Xogun-Sama, que quelques-uns des successeurs du prince dont je parle ont porté, je n'ai trouvé nulle part ni son origine ni sa signification; je sais seulement que l'empereur Fidéïory le donna de son vivant au fils de son tuteur.



LIVRE ONZIÈME.

SOMMAIRE.

Le nouvel empereur se déclare contre la religion chrétienne. — Martyre de plusieurs religieux; persécution dans le Chicugen, dans le Bugen et à Nangazaqui. — Martyre de Léonard Quimura, jésuite, et de plusieurs chrétiens.—Un prêtre et deux des principaux habitans de Nangazaqui tombent dans l'apostasie.—Cinquante chrétiens de toutes conditions sont brûlés vifs à Méaco.—Les princes Sanchez et Barthélemi d'Omura meurent apostats. — Etat de la religion dans les royaumes du nord; les pères des Anges et de Constanzo dans le nord du Japon. — — L'Evangile prêché dans la terre d'Yesso; description du pays; les mœurs des habitans, leurs manières, leur religion; ferveur des bannis de Tsagaru. — La persécution se ralentit; Paul V avance le grand jubilé de trois ans en faveur du Japon. — Deux religieux allant au Japon sont pris par les Hollandais, et dénoncés au roi de Firando.— Voyage du P. Spinola à Firando. Entreprise hardie d'un religieux, cause du renouvellement de la persécution. — Martyre des deux religieux dénoncés par les Hollandais. Ferveur des prisonniers de Nangazaqui. — Abrégé de la vie du P. Spinola, jésuite; sa naissance et son entrée dans la compagnie de Jésus. Il part pour le Japon; il est pris par les Anglais, et mené en Angleterre. Son retour à Lisbonne et son arrivée au Japon; ses travaux, son arrestation, les incommodités de sa prison. — Le P. Spinola, plusieurs autres religieux et un grand nombre de chrétiens de toutes conditions sont condamnés à mort pour la foi; ils sont conduits au supplice; affluence du peuple; merveilleuse constance d'un enfant de quatre ans, nommé Ignace.—Mort du P. Spinola et des autres martyrs. Deux religieux manquent de courage, et meurent apostats. Quelques particularités touchant le P. Aimura. Merveilles arrivées après la mort des confesseurs de Jésus-Christ.— Eloge du saint martyr Antoine Sanga. — Eloge du P. Constanzo, jésuite; son martyre, et celui de ses deux catéchistes.—Eloge du P. Navarro; son occupation dans sa prison; son martyre. — L'empereur se démet du gouvernement de l'empire. Calomnies publiées contre les jésuites du Japon; conduite du roi d'Espagne et du souverain pontife à l'occasion de ces calomnies. Cinquante chrétiens brûlés vifs à Jedo. Jean Fara-Mondo, le P. Jérôme des Anges, jésuite, son compagnon; le P. François Galvez franciscain; autres martyrs. — Persécution dans le royaume d'Oxu : constance d'un gentilhomme chrétien; martyre du P. Diégo Carvaillo, et d'un grand nombre de chrétiens.

LIVRE ONZIÈME.

Les chrétiens à la faveur de la guerre civile jouirent quelque temps d'un repos qui augmenta considérablement leur nombre ; il y avait même lieu d'espérer que les choses iraient toujours de mieux en mieux. On était convaincu que l'empereur Fidéïory s'était réfugié dans les états d'un de ses grands vassaux ; plusieurs princes des plus puissans de l'empire et de grands capitaines avaient intérêt à le secourir de toutes leurs forces, et il s'en fallait bien que le Xogun-Sama ne fût un ennemi aussi redoutable que l'avait été le Cubo-Sama son père : ce nouveau monarque n'avait rien de ce qu'il faut ni pour se faire des créatures, ni pour conserver celles que son père lui avait laissées ; il n'était capable au contraire que de ruiner les meilleures affaires, et d'éloigner tous ceux que la nécessité n'obligerait pas à rester dans son parti. Il avait été élevé dans un monastère de bonzes, et cette éducation avait enté sur un fort petit génie et un naturel des plus féroces un

attachement incroyable à toutes les extravagantes superstitions dont les ministres des dieux du Japon ont formé leur culte religieux : un prince de ce caractère ne pouvait rester sur le trône que faute de concurrent, et le Xogun-Sama fut assez heureux pour n'en point avoir. Le bruit de la fuite de Fidéïory se trouva faux ; tous ceux qui s'étaient armés en faveur de ce prince ou disparurent ou se soumirent, et la tranquillité de l'état produisit le renouvellement d'une guerre la plus funeste que l'enfer ait encore livrée au troupeau de Jésus-Christ.

Ce qui donna occasion à l'empereur d'éclater fut le zèle un peu précipité de quelques missionnaires qui sortirent tout à coup de leur retraite, et se montrèrent en public avec l'habit de leurs différens ordres. Le Xogun-Sama n'en fut pas plus tôt averti qu'il envoya ordre au prince d'Omura de faire arrêter tout ce qu'il pourrait trouver de prêtres et de religieux dans ses états. Cet ordre rendit les missionnaires plus réservés, et quelque diligence que pût faire le prince d'Omura elle fut sans effet : il en eut d'autant plus de chagrin qu'étant chrétien le peu de succès de ses recherches pouvait être mal interprété. Ce n'était plus le prince Sanchez qui gouvernait cet état ; il s'était démis du soin des affaires entre les mains du prince Barthélemi, son fils aîné ; et n'ayant pu par son autorité l'engager à sacrifier aux idoles il lui avait du moins per-

suadé d'obéir à tous les ordres qu'il recevrait de la cour impériale. Ainsi l'on voyait ce prince aveugle, par un mélange monstrueux et jusqu'alors sans exemple, adorer en secret le même Dieu qu'il persécutait publiquement dans la personne de ses ministres. Ce qui redoubla le chagrin et les inquiétudes du prince d'Omura c'est que ceux qui avaient reçu la même commission que lui furent plus heureux : en effet le P. Jean-Baptiste de Machade, jésuite, et le P. Pierre de l'Ascension, franciscain, furent pris et menés dans les prisons d'Omura, et quelques jours après décapités dans la place publique. Le bruit de cette exécution fut à peine répandu que le P. Alphonse Navarret, dominicain, et le P. Ferdinand de Saint-Joseph, augustin, ne pouvant retenir l'ardeur qu'ils se sentaient pour le martyre se montrèrent en public, assemblèrent à Nangazaqui une assez grande multitude de chrétiens, à qui ils inspirèrent la même ferveur, et parcoururent en prêchant une bonne partie du pays d'Omura : ils firent plus, car lorsqu'on les eut avertis que le prince avait envoyé des soldats pour les prendre, ils se séparèrent de la troupe qui les suivait, et s'allèrent présenter aux soldats. On les conduisit la nuit dans une île, où ils eurent la tête coupée. Un autre religieux de S. Dominique et le supérieur des pères de S. François furent traités de la même manière à Arima, où ils étaient allés dans l'espérance d'y

être plus tôt découverts : ils eurent pour compagnons de leur triomphe quinze ou seize chrétiens de Nangazaqui, qui avaient logé chez eux des missionnaires, et s'en étaient hautement vantés. Dans ces commencemens non seulement on jetait à la mer les corps des martyrs, mais on dérobait à la connaissance des fidèles jusqu'au lieu de leur supplice. Ils s'en consolaient en rendant à ce qui avait appartenu à ces glorieux confesseurs le respect dû à de saintes reliques : c'était surtout quelque chose de bien édifiant de voir l'empressement des femmes et des mères à panser les plaies de leurs maris et de leurs enfans ; on se disputait à qui témoignerait plus de vénération pour ces reliques vivantes ; les parens pauvres de ceux qui étaient morts pour la foi devenaient l'objet de la charité des fidèles ; il y avait même une sainte émulation à qui contribuerait davantage à les soulager, et un martyr dans une famille était un titre qui la rendait illustre, et faisait rechercher son alliance.

Le royaume de Chicugen fut un de ceux où la persécution se fit sentir plus vivement, et l'on raconte que deux ans auparavant Dieu en avait averti les fidèles par un prodige fort extraordinaire. On avait élevé sur le sommet d'une montagne une fort belle croix, et ce lieu était devenu dans la suite un terme de pélerinage : au commencement de l'année 1616 la croix fut abattue,

et le samedi saint de la même année on vit sur la cime de la montagne un grand feu, du milieu duquel s'éleva en l'air une croix toute pareille à celle qui avait été renversée, mais si belle et si éclatante que de plus d'une lieue on lisait sans peine les caractères de l'inscription. Ce miracle dura deux heures, et fut vu des païens aussi bien que des chrétiens. Jécundono, roi de Bugen, commença aussi à faire des martyrs, et la seule année 1618 on en compta jusqu'à trente-six en différens quartiers de ses états. Mais le fort de la tempête tomba sur Nangazaqui. Gonzoco, neveu de Fascengava, de lieutenant du roi son oncle dans cette importante place était devenu son successeur au gouvernement : il commença par envoyer dans toutes les maisons de la ville des officiers pour rechercher les chrétiens et surtout les missionnaires. Un de ces commis en entrant dans une maison se mit à crier qu'on lui donnât une plume pour écrire les noms de ceux qui n'adoraient pas les dieux de l'empire : aussitôt une petite fille de huit ans lui en apporta une, et le pria de l'inscrire la première. Sa mère, qui l'entendit, vint aussi se présenter pour être inscrite; et lorsque le commis sortit elle courut après lui, portant son fils entre ses bras, et dès qu'elle l'eût joint, Seigneur, lui dit-elle, j'oubliais cet enfant; obligez-moi de le mettre aussi sur votre rôle. Cette recherche remplit en peu de temps toutes les prisons de Nangazaqui et d'Omura; mais l'é-

glise du Japon fit une perte irréparable par la prise du P. Charles Spinola et de Léonard Quimura, deux des plus illustres ouvriers qu'elle ait eus depuis sa fondation : le premier fut envoyé à Omura, où il languit quatre ans de la manière que je dirai; le second fut l'année suivante condamné au feu avec Dominique George, Portugais, chez qui le P. Spinola avait été arrêté.

Léonard Quimura était de Nangazaqui, et avait été élevé au collége d'Arima. A la fin de ses études il se mit à la suite des missionnaires en qualité de catéchiste, et après avoir exercé quelque temps ce saint emploi avec beaucoup de succès il prit la soutane de jésuite à l'âge de vingt-sept ans: par humilité il ne voulut être que coadjuteur temporel, ce qui n'empêcha pas qu'on ne l'employât au ministère évangélique, pour lequel il possédait tous les talens dans un éminent degré, un esprit vif, un jugement solide, une vertu héroïque et une connaissance exacte de nos sacrés mystères. Personne au Japon ne savait mieux les secrets des différentes sectes des bonzes, et ne parlait plus aisément sa langue. Il était naturellement éloquent, et par la manière insinuante dont il entrait dans les cœurs il achevait de gagner ceux que la force de son raisonnement avait ébranlés. Tandis qu'il s'occupait dans le territoire de Nangazaqui à soutenir la foi des fidèles il fut accusé faussement d'avoir contribué au meurtre d'un jeune homme : son inno-

cence fut bientôt reconnue; mais sa religion, dont on n'avait pas tardé à être instruit, le fit retenir en prison comme chrétien et comme missionnaire. S'il est vrai qu'il ait passé trois ans dans les fers, comme le disent plusieurs historiens, il faut qu'il ait été emprisonné long-temps avant le P. Spinola, car il est certain qu'il mourut le 18 novembre de l'année 1619. Quoi qu'il en soit il ne fut pas plus tôt dans la prison qu'il la convertit en une maison de prières, où jour et nuit on chantait les louanges du Seigneur : de plus, le serviteur de Dieu pratiquait de très grandes austérités, et comme il trouva parmi les prisonniers plusieurs idolâtres, et que dans la suite on y en amena encore plusieurs, il leur annonça Jésus-Christ, et en baptisa jusqu'à quatre-vingt-six.

Tout ceci se passait pendant l'absence de Gonzoco, qui était en cour : ce gouverneur ne fut pas plus tôt de retour à Nangazaqui que quatre des compagnons de Quimura, parmi lesquels était l'hôte du P. Spinola, furent avertis qu'ils étaient condamnés au feu : il n'était point parlé du missionnaire dans la sentence; néanmoins la nuit qui devait précéder leur mort, tandis que le saint religieux les animait au martyre, on vint lui dire qu'il y avait cinq bûchers dressés, et que le cinquième était bien plus élevé que les autres. Alors, saisi de joie, « C'est pour moi, mes frères, s'écria-t-il; c'est pour moi que ce cinquième bûcher est dressé. Seigneur, Dieu de mon âme,

ne permettez pas que mon espérance soit vaine. » En effet le lendemain de grand matin on le fit comparaître avec les autres; il y alla en chantant le cantiqué du saint vieillard Siméon : lorsqu'il fut arrivé devant le juge qui devait leur faire prononcer leur sentence cet officier lui demanda s'il était jésuite. « Vous n'en devez pas douter, seigneur, répondit-il; vous pouvez vous souvenir que j'ai été plusieurs fois, revêtu de l'habit de mon ordre, vous présenter les respects de mes supérieurs. Pourquoi donc, reprit le président, êtes-vous demeuré au Japon malgré les édits de l'empereur? C'est, repartit le missionnaire, pour y annoncer la loi du vrai Dieu, et je veux bien que vous sachiez que tant qu'il me restera un souffle de vie je prêcherai Jésus-Christ. Hé bien! dit le président, vous serez donc brûlé vif comme prédicateur; l'ordre en est venu de la cour : quant au crime pour lequel on vous avait mis en prison vous en êtes absolument déchargé. » A ces mots le serviteur de Dieu fit paraître un visage encore plus serein; et se tournant du côté de l'assemblée, « Seigneurs, dit-il en élevant la voix, vous m'êtes témoins que je ne suis condamné à mort qu'en qualité de prédicateur de la vérité. » Ensuite il adressa la parole à ses quatre compagnons, et leur fit une très vive et très pathétique exhortation pour les animer à la constance : puis ayant aperçu parmi les assistans quelques renégats il leur parla d'une

manière très forte et avec une liberté vraiment évangélique de l'énormité de leurs crimes. On les conduisit sur-le-champ au supplice, dont l'appareil avait quelque chose d'affreux : la joie du saint homme redoubla à cette vue; un feu intérieur qui le consumait lui fit paraître celui qui réduisait son corps en cendres comme une douce rosée, et jusqu'à la fin il protesta qu'il ne sentait aucune douleur. Les liens s'étant rompus on le vit, à l'exemple de la bienheureuse vierge et martyre Madeleine Mondo, se couronner de charbons ardens, et quelques momens après il alla recevoir dans le ciel la récompense qui était due à son invincible courage.

L'apostasie d'un jeune prêtre japonnais, que les uns nomment Thomas Araqui, et les autres Pierre-Antoine, et celle de deux des plus considérables officiers de Nangazaqui, Antoine Toan et Jean Feizo, ternirent un peu la gloire que tant de généreux martyrs avaient procurée au christianisme; mais cette tache fut bientôt lavée dans le sang d'une multitude infinie de martyrs. L'exécution dont je viens de parler fut suivie d'une autre plus considérable pour le nombre : onze chrétiens furent décapités à Nangazaqui, et parmi ces nouveaux confesseurs il y eut encore un autre Quimura, de la même famille que Léonard. Toutes les autres parties du Ximo fumaient aussi du feu de la persécution; on ne voyait que des bandes de vingt et de trente chrétiens conduits

au supplice : les pères et les mères faisaient avec joie le sacrifice de leurs enfans ; les femmes comme autant de Nathalies exhortaient leurs époux à se montrer dignes du nom qu'ils portaient, et les personnes les plus délicates, surmontant la faiblesse du sexe et de l'âge, couraient aux échafauds avec la même ardeur qu'on en a d'ordinaire pour éviter la mort. C'était à qui des rois et des gouverneurs montrerait plus de zèle pour l'empereur par la cruauté des supplices qu'ils inventaient tous les jours ; et ce prince dans un voyage qu'il fit à Méaco et à Fucimi leur avait montré par sa conduite de quelle manière ils devaient se comporter dans les départemens qui leur étaient assignés ; car, ayant su qu'on avait amené dans les prisons de Méaco grand nombre de chrétiens, il ordonna que sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition on les fît tous brûler vifs : ses ordres furent même si précis qu'on n'osa différer le supplice d'une dame de la première qualité qui était prête d'accoucher. Ingandono, gouverneur de Méaco, était l'homme du monde le plus modéré : il eût bien souhaité changer au moins le genre de mort qui lui paraissait inhumain ; mais il y allait de sa tête ; il obéit quoique avec une extrême répugnance : d'ailleurs il procura aux martyrs tous les soulagemens qui étaient en son pouvoir. C'était aussi une chose bien touchante, et qui indignait jusqu'aux idolâtres, de voir des personnes, dis-

tinguées par leur naissance et par leurs emplois, traînées à un supplice également cruel et infâme; des mères qui portaient entre leurs bras de petits enfans, les serraient ensuite contre leur sein comme pour les y mettre à l'abri des flammes, et leur frottaient le visage pour leur diminuer le sentiment du feu, la compassion et la tendresse maternelles paraissant les rendre insensibles à leur propre douleur : ici toute une famille attachée à un même poteau; là le frère d'un côté et la sœur de l'autre, les plus forts uniquement appliqués à exciter les plus faibles, tous bénissant le Seigneur, et s'animant mutuellement à la persévérance.

Le plus considérable de ces martyrs était Jean Faximoto Tafioie, seigneur des plus riches de la cour : c'était sa femme qui se trouva enceinte, et qui fut brûlée en cet état. Ils avaient six enfans: l'aîné des garçons fut sauvé malgré le père et la mère, qui auraient bien souhaité se présenter devant la cour céleste avec toute leur famille; les cinq autres, deux filles de douze et de trois ans et trois garçons de onze, de huit et de six, suivirent avec joie leurs parens au pied du trône de l'agneau. Après leur mort on trouva la plus petite des filles tellement collée contre le sein de sa mère qu'il semblait que ces deux corps n'en fissent plus qu'un. On raconte encore d'une jeune dame de cette troupe, nommée Monique, que sa sœur l'ayant un jour aperçue prendre

entre ses mains un fer tout rouge, et lui en ayant demandé la raison, elle répondit qu'elle se disposait au martyre; qu'elle était déjà venue à bout de combattre la faim, et qu'elle en voulait faire de même du feu. Cette grande exécution avait été précédée l'année d'auparavant du martyre d'un religieux de S. François, appelé le P. Jean de Sainte-Marie, et elle fut suivie de plusieurs autres. On brûla vif à Fucimi un jeune homme de trente ans qui se nommait Ignace Xiquiémon. On ne gardait plus nulle part de mesures avec les fidèles, de quelque rang qu'ils fussent, et ce redoublement de persécution réduisit les missionnaires à une telle extrémité qu'ils ne trouvaient presque plus ni où se retirer, ni de quoi vivre : leurs têtes étaient à prix, et tant de gens étaient continuellement employés à les rechercher qu'on ne conçoit pas comment au bout de six mois il en restait encore un seul dans tout l'empire.

Cependant le malheureux Sanchez, prince d'Omura, était mort sans donner le moindre signe de repentir. Le prince Barthélemi, son fils et son successeur, vérifia bientôt cette sentence du Sauveur qu'on ne peut servir deux maîtres: il avait cru quelque temps pouvoir concilier ce qu'il devait à Dieu et ce que l'empereur exigeait de lui; enfin il aperçut l'inconséquence de sa conduite, et comme les ménagemens qu'il avait voulu garder entre Jésus-Christ et le monde montraient

bien qu'il ne connaissait pas le prix des trésors célestes, dans le choix qu'il fut contraint de faire il préféra le temporel au spirituel; il devint donc apostat déclaré, et ne se contenta plus de chercher les chrétiens pour les emprisonner; il n'eut pas honte de verser leur sang. Mais le ciel ne différa pas à lui en demander compte : il en avait encore les mains souillées lorsqu'il fut cité au tribunal de Dieu; il mourut cette même année, âgé seulement de vingt-cinq ans, et avec lui fut éteinte la race du premier prince chrétien du Japon, mais qui avait presque toute dégénéré de la vertu de son chef.

Il s'en fallait bien que les fidèles des provinces septentrionales fussent aussi maltraités que ceux des autres parties de l'empire; le royaume d'Oxu entre autres était assez tranquille, aussi cette ferveur que produit le sang des martyrs n'y régnait-elle pas comme ailleurs, et même quelques-uns de ceux qui avaient reconnu la vérité différaient sans beaucoup de sujet de recevoir le baptême: parmi ces lâches catéchumènes il y avait un gentilhomme, qui à cela près menait une vie irréprochable, et pratiquait toutes les vertus du christianisme. Dieu permit pour le tirer d'une si dangereuse léthargie qu'il vît en songe une dame d'une rare beauté, qui tenait à la main une croix liée avec un cordon de soie : il s'efforça de la saisir; mais ses efforts furent inutiles, et là-dessus il s'éveilla. Il conçut bien

par la disposition où ce songe l'avait laissé que c'était un avertissement du ciel; il demanda le baptême avec beaucoup d'instances, et trois jours après l'avoir reçu il mourut subitement. Sa femme, qui était chrétienne et craignant Dieu, fut dans l'inquiétude sur son sort éternel; mais un petit enfant qu'elle avait lui dit d'un ton qui marquait de l'inspiration que son père était au ciel : il se mit ensuite à discourir de la gloire du paradis avec tant de grâce qu'il ravit en admiration tous ceux qui étaient présens. Il s'endormit en finissant, et comme à son réveil on lui parlait des belles choses qu'il avait dites il parut ne pas savoir de quoi il s'agissait, ce qui confirma tout le monde dans la pensée que le Saint-Esprit avait parlé par sa bouche.

Les missionnaires visitaient alors ce royaume et celui de Déva avec des travaux incroyables : les chemins y sont affreux, et à tout moment on court risque de tomber en quelque précipice, parce que la neige en cache les ouvertures. La ferveur qui se mit parmi les chrétiens de ces deux provinces et les conversions qui s'y firent en grand nombre adoucirent beaucoup les fatigues des ouvriers de l'Evangile. Enfin Mazamoncy, roi d'Oxu, commença à persécuter vivement les fidèles de ses états, et bientôt toute cette contrée ne le céda à aucune ni pour le nombre ni pour la qualité des martyrs. Le P. Jérôme des Anges, qui y travailla plusieurs

années avec un zèle qui a mérité les éloges du souverain pontife, (1) nous a laissé les circonstances de plusieurs de ces morts précieuses dont il a été le témoin. Je ne m'y arrêterai point parce que je n'y trouve rien qui diffère assez des martyrs dont j'ai parlé jusqu'ici pour demander une attention particulière ; mais on sera bien aise sans doute de voir ce que ce même missionnaire nous a appris de la grande terre d'Yesso, où le porta le zèle qu'il avait d'acquérir de nouveaux royaumes à Jésus-Christ.

Dès l'année 1613 le P. de Constanzo, se trouvant dans le nord du Japon, sut que le prince de Matzumai, dans le pays d'Yesso, avait demandé un médecin japonnais, et qu'un chrétien, homme sûr et de bon sens, devait partir pour l'aller trouver. Le missionnaire crut cette occasion favorable pour annoncer le royaume de Dieu dans ces vastes contrées : il instruisit parfaitement le médecin de la manière d'enseigner aux infidèles la doctrine chrétienne; il lui donna par écrit la formule du baptême avec un recueil des prières et des actes que la religion prescrit aux fidèles selon les différentes dispositions où ils se trouvent; mais surtout il lui recommanda expressément de l'avertir avec soin des succès que Dieu donnerait à ses travaux. Le médecin suivit exactement tout ce qui lui avait

(1) Urbain VIII, dans un bref aux chrétiens des royaumes de Déva et d'Oxu.

été prescrit : après quelques entretiens particuliers il se hasarda de parler publiquement de l'existence d'un seul Dieu et de l'immortalité de nos âmes. Ces étrangers n'avaient jamais rien entendu de semblable, et ils étaient surpris de trouver dans leur propre raison la démonstration de ces grandes vérités. De là le médecin les mena par degrés jusqu'à la connaissance de nos mystères : il les trouva si dociles qu'il en baptisa un assez grand nombre en peu de mois. Le P. de Constanzo, averti par son catéchiste des admirables dispositions que faisait paraître ce peuple à embrasser le christianisme, écrivit à son supérieur pour avoir la permission de se transporter dans le pays; mais l'édit du bannissement contre les missionnaires, qui parut sur ces entrefaites, déconcerta ce beau projet; car le P. de Constanzo, qui était fort connu, se trouva des premiers sur la liste, et fut contraint de se rendre incessamment à Nangazaqui.

La gloire de fonder une église dans la terre d'Yesso était réservée au P. des Anges : ce missionnaire allait toutes les années dans le canton de Tsugaru, qui fait la pointe septentrionale du Japon, vis-à-vis de la terre d'Yesso, et qui avait été assigné à ces illustres bannis de Méaco, de Sacai et d'Ozaca, dont nous avons parlé dans le livre précédent pour le lieu de leur exil. Ayant trouvé l'occasion d'un bâtiment japonnais qui allait trafiquer à Matzumai, ville d'Yesso, il

s'embarqua dessus : au reste quoique les Japonnais qui trafiquaient en Yesso allassent par mer ce n'est pas à dire pour cela que ce pays ne soit pas contigu au Japon; mais à cause des montagnes et des précipices qui rendent presque impraticables les extrémités des provinces du nord, on n'avait pas encore jugé à propos d'examiner s'il y avait un chemin par terre, et l'on trouvait plus de facilité à prendre un détour par mer. (1) Ce qui attirait les marchands du Japon à Matzumai c'étaient de très belles mines d'or qu'on y avait découvertes depuis peu. Le P. des Anges trouva que le prince qui commandait à Matzumai était Japonnais d'origine, et que la meilleure partie des habitans de la ville étaient Japonnais; il y en avait même plusieurs de chrétiens qui avaient été baptisés dans le royaume d'Oxu : il crut que les prémices de son zèle dans cette terre étrangère étaient dues aux serviteurs de la foi, d'autant plus que ces néophytes, qui n'avaient jamais vu de prêtres qu'en passant, et qui ne pouvaient espérer d'avoir dans la suite une plus grande abondance de secours spirituels, étaient dans un extrême besoin d'être instruits et fortifiés dans la foi. Le P. des Anges, après avoir quelque temps cultivé ces nouveaux fidèles, commença à traiter avec les naturels du pays, et il ne lui en coûta pas beaucoup pour en gagner un assez grand nombre à

(1) Voyez la note de la page 1.

Jésus-Christ : en effet il ne rencontra dans ces infidèles presque aucun de ces obstacles qui retardent si fort l'œuvre de Dieu dans les autres pays. Voici ce que nous ont appris de cette région les lettres que ce missionnaire écrivit les années suivantes à ses supérieurs.

Ce que les Japonnais nomment Yesso (1) les naturels du pays l'appellent Ainomoxori : l'étendue de cette terre est immense, y ayant cinq mois de chemin du couchant au levant; une mer la sépare de la Tartarie à son occident, et le détroit d'Anian du Japon au midi; (c'était alors l'opinion commune) (2) une troisième mer la borne à son orient du côté de la nouvelle Espagne, et une quatrième au septentrion, ce que le P. des Anges prouve en cette manière. Les habitans de la province de Tessoy, la plus occidentale d'Yesso, disent qu'ils ont devant eux une terre si proche qu'ils en distinguent à l'œil jusqu'aux animaux; toutefois ils ne sauraient avoir aucun commerce avec les habitans, les courans qui se trouvent dans ce détroit faisant périr tous leurs vaisseaux : or d'où viendraient ces courans, dit le P. des Anges, s'il n'y avait point de mer au nord d'Yesso?

(1) L'île d'Yesso a tout au plus quarante à cinquante lieues dans sa plus grande largeur.

(2) Elle était conforme à la vérité; les découvertes modernes l'ont prouvé. Voyez le Précis de Géographie de Malte-Brun, tome III, p. 457 et suivantes.

Les peuples d'Yesso sont plus grands, plus robustes et plus blancs que les Japonnais : ils laissent croître leur barbe, qui descend quelquefois jusqu'à la ceinture; ils se rasent le devant de la tête, et les hommes et les femmes se percent les oreilles, et y passent des anneaux d'argent assez larges; les pauvres au lieu d'argent se servent de fil de soie. Le vin est fort commun dans ce pays; tout le monde en boit, et quoiqu'ils n'en usent pas toujours fort modérément il est rare qu'ils s'enivrent : on attribue cela à la vertu de l'huile d'un certain poisson qu'ils nomment todo-noévo, dont ils assaisonnent leur riz, qui est comme au Japon la nourriture ordinaire. Lors même qu'ils ont bu extraordinairement ils ne perdent pas entièrement la raison, mais on les voit courir et sautiller par les rues, comme on voit quelquefois les enfans dans des momens de joie dont ils ne sont pas les maîtres.

L'habillement des hommes aussi bien que celui des femmes consiste en de grandes robes de soie, de coton ou de lin, piquées et bordées de plusieurs houppes de même étoffe, et travaillées en forme de croix ou de rose de toutes les grandeurs. Le père des Anges leur demanda d'où venait cette coutume de porter des croix sur leurs habits : C'est, répondirent-ils, pour montrer que nous sommes toujours gais et de bonne humeur. Mais, reprit le missionnaire,

pourquoi cette figure de croix plutôt qu'une autre? Ils repliquèrent qu'ils n'en savaient rien.

Leurs armes sont l'arc, la flèche, la lance et une espèce de cimeterre, qui n'est guère plus long que les grands poignards japonnais : ils sont fort querelleurs, et ont la damnable coutume d'empoisonner leurs flèches d'un poison subtil; on assure néanmoins qu'il arrive peu de meurtres parmi eux : au lieu de cuirasse ils ont une sorte de cotte de mailles, composée de petites planches de bois jointes ensemble, ce qui leur donne un air assez ridicule.

Leur commerce consiste en poissons secs, harengs, cygnes, grues vives et mortes, faucons et autres oiseaux de proie, baleines et peaux de todonoévo : c'est un petit poisson tout velu, et qui a quatre pieds comme un porc. Pour toutes ces denrées ils ne prennent ni or ni argent, mais du riz, du coton, du fil, du lin, des étoffes et toutes les denrées qu'ils ne trouvent point chez eux. Ils font encore trafic d'une peau de certains poissons, qu'ils appellent raccous; ils vont la chercher dans trois îles, proche de leur pays, dont les habitans n'ont point de barbe et parlent une langue différente de la leur.

Les barques dont on se sert en Yesso ne sont ni chevillées, ni clouées, mais cousues avec des cordes faites de l'écorce d'un arbre qu'ils appellent cocco, qui ressemble assez à nos chênes

noirs et ne pourrit point dans l'eau : ces barques ainsi cousues se défont dès que le voyage est fini, afin que les planches puissent se sécher, et l'on assure que ces bâtimens portent d'assez grosses charges.

Au concubinage près, qui est fort fréquent en Yesso, ces peuples n'ont point de vices : quand une femme a perdu son mari elle se retire chez les plus proches parens du défunt, et il ne lui est plus permis d'en sortir ni de se remarier. La polygamie n'est point permise dans ce pays. La femme convaincue d'adultère est rasée afin qu'on la reconnaisse pour ce qu'elle est : la peine du complice consiste en ce que le mari ou les parens de la femme qu'il a séduite ont droit de lui ôter son épée et même de le dépouiller toutes les fois qu'ils le rencontrent.

Cette nation n'a aucune idée distincte de Dieu : ils rendent de grands hommages au soleil et à la lune, qu'ils regardent comme les bienfaiteurs de tous les hommes ; ils révèrent encore un roi invisible, auquel ils prétendent qu'appartiennent les montagnes, les forêts, les mers et les rivières, d'où ils tirent tout ce qui est nécessaire à la vie. C'est là toute leur religion : ils n'ont ni prêtres, ni aucun culte réglé ; ils ne connaissent point l'usage de l'écriture, et l'histoire du pays se transmet d'âge en âge par la seule tradition. Le P. Diégo Carvailho, qui suivit d'assez près le P. des Anges en Yesso, crut y avoir découvert

quelques vestiges du christianisme; mais il n'a pu rien savoir sur cela de positif : au reste on ne peut voir un peuple plus docile et plus disposé à recevoir la lumière de l'Evangile; c'est ce que le P. des Anges fit savoir à ses supérieurs dès qu'il fut de retour au Japon, et il fut réglé que désormais les missionnaires qui iraient visiter les bannis de Tsugaru, comme c'était la coutume d'y aller tous les ans, feraient une excursion en Yesso. Le premier qui y alla après le P. des Anges fut le P. Carvailho, dont je viens de parler : il y baptisa encore plusieurs infidèles, et eut même la consolation d'y célébrer en grand appareil nos saints mystères le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, que les Japonnais solennisaient alors d'une manière toute particulière. Je ne trouve plus rien de la chrétienté d'Yesso dans les relations des années suivantes; je sais seulement que les PP. des Anges et Carvailho y firent plusieurs voyages, et que tant qu'il y eut des missionnaires dans le nord du Japon on ne cessa point d'aller consoler les bannis de Tsugaru, et de leur porter les aumônes que l'évêque du Japon et les chrétiens leur envoyaient; c'était même à qui serait chargé de cette expédition, dont les fatigues et les dangers étaient extrêmes, et la vérité est qu'on en était bien dédommagé par la vue de ces saints, qui soutenaient le caractère de confesseurs de Jésus-Christ par tout ce que la plus héroïque vertu

peut opérer dans de grandes âmes : on voyait des personnes élevées dans le sein de l'opulence, des femmes nourries dans la délicatesse, des enfans, des vieillards, d'illustres guerriers, ne gardant rien de cette fierté qu'inspirent la naissance, les richesses et les emplois, mais conciliant parfaitement la noblesse que donne le sang avec la modestie que prescrit l'Evangile, occupés sans relâche ou à bénir et remercier le Seigneur de leur avoir fait part de sa croix, ou à faire fructifier une terre sauvage pour prolonger une vie qui n'était qu'une suite de souffrances.

La persécution durait toujours dans le Ximo, mais il y avait quelques intervalles de relâche, dont les missionnaires profitaient pour aller plus sûrement où les besoins des fidèles les appelaient. Le P. Sébastien Vieyra, qui avait succédé au P. Carvaglio dans le gouvernement de l'Eglise du Japon, s'en était démis entre les mains du P. Matthieu de Couros, et avait repris la route de l'Europe pour informer le saint-siége de l'état de cette chrétienté, et présenter au pape Paul V quelques lettres et quelques présens dont les fidèles l'avaient chargé pour ce souverain pontife. Avant de partir il avait envoyé à Firando le P. Christophe Ferreira, son secrétaire et le compagnon inséparable de ses visites. Ce missionnaire inspira aux Firandais une si grande résolution que le roi aima mieux le laisser en re-

pos que de les inquiéter au hasard de n'être pas obéi ou d'être obligé de se défaire de ses meilleurs sujets. Le P. Sixte Tocuun, Japonnais, et le P. Julien Nacaura eurent le même succès, l'un dans le Saxuma, l'autre dans le Bugen et dans le Chicungo. Dans le même temps le P. Benoît Fernandez visita toute la Tense, alla ensuite à Surunga, passa jusqu'à Jédo, et eut la consolation de trouver partout les chrétiens dans l'impatience de souffrir le martyre. Il y a apparence que ce qui procurait le peu de repos dont jouissait alors cette Eglise venait en partie de l'absence de Gonzoco, gouverneur de Nangazaqui, lequel ne quittait presque point la cour, et le soin d'embellir Jédo, devenu la ville impériale, qui occupait entièrement l'empereur. Le P. Fernandez dit bien que cette grande ville et le palais du Xogun-Sama étaient quelque chose de merveilleux, mais il n'en rapporte rien de particulier, et l'on conçoit aisément qu'un missionnaire, dans la situation où se trouvait alors ce père, qui songeait plus à se déguiser et à se cacher qu'à contenter une vaine curiosité, n'avait pas beaucoup le loisir et n'était guère tenté de remplir de pareilles descriptions les lettres où il rendait compte à ses supérieurs et à ses amis des divers événemens de ses voyages.

L'année suivante on reçut au Japon une bulle du pape Paul V pour la publication du grand jubilé, que sa sainteté avançait de trois ans en fa-

veur des Japonnais. Cette attention du vicaire de Jésus-Christ à fournir à ces fidèles persécutés les armes spirituelles pour combattre dans les combats du Seigneur, les éloges que le saint pontife donnait à toute cette Eglise, dont la ferveur jetait un si grand éclat dans toutes les parties du monde, les exhortations tendres et pathétiques que le père commun des chrétiens joignait à ses louanges, tout cela inspira à cette chrétienté une nouvelle ardeur pour le martyre : renouvelés pour ainsi dire dans le sang de Jésus-Christ, dont les mérites venaient de leur être appliqués avec tant de profusion, ils ne soupirèrent plus qu'après le moment de répandre le leur pour la défense de son saint nom, et l'on peut dire qu'en les honorant du privilége de puiser avant tous les autres à la source des grâces le souverain pasteur travailla aux intérêts de tout le troupeau, tant de milliers de martyrs qui arrosèrent le Japon de leur sang les années suivantes ayant grossi considérablement les trésors de l'Eglise. La difficulté était de faire savoir aux fidèles dispersés dans toutes les parties de l'empire les intentions du saint père; quelques jésuites japonnais, à qui il était moins difficile de se déguiser, prirent sur eux d'aller dans les endroits les plus dangereux, et le P. Jacques Yuki eut le courage de publier le jubilé à Méaco, à Ozaca, dans tous les royaumes circonvoisins, à Surunga et jusque dans Jédo.

Le P. des Anges faisait toujours sa demeure ordinaire dans le royaume d'Oxu, où Mazamoney continuait à publier des édits qui n'avaient pas beaucoup d'effet : cela donnait lieu au missionnaire d'aller dans les royaumes voisins faire ses courses accoutumées. Le P. Carvailho de son côté ne s'épargnait pas non plus, et ces deux grands ouvriers partageaient de telle sorte ces vastes contrées entre eux qu'aucun canton n'était jamais un temps considérable sans voir l'un des deux. Mais tandis que ces provinces reculées fournissaient aux missionnaires de si grands sujets de consolation, et que les chrétiens semblaient respirer un peu, il parut tout d'un coup de nouveaux édits, qui firent répandre bien du sang. Voici quelle en fut l'occasion : un Japonnais chrétien, nommé Joachim Firaïama, homme de condition et fort zélé pour la gloire de Dieu, s'était allé établir à Manille avec sa femme et quelques-uns de ses amis ; au bout de quelque temps le désir de revoir sa patrie le fit armer un vaisseau, sur lequel il reçut deux religieux qui attendaient avec une extrême impatience l'occasion de passer au Japon ; c'était un augustin nommé le P. Pierre de Zugnica, et un dominicain appelé le P. Louis Florès. Leur voyage fut assez heureux, et ils croyaient avoir échappé à tous les dangers lorsqu'un armateur hollandais, d'autres disent anglais, les attaqua à la hauteur de Firando, et les obligea de se rendre.

Il fit plus, car pour colorer son brigandage il entra dans le port de Firando, et avertit le roi que ce navire portait deux religieux castillans: il ajouta que c'était ce qui l'avait engagé à le traiter en ennemi, et qu'il ne pouvait pas douter qu'il ne fût armé contre les intérêts de l'empereur.

Sur la parole du pirate le capitaine Firaïama et tous ses gens furent mis en prison : mais les deux religieux étaient déguisés, et l'on n'avait aucune preuve de ce qu'avaient avancé les Hollandais. L'expédient dont on s'avisa pour en être éclairci fut de faire venir des prisonniers d'Omura pour les confronter avec ceux-ci, et sur-le-champ Gonzoco, qui était venu à Firando pour examiner cette affaire, écrivit à Omura qu'on lui envoyât trois religieux de différens ordres. Le choix tomba sur le P. Charles Spinola, jésuite; le P. François Moralès, dominicain, et le P. Pierre d'Avila, franciscain, à qui on joignit le prêtre apostat Thomas Araqui ou Pierre Antoine : on les mit chargés de chaînes dans une barque découverte, et il n'est pas possible d'exprimer ce qu'ils eurent à souffrir dans tout le cours de ce pénible voyage. Je ne trouve point la raison pourquoi l'ecclésiastique renégat avait été mis dans la prison d'Omura. Gonzoco dit un jour au P. Spinola qu'on le soupçonnait d'être encore chrétien : mais quelques lettres que le saint homme reçut presque en même temps donnent lieu

de croire que ce malheureux était l'espion du gouverneur; en effet à peine fut-il arrivé à Firando qu'il idolâtra publiquement. Il soutint ensuite devant les commissaires de l'empereur, qui étaient le roi de Firando et Gonzoco, que le P. de Zugnica était prêtre et religieux, et qu'il le savait de quelques prisonniers d'Omura, ce qui était vrai. Après ce coup d'éclat Pierre Antoine fut mis en liberté, et par l'ardeur qu'il témoigna dans la recherche des chrétiens il ne justifia que trop les justes soupçons que les missionnaires avaient conçus de sa perfidie.

Cependant les trois religieux soutinrent toute leur dignité devant les tribunaux, et par leur prudence ils éludèrent tous les artifices dont on usa pour les obliger à parler; sur quoi l'apostat Jean Feizo, qui était présent à l'interrogatoire en qualité de lieutenant du gouverneur de Nangazaqui, s'étant avisé de dire qu'il ne concevait pas comment des chrétiens et des religieux pouvaient se résoudre à feindre et à se déguiser de la sorte, un Anglais répliqua qu'en Angleterre c'était assez la manière des prêtres. Le P. Spinola ne put souffrir cette calomnie; il prit la parole et répondit à Feizo qu'il y avait bien de la différence entre nier sa foi et cacher sa profession, et confessant que le premier était toujours une infidélité condamnable il le fit convenir que le second n'était défendu par aucune loi. Il soutint ensuite que les prêtres et les religieux

en Angleterre ne niaient pas même qu'ils fussent prêtres et religieux; que lui-même y avait été, et s'était déclaré prêtre et jésuite : qu'on savait assez que plusieurs de ses frères en avaient fait autant, et qu'il leur en avait coûté la vie. Puis s'adressant au roi de Firando, « Seigneur, lui dit-il, rendez-nous justice; avons-nous accoutumé de feindre en pareille rencontre, et avons-nous appris aux Japonnais à le faire? »

Le discours du père contenta fort tout le monde; mais l'état où il était toucha de compassion jusqu'aux ennemis de sa religion. Ce fut surtout pour les hérétiques un spectacle bien surprenant que la vue d'un homme de ce nom, le fils unique d'un des premiers officiers de l'empire, et le sang de tant de héros, dans un état à faire horreur; une peau livide collée sur les os, chargé de fers, couvert d'une soutane toute percée, et logé dans une prison dont on n'aurait pas voulu faire une écurie pour des chevaux. Gonzoco ne put lui-même se dispenser de donner ordre que le père et ses compagnons fussent mieux traités, ce qui n'empêcha point que le P. Spinola, qui depuis son départ d'Omura avait presque toujours été la tête nue, exposé à toutes les injures de l'air, ne reportât à sa prison, où il fut renvoyé après l'interrogatoire, un catarrhe, dont il pensa être étouffé : mais augmenter le nombre des maux du serviteur de Dieu c'était accroître la joie de son cœur, et

animer sa reconnaissance envers Dieu. Avant de partir il entreprit deux choses qui ne lui réussirent pas également : il trouva un jour l'occasion de parler en particulier à Feizo, et il n'omit rien de tout ce que son zèle lui put inspirer pour remplir le cœur de ce malheureux renégat de la frayeur des jugemens de Dieu : mais ce fut en vain ; Feizo était parvenu à cet aveuglement et à cet endurcissement qui sont la marque la plus infaillible et en quelque façon le commencement de la réprobation. On assure même que Gonzoco ayant permis à quelques Portugais de soulager les religieux prisonniers ce malheureux apostat rendit cette permission presque inutile, quoique Louis Martinez de Figuérédo se fût mis à genoux devant lui pour le fléchir, ce qui fait voir qu'un infièle peut avoir de la probité, mais que rarement un apostat est un honnête homme.

Le P. Spinola fut plus heureux lorsqu'il voulut persuader aux deux religieux, qui avaient été la cause ou l'occasion de son voyage, de se déclarer puisqu'il n'y avait nulle apparence qu'ils pussent ni être élargis, ni sauver la vie à ceux qui les avaient amenés, et qu'une plus longue dissimulation pouvait causer du scandale : il n'en fallait pas tant pour déterminer des gens qui n'aspiraient qu'à signer leur foi de leur sang, et qui n'avaient eu guère que cela en vue lorsqu'ils s'étaient embarqués pour le Japon ; ils avouèrent donc net-

tement qui ils étaient. Sur cette confession on les envoya en prison, et l'on commença d'instruire leur procès, celui du capitaine Joachim Firaïama et de tous ceux qui s'étaient trouvés sur son navire. C'était sur la fin de 1619 que ceci se passait ; deux années s'éeoulèrent sans qu'on entendît parler de rien, et peut-être que les choses auraient encore traîné plus long-temps sans une entreprise qui réussit fort mal à son auteur, et qui eut des suites bien tristes et bien funestes.

La nouvelle de l'emprisonnement des deux religieux dont je viens de parler étant arrivée à Nangazaqui le P. Diégo Collado, dominicain, forma le dessein d'enlever le P. Florès, son confrère, et de le mettre en lieu sûr. Il déclara sa pensée à un Japonnais chrétien de Nangazaqui, lequel, étant allé lui cinquième à Firando, trouva moyen de parler au P. Florès, à qui on avait laissé une honnête liberté, le fit secrètement passer dans une barque qu'il tenait toute prête, et reprit à force de rames la route de Nangazaqui. Ils n'étaient pas encore bien loin en mer qu'on s'aperçut à Firando de l'évasion du P. Florès : le roi sans perdre de temps fit courir après, et comme sa barque se trouva mieux fournie de rameurs que celle du bourgeois de Nangazaqui, celle-ci fut bientôt arrêtée. Le P. Collado avait pris les devants sur une barque; dès qu'il vit le danger de près il se sauva à terre, et s'en-

fonça dans un bois, tandis que son confrère eut à essuyer toute la fougue et la brutalité des soldats du roi, lesquels après l'avoir fort maltraité le ramenèrent en triomphe à Firando, d'où on l'envoya dans une prison plus sûre que la première. Le P. Bartoli dit que jusque là le P. Florès ne s'était pas déclaré parce qu'on n'avait aucune preuve qu'il fût prêtre et religieux, comme on en avait eu contre le P. Zugnica, à qui l'ardeur pour le martyre avait fait dire bien des choses qui l'avaient découvert; que le P. Florès avait été remis entre les mains des Hollandais jusqu'à ce qu'on eût de quoi le convaincre, et que quoiqu'il fût leur prisonnier il n'était pas gardé avec une fort grande rigueur; qu'après qu'il eut été repris par les gens du roi de Firando il avait enfin confessé ce qu'il était, et que les Hollandais en conçurent une si grande joie qu'à son entrée dans le port ils firent une décharge de toute l'artillerie.

Ce qui est constant c'est que l'empereur, informé de cette tentative du P. Collado, entra dans une fort grande colère. On avait persuadé à ce prince que le P. de Zugnica, qui était homme de condition et fils du marquis de Villa Manrique, autrefois vice-roi du Mexique, était un fils naturel du roi d'Espagne, et qu'il venait se mettre à la tête des chrétiens pour s'emparer du Japon: on n'eut pas beaucoup de peine à lui faire regarder l'enlèvement du P. Florès comme un

attentat, ou plutôt comme le coup d'essai de gens qui n'en demeureraient pas là. Il appelle Gonzoco, lui reproche d'un ton fort aigre que tous ces désordres arrivent par sa négligence, lui commande de partir sur l'heure pour son gouvernement, lui donne ordre de faire mourir incessamment tous les prisonniers de Firando, d'Omura et de Nangazaqui, et lui ajoute que si désormais il reçoit la moindre plainte au sujet des chrétiens il lui en répondra sur sa tête. Gonzoco se rendit donc en diligence dans le Ximo, et commença par faire publier l'arrêt de mort que l'empereur avait porté contre les PP. Florès et de Zugnica : il y était dit que ces deux religieux, pour être venus prêcher l'Evangile au Japon contre les défenses de sa majesté, et le capitaine Firaïama, pour les y avoir amenés, seraient brûlés vifs. L'équipage, qui ne se montait qu'à douze personnes, était condamné à avoir la tête tranchée. L'exécution suivit de près, et se fit à Nangazaqui, que Gonzoco trouva tout en rumeur par le désir et l'espérance qu'avaient conçus les fidèles d'être bientôt confesseurs de Jésus-Christ.

Peu de jours après le gouverneur fit sortir d'une des prisons de cette ville, et comparaître devant lui dix Japonnais et un européen, nommé Alphonse de Castro, convaincus d'avoir donné chez eux retraite aux missionnaires. La vue de ces généreux chrétiens, qui depuis deux ans pour-

rissaient dans les prisons, et à qui l'on fit traverser toute la ville chargés de chaînes et dans l'état qu'on peut s'imaginer, tira des larmes des yeux de tout le monde. Une femme de qualité les ayant rencontrés, et jetant les yeux sur Castro, qui marchait nu-pieds et disant son chapelet avec une dévotion d'ange, lui offrit une paire de souliers. Il la remercia, et l'assura que la pensée que Jésus-Christ avait été ainsi conduit devant les tribunaux lui inspirait une joie qui lui donnait de la force. Gonzoco s'était persuadé qu'en les voyant pâles, décharnés, et pouvant à peine se soutenir, il ne lui serait pas difficile de les ramener au culte des dieux de l'empire: mais il avait affaire à des chrétiens qui s'étaient préparés au combat par tout ce que la pénitence a de plus austère, et par le continuel exercice de la prière; n'ayant donc pu ébranler leur constance il les renvoya en prison. Le lendemain les parens d'un de la troupe, gens d'une fort grande distinction, l'enlevèrent de la prison avec la permission du gouverneur, auprès duquel ils s'étaient fait fort de le réduire : effectivement ils y employèrent tout ce que l'amitié et la liaison du sang leur fournirent d'industrie et de persuasion : mais ce fut inutilement; ils n'en purent jamais rien tirer que ce peu de mots : « Un homme de bon sens doit-il préférer l'espérance d'une vie courte et misérable à un repos et à une félicité sans fin ? Il est inutile de me flatter, encore

plus de me menacer et de m'intimider; vous pouvez tirer de mes veines jusqu'à la dernière goutte de mon sang; mais il n'est pas en votre pouvoir de bannir de mon cœur l'amour de Jésus-Christ. » On le laissa donc en pleine liberté de suivre tel parti qu'il voudrait; il retourna sur-le-champ à sa prison, où il fut reçu avec une allégresse incroyable de ses collégues, qui n'avaient cessé de le seconder de leurs larmes et de leurs prières tandis qu'il était dans les combats.

Je n'ai rien trouvé de positif touchant le martyre de ces illustres prisonniers ; deux billets qui nous sont restés d'Alphonse de Castro au P. Jean-Baptiste de Baëza, recteur du collége de Nangazaqui, me feraient croire qu'ils ont été élargis. « La nouvelle que votre révérence me donne, dit-il dans le premier, que je dois bientôt sortir de cette prison me cause une véritable douleur; je ne donnerais pas ma captivité pour tous les sceptres et toutes les couronnes du monde. » « Je suis ici plus content et plus joyeux, dit-il dans le second, que je ne serais en tout autre lieu de la terre, si ce n'est sur une croix ou au milieu d'un feu ; mais mes péchés sont si grands et en si grand nombre que si vous ne m'aidez, mon très cher père, par vos prières ils m'empêcheront d'obtenir une grâce à laquelle il n'y a que les âmes innocentes qui aient droit d'aspirer. » Cependant il n'y a guère d'apparence que Gonzoco, avec des ordres aussi précis que ceux qu'il avait, ait élargi

des personnes dont la constance avait si fort éclaté, et il y a tout lieu de croire qu'ils firent partie de la troupe dont je vais rapporter le triomphe.

Quoi qu'il en soit le gouverneur qui voulait convaincre l'empereur qu'il ne tiendrait pas à lui que le christianisme ne fût aboli dans le Ximo, cita de nouveau à son tribunal trente personnes choisies dans toutes les prisons de Nangazaqui, hommes, femmes et enfans, et comme il les trouva inébranlables dans la foi il les condamna tous à avoir la tête tranchée. Au sortir de chez le gouverneur on crut qu'ils avaient été renvoyés absous à voir l'allégresse qu'ils faisaient paraître. Les femmes, dont la plupart portaient de petits enfans au-dessous de quatre ans, s'étant séparées des hommes, une d'entre elles prit un crucifix en main, se mit à la tête de la troupe et entonna un cantique spirituel : toutes les autres y répondirent, et formèrent un concert qui ravit tout le monde en admiration. L'on eût dit une troupe d'amazones qui sortaient victorieuses du combat, ou qui se disposaient à y entrer. Les trente prisonniers retournèrent ainsi à leur prison, où ils demeurèrent jusqu'à ce que trente-deux religieux, qui devaient être brûlés vifs le même jour que ceux-ci devaient être décapités, fussent arrivés des prisons d'Omura. Comme à la tête de ces illustres condamnés se trouva le P. Charles Spinola, et que la plupart souffraient depuis quatre ans

les misères de la plus horrible prison qui fût jamais, il est bon, pour ne perdre aucune circonstance d'un des plus célèbres martyrs qui ait honoré l'Eglise, de reprendre les choses de plus haut. Quelques recherches que j'aie pu faire je n'ai rien découvert de ce qui regarde en particulier les religieux franciscains et dominicains dont je vais parler. Je pourrais peut-être me dispenser de m'étendre beaucoup sur le P. Spinola, ce grand homme étant assez connu dans l'Eglise depuis que sa vie a été écrite dans toutes les langues; mais je priverais l'histoire que j'écris d'un de ses plus beaux ornemens si je ne marquais ici au moins les principales actions et la suite d'une vie presque toute employée dans les travaux de l'apostolat, et qui n'a été qu'un exercice continuel des plus héroïques vertus.

Augustin Spinola, si fameux dans l'histoire de Charles-Quint, dont il fut un des plus habiles généraux, eut cinq fils, dont le dernier fut Octave, comte de Tassarole, grand écuyer et favori de l'empereur Rodolphe II. Le P. Charles Spinola, dont je vais rapporter les combats et le triomphe, était fils unique de ce comte; il naquit à Gênes l'an de notre Seigneur 1564, et après avoir achevé ses études à Nole sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, il demeura quelque temps incertain du genre de vie qu'il devait embrasser. La nouvelle qui se répandit alors que le P. Rodolphe Aquaviva, fils du duc d'Atrie et neveu du

P. Claude Aquaviva, général de la compagnie de Jésus, avait souffert le martyre dans les Indes, fit naître au jeune Spinola la pensée de se faire jésuite : il sentait déjà les premiers mouvemens de la grâce lorsque le P. Barthélemi Ricci, recteur du collége de Nole, l'aborda un jour, et lui dit d'un ton de prophète qu'il entrerait dans la compagnie de Jésus, qu'il irait au Japon, et qu'il y serait martyr. Il se détermina en effet bientôt après cette prédiction, et il déclara sa résolution à sa famille : on fit en vain tous les efforts imaginables pour le retenir dans le monde; on trouva une fermeté que les assauts qu'on lui livra et les délais ne firent qu'augmenter. Rien n'est plus beau que ce qu'il écrivit au cardinal Spinola, sur qui le comte son père s'était remis de toute cette affaire, et l'on ne peut sans admirer la force toute puissante de la grâce lire cet endroit de la vie du P. Spinola dans l'histoire que nous en a donnée depuis peu en français un de nos meilleurs écrivains. (1) Le cardinal fut donc obligé de se rendre, et le jeune comte entra au noviciat de Nole le 23 décembre 1584, sur la fin de sa vingtième année : son premier maître dans la vie spirituelle fut le même P. Ricci qui lui avait fait la prédiction dont j'ai parlé. Au bout d'un an on l'envoya achever son noviciat à Leches, sous la direction du célèbre Bernardin Réalin, le thaumaturge de l'Italie. Sous de si grands

(1) Le P. d'Orléans, vie du P. Spinola.

maîtres le novice profita des années d'épreuve en homme qui se destinait au martyre et à l'apostolat, et il n'avait pas encore fait ses voeux qu'il écrivit au P. Aquaviva pour lui demander la mission du Japon. Sur la fin de l'année 1586 il fut envoyé à Naples pour y faire sa philosophie; il alla ensuite à Rome pour étudier les mathématiques sous le fameux Clavius, et il fit de si grands progrès dans ces sciences qu'il fut chargé de les enseigner pendant qu'il étudiait en théologie : au reste ces études ne ralentirent point sa ferveur, et on le vit toujours marcher d'un pas égal dans les voies de la sainteté.

Dès qu'il fut prêtre il renouvela ses instances pour la mission du Japon : il y trouva les mêmes obstacles qu'à son entrée en religion, et il n'en fut par plus ébranlé qu'il l'avait été alors : on fut donc encore contraint de lui laisser suivre l'inspiration du ciel. Il s'embarqua pour Barcelone, d'où il se rendit par terre à Lisbonne, accompagné du P. Jérôme des Anges, qui ne reçut les ordres sacrés qu'en Portugal. Les serviteurs de Dieu trouvèrent à Lisbonne une troupe d'ouvriers apostoliques qui les attendaient et la flotte des Indes prête à mettre à la voile : les missionnaires se partagèrent sur toute la flotte, et le P. Spinola monta avec le P. des Anges un vaisseau où l'un et l'autre trouvèrent de quoi exercer leur zèle et leur charité. La peste qui désola cette armée navale fit d'étranges ravages sur leur na-

vire ; mais quoique les serviteurs de Dieu ne se fussent épargnés en rien ils ne furent point attaqués du mal ; à la vérité, les malades ayant mis à terre au Brésil, le P. Spinola, qui voulut entreprendre de les soulager tous, tomba dans une très fâcheuse maladie : il en fut guéri comme par miracle, et il se remit en mer après cinq mois de séjour dans la baie de tous les Saints. Cette seconde navigation ne fut guère plus heureuse que la première, et ils furent encore obligés de s'arrêter à Portorico : comme le vaisseau avait besoin d'être radoubé le P. Spinola et son compagnon eurent le temps de parcourir toute l'île, et l'on peut dire qu'en deux mois ils la firent entièrement changer de face. Il en coûta une seconde maladie au P. Spinola; mais elle n'eut pas de suites : je ne sais ce qui l'obligea ensuite à quitter le navire qui l'avait amené jusque là ; ce qui est certain c'est qu'il en monta un autre qui se trouva fort mal équipé, et qu'à peine eut-il gagné les îles Tercères qu'il fut pris par un navire anglais et mené en Angleterre. Il n'était pas sûr pour des jésuites de paraître dans ce royaume sous le règne d'Elisabeth ; le P. Spinola et son compagnon ne se déguisèrent pourtant pas, aussi eurent-ils le bonheur de souffrir pour le nom de Jésus-Christ; on les mit en prison sur quelque soupçon qu'on eut d'eux : mais ils n'y furent pas long-temps, l'officier qui les avait pris, et qui les avait tou-

jours traités avec une distinction tout à fait extraordinaire, ayant ménagé un échange en leur faveur.

Les missionnaires se rendirent à Lisbonne, d'où peu s'en fallut que le P. Spinola ne fût renvoyé en Italie. Sa maison ne put apprendre sans être alarmée toutes les traverses qu'il avait eues à essuyer, et fit les dernières instances auprès du P. Aquaviva pour obtenir qu'il le rappelât; mais il était difficile d'arrêter un homme qui semblait reprendre des forces et ranimer son courage dans ce qui aurait abattu tout autre que lui. « Je pars plus rempli de confiance que jamais, écrivit-il à un de ses amis, et quand bien même tout secours humain me manquerait je crois que Dieu me donnerait des ailes pour voler où je sens qu'il m'appelle si visiblement depuis tant d'années. » Il se rembarqua donc au mois de mars 1598, et arriva au port de Nangazaqui en 1602. Le territoire d'Arie au royaume d'Arima fut le premier champ où il exerça son zèle; de là il fut envoyé à Méaco, où il demeura longtemps. Enfin en 1614 le P. Carvaglio avant de repasser aux Indes avec les autres exilés le chargea du territoire de Nangazaqui, qui, étant menacé d'une plus sanglante persécution, avait besoin d'un homme comme lui, ferme, intrépide, portant toujours son âme entre ses mains, incapable d'une indiscrétion et plus encore d'une lâcheté. A l'emploi qu'on lui avait confié pour

le spirituel on ajouta le soin de pourvoir aux nécessités corporelles de ses frères : par là il se vit l'homme de la mission le plus exposé, ce qui l'obligea de changer de nom et de se faire appeler Joseph de la Croix; mais il ne put longtemps demeurer inconnu; au bout de quatre ans il fut pris à Nangazaqui avec le frère Ambroise Fernandez : on les conduisit à Omura, et on les mit dans une prison, qui se trouva trop petite et de laquelle on les fit passer dans une autre.

Cette nouvelle prison ne consistait qu'en quatre murailles fort épaisses sans toit et sans rien qui défendît les prisonniers contre les injures de l'air; elle était entourée d'une double palissade, entre laquelle les prisonniers eurent quelque temps la liberté de se promener; mais cela dura peu, et la dureté de leurs gardes alla même dans la suite jusqu'à les empêcher de sortir pour les plus pressantes nécessités ; d'ailleurs ils étaient en si grand nombre qu'ils n'avaient pas assez d'espace pour être couchés : la nourriture qu'on leur donnait répondait à tant de mauvais traitemens, et les fidèles s'empressant pour leur faire tenir les choses dont ils pouvaient avoir besoin, rarement en parvenait-il une partie jusqu'à eux. Au bout de quelque temps les gardes touchés de leurs souffrances, et charmés de leur douceur, devinrent plus traitables; mais on ne s'en fut pas plus tôt aperçu qu'on les changea, ce qu'on fit plusieurs fois.

A tant de souffrances les confesseurs de Jésus-Christ ajoutaient des jeûnes et des macérations, et le P. Spinola ne quitta jamais le cilice, même pendant de fort grandes maladies qu'il eut dans la prison. Dès le commencement ils s'étaient prescrit une forme de vie qu'ils gardèrent constamment jusqu'à la fin : chaque jour les prêtres disaient la messe, et tour à tour étaient supérieurs pendant une semaine; l'office se disait tous les jours à deux chœurs, et Dieu récompensait tant de vertus d'une si grande affluence de délices spirituelles que le temps, si l'on en croit les lettres du P. Spinola, ne leur durait rien.

Cependant un père de S. Dominique mourut au commencement de l'année 1619, et fut bientôt suivi du frère Ambroise Fernandez, dont le P. Spinola écrivit qu'il estimait si fort la vertu qu'il conservait précieusement de ses reliques, et qu'il l'invoquait comme un saint. Enfin les officiers du gouverneur de Nangazaqui vinrent signifier aux prisonniers qu'ils étaient condamnés à mourir : la joie fut grande parmi eux; mais elle ne fut pas de durée partout; Gonzoco, pour des raisons que je ne trouve nulle part, ne fit tirer de la prison que vingt-quatre religieux, deux prêtres de la compagnie de Jésus, le P. Charles Spinola et le P. Sébastien Quimura, avec sept novices, dont le P. Spinola reçut les vœux avant leur mort; cinq prêtres de

S. Dominique, le P. François Moralez, dont j'ai déjà parlé, le P. Alphonse de Ména, le P. Ange Ferrier, le P. Joseph ***, le P. Hyacinthe Orsanelli; deux frères, Thomas et Alexis, et un nommé Jean du tiers-ordre; deux prêtres de S. François, le P. Pierre d'Avila, dont j'ai aussi déjà parlé, le P. Richard de Sainte-Anne, le frère Léon et le frère Vincent. Je parlerai des trois autres dans la suite. Les novices jésuites étaient des catéchistes exercés dès l'enfance dans le ministère évangélique; ils se nommaient Pierre Sampo, Gonzalve Fusaï, Thomas Acafoxi, Michel Xumpo, Antoine Kiuni, Louis Cavara et Jean Ciungocu. Le P. Quimura était de la même famille que Léonard et Vincent Quimura, dont j'ai rapporté le martyre il n'y a pas long-temps; il fut le premier prêtre de sa nation, et jamais on ne vit un ouvrier plus infatigable. Ses principales vertus furent une simplicité d'enfant, une exactitude à tous ses devoirs, qui allait aussi loin qu'elle peut aller, un grand amour pour la pauvreté et une très grande assiduité à l'oraison. Parmi les novices de la compagnie il y en avait deux fort distingués par leur naissance. Thomas Acafoxi était un gentilhomme du Fingo, vieil officier qui avait eu beaucoup de réputation dans les armées : à l'âge de cinquante ans l'envie de gagner des âmes à Jésus-Christ l'avait engagé à se faire catéchiste du P. Quimura. Lorsqu'on arrêta ce père on avait saisi avec lui un jeune

homme qui était valet de la maison; Acafoxi ne l'eut pas plus tôt appris qu'il courut après les gardes, et que criant de toute sa force que c'était au catéchiste du père, et non pas à son domestique à le suivre à la mort, il les obligea à le lier et à renvoyer le jeune valet. Louis Cavara avait été élevé page auprès du roi Jean Protais d'Arima : Suchendono, étant monté sur le trône de son père, voulut engager Cavara à imiter son apostasie; il le trouva inflexible, et le chassa de la cour, le dépouilla de tous ses biens, et l'exila. Le saint jeune homme dans cette extrémité remercia Dieu qui le dégageait ainsi de tout ce qui le pouvait attacher à la terre, s'en alla à Nangazaqui, et, s'étant bâti un petit ermitage, il s'occupa tout entier de la contemplation des choses célestes, et quand l'occasion s'en présentait il faisait connaître Jésus-Christ aux infidèles, et animait les chrétiens à la constance. Il fut pris deux fois comme missionnaire parce qu'il avait, dit-on, quelque chose d'étranger dans les traits du visage. Enfin on le saisit comme chrétien, et on l'envoya à la prison d'Omura, où il pria le P. Spinola de le recevoir dans la compagnie de Jésus.

Tous les religieux, à l'exception de deux frères dominicains, furent condamnés au feu avec une femme nommée Lucie Fraïtez, et trois séculiers, parmi lesquels était un Coréen; les autres furent condamnés à être décapités; un des jeunes jé-

suites faute de poteau le fut aussi. Cette seconde troupe était composée pour la plupart, de veuves de martyrs avec leurs petits enfans depuis trois ans jusqu'à douze.

Avant de sortir de la prison le P. Spinola, qui fut averti que son catéchiste l'attendait au passage, écrivit plusieurs lettres à ses amis et même à sa famille; il les signa : *Charles, condamné à mort pour le nom de Jésus-Christ*. Il semble que ce soit l'esprit saint qui les lui ait dictées, et l'on ne peut les lire sans se sentir pénétré du même feu qui le consumait. Les prisonniers furent embarqués sur un bâtiment qui en peu d'heures les porta à Nangoia, où on les fit monter à cheval : un officier marchait devant avec ses gardes bien armés; les prisonniers, au milieu d'une compagnie de soldats, suivaient la corde au cou; chacun avait son bourreau qui tenait le bout de la corde. On ne permettait à personne de les approcher, et il en coûta la vie à un gentilhomme qui malgré les gardes s'était avancé vers le P. Quimura, dont il était ami, sous prétexte d'ajuster ses étriers, mais bien pour se recommander à ses prières et pour couper un morceau de ses habits. La nuit surprit les prisonniers à un lieu nommé Voracam; ils s'y arrêtèrent, et ce fut là que le P. Spinola sut de son catéchiste qu'il serait brûlé vif. Le père chargea cet homme, à qui il avait prédit long-temps auparavant qu'il ne lui arriverait aucun mal, il

le chargea, dis-je, de toutes les lettres qu'il avait écrites. On les fit remonter à cheval de grand matin, et ils commencèrent à trouver les chemins bordés d'une multitude infinie de chrétiens qui se mettaient à genoux pour recevoir leur bénédiction. Enfin ils arrivèrent au lieu du supplice; c'était une colline hors de la ville, sur le bord de la mer, la même dont j'ai déjà parlé en rapportant le triomphe des vingt-six martyrs que Tayco-Sama fit mourir en croix l'an 1597. On ne laissa point entrer les prisonniers d'Omura dans Nangazaqui, mais on les fit attendre sur la montagne jusqu'à ce que ceux de la ville fussent venus; on posta des corps de garde de distance en distance pour contenir la multitude, car on prétend qu'il se trouva là au moins trente mille chrétiens, sans compter les idolâtres. Enfin un officier du gouverneur de Nangazaqui, nommé Xuquendaïu, parut sur une espèce de tribunal couvert des plus beaux tapis de la Chine, et à peine fut-il placé qu'il donna ordre qu'on commençât l'exécution.

Aussitôt ceux qui devaient être brûlés furent liés à leurs poteaux, et avant qu'on mît le feu au bois on se mit en devoir de décapiter les autres. Dans ce moment le P. Spinola, qui était placé le premier du côté de cette troupe de femmes et d'enfans, aperçut Isabelle Fernandez, chez laquelle il avait été arrêté : il se souvint alors que la veille du jour qu'il fut pris il avait baptisé un

des enfans de cette femme, et qu'il l'avait nommé Ignace, parce qu'il était venu au monde le jour de la fête du saint fondateur des jésuites. L'enfant était derrière sa mère, et le père ne le voyait point, ce qui lui fit craindre qu'on ne l'eût caché. « Où est mon petit Ignace? s'écria-t-il en s'adressant à Isabelle; qu'en a-t-on fait? Le voilà, reprit la mère prenant son fils entre ses bras et le montrant au saint homme; je n'ai eu garde de le priver du seul bonheur que je suis en état de lui procurer. Puis elle dit à l'enfant : Mon fils, voilà votre véritable père; c'est lui qui vous a fait chrétien; demandez-lui sa bénédiction. » L'enfant aussitôt se mit à genoux, et joignit les mains, ce qu'il fit d'un air si touchant que, comme sa beauté et l'action de sa mère avaient attiré de ce côté-là les yeux des spectateurs, il s'éleva tout à coup un bruit confus de cris et de gémissemens dont on appréhenda les suites. On commença donc l'exécution, et dans l'instant on vit voler deux ou trois têtes, qui allèrent tomber aux pieds du petit Ignace : il n'en parut pas plus étonné. On vint à sa mère : il en vit sauter la tête comme celle des autres, et il ne changea pas même de couleur. Enfin, avec une intrépidité qui surprit et attendrit tout le monde, il reçut le coup de la mort sans avoir donné la moindre marque de faiblesse. On rapporte de cet admirable enfant que ses parens au moment de sa naissance l'avaient offert au Seigneur pour le servir

dans la compagnie de Jésus. On ajoute qu'à la nouvelle de la mort de son père, qui fut brûlé vif avec Léonard Quimura, il se mit à crier en bégayant qu'il serait aussi martyr. Puis se tournant du côté de sa mère, Oui, reprit-il, je serai martyr, et vous aussi, ma très chère mère; mais ma sœur ne le sera point. Prédiction que l'événement vérifia en tout. Ce petit innocent ne pouvait voir un cimeterre qu'il ne tressaillît de joie dans la pensée que cet instrument serait celui de son martyre, et quand il faisait quelque présent à quelqu'un il ne manquait point de lui dire : « Gardez cela bien précieusement, car je mourrai martyr, et ce sera une relique. » Sa mère avait eu aussi le même pressentiment dès son enfance, et toute sa vie n'avait été qu'une préparation au martyre. Elle entra au lieu du combat tenant d'une main un crucifix et un chapelet de l'autre, et chantant le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*. Dès que cette première bande eut consommé son sacrifice on plaça les têtes vis à vis de ceux qui devaient être brûlés, et on alluma le feu : il était éloigné de vingt-cinq pieds des poteaux, et tellement disposé que le feu ne gagnait que fort lentement; on avait même soin de l'éteindre quand on voyait qu'il gagnait trop vite.

Tout étant ainsi disposé le père Spinola donna l'absolution à Lucie Fraïtez, qui se trouva attachée à côté de lui comme elle l'avait fort sou-

haité; puis se tournant du côté de Xuquendaïu il lui dit d'un ton assez haut qu'il voyait bien en ce moment ce que les religieux de l'Europe venaient chercher au Japon, et que leur joie au milieu d'un si affreux supplice devait lever pour toujours les soupçons dont on s'était laissé prévenir. Il fit ensuite à l'assemblée une courte exhortation : il avertit que ce feu qui les brûlait n'était que l'ombre de celui dont le vrai Dieu punira éternellement ceux qui auront refusé de le reconnaître, ou qui après l'avoir reconnu l'auront mal servi. Enfin le feu commença à s'approcher, et les martyrs en ressentirent les plus vives atteintes : à les voir, les yeux doucement élevés vers le ciel et l'esprit comme abymé en Dieu, on aurait dit que le Seigneur leur avait ôté tout sentiment de douleur. Au bout d'une heure et demie un petit vent s'éleva et poussa quelques charbons ardens sur le P. Spinola : sa soutane s'enflamma; il parut tout en feu; ses liens se brûlèrent, et ne pouvant plus se soutenir il tomba et expira dans l'instant. Ainsi mourut ce grand homme, âgé de cinquante-huit ans, après en avoir passé trente-huit dans la milice chrétienne, où il parvint aux premiers honneurs, qui sont l'apostolat et le martyre; car depuis que le Sauveur du monde a vaincu ses ennemis par sa mort c'est en mourant que triomphent ceux qui combattent sous sa bannière, et les fers qu'ils portent sont les lauriers qui sont les

preuves de leur bravoure et les marques de leur victoire. Aussi l'illustre maison de Spinola fit-elle connaître lorsqu'elle apprit la glorieuse mort du serviteur de Dieu qu'elle ne s'en trouvait pas moins honorée que pour avoir donné dans le même temps aux armées impériales et catholiques dans la personne du célèbre Ambroise Spinola un général qui faisait repentir les hérétiques de Flandre de leur désobéissance à l'Eglise, et de leur révolte contre leurs légitimes souverains.

Pour revenir à nos généreux confesseurs de Jésus-Christ, après la mort du P. Spinola le feu s'approcha peu à peu des autres, et ce ne fut qu'après trois heures de souffrances que le P. Quimura et un nommé Antoine Sanga, qui étaient à l'autre extrémité, obtinrent la palme; c'est ce que rapportèrent des personnes dignes de foi qui mesurèrent le temps avec des sables. Il ne manquait rien à la gloire de la religion s'il n'était arrivé à cette glorieuse troupe ce qui arriva aux quarante martyrs de Sébaste : trois Japonnais, appelés Dominique Tandu, Diégo Kimbaïe et Paul Nangaxi, tous trois religieux du même ordre, troublèrent la joie de cette journée. Dès la prison le P. Spinola, qui les vit fort entêtés sur une chose tout à fait déraisonnable, se crut obligé de leur faire une petite correction, d'autant plus qu'il s'agissait d'une désobéissance à l'égard de leur supérieur, qui était prisonnier avec eux : ils n'eurent pas plus d'égard à la remontrance du

saint homme qu'ils n'en avaient eu à l'ordre de celui qui leur tenait la place de Dieu, ce qui fit dire au P. Spinola qu'il était bien à craindre que ces jeunes religieux ne parvinssent point à la gloire du martyre. On a su cette circonstance d'un garde de la prison d'Omura, qui entendit cette menace du père, et qui après en avoir vu l'accomplissement conçut une haute idée du serviteur de Dieu; il publia même partout cette prédiction, ce qui servit beaucoup à consoler les fidèles. Quoi qu'il en soit ces trois malheureux commencèrent à peine à sentir un peu vivement l'impression du feu qu'on les aperçut faire mille grimaces et mille contorsions. Un des jeunes jésuites, nommé Louis Cavara, qui se trouva auprès d'eux fit tous ses efforts pour les animer à la constance; plusieurs chrétiens même s'avancèrent pour seconder Cavara : mais tout fut inutile; de la sensibilité ils tombèrent bientôt dans l'impatience, et de l'impatience dans le désespoir : ils rompirent leurs cordes, ce qu'on avait exprès rendu fort aisé à tous; ils coururent de toutes leurs forces vers le président, et le supplièrent de leur donner la vie au nom d'Amida, qu'ils invoquaient le plus haut qu'ils pouvaient. On n'entendit pas Nangaxi donner ce signe abominable d'apostasie, et presque tous ont écrit qu'il était retourné de lui-même à son poteau, et qu'il y avait achevé avec constance le sacrifice volontaire de sa vie; mais pour les deux autres

ils furent bien étonnés lorsque Xuquendaïu, contre la parole qu'il en avait donnée, les fit rejeter dans le feu : ils eurent beau crier et se lamenter ; le président fut inexorable, et il leur en coûta autant pour gagner l'enfer qu'aux autres pour mériter la couronne de gloire. Tous les historiens du Japon, excepté le P. Bartoli, assurent que Nangaxi était un séculier, et mettent sa femme, nommée Thècle, parmi ceux qui furent décapités ce jour-là.

On n'est pas d'accord sur le jour que cette exécution eut lieu qui fut nommée le grand martyre à cause du nombre et de la qualité de ceux qui signèrent la vérité de leur sang ; les uns la mettent au 2 septembre, les autres au 10 ; cependant le feu était presque éteint partout, et le P. Quimura était encore debout attaché à son poteau, le feu n'ayant point du tout approché de lui. Dès le commencement il avait toujours paru comme abymé dans une douce contemplation ; seulement au bout de trois heures on l'aperçut qui baissait la tête en jetant un soupir : alors la plupart, persuadés qu'il expirait, poussèrent au ciel des cris de bénédiction comme pour accompagner sa grande âme au trône de Dieu ; mais quelques-uns ont cru qu'on avait pris un simple évanouissement pour un dernier soupir, et cela sur la parole des soldats, qui dirent que la nuit suivante, tandis qu'ils étaient de garde au lieu du supplice, ils avaient entendu du côté du père

une voix qui prononçait *Jesus*, *Maria*. Quoi qu'il en soit, les martyrs ne donnant plus aucun signe de vie, les soldats, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, entourèrent le lieu du supplice, et gardèrent l'espace de deux ou trois jours les corps, dont on voulut faire un spectacle d'horreur; ensuite ils mirent en un monceau tous ces corps, les poteaux et jusqu'à la terre qui se trouva teinte de sang, y mirent le feu, et après que tout fut consumé ils jetèrent les cendres au vent. On donna toutefois aux fidèles le corps de Marie Quimura, veuve du saint martyr André Tocuan, parce qu'elle était nièce de Feizo, et dans la confusion avec laquelle tout cela se fit il ne fut pas possible d'empêcher que les fidèles n'enlevassent bien des reliques; mais tandis que les infidèles faisaient tous leurs efforts pour abolir la mémoire de ces saints le ciel relevait leur gloire par plusieurs prodiges. L'an 1630 Emmanuel de Sosa, Portugais, interrogé juridiquement au tribunal de l'archevêque de Manille, qui avait commission du saint-siége pour faire les informations touchant la vie et la mort du P. Charles Spinola, attesta par serment que le jour de ce martyre, sur les huit ou neuf heures du soir, lui et Simon Paëz avaient aperçu une grande lumière sur le lieu de l'exécution; qu'elle dura au moins deux heures; que la nuit suivante ils l'avaient encore aperçue, et qu'après l'avoir attentivement considérée et fort

long-temps ils s'étaient retirés lorsqu'elle brillait encore. Il ajouta qu'on avait publié dans Nangazaqui comme une chose constante que la nuit qui suivit le grand martyre quelques pêcheurs chrétiens étant dans leur barque en pleine mer, environ à un quart de lieue de terre, virent sur la sainte montagne beaucoup de lumières qui paraissaient marcher par ordre, et que parmi les autres ils en distinguèrent une qui jetait un éclat merveilleux; que sur leur rapport les habitans de Nangazaqui avaient demandé aux soldats qui gardaient le lieu du supplice s'ils n'avaient rien vu, et que ceux-ci avaient fait réponse que la même nuit ils avaient aperçu tous les corps des martyrs se relever, ceux même qui avaient été décapités s'étant tout à coup trouvés dans leur entier; qu'ils portaient tous un flambeau allumé; que celui du P. Spinola leur avait semblé plus éclatant que les autres, et qu'ils avaient formé une procession en chantant les louanges du Dieu des chrétiens; que cela avait duré quelque temps, après quoi tous les flambeaux s'étant éteints les corps s'étaient remis à leurs places et dans l'état où ils étaient auparavant. Sosa dit en outre qu'après le témoignage de ces soldats ce fait courut tout le pays, et que comme il causait de grandes rumeurs Gonzoco appela les soldats, et leur défendit sous peine de la vie de parler jamais de ce qu'ils avaient vu. Telle fut la déposi-

tion de ce Portugais : elle fut envoyée à Rome avec le procès-verbal de tout ce qui regardait les actions et la glorieuse mort du P. Spinola. Mais ce qui plus que tout le reste fit connaître aux Japonnais combien Dieu s'intéressait à la gloire de ses serviteurs fut la terrible vengeance qu'il tira du cruel Xuquendaïu, qui avait présidé à leur supplice : cet officier étant un jour à table tout d'un coup on le vit tomber mort, et lorsqu'on voulut le relever son corps parut grillé comme s'il eût été brûlé à petit feu.

Je n'aurais jamais fini si je voulais rapporter tout ce que je trouve d'édifiant dans les relations de ce martyre; mais je ne puis passer sous silence Antoine Sanga, qui fut un de ceux qui souffrirent davantage dans cette journée, car il ne mourut, non plus que le P. Quimura, que de la seule chaleur qu'excita dans son sang l'ardeur du feu qui ne le toucha point. Sanga était d'une illustre famille, qui a donné plus d'un saint à l'église du Japon : dès sa plus tendre enfance il suivit les missionnaires, et quand il fut un peu plus avancé en âge il entra dans la compagnie de Jésus. Sa santé l'obligea d'en sortir, et il épousa une vertueuse fille, nommée Marie, qui l'accompagna au martyre : mais pour être engagé dans le mariage Sanga n'en fut ni moins saint ni moins zélé, et peu de missionnaires ont travaillé avec plus de succès que lui dans la vigne du

Seigneur. Tandis qu'il s'occupait ainsi à gagner des âmes à Jésus-Christ on fit courir le bruit que sous les dehors d'une apparente dévotion il cachait de fort mauvais desseins, et surtout qu'il tramait quelque chose contre les jésuites. Le serviteur de Dieu fut si touché de cette calomnie qu'il crut que pour la réfuter il lui était permis de passer par-dessus les règles que la prudence chrétienne et les pères de l'Eglise prescrivent aux fidèles dans les temps de persécution : il alla trouver le magistrat de Nangazaqui, lui déclara que toute sa vie il avait été très attaché à la compagnie de Jésus, et que sous les auspices de ce saint ordre il n'avait jamais cessé de procurer aux adorateurs des fausses divinités du Japon la connaissance du vrai Dieu; qu'il savait sur cela les défenses de l'empereur, mais qu'il se croyait plus obligé d'obéir à Dieu qu'aux hommes, et qu'il était bien résolu de finir ses jours dans ce saint exercice.

Le magistrat, fort surpris d'une telle déclaration, dit à Sanga qu'il oubliait ce que sa naissance, son devoir, l'honneur même exigeaient de lui; qu'il le priait de faire réflexion aux suites que pourrait avoir une telle conduite, et qu'il lui donnait du temps pour y penser. « Il est inutile, repliqua le généreux chrétien, de me donner du temps pour y penser; tant que j'aurai un souffle de vie je prêcherai Jésus-Christ; et si

je l'ai fait avant qu'on eût exilé un si grand nombre de prédicateurs croyez-vous que je puisse me taire maintenant qu'il n'en reste que fort peu? » Le magistrat, voyant cet homme déterminé à ne plus garder de mesures, le fit sur-le-champ conduire en prison. Sanga y alla plein d'une joie qui paraissait au-dehors : on ne dit pas s'il y demeura long-temps; ce qui est certain c'est que dans une lettre qu'il écrivit au provincial des jésuites dès qu'il sut qu'il était condamné, et dans laquelle il déclare que ne pouvant mourir enfant de la compagnie de Jésus il mourait au moins son serviteur, il marque qu'il avait déjà baptisé trente-deux personnes depuis qu'il était prisonnier. Peu de jours après Gonzoco fit évacuer toutes les prisons d'Omura et de Nangazaqui, qui étaient déjà remplies depuis qu'on en avait tiré ceux dont je viens de rapporter le martyre : outre un grand nombre de chrétiens de toutes conditions on en tira huit religieux; cinq de S. Dominique, le P. Thomas de Sumarréga ou du Saint-Esprit; les autres n'étaient pas prêtres; et trois de S. Augustin, un prêtre nommé le P. Apollinaire, et deux frères du tiers ordre : ils furent brûlés vifs, et leurs cendres jetées à la mer.

Le Firando, où cet orage avait commencé, n'était pas plus tranquille; l'Eglise du Japon y perdit encore un ouvrier de grand mérite, qui fut le P. Camille de Constanzo : ce père était de la

Calabre, et après avoir fait ses études à Naples il s'y était consacré à Dieu dans la compagnie de Jésus. On remarqua toujours en lui un naturel fort doux et tout à fait porté à la vertu; il avait encore conservé son innocence dans de forts grands dangers. Tandis qu'il étudiait en droit quelques jeunes débauchés s'avisèrent un jour de carnaval de faire entrer dans sa chambre une femme de mauvaise vie : elle s'était magnifiquement parée, et elle aborda le jeune homme de la manière la plus engageante. Constanzo conçut bien que c'était un piége que l'on tendait à sa vertu, et sans répondre un seul mot aux civilités de cette malheureuse il lui déclara qu'elle ferait sagement de se retirer au plus tôt. Il était fort tard; elle répondit qu'ornée comme elle était il n'y avait point de sûreté pour elle à marcher la nuit dans les rues de Naples. « Que ceux, reprit Constanzo, qui vous ont adressée ici vous donnent le secours dont vous avez besoin. » Et en disant cela il la poussa rudement hors de sa chambre, dont il ferma la porte sur lui : il se jeta en même temps au pied d'un crucifix, remercia Dieu de la grâce qu'il venait de lui faire, et conjura la sainte Vierge d'être toujours la protectrice de son innocence. Son valet étant ensuite venu pour lui représenter qu'il y avait de la dureté à chasser une femme à une heure si indue il ne lui répondit que par deux soufflets, et continua sa prière.

Cette victoire fut pour Constanzo une source de grâces qui, par sa fidélité à y correspondre, l'éleva à une éminente sainteté. Il avait vingt-un ans lorsqu'il entra au noviciat des jésuites de Naples, et douze ans après il passa en Asie: ses vues étaient pour la Chine; mais on le détermina pour le Japon, et il y travailla avec un zèle que Dieu bénit toujours d'un plein succès. Il avait une physionomie si heureuse qu'on ne pouvait le voir sans être prévenu en sa faveur. En 1614 il sortit du Japon; mais il y retourna bientôt déguisé en soldat : il courut tout le Firando, visitant les prisonniers, consolant les malades, encourageant les faibles, convertissant les infidèles. Enfin il fut trahi et dénoncé par un fourbe qui faisait semblant de se vouloir rendre chrétien : ceux qui le saisirent furent tellement frappés de je ne sais quoi qui parut sur son visage qu'ils restèrent long-temps sans lui rien dire; ils ne purent même jamais se résoudre à le lier, quelques instances qu'il leur en fît, mais ils lièrent ses deux catéchistes (Gaspard Cotenda et Augustin Ota) avec le patron de la barque.

Le lendemain ils furent menés tous quatre à Firando, et présentés au gouverneur, qui après leur avoir fait subir l'interrogatoire les envoya en prison dans l'île d'Iquinoxima. On les sépara bientôt : le patron de la barque, nommé Damien fut conduit avec Jean Sacomoto, qui avait logé le missionnaire dans une petite île, où on les

décapita. Gaspard Cotenda fut envoyé à Nangazaqui sa patrie, où on lui trancha aussi la tête: l'ordre avait été donné d'en faire autant à Augustin Ota. Ce catéchiste désirait depuis longtemps se faire jésuite; il l'obtint enfin la veille de sa mort, qui arriva le 10 août. Le P. de Constanzo ayant reçu de son provincial une lettre qui lui ordonnait de recevoir Augustin Ota dans la compagnie ce fut une providence toute particulière de Dieu sur ce fervent jeune homme, qui toute sa vie n'avait respiré que le zèle des âmes; car de toutes les lettres qu'on écrivit au P de Constanzo dans sa prison la seule qui lui fut rendue fut celle du provincial.

En même temps que l'empereur avait condamné Ota et Cotenda à être décapités il avait condamné le P. de Constanzo à être brûlé vif. Un officier de Gonzoco s'étant transporté à la prison du père lui signifia son arrêt de mort, et ajouta qu'il fallait partir sur-le-champ pour Firando, où l'exécution se devait faire. A cette proposition le serviteur de Dieu entra dans un transport de joie qui surprit fort l'officier du gouverneur. On s'embarqua aussitôt, et l'on mena le père droit à un lieu nommé Tobira, entre la ville et la forteresse de Firando, où tout était déjà prêt pour le supplice. Le confesseur de Jésus-Christ ne fut pas plus tôt descendu de la barque qu'on le conduisit à son poteau, où, tandis

qu'on le liait, il commença à prêcher sur ces paroles du Sauveur dans l'Evangile : *Ne craignez point ceux qui font mourir le corps*. Le zèle avec lequel il parlait tint quelque temps les bourreaux comme en suspens; mais comme ils virent qu'il ne finissait point ils mirent le feu au bois : alors la fumée et la flamme ôtèrent aux spectateurs la vue du saint martyr; mais ils l'entendaient toujours, et il semblait que sa voix devenait plus forte à mesure qu'il avançait vers la mort. Au bout de quelque temps les flammes se séparèrent en deux, et l'on aperçut le père qui paraissait ravi en Dieu : un moment après il se mit à chanter le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes;* et comme en le finissant sa voix parut un peu tremblante on s'imagina qu'il tirait à sa fin lorsqu'il recommença à prêcher avec une nouvelle force, tantôt en latin pour des Anglais et des Hollandais qui se trouvèrent là, et tantôt en japonnais. Il s'écria par deux fois : *Oh! que je suis bien!* Dans cet instant on le vit entouré d'un tourbillon de feu : il entonna alors le céleste cantique *Sanctus, sanctus, sanctus*, mais d'une voix aussi forte qu'il l'avait jamais eue, et dans le moment il expira. Ce martyre arriva le 15 septembre, le père étant dans sa cinquante-unième année. Les Japonnais le regardèrent comme un homme extraordinaire, et les hérétiques avouèrent qu'une aussi grande vertu était au-dessus de leurs expressions.

La perte d'un si grand homme fut bientôt suivie d'une autre, qui ne fut pas moindre. Il y avait près d'un an que le P. Pierre Paul Navarro était dans les prisons de Ximabara ; l'ordre vint enfin de le faire brûler vif. Ce père était de Laino, petite ville de la Calabre; il se fit jésuite à l'âge de quarante-huit ans, et vint au Japon en 1586. Il apprit si facilement la langue qu'il se trouva bientôt en état de composer en japonnais aussi facilement que les plus habiles du pays : les royaumes de Naugato et de Bungo furent les lieux où il exerça plus long-temps son zèle, et comme il marchait sur les pas de l'apôtre du Japon on peut dire qu'il se remplit de son esprit. La persécution l'obligea ensuite à errer de côté et d'autre; enfin il fut arrêté par un domestique de Bungondono, seigneur de Ximabara. Ce tono s'était vanté à l'empereur qu'il n'y avait pas de missionnaires dans ses états, et il l'avait fait pour empêcher qu'on ne les recherchât, car il les estimait : ainsi l'emprisonnement du P. Navarro lui fit doublement de la peine; mais son chagrin augmenta beaucoup quand il eut connu son prisonnier. Effectivement on dit des choses surprenantes de ce religieux: avec un talent rare pour le ministère auquel Dieu l'avait élevé il avait celui de s'attirer l'estime et la confiance de ceux même qui ne goûtaient pas sa doctrine. Il était naturellement colère; mais il avait tellement corrigé ce

défaut que ce qui paraissait le plus en lui était une douceur inaltérable. Tout le temps qu'il fut au Japon il ne quitta point la haire, et on l'en trouva revêtu après sa mort. Mais Dieu avait récompensé une si grande mortification par un don d'oraison des plus sublimes : Bungondono le faisait souvent sortir de sa prison et venir à son palais sous prétexte de l'interroger, mais en effet pour jouir de son entretien. Le père dans une lettre à un de ses amis nous a appris le détail de ce qui se passa dans ces conversations.

Les premières furent sur la religion, sur l'établissement de l'Eglise, sur la conversion des empereurs romains; et le tono fut si content de tout ce que le père lui dit à ce sujet qu'il témoigna un extrême chagrin de ce que l'empereur ne connaissait pas quels hommes et quelle religion il persécutait. On parla beaucoup dans les autres conférences des conquêtes que les Castillans et les Portugais avaient faites dans les Indes : c'était alors au Japon la matière du temps; le père la développa de manière que tout le monde en parut très satisfait. Un jour un gentilhomme chrétien ayant ouï dire à Bungondono qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver ni le repos de l'esprit, ni le salut de l'âme dans aucune secte du Japon, il courut fort joyeux en faire part au père : il le trouva qui se disposait à mourir; mais en songeant à soi il n'oubliait

pas le prochain. Sa prison ne désemplissait point; il passait tout le jour à prêcher et à confesser, et partageait la nuit entre le repos et la prière, à laquelle il donnait la meilleure partie; il trouva même encore assez de loisir pour mettre en japonnais le livre des louanges de Marie, composé par le P. Spinelli. Enfin le 23 octobre l'arrêt de sa mort arriva de Jédo : on ne lui en parla que le 1er novembre, qui fut choisi pour le jour de l'exécution; mais le serviteur de Dieu savait par une voie bien sûre qu'il devait aller dans le ciel célébrer le triomphe de tous les saints, et l'on fut fort surpris lorsqu'après avoir dit la messe de grand matin il se mit à distribuer aux fidèles ce qui lui restait de reliquaires ou d'autres choses semblables. Au bout de quelques heures on lui vint signifier sa sentence : elle portait que lui et trois Japonnais qu'on avait arrêtés avec lui seraient brûlés vifs: c'étaient un catéchiste nommé Clément, et deux jésuites, Denis Fugixima et Pierre Onizuka.

Le P. Navarro à la lecture de sa sentence ne put contenir sa joie; il la fit éclater de sorte que Bungondono, à qui on en fit le rapport, ne put retenir ses larmes. Après ces premiers transports le saint homme se retira un moment pour faire part à ses amis de l'heureuse nouvelle qu'on venait de lui annoncer. Il nous est resté deux de ces lettres adressées, l'une au

P. François Pachéco, provincial, et l'autre au P. Matthieu de Couros : l'on y voit que le feu céleste consumait le cœur de ce généreux martyr avant que les flammes réduisissent son corps en cendres. Le tono avait ordre de présider lui-même au supplice du père, qui soutint jusqu'au bout ce caractère d'héroïsme qu'on avait toujours admiré en lui. Ses compagnons montrèrent aussi jusqu'à la mort une fort grande constance. Bungondono, qui ne se plaisait pas à voir souffrir des personnes qu'il estimait, avait donné des ordres pour qu'on ne les fît pas languir; et en effet à peine furent-ils dans le feu qu'ils furent étouffés par les flammes et par la fumée.

Je ne trouve pas qu'il y ait eu beaucoup de sang répandu le reste de cette année, ni les premiers mois de l'année suivante. L'empereur s'étant démis du gouvernement de l'empire entre les mains de son fils lui donna le nom de Xogun-Sama, et prit celui de Cubo-Sama. Le nouveau monarque ne tarda pas à faire voir qu'il haïssait encore plus les chrétiens que son prédécesseur; du moins sa haine leur fut-elle plus funeste: mais il y a apparence que le mouvement que produisit dans l'état ce changement fut ce qui procura quelque relâche aux ouvriers de l'Evangile.

Cependant peu de jours après la mort du père Navarro un vaisseau espagnol, qui était au port

de Nangazaqui, mit à la voile pour s'en retourner aux Philippines, et le P. Diégo Collado prit cette occasion pour donner à Manille, à la Nouvelle-Espagne et dans l'Europe des nouvelles des jésuites du Japon. Qui n'eût cru, dit le P. Bartoli, qu'ayant vu brûler vifs en moins de trois mois douze de ces religieux pour le nom de Jésus-Christ, et sachant que tous les autres s'exposaient sans ménagement à être traités de la même manière, comme ils le furent presque tous, il allait faire l'éloge d'une compagnie qu'il avait connue par son plus bel endroit? Mais le Japon n'eût pas été le plus bel endroit des jésuites si avec les feux, les croix et les fosses ils n'y eussent souffert ce que la calomnie a de plus sensible : nous avons vu que depuis plus de trente ans on ne les avait pas épargnés de ce côté-là; mais les calomniateurs ou ne se faisaient pas connaître, ou n'étaient pas gens dont le nom ni le caractère fût capable de faire beaucoup d'impression; aussi ces accusations inquiétaient bien moins les missionnaires du Japon que leurs confrères des Indes et d'Europe : les premiers ne se mettaient pas beaucoup en peine d'y répondre, et leur silence avait plus que toute autre chose fait leur apologie. Mais ici le coup leur fut d'autant plus sensible qu'il fut porté par une main que le caractère de la personne rendait respectable, et que la plupart des choses qu'on leur imputait étaient sous le nom d'un des plus illustres ou-

vriers et des plus célèbres martyrs du Japon. (1)

Il y avait donc à peine trois mois que le P. Collado était parti du Japon lorsqu'on y apprit qu'il y avait fait de grandes informations contre les jésuites; qu'il avait sollicité plusieurs personnes à les signer, et entre autres le P. Barthélemi Guttiérez, augustin, qui fut depuis martyr; qu'il n'avait pas même épargné les menaces pour engager ce saint homme à appuyer ses calomnies de son témoignage, et qu'il devait présenter contre la société au conseil de Madrid et à la cour de Rome un mémorial rempli d'accusations les plus atroces. Les missionnaires du Japon n'étaient disposés à se défendre contre leurs ennemis que par leur patience : mais en cette occasion le silence pouvait passer pour un aveu tacite des crimes dont on les chargeait; ils se déterminèrent donc, quoique avec bien de la peine, à parler. Le P. François Pachéco, provincial des jésuites et administrateur de l'évêché du Japon, dressa un petit mémoire où, sans accuser personne, il se contenta d'attester sur les saints Evangiles, et sur ses ordres sacrés, le contraire de ce qui se débitait contre eux. Son dessein était de faire signer cet écrit par tous ses religieux; mais le temps ne le lui permit point, parce qu'un vaisseau, qui était à la rade de Nangazaqui, n'attendait que le moment pour mettre à la voile, et il ne fut signé que de douze;

(1) Le P. Sotelo.

savoir, des PP. François Pachéco, provincial; Jean-Baptiste Zola, Balthazar de Torrez, Michel Carvaglio, Antoine Iscida, Benoît Fernandez, Jacques-Antoine Giannoné, Emmanuel Borghèse, Sixte Tocuun, Matthieu de Couros, Jean-Baptiste de Baeza et Gaspard de Castro. Nous verrons bientôt de quel poids devait être le témoignage de ces douze religieux. Cette déclaration, dont ils signèrent trois copies pour être envoyées par différentes voies, eut tout l'effet qu'ils pouvaient souhaiter : la première de ces trois copies qui arriva en Europe était adressée au général de la compagnie de Jésus, et se garde à Rome; la seconde a été long-temps entre les mains de l'illustre Marie d'Alencastre, duchesse d'Aveiro, en qui l'Espagne vient de faire une perte qu'elle ne réparera probablement de long-temps : en effet il est infiniment rare de trouver dans un même sujet l'assemblage de tant de qualités éminentes qui ont rendu la duchesse d'Aveiro une des premières femmes de son siècle : un génie supérieur et capable de toutes les sciences, un esprit cultivé et orné par les plus belles connaissances, une facilité à s'énoncer en plusieurs langues différentes, un zèle pour la conversion des infidèles qui embrassait les quatre parties du monde, et qui jusqu'à sa mort lui a fait avoir une attention extrême et une tendresse de mère pour tous les missionnaires et pour tous les néophytes des Indes, de la Chine, du Pérou, du Japon et de

toutes les autres régions où l'on travaillait à gagner des âmes à Jésus-Christ. Elle a été jusqu'à une extrême vieillesse en bénédiction dans toutes les églises naissantes, et sa mémoire vivra éternellement parmi ces peuples, qui devront en partie à ses libéralités et à ses soins empressés l'établissement ou les progrès de la religion chez eux.

Pour revenir au mémorial du P. Collado il parut enfin accompagné d'une lettre sous le nom du P. Louis Sotélo : on feignit que ce saint religieux, qui était alors prisonnier à Omura, avait écrit cette lettre de sa prison. Rien n'était plus violent que cet écrit, et l'on ne saurait mieux en donner une juste idée qu'en disant que les protestans d'Allemagne n'ont pas cru qu'elle pût être tracée d'une autre plume que de celle de leur compatriote Gaspard Scioppius, le plus furieux écrivain de son siècle. Le P. Sotélo, ainsi que nous l'avons vu ailleurs, avait été nommé par le pape Paul V évêque de la partie orientale du Japon : le roi d'Espagne s'y était opposé; les supérieurs du P. Sotélo l'avaient long-temps retenu aux Philippines : on ne manqua point de mettre tout cela sur le compte des jésuites, et c'en fut assez pour appuyer du nom et de l'autorité de ce saint homme tout ce qu'on avait envie de publier contre les missionnaires du Japon. Le P. Collado crut donc ce libelle bien fait pour paraître avec son mémorial; mais il ne prit pas

garde qu'en bien des articles ces deux écrits se contredisaient; d'ailleurs toute sa conduite et ses violens démêlés avec son ordre lui avaient tellement ôté tout crédit qu'il ne persuada que ceux qui cherchaient dans ces différens entre les catholiques des armes pour combattre l'Eglise. Son mémorial et la prétendue lettre du P. Sotélo n'ont jamais servi qu'à grossir le théâtre jésuitique et la morale pratique des jésuites de contradictions grossières, et de calomnies fort mal digérées, et ils firent sur l'esprit des puissances pour lesquelles on les avait composés des impressions bien différentes de celles qu'on prétendait. Urbain VIII, qui tenait alors le saint-siége, écrivit aux fidèles du Japon des lettres qui sont de vrais panégyriques des jésuites : le saint pontife, après avoir dit aux chrétiens d'Arima que s'il lui fallait répandre son sang pour assurer leur salut il le ferait avec joie, ajoute : «A notre défaut nous vous envoyons des troupes de prêtres qui, altérés du martyre et non pas de votre or, quittent leur pays et leurs parens afin que l'Orient reconnaisse combien l'Eglise romaine a votre salut à coeur. (1) Nous sommes très aise, dit-il aux chrétiens de Farima et de quatre autres royaumes,

(1) Gaudemus tanto vobis solatio esse sacerdotes societatis Jesu, quorum caritatem debetis certe omni officiorum genere, et grati animi cultu remunerari : hinc enim conjicere potestis quam pretiosæ animæ vestræ habeantur in romana Ecclesia; ad eas enim redimendas istuc mittuntur sacerdotes litteris exculti et moribus insignes, qui patrias exiliis mutant, et per naufragantis Oceani minas ad eos portus navigant, ubi omni tempestate crudeliorem sævire sciunt iram tyrannorum.

de la grande consolation que vous apportent les prêtres de la compagnie de Jésus, au zèle desquels vous devez toutes sortes de bons offices et de respects. De là vous apprendrez combien vos âmes sont chères à l'Eglise romaine, puisque pour leur procurer la liberté des enfans de Dieu elle vous envoie d'ici des prêtres savans et d'une vertu peu commune, qui changent leur patrie en des lieux d'exil, et ne craignent point de s'exposer sur un océan toujours irrité et fameux par ses naufrages pour arriver à des ports où la rage des persécuteurs est encore plus furieuse que les plus dangereuses tempêtes. «Nous nous réjouissons, porte le bref adressé aux fidèles de Déva et d'Oxu, de ce que les travaux de notre bien-aimé fils Jérôme des Anges sont si utiles à cette Eglise. Notre bien-aimé fils Sébastien Vieyra, prêtre de la compagnie de Jésus, écrit le père commun des fidèles aux chrétiens de la Tense et des villes d'Ozaca, de Sacai, de Méaco et de Fucimi, retourne vers vous avec un nouveau renfort d'ouvriers, et, passant au travers de mille dangers, se sent attiré par la fureur des persécuteurs bien loin d'en être effrayé. Enfin le conseil d'Espagne, après une mûre délibération et après avoir examiné le rapport de dom Jean Cevicos, commissaire du saint office, chanoine et proviseur de la cathédrale de Manille, lequel avait été lui-même au Japon, et avait connu depuis fort particulièrement le P. Sotélo, et qui

protesta depuis, dans un imprimé qu'il présenta au roi d'Espagne, que la lettre attribuée à ce saint martyr était une pièce supposée et remplie de faussetés évidentes; au contraire que l'écrit des douze jésuites ne contenait rien dont il ne connût parfaitement la vérité, le conseil d'Espagne, dis-je, conclut tout d'une voix qu'il était de l'intérêt de la religion que les jésuites fussent seuls au Japon. Le décret en fut dressé à Madrid, et signé par le roi Philippe IV, le 6 juin 1628; mais la rigueur de la persécution en avait prévenu l'exécution, ainsi que nous le verrons en son lieu.

Cependant on fit, par ordre du nouvel empereur, une recherche si exacte des chrétiens et des missionnaires qu'en très peu de temps les prisons furent remplies : un des premiers qu'on arrêta fut un seigneur allié à la famille impériale; il se nommait Jean Fara-Mondo, et il y avait déjà bien des années que par sa constance et sa fermeté au milieu des plus indignes traitemens il faisait l'admiration de toute la chrétienté du Japon. En 1612 il avait été banni; depuis on l'avait rappelé; mais sur le refus qu'il fit de nouveau d'adorer les dieux de l'empire on lui coupa les extrémités des pieds et des mains; on le marqua d'une croix sur le front, on le chassa de la ville, et on défendit à qui que ce fût de lui donner retraite. Quelque temps après un valet qu'on lui avait laissé, et qu'il croyait fidèle, alla

déclarer au gouverneur de Jédo que son maître était dans la ville, et faisait profession ouverte du christianisme. Il ajouta que Jédo était plein de religieux européens, et en nomma plusieurs, entre autres le P. François Galvez, franciscain, et le P. Jérôme des Anges. Sur cet avis le gouverneur envoya saisir Fara-Mondo, et visiter toutes les maisons suspectes. Le P. des Anges ne l'eut pas plus tôt appris qu'il sortit de la sienne : à peine était-il dehors que les gardes du gouverneur y entrèrent, et, parce qu'ils étaient convaincus que le père y avait logé, ils arrêtèrent le maître de la maison, nommé Léon Takéia, avec toute sa famille. Ils se déclarèrent tous chrétiens; mais ce n'était pas tout ce qu'on voulait savoir d'eux, et pour découvrir en quel lieu le père s'était retiré Takéïa fut mis à la question : il y demeura assez long-temps sans qu'on pût rien tirer de lui; à la fin cependant il craignit de succomber à la violence des tourmens; il promit de faire en sorte que le missionnaire se présentât de lui-même, et sur cette assurance on cessa de le tourmenter. Le père fut bientôt instruit de tout ce qui s'était passé, et il ne balança pas un moment à prendre le parti de dégager la parole de son hôte : il déclara sa résolution aux fidèles, qui d'abord mirent tout en usage pour lui faire changer de pensée, puis s'offrirent à l'accompagner chez le gouverneur. Le père leur dit qu'il n'était ni de la prudence, ni de l'avantage de la

religion qu'ils en usassent ainsi, et leur persuada d'attendre en paix qu'on les vînt saisir; il voulait même que le frère Simon Jempo, son fidèle compagnon depuis plusieurs années, demeurât avec les autres : mais le saint religieux n'y voulut jamais consentir, et le père fut obligé de souffrir qu'il l'accompagnât chez le gouverneur de Jédo ; ils y allèrent donc ensemble, revêtus de leur habit de religion. Le gouverneur fut assez surpris de cette visite; mais il le fut bien davantage de la déclaration que lui fit le P. des Anges : « Seigneur, lui dit le missionnaire, il y a vingt-deux ans que je suis venu d'Italie au Japon pour instruire des vérités éternelles les Japonnais, dont on m'avait fort vanté le bon esprit et l'excellent naturel : j'ai compté pour rien les peines et les périls qui sont inséparables d'une pareille entreprise, et la mort même, s'il m'arrive de la souffrir pour une si belle cause, sera le comble de mes voeux. » Il n'était pas besoin d'un long interrogatoire après une confession si nette; on ne laissa pourtant pas de faire aux deux religieux plusieurs questions, apparemment sur les endroits où ils avaient coutume de se retirer; après quoi on les envoya dans deux prisons séparées. L'alarme fut alors si grande dans toute la ville que le P. Galvez, ne s'y trouvant pas en sûreté, en sortit, et se retira dans une bourgade prochaine, nommée Camacura : il ne s'y arrêta pas même long-temps; mais de quelque diligence

qu'il usât pour éviter la rencontre de ceux qui le cherchaient il fut enfin trouvé; on saisit avec lui plusieurs personnes de toutes conditions, et pour découvrir les autres on promit de grandes récompenses à ceux qui les feraient connaître, ce qui réussit. On publia ensuite un édit qui ordonnait à tous les particuliers de déclarer de quelle secte ils étaient, et cela s'exécuta avec tant de rigueur que plusieurs furent contraints de sortir du pays : on les voyait par troupes errer dans les campagnes, exposés à toutes les misères qu'entraîne après soi la plus affreuse pauvreté, et dans un état à faire compassion à leurs ennemis mêmes.

Cependant le P. des Anges ne trouva dans sa prison que huit infidèles qu'il baptisa. Son compagnon trouva plus de bien à faire où il était, et il eut la consolation de convertir jusqu'à quarante idolâtres : il eût fait même une plus abondante récolte; mais on ne lui en donna pas le loisir. Le Cubo-Sama étant venu à Jédo on lui fit le rapport de toutes les découvertes qu'on venait de faire : il ne voulut rien prononcer, et il renvoya l'affaire à son fils, qui sur-le-champ condamna les prisonniers au feu. Le 4 décembre de grand matin on vint signifier aux confesseurs de Jésus-Christ la sentence qui était portée contre eux, et qui devait être exécutée le jour même : ils étaient cinquante; on leur mit la corde au cou, et on les sépara ensuite en trois

bandes : à la tête de la première était le P. des Anges, monté sur un mauvais cheval et portant sur ses épaules l'arrêt de sa mort; Simon Jempo, Léon Takéïa, leur hôte, et quatorze autres chrétiens suivaient à pied : le P. François Galvez venait après, monté aussi sur un cheval, suivi de seize autres chrétiens, parmi lesquels était un brave gentilhomme nommé Hilaire Mangazaiémon avec sa femme : Jean Fara-Mondo, dans le même équipage que les deux missionnaires, conduisait une pareille troupe de martyrs; grand nombre de soldats les investissaient de toutes parts, et on les conduisit ainsi hors de la ville dans un lieu capable de contenir la multitude infinie de peuple qui était accourue à ce spectacle. Toute la cour s'y trouva, et les plus grands seigneurs avaient fait retenir des places sur une hauteur qui commandait le lieu de l'exécution, Dieu permettant pour la gloire de ses serviteurs que tout ce qu'il y avait de grand dans l'empire fût témoin de leur constance. Fara-Mondo, le P. Galvez et le P. des Anges furent laissés à cheval pendant le supplice des autres, et ne furent attachés à leurs poteaux qu'après que leurs compagnons eurent expiré. La joie et la tranquillité que tous firent paraître au milieu des flammes rendit à la vérité un témoignage bien efficace, et les infidèles se retirèrent en disant que les forces de la nature n'allaient point jusque là. Les corps des deux prêtres furent d'a-

bord enlevés, et les chrétiens se préparaient à enlever tous les autres; mais on redoubla la garde, et tout ce qui restait des martyrs fut réduit en cendres. Le Japon n'eut jamais d'ouvrier plus infatigable que le P. des Anges; il parcourut plus d'une fois toutes les provinces de l'empire, et l'on peut juger ce qu'il lui en coûta dans les temps où les trous des rochers ni les creux des arbres n'étaient pas des retraites assurées. Nous avons vu avec quelles fatigues il cultiva les fidèles des royaumes septentrionaux; les fruits qu'il recueillait partout répondaient à tant de travaux, et l'on assure que dans le seul royaume de Cami il baptisa neuf mille personnes. Il mourut âgé de cinquante-six ans; il en avait passé trente-huit dans la compagnie de Jésus.

Le 29 du même mois on punit du même supplice dix-sept chrétiens, parmi lesquels était la mère de Léon Takéïa, et plusieurs autres femmes de qualité; mais avant de les attacher à leurs poteaux on voulut qu'ils fûssent spectateurs d'une exécution bien capable de les toucher sensiblement; c'était dix-huit petits enfans qu'on fit mourir à leurs yeux avec toute l'inhumanité et toute la barbarie dont les bourreaux se purent aviser. Ensuite on décapita et on crucifia un assez bon nombre de personnes. On ne se contentait pas alors de faire mourir les chrétiens; on procédait avec la même sévérité contre ceux qui les recelaient, et souvent on voyait les idolâtres mêlés

avec les chrétiens mourir dans leur aveuglement, dont il ne leur aurait rien coûté de sortir, et aller en enfer par le même chemin qui conduisait les autres au repos éternel; cependant on peut juger à quelle extrémité cette conduite réduisit les fidèles, et surtout les missionnaires.

Après que la cour impériale se fut déclarée par de si sanglantes exécutions ce fut parmi les princes et les gouverneurs à qui ferait paraître plus de zèle contre la religion chrétienne; celui qui éclata le premier fut Mazamoney, roi d'Oxu. Par toute la suite de cette histoire on voit que ce prince n'était pas violent, mais il était intéressé et politique. Le bruit courait qu'il y avait grand nombre de chrétiens dans ses états, et l'on prétend même que, s'étant trouvé à Jédo dans le temps de la mort du P. des Anges, il reçut quelques reproches sur sa négligence à extirper le christianisme de ses états : il n'en fallait pas tant à un homme de son caractère pour l'engager à suivre l'exemple que lui avait donné l'empereur; il envoya promptement les ordres les plus précis pour obliger les fidèles à déférer aux volontés du Xogun-Sama, et en peu de temps tout le royaume fut en alarmes : l'orage tomba d'abord sur un gentilhomme nommé Jean Gotto et sur le P. Diégo Carvailho.

Gotto était d'une des meilleures familles du royaume, et par la faveur du prince il se voyait sur le chemin des plus grands honneurs. Maza-

money savait fort bien qu'il était chrétien, et jusque là il lui avait permis, et à toute sa maison, l'exercice libre du christianisme; il l'excepta même d'abord dans l'ordre dont je viens de parler : mais ceux à qui il l'avait adressé ayant dit tout haut que laisser Gotto dans la possession tranquille de vivre chrétien c'était mettre un obstacle invincible à l'extirpation de cette secte, les amis de Gotto virent bien qu'il était perdu s'il ne déférait aux édits, aussi n'y eut-il sorte de combats qu'on ne lui livrât pour le contraindre de renoncer à une religion qui allait ruiner sa famille, et le mettre lui-même en danger de sa vie : amitiés, promesses, menaces, vexations même, tout fut mis en usage : mais inutilement on désola ses terres, on brûla ses maisons; il bénit le Seigneur de ce qu'on avait rompu les liens qui l'attachaient au siècle. Enfin il fut exilé; d'autres disent qu'il s'exila volontairement; ce qui est certain c'est qu'il passa dans la solitude le reste de ses jours, s'adonnant tout entier à la pratique des plus solides vertus.

Au premier bruit de cette persécution le P. Carvailho, qui avait coutume de loger chez Gotto, s'était retiré dans une vallée où soixante chrétiens qui l'avaient suivi s'étaient dressé des cabanes de jonc. On ne tarda pas à les découvrir : dès que le père vit venir les soldats il alla au-devant d'eux, et les pria de se contenter de le prendre : mais il ne put rien obtenir; tous furent saisis,

et, bien qu'on fût au cœur de l'hiver, on les dépouilla tout nus. On les conduisit d'abord en prison dans un lieu nommé Minaque; de là on les transféra à Midrusava, et ensuite à Xindaï, capitale du pays. Les chemins étaient affreux, et la neige tombait en abondance; avec cela dans tous les lieux où passaient les prisonniers on les présentait devant les officiers du prince, et sur le refus qu'ils faisaient d'obéir aux édits on les maltraitait de la manière la plus cruelle; il arriva même que deux vieillards de cette troupe, qui se nommaient Dominique Dosaï et Alexis Coïémon, ne pouvant suivre les autres, les soldats, fatigués de les traîner et de les attendre, les décapitèrent dans le fond d'une vallée. Les mêmes soldats prièrent un jour le P. Carvailho de les prêcher : il le fit, et ils parurent touchés. Ils lui demandèrent ensuite s'il était vrai que les pères se voulussent faire empereurs du Japon : le serviteur de Dieu leur fit aisément concevoir l'absurdité de cette calomnie avec laquelle on les trompait, et leur fit remarquer qu'on en était tellement revenu que dans les sentences de mort que les empereurs avaient portées contre les religieux d'Europe ils n'avaient jamais fait aucune mention de ce chimérique dessein. Par là cependant on voit que pour colorer d'un spécieux prétexte la manière indigne dont on traitait les missionnaires, et pour les rendre odieux on avait soin de répandre parmi le peuple ces faux bruits,

accompagna le P. François Busoni en Cochinchine, où ces deux grands ouvriers jetèrent les fondemens d'une des plus belles chrétientés de l'Asie. Le P. Carvailho retourna au Japon en 1615, gouverna l'espace d'un an l'église d'Omura, et fut ensuite envoyé dans les royaumes du nord, qu'il parcourut plusieurs fois avec des peines inconcevables. Il alla deux fois en Yesso, où il eut la consolation de célébrer le premier la messe, et il visita trois fois les exilés de Tsugaru : il fonda plusieurs églises, et à l'âge de quarante-six ans il termina de la manière que je viens de dire une vie toute angélique et la plus laborieuse qu'on puisse imaginer.

Le roi de Déva, qui s'était trouvé à la cour de Jédo en même temps que le roi d'Oxu, avait pareillement envoyé ordre qu'on procédât contre les chrétiens, ce qui fut exécuté avec la dernière rigueur; mais on avait beau faire mourir les chrétiens leur nombre croissait encore tous les jours : des conversions faites en de pareilles conjonctures ne devaient pas être suspectes puisqu'on pouvait dire de ces néophytes ce que Tertullien disait de ceux de son temps qu'en recevant de l'eau ils promettaient du sang. Ce n'est pas que la plupart des rois et des tonos n'estimassent la religion chrétienne; elle leur devenait même tous les jours plus respectable par le courage des fidèles; mais on les surveillait de si près que souvent ils se voyaient dans

l'obligation de se défaire de leurs plus zélés serviteurs : c'est ce qui arriva cette année au prince de Firoxima, qui fut contraint de faire trancher la tête à François Sintaro, le seigneur de sa cour qu'il aimait le plus, mais que son grand attachement à sa religion, soutenu d'un mérite rare, avait rendu fort célèbre. La mère de Sintaro ne se fit pas moins admirer en exhortant son fils à mourir généreusement que ce saint jeune homme en sacrifiant à la fleur de son âge une si brillante fortune.

LIVRE DOUZIÈME.

SOMMAIRE.

Ambassade des Espagnols rejetée; tous les Castillans, Portugais, Chinois et Coréens chassés du Japon. — Renouvellement de la persécution; grand nombre de martyrs; cinq religieux brûlés vifs pour la foi; aventure singulière d'un Coréen brûlé vif pour la foi; miracles fort surprenans arrivés au tombeau d'une martyre. — Le P. Pachéco, provincial, le P. Zola, le P. de Torrez et six autres jésuites sont faits prisonniers; incommodités de leur prison; ils adoucissent leurs gardes; ils sont brûlés vifs. — Mort précieuse de deux missionnaires; martyrs illustres; cruautés inouies; nombre prodigieux de martyrs. — Eaux ensoufrées du mont Ungen; grandes actions de Paul Veypory, et des premiers qui furent menés au mont Ungen; emprisonnement de plusieurs religieux; persécution et martyrs illustres dans le royaume de Deva; courage héroïque d'une dame chrétienne. — Mort funeste du cruel Bungondono, roi d'Arima. — Mort de l'empereur, caractère de son successeur. — Martyre de trois augustins et d'un jésuite; mort du P. de Couros. — La persécution augmente; tourment de la fosse; grand nombre de jésuites martyrs; histoire singulière des PP. Fernandez et Saito. — Martyre du P. Vieyra et de ses compagnons. — Efforts des Hollandais pour chasser les Portugais du Japon; nouveaux édits contre ceux-ci et contre les chrétiens. — Apostasie d'un prêtre et d'un jésuite; le prêtre se convertit. — Histoire du P. Mastrilli; sa guérison miraculeuse, ses miracles, son martyre. — Révolte des chrétiens d'Arima; nouveaux édits; ambassade des Portugais au Japon; ambassadeurs martyrisés. — Le P. Rubino et quatre autres jésuites au Japon; leur martyre. — Autres martyrs; le successeur du P. Rubino et quatre autres jésuites sont martyrisés. — Mort de l'empereur; la persécution cesse et recommence; conversion d'un jésuite apostat. — Tentatives inutiles pour rentrer au Japon; précautions des Japonnais contre le zèle industrieux des missionnaires. — Conclusion.

LIVRE DOUZIÈME.

Les choses étaient en cet état, et le Japon, au milieu de la plus grande paix dont il eût jamais joui, nageait dans le sang de ses peuples lorsqu'on vit arriver un galion de la nouvelle Espagne, sur lequel étaient deux ambassadeurs qui se disaient envoyés du roi catholique : ils étaient chargés de magnifiques présens, et leurs instructions portaient que le roi leur maître désirait établir une amitié solide et un commerce durable entre les deux nations, et engager le Xogun-Sama à fermer ses ports aux Hollandais. Le roi de Saxuma, dans les états de qui ils prirent terre, et à qui ils firent de fort beaux présens, se remua beaucoup pour leur faire avoir une audience favorable ; mais il reçut de la cour une réponse qui lui ôta bientôt l'envie de se mêler jamais de pareilles sollicitations. Les ambassadeurs crurent qu'ils trouveraient à Nangazaqui une protection plus efficace : ils se trompèrent ; tout le monde leur tourna le dos, et les seuls Portugais leur firent amitié, et les re-

çurent chez eux. Après qu'ils eurent long-temps attendu le retour du courrier qu'ils avaient dépêché en cour on les avertit qu'ils pouvaient partir pour Jédo : ils se mirent en marche ; mais ils furent bien surpris lorsque arrivant au port de Muro on leur ordonna d'y laisser tout leur équipage, et de se rendre avec très peu de domestiques à Méaco. Là le gouverneur de cette capitale et Gonzoco, gouverneur de Nangazaqui, les firent comparaître devant eux, leur demandèrent qui ils étaient, d'où ils venaient et qui les avait envoyés : on voulut avoir leur réponse par écrit, et les gouverneurs l'ayant lue leur dirent qu'apparemment ils avaient cru les Japonnais bien simples et bien peu clairvoyans puisqu'ils avaient espéré de leur faire prendre pour une ambassade royale une misérable députation du gouverneur des Philippines ; qu'il était aisé de voir que cette prétendue ambassade était une industrie des religieux, qui ne cherchaient qu'à établir partout leur diabolique religion. Les ambassadeurs voulurent repliquer ; mais on leur ferma la bouche, et on leur dit que le plus sûr pour eux était de s'en retourner le plus promptement qu'ils pourraient d'où ils étaient venus. Peu de temps après il parut un édit impérial qui défendait aux chrétiens japonnais tout commerce dans les pays étrangers : cet édit fut bientôt suivi d'un second, par lequel tous les ports du Japon, excepté celui de Nan-

gazaqui, étaient fermés aux marchands des Indes et de l'Europe. Il y était de plus ordonné que dès qu'un vaisseau aurait jeté l'ancre un officier irait le visiter, dresserait une liste exacte de tout l'équipage, marquerait le nom et la condition de chacun, l'âge et jusqu'aux traits du visage, afin qu'on pût savoir combien de temps ils demeureraient au Japon; et comme les missionnaires qui étaient restés au Japon échappaient souvent à la vigilance des officiers du prince parce qu'ils passaient pour des marchands portugais ou espagnols, un troisième édit condamna au bannissement tous les sujets du roi catholique, dont plusieurs étaient comme naturalisés au Japon, et avaient des établissemens très considérables. Les Chinois même et les Coréens furent obligés de sortir aussi bien que les Européens, et les seuls étrangers à qui l'on ne fit point de peine furent les Anglais et les Hollandais, parce que bien loin d'amener des missionnaires au Japon ils étaient les premiers à les dénoncer. Quand on eut ainsi mis ordre au-dehors on ne garda plus de mesures au-dedans, et la persécution devint si générale et si sanglante qu'il semblait que tout l'empire fût armé pour exterminer le christianisme.

La chrétienté de Firando se distingua encore en cette occasion comme elle avait toujours fait. La première famille qui fut déférée au roi fut celle d'un gentilhomme nommé Michel Fiémon:

il avait une femme qui portait le nom d'Ursule, un fils appelé Jean, âgé de treize ans, et deux petites filles, Claire et Madeleine, dont l'aînée n'avait que sept ans. Après qu'on eut fait passer Fiémon par plusieurs supplices on le renvoya chez lui; mais comme on le vit aller de maison en maison pour exhorter ses frères à la constance on le saisit une seconde fois. Des voisins enlevèrent son fils, et n'omirent rien pendant deux jours, qu'ils gardèrent cet enfant pour l'engager à sacrifier aux idoles : mais tous leurs efforts furent inutiles; ils le laissèrent donc aller, et il courut aussitôt se joindre à sa famille. La sentence étant portée, par laquelle ils étaient condamnés à avoir la tête tranchée, quelques idolâtres prièrent Ursule de leur donner sa plus petite fille, et lui promirent de l'élever avec tout le soin possible. La généreuse dame leur répondit que pour tous les trésors de la terre elle n'exposerait pas sa fille au danger de se perdre. Mais rien ne fut plus touchant que la manière dont ils allèrent au supplice : Jean Fiémon marchait le premier, portant un cierge à la main; le père et la mère suivaient chacun une petite fille entre ses bras, et ayant aussi un cierge à la main. Quand ils furent arrivés au lieu où se devait faire l'exécution, Ursule pria qu'on l'exécutât la dernière : « Je suis bien aise, dit cette admirable femme, de voir avant de mourir tout mon monde en sûreté. » On com-

mença donc par le mari, qui tenait toujours sa petite Claire entre ses bras : le premier coup abattit la tête du père, et blessa l'enfant, qu'un second coup acheva sans peine. Le fils suivit de près, et comme on s'approcha de la mère, « Seigneur, s'écria-t-elle les yeux élevés vers le ciel et baignés de pleurs, Seigneur, Dieu des miséricordes, soyez béni à jamais de m'avoir rendu témoin d'un spectacle qui a ravi vos saints anges d'allégresse; je n'ai plus d'autre grâce à vous demander que d'accepter ce sacrifice que je vous fais de moi-même et de cette enfant, le reste de ma famille et de tous les biens que vous m'avez donnés. » A ces mots elle embrassa sa petite Madeleine, et le coup de sabre qu'on lui déchargea dans l'instant fut si violent qu'il consomma le martyre de la mère et de la fille. Cette illustre famille s'était disposée au martyre par une vie toute sainte, et l'on assure que Jean Fiémon jeûnait déjà tous les samedis de l'année en l'honneur de la sainte Vierge, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans. Ce fut encore vers ce même temps qu'arriva dans l'île de Pisimo le martyre d'une dame de qualité, nommée Catherine : d'abord elle fut attachée toute nue à un arbre, et pendant plusieurs jours exposée à toutes les insultes de la populace. La servante de Dieu se voyant en cet état s'avisa de se frotter contre l'écorce de l'arbre, et elle le fit avec tant de violence qu'elle se mit toute en sang : son courage croissant à me-

sure qu'on la maltraitait, on la détacha; on lui mit sur le corps de méchans haillons, et on lui fit de grandes menaces si elle n'obéissait au prince. Elle s'en moqua : « Faites-moi, dit-elle, tous les affronts que vous pourrez; mon Dieu en a bien souffert d'autres pour moi. » On vit assez qu'on perdait le temps à l'intimider, et on lui trancha la tête. Deux ans auparavant on en avait fait autant à Jean Juquinoma son mari.

Le gouverneur d'une ville qui n'est pas loin d'Omura avait fait comparaître devant lui un grand nombre de chrétiens, et les menaçait des plus effroyables supplices s'ils persistaient dans leur rebellion contre les édits de l'empereur : le plus jeune de la troupe prit la parole pour tous, et fit concevoir au gouverneur qu'ils avaient un souverain mépris pour toutes ses menaces. Cet officier, indigné de la hardiesse d'un jeune homme, se fait apporter du feu, et s'adressant à celui qui paraissait si résolu, « Je veux, lui dit-il, confondre ta vanité : peux-tu tenir un moment le bout du doigt sur ce brasier? et si tu ne le peux pas comment te résoudras-tu à être brûlé à petit feu? « Le jeune homme sans dire mot s'avance à l'instant, enfonce tout le doigt dans la braise, et le laisse brûler d'un air aussi tranquille que si son doigt eût été dans de l'eau tiède. Le gouverneur, tout hors de lui-même, ne put proférer une seule parole : il embrassa le

généreux chrétien et se retira, laissant à chacun la liberté de professer telle religion qu'il lui plairait sans se mettre en peine des suites.

Cependant il y avait depuis plus d'un an quatre religieux dans les prisons d'Omura; c'étaient les PP. Louis Sotélo, dont j'ai souvent parlé, et Louis Sassandra, du même ordre que le P. Sotélo; le P. Michel Carvailho, jésuite, et le P. Pierre Vasquez ou de Sainte Catherine, dominicain. Les deux pères de S. François avaient avec eux un domestique japonnais, nommé Louis, qu'ils admirent dans leur tiers-ordre. Le P. Carvailho était de Brague en Portugal : il se fit religieux à vingt ans; alla faire ses études à Goa, et y professa les hautes sciences jusqu'à l'âge de quarante ans. Il obtint alors la permission qu'il demandait depuis long-temps d'aller au Japon : il fit naufrage sur les côtes de Malaca; et ayant à grand'peine gagné le rivage il continua son voyage par terre jusqu'à Macao avec beaucoup de fatigues. Il arriva au Japon déguisé en soldat; et quoique tous ceux qui étaient avec lui fussent examinés avec beaucoup de soin les gardes le laissèrent passer sans lui rien dire : on l'envoya étudier la langue du Japon dans l'île d'Amacusa. De là il eut ordre de se transporter à Omura pour entendre les confessions des chrétiens : il y fut découvert et mis sous bonne garde dans une maison particulière, où il demeura deux jours la corde au cou jusqu'à ce qu'il vînt un ordre de

Gonzoco de le mettre dans la prison publique. Tous ceux qui ont écrit sur ce missionnaire en parlent comme d'un homme d'une sainteté rare, d'une innocence d'ange et d'une simplicité d'enfant, surtout d'une mortification excessive; car il était toujours couvert d'un cilice armé de pointes de fer, qui lui entraient bien avant dans la chair; mais personne ne fait mieux son éloge que l'auteur de la prétendue lettre de Sotélo, qui, le faisant passer pour un homme d'une grande vertu et d'un zèle ardent pour le salut des âmes, donne hautement et par un témoignage nullement suspect le démenti à ceux qui l'ont mal à propos choisi pour décrier sous son nom les missionnaires de sa compagnie. Quant au P. Sotélo il était rentré au Japon au mois d'octobre 1622, et avait été reconnu presque sur-le-champ.

Le 25 août on les tira tous cinq de prison, et on les mena la corde au cou à un lieu nommé Faco, où ils trouvèrent des poteaux dressés: les quatre prêtres avaient chacun une croix à la main; comme on allait les attacher ils levèrent leurs croix et parlèrent au peuple. Ensuite on les lia, mais fort légèrement, et on mit le feu au bois: aussitôt on les entendit qui récitaient quelques prières; un moment après le bourreau voulant accommoder quelque chose au poteau du P. Vasquez, qui était fort élevé, lui monta brutalement sur les épaules, ce que le saint reli-

gieux souffrit avec une patience qui charma tout le monde. La flamme s'approchant, et ayant brûlé les liens du bon frère Louis on le vit aller se mettre à genoux aux pieds des quatre prêtres, et leur baiser la main; après quoi il retourna à son poteau, où il acheva son sacrifice. Le P. Sassandra voulut aussi aller saluer les compagnons de son martyre; mais le feu lui avait brûlé les pieds, et il lui fut impossible de faire un seul pas. Enfin ils expirèrent tous après trois heures de souffrances, laissant les spectateurs fort étonnés d'un si grand courage.

Le P. Julien Nacaura parcourait en ce temps-là les royaumes de Bugen et de Chicugen avec de si grandes fatigues que souvent la lassitude, jointe à plusieurs incommodités qui lui étaient survenues, l'obligeait à se faire porter où sa présence était nécessaire. Le Chicugen avait deux rois mineurs, fils du malheureux Damien Caïnocami; leurs lieutenans généraux, après bien des menaces pour intimider les chrétiens les voyant déterminés à donner mille vies pour la conservation de leur foi, aimèrent mieux les laisser vivre tranquilles que de répandre inutilement tant de sang. Le Bugen était gouverné par Fossacava, fils de Jécundono, jeune prince, qui sans appréhender la colere de l'empereur protégeait ouvertement le christianisme. Les royaumes de Fingo, de Firando, d'Yo en Xicoco, la principauté d'Omura, presque toutes les provinces

Gonzoco de le mettre dans la prison publique. Tous ceux qui ont écrit sur ce missionnaire en parlent comme d'un homme d'une sainteté rare, d'une innocence d'ange et d'une simplicité d'enfant, surtout d'une mortification excessive; car il était toujours couvert d'un cilice armé de pointes de fer, qui lui entraient bien avant dans la chair; mais personne ne fait mieux son éloge que l'auteur de la prétendue lettre de Sotélo, qui, le faisant passer pour un homme d'une grande vertu et d'un zèle ardent pour le salut des âmes, donne hautement et par un témoignage nullement suspect le démenti à ceux qui l'ont mal à propos choisi pour décrier sous son nom les missionnaires de sa compagnie. Quant au P. Sotélo il était rentré au Japon au mois d'octobre 1622, et avait été reconnu presque sur-le-champ.

Le 25 août on les tira tous cinq de prison, et on les mena la corde au cou à un lieu nommé Faco, où ils trouvèrent des poteaux dressés : les quatre prêtres avaient chacun une croix à la main ; comme on allait les attacher ils levèrent leurs croix et parlèrent au peuple. Ensuite on les lia, mais fort légèrement, et on mit le feu au bois : aussitôt on les entendit qui récitaient quelques prières; un moment après le bourreau voulant accommoder quelque chose au poteau du P. Vasquez, qui était fort élevé, lui monta brutalement sur les épaules, ce que le saint reli-

gieux souffrit avec une patience qui charma tout le monde. La flamme s'approchant, et ayant brûlé les liens du bon frère Louis on le vit aller se mettre à genoux aux pieds des quatre prêtres, et leur baiser la main; après quoi il retourna à son poteau, où il acheva son sacrifice. Le P. Sassandra voulut aussi aller saluer les compagnons de son martyre; mais le feu lui avait brûlé les pieds, et il lui fut impossible de faire un seul pas. Enfin ils expirèrent tous après trois heures de souffrances, laissant les spectateurs fort étonnés d'un si grand courage.

Le P. Julien Nacaura parcourait en ce temps-là les royaumes de Bugen et de Chicugen avec de si grandes fatigues que souvent la lassitude, jointe à plusieurs incommodités qui lui étaient survenues, l'obligeait à se faire porter où sa présence était nécessaire. Le Chicugen avait deux rois mineurs, fils du malheureux Damien Caïnocami; leurs lieutenans généraux, après bien des menaces pour intimider les chrétiens les voyant déterminés à donner mille vies pour la conservation de leur foi, aimèrent mieux les laisser vivre tranquilles que de répandre inutilement tant de sang. Le Bugen était gouverné par Fossacava, fils de Jécundono, jeune prince, qui sans appréhender la colère de l'empereur protégeait ouvertement le christianisme. Les royaumes de Fingo, de Firando, d'Yo en Xicoco, la principauté d'Omura, presque toutes les provinces

qu'il désirait, et il en tomba malade de chagrin. Un jour qu'il était au lit il lui sembla voir la maison tout en feu : une autre fois il vit un enfant d'une beauté ravissante qui lui dit d'avoir bonne espérance, qu'il ne tarderait pas à être satisfait. Il s'éveilla là-dessus fort consolé et parfaitement guéri. Il quitta aussitôt la maison, et le jour même il rencontra un chrétien, à qui il fit le récit de toutes ses aventures : celui-ci le mena sur-le-champ au collége des jésuites, où on l'instruisit avec soin de nos mystères. Comme il cherchait sincèrement la vérité on n'eut aucune peine à le faire entrer dans tout ce qu'on lui proposa des articles de notre foi : il demanda avec empressement le baptême, et la grâce du sacrement produisit dans cette âme si bien disposée des effets merveilleux. Pendant qu'on l'instruisait un père du collége lui ayant montré un tableau de notre Seigneur, « O mon père ! s'écria-t-il, voilà celui que j'ai vu dans ma caverne, et qui m'a prédit tout ce qui m'est arrivé. » Il se donna ensuite aux missionnaires, et les accompagna dans leurs courses apostoliques. Sa charité pour les malades et surtout pour les lépreux parut en mille occasions, et il n'est point de vertus dont il n'ait donné des exemples admirables. En 1614 il suivit Ucondono aux Philippines : après la mort de ce grand homme il retourna au Japon, où il reprit bientôt son ancienne manière de vivre. Le péril pressant de

plus en plus il se crut obligé de redoubler ses austérités et ses oraisons : enfin un jour qu'il était allé visiter des chrétiens, qui étaient prisonniers pour la foi, il se déclara ouvertement chrétien et catéchiste des pères jésuites ; sur quoi on l'arrêta. Il fut long-temps dans les prisons de Nangazaqui, où il n'est pas aisé de dire jusqu'à quel point il mortifiait son corps. Il couronna tant de vertus d'un glorieux martyre; il fut brûlé à petit feu avec un nommé Jacques Coïci, chez qui le saint martyr le P. Pierre Vasquez avait été pris; et tous deux firent paraître dans ce supplice une constance plus qu'humaine. Il arriva alors une chose dans le royaume de Déva qui donna à tous ces peuples une grande estime pour le christianisme : une jeune femme nommée Monique Oïva avait été répudiée par son mari, qui était un des principaux du pays. Elle fut à peine retournée chez son frère qu'elle apprit qu'on l'avait accordée à un idolâtre : elle déclara aussitôt que pour toutes choses au monde elle ne consentirait jamais à un tel mariage. Il lui en coûta la vie. Ses parens s'assemblèrent pour essayer de vaincre sa constance, et ils firent pour cela bien des efforts inutiles. Enfin on lui déclara qu'il fallait se rendre ou mourir : à cette proposition la servante de Jésus-Christ se jette à genoux et présente sa tête, qu'un de ses parens lui trancha dans l'instant. On enterra le corps, et on eut grand soin de cacher

aux chrétiens le lieu de sa sépulture. Au bout de quelques mois, un fleuve s'étant débordé d'une manière qui n'avait point encore eu d'exemple, le cercueil où était le corps de la sainte martyre fut entraîné par les eaux et trouvé dans un temple. Les bonzes, fort surpris et s'imaginant que ce cercueil renfermait quelque trésor, l'ouvrirent, et, n'y trouvant qu'un corps de femme parfaitement sain, la couleur vermeille et les habits mêmes dans leur entier, ils prirent le parti de l'enterrer dans un jardin qui joignait le temple. La nuit suivante quelqu'un aperçut que toutes les branches d'un pin, sous lequel reposait le saint corps, se pliaient jusqu'à terre, et que tout l'endroit était couvert d'une multitude d'enfans parfaitement beaux, et dont les habits jetaient un fort grand éclat : les bonzes, ne sachant à quoi attribuer cette merveille, qui se renouvelait toutes les nuits, firent à leurs faux dieux quantité de sacrifices, qui n'aboutirent à rien. Enfin le 14 février, qui était l'aniversaire de la mort de Monique, un feu s'éleva tout à coup de terre, et réduisit en cendres le temple et la maison des bonzes : on reconnut en même temps que le corps qui était caché dans cette terre infidèle était celui de Monique, et le nom du Dieu des chrétiens devint plus célèbre que jamais dans toute cette contrée, qui fut cependant arrosée cette même année du sang d'un fort grand nombre de martyrs.

Je ne m'arrête point à décrire plusieurs autres merveilles, que je trouve dans les relations de ce temps-là, et qui étaient toujours suivies de grandes conversions. Sur ces entrefaites les fidèles du Japon perdirent dans l'espace de peu de mois une bonne partie de ce qui leur restait de meilleurs ouvriers. Il y avait trois ans que le P. François Pachéco gouvernait cette église avec toute la prudence que commandaient les temps difficiles où il se trouvait : ce missionnaire était né au Pont de Lima en Portugal d'une famille illustre; il fut l'aîné des enfans de don Garcie Lopez Pachéco et de dona Maria Borgea de Mesquita, sœur du P. Diégo de Mesquita, dont nous avons parlé en plusieurs occasions. Il se fit jésuite à l'âge de vingt ans, et à peine avait-il fini ses études de philosophie qu'il passa aux Indes. Il étudia en théologie à Macao, et il l'enseigna ensuite au même lieu avec applaudissement. Il entra au Japon en 1604, et en 1622 il succéda au P. Matthieu de Couros dans le double emploi de provincial de la compagnie et d'administrateur de l'évêché du Japon. Il avait été grand vicaire du feu évêque dom Louis de Cerqueyra, et, comme son caractère était l'humilité et la douceur qui ont fait celui de Jésus-Christ même, le choix qu'on fit de lui pour le charger de toute la mission fut généralement approuvé. Son séjour ordinaire était à Cochinotzu, et quoiqu'on eût une attention toute particulière à le

chercher on fut très long-temps sans découvrir sa retraite : enfin il fut trahi par un apostat qui, faisant le zélé chrétien, avait gagné sa confiance; il fut arrêté le 28 décembre avec quatre de ses catéchistes, son hôte et toute la maison où il demeurait. Ceux qui avaient la principale autorité dans la ville, voyant qu'on faisait un crime d'avoir logé ce père, déclarèrent que c'était par leur ordre qu'on l'avait retiré, et que si c'était un crime ils étaient les premiers coupables : on se contenta de leur dire que le roi d'Arima en serait informé, et on conduisit les prisonniers à Ximabara, où le P. Jean-Baptiste Zola fut encore amené.

Ce père était de Brescia dans l'état de Venise : il semblait être né avec le désir du martyre, qui, prenant de nouveaux accroissemens à mesure que le saint homme croissait en âge et en vertu, était devenu extrême dans les dernières années de sa vie. Il passa au Japon en 1606, fut obligé d'en sortir en 1614, et y rentra six mois après : on l'arrêta dans une maison située sur le bord de la mer, où il s'était réfugié sachant qu'on le cherchait. On prit avec lui un Coréen, nommé Vincent Caun Cafioïe, qui avait été donné tout enfant aux missionnaires, et depuis les avait toujours suivis dans leurs voyages. Cafioïe était le fils d'un des principaux officiers du roi de Corée : son père en partant pour l'armée, que son prince devait conduire en personne

contre le roi de Fingo, mit sa famille en sûreté dans un endroit assez inaccessible. Il arriva que Cafioïe, qui n'avait alors que seize ans, s'égara et se trouva assez près de l'armée japonnaise : bien loin d'en être effrayé la curiosité le prit de s'en approcher davantage, et sans songer à quoi il s'exposait il s'en alla tout droit à la tente du roi de Fingo. Ce prince fut charmé à la vue de cet enfant, qui était d'une beauté rare : il le prit en affection, et pria un seigneur de ses parens d'en avoir soin. Celui-ci le tint auprès de lui jusqu'à la fin de la guerre; ensuite, étant repassé au Japon, il le mena à l'île de Xequi, et le donna aux missionnaires, qui l'instruisirent, le baptisèrent et se l'attachèrent entièrement.

Le P. Matthieu de Couros, qui venait de reprendre pour la seconde fois le gouvernement de l'église du Japon, n'était pas à vingt pas du P. Zola lorsqu'on arrêta ce missionnaire; et Tanga Mondo, que l'empereur avait chargé de la recherche des chrétiens dans le royaume d'Arima, avait été averti qu'il n'était pas loin. Un moment après même que le P. Zola fut saisi la maison où était le P. de Couros parut investie : le serviteur de Dieu crut qu'il n'y avait plus aucun moyen d'échapper à un danger si pressant; il mit son rosaire à son cou, et se préparait à sortir de la maison lorsque son hôte, l'arrêtant par le bras, lui dit qu'il ne s'agissait pas de lui, et que

les cavaliers qu'il voyait allaient saisir les biens de Jean Naïsen, chez qui le P. Zola venait d'être arrêté. Il disait vrai; les soldats passèrent plus avant, et le père eut le loisir de se retirer sur une montagne, où il demeura six semaines dans une étable abandonnée.

Ces nouvelles étant portées à Nangazaqui Feizo, qui y commandait en l'absence du gouverneur, voulut avoir part à de si heureux succès : ses diligences ne furent pas inutiles, et il fit faire à cette chrétienté une perte qu'elle ne répara jamais depuis. Le P. Balthazar de Torrez gouvernait cette église depuis la bataille d'Ozaca, et dans un corps usé de travaux conservait tout son zèle et l'ardeur de ses premières années. Ce père était né à Grenade, de don Melchior Pérez de Torrez et de dona Isabella Arias de Mansilla, tous deux d'une famille très illustre : le P. de Torrez portait sur son visage et dans tout son extérieur l'éclat d'une si haute naissance; il avait la taille élevée, le port majestueux, les traits nobles et réguliers. Il se consacra de bonne heure au service de Dieu parmi les jésuites, et comme il était propre à tout il fut chargé successivement de plusieurs emplois d'importance, où il s'acquit une réputation toujours soutenue. En 1600 il eut permission d'aller au Japon, et il n'y arriva qu'après beaucoup de fatigues et de grands dangers : la Tense, les villes impériales d'Ozaca, de Sacai, de Fucimi, toutes

les provinces du nord furent le vaste champ où il exerça le plus long-temps son zèle. La plupart des missionnaires ayant été exilés en 1614 le P. de Torrez fut six mois caché dans un désert, où il n'eut pendant tout ce temps-là d'autre compagnie que celle des bêtes. Il se trouva à Sacai dans la dernière guerre civile, et après la journée d'Ozaca il fut pris dans des joncs, où il s'était caché : on le dépouilla et on le laissa aller. Enfin il s'enferma dans Nangazaqui, y soutint long-temps la ferveur des chrétiens, et leur montra par son exemple ce à quoi il les avait tant exhortés par ses discours. Il était allé confesser la fille de son hôte, qui demeurait dans le voisinage : son hôte, qui avait nom Caïe, l'avait suivi; mais par malheur il avait laissé ouvert un coffre plein d'ornemens sacerdotaux; les gardes de Feizo y étant entrés un moment après ne doutèrent point à la vue de ces ornemens qu'un missionnaire ne logeât dans cette maison, et se mirent à chercher de tous côtés pour voir s'ils ne découvriraient rien. Sur cela Caïe rentre dans sa maison : on le saisit, et à force de menaces on veut l'obliger à dire ce qu'était devenu le religieux qu'il avait retiré chez lui. Ils eurent beau faire le bon homme ne leur dit jamais que ces deux mots : « Je suis chrétien, et il y a long-temps que je souhaite de donner ma vie pour le Dieu que j'adore. » Vous serez content, lui dirent les gardes; et après l'avoir lié et mis en sûreté ils entrèrent

chez Jean Rugo, son gendre. Le P. de Torrez y était, car c'était la femme de Rugo que ce père était venu confesser; mais on avait eu soin de cacher le serviteur de Dieu dans une double muraille : les gardes eurent beau chercher ils ne trouvèrent rien. Le missionnaire fut deux jours dans cette espèce de cachot sans oser se remuer; après quoi on le conduisit dans un petit village, où il demeura un mois : il y disait la messe d'abord en secret, mais dans la suite les chrétiens ne purent se tenir d'y aller par troupes, et firent découvrir sa retraite. Deux soldats se présentèrent à la porte comme chrétiens; on les admit : quelques momens après ils sortirent sous je ne sais quel prétexte, et revinrent avec un renfort comme le père finissait sa messe; ils se jetèrent sur lui, le lièrent étroitement, le conduisirent comme en triomphe dans la ville, et le traitèrent fort mal.

Feizo n'en usa pas de même; il fit conduire en prison tous ceux qui avaient été arrêtés avec le missionnaire, et pour le père il le fit garder dans une chambre de son logis, et l'entretint plusieurs fois assez familièrement : au bout de quelque temps il reçut ordre d'envoyer son prisonnier à Omura, ce qu'il exécuta avec beaucoup de répugnance. D'un autre côté les prisonniers de Ximabara menaient une vie plus angélique qu'humaine, et étaient l'admiration de tout le monde. Le provincial avait reçu dans la

compagnie trois de ses catéchistes, Pierre Rinxi, Paul Kinsuqui et Jean Kisacu; pour le quatrième, Gaspard Sandamatzu, il y avait déjà quelques années qu'il était jésuite. Le P. Pachéco fit à Vincent Cafioïe, compagnon du P. Zola, et à Michel Tozo, compagnon du P. de Torrez, la même grâce qu'il avait faite à ses trois dogiques, et il reçut leurs voeux dans le lieu même de leur supplice. Cependant les gardes de la prison, après avoir quelque temps traité leurs prisonniers avec beaucoup de dureté, charmés de leur patience et de leur douceur, sentirent d'abord leurs cœurs s'amollir : ils eurent ensuite la curiosité de savoir comment des personnes qui paraissaient assez faibles pouvaient parmi tant de misères conserver une si grande gaieté : ils se rendirent donc affables. On les instruisit des principaux articles de notre religion : ils furent convaincus, et déclarèrent que si les temps devenaient meilleurs ils se feraient chrétiens. Un seul surmonta toutes les difficultés qui arrêtaient les autres, et reçut le baptême; les autres eurent pour les prisonniers tous les égards possibles, et ne se lassaient point de publier la douceur de leurs mœurs et la sainteté de leur loi. Tanga-Mondo en étant averti envoya pour commander les gardes un gentilhomme son parent, l'homme du monde qu'on eût le moins soupçonné de devenir jamais chrétien : c'était la brutalité même, et il disait d'ordinaire qu'il fallait être bête pour

embrasser le christianisme, néanmoins dès la première fois qu'il vit les prisonniers il se trouva changé : il continua de les voir, et au bout de huit jours on fut assez surpris de l'entendre dire qu'on n'était pas homme si connaissant la religion chrétienne on ne l'embrassait pas, ou si après l'avoir embrassée on l'abandonnait par la crainte des tourmens et de la mort. Mondo n'épargna ni reproches ni menaces pour le ramener à ses premiers sentimens : le néophyte lui répondit toujours qu'on pouvait lui ôter ses biens, ses emplois, la vie même, mais non pas changer son cœur.

Cette conversion ne rendit pourtant pas meilleure la condition des prisonniers; on changea leurs gardes toutes les fois qu'on s'aperçut qu'ils en étaient bien traités. A la fin le P. Pachéco tomba dans une paralysie qui fut bientôt suivie d'un continuel tremblement de tout le corps : mais tant de souffrances ne suffisaient pas encore aux confesseurs de Jésus-Christ : ils y ajoutèrent de très grandes austérités. Il paraissait néanmoins que Mondo avait entrepris de lasser leur patience, et voulait se faire un mérite à la cour de les avoir vaincus : désespérant enfin d'en venir à bout il résolut de les tourmenter, mais séparément, de peur qu'ils ne s'animassent les uns les autres à la constance; et parce que Vincent Cafioïe était étranger il crut qu'il serait plus aisé à réduire : il le fit venir chez lui, le combla d'amitiés et de

caresses, lui promit tout ce qu'il crut capable de le tenter, et en même temps il lui représenta les horribles supplices auxquels il allait être exposé s'il ne consentait à ce qu'on souhaitait de lui. Tout cela n'ayant eu aucun effet Mondo fit étendre le saint novice tout nu sur le pavé; c'était pendant l'hiver, et il faisait un fort grand froid : mais l'inhumanité du gouverneur ne se borna pas là; il se mit lui-même à tenailler par tout le corps le serviteur de Dieu, qui ne faisait que rire d'un si horrible supplice. Mondo commanda ensuite qu'on lui fît avaler quantité d'eau, et qu'après on la lui fît rendre avec le sang. Ce tourment épuisa le martyr, et il tomba en défaillance; mais tout à coup il revint à lui, recouvra toutes ses forces, et dès ce moment il ne sentit plus d'autre mal qu'un peu d'engourdissement aux pieds et aux mains. On continua de le faire souffrir pendant quelques jours; mais comme on vit que c'était inutilement on le renvoya dans une prison ouverte à tous les vents, où l'espace de vingt-quatre jours on le laissa manquer absolument de tout. Mondo eût apparemment poussé plus loin ses cruautés, mais il reçut ordre de Midruma Cavaccidono, qui venait de succéder à Gonzoco dans le gouvernement de Nangazaqui, de lui envoyer tous ses prisonniers : ils partirent donc, et à leur arrivée ils apprirent qu'ils étaient condamnés au feu, et que leurs poteaux étaient dressés sur la Sainte-Montagne. Cavaccidono n'é-

tait pas cruel, mais il avait des ordres précis; d'ailleurs il soulagea les martyrs autant qu'il put. Un renégat, domestique de Feizo, étant allé visiter le lieu de l'exécution, vit qu'on avait laissé un grand espace entre le bois et les poteaux; il en demanda la raison, et on lui dit que c'était pour prolonger le supplice : *Cela est inhumain*, reprit-il; *c'est tout ce qu'on pourrait faire contre les plus grands scélérats*. Il fit aussitôt rapprocher le bois, et en alla rendre compte au gouverneur, dont il reçut de grandes louanges.

Les prisonniers de Ximabara traversèrent toute la ville de Nangazaqui, et joignirent sur la montagne le P. de Torrez et Michel Tozo, qui les y attendaient : le P. Torrez n'eut pas plus tôt aperçu son provincial qu'il courut à lui, et le tint longtemps embrassé. Un moment après Cavaccidono arriva, et les martyrs furent liés à leurs poteaux : on avait joint aux neuf religieux quatre Espagnols des Philippines; quelques-uns ont cru que c'était quatre Japonnais qui étaient revenus de Manille, où on les avait exilés. Quoi qu'il en soit dès que Cavaccidono eut pris sa place on mit le feu au bois : c'était quelque chose de nouveau pour ce gouverneur de voir mourir avec tant de joie des personnes déjà affaiblies par une longue prison et beaucoup de mauvais traitemens; il en fut surpris au dernier point, et cela augmenta de beaucoup le chagrin qu'il avait de se voir dans la nécessité de faire périr si indi-

gnement des hommes dont il ne pouvait se dispenser de publier hautement la vertu.

Le Japon cependant perdait tous ses ouvriers: il en mourut encore cette même année deux des plus infatigables; ce furent les PP. Jean-Baptiste de Baëza, et Gaspard de Castro : le premier était d'Upella en Andalousie, et le second de Brague en Portugal. Le P. de Baëza avait un talent si rare de toucher les cœurs, et Dieu seconda tellement son zèle qu'il n'y eut peut-être jamais de missionnaire au Japon qui ait converti un si grand nombre d'idolâtres; on assure qu'en trois ans qu'il demeura au royaume de Fingo il baptisa soixante et quinze mille adultes, outre un nombre infini d'enfans. Le P. de Castro entra tard dans la compagnie de Jésus, et, comme il n'avait presque point de lettres, il se borna d'abord aux offices domestiques; il savait un peu de médecine, et le P. Moralez ayant été sacré évêque du Japon le mena avec lui. Ce prélat mourut aux Indes, et Castro fut compagnon de son successeur, qui, lui trouvant beaucoup de zèle et un grand sens, le fit prêtre. L'humilité du serviteur de Dieu ne souffrit point de ce changement, et il a rendu à la mission du Japon des services infinis : ni lui, ni le P. de Baëza n'eurent point devant les hommes la gloire du martyre; mais il est à croire qu'ils en eurent le mérite devant Dieu : en effet on ne peut appeler autrement la vie qu'ils menèrent jusqu'à la fin qu'une

mort continuelle. Les dernières années le P. de Baëza était devenu paralytique, et souffrait de violentes douleurs causées par une contraction de nerfs presque générale, et cependant en cet état il continuait de travailler au salut des âmes, se faisant porter dans une espèce de bière partout où sa présence était nécessaire.

On se lassait à la cour impériale de faire périr tant de monde, et l'on ne se proposa plus que de faire des apostats. Ce fut alors qu'on mit en usage des supplices jusque là inouïs, et dont la seule description fait frémir : on attaqua les femmes du côté de la pudeur, et les maris par la prostitution de leurs femmes. La délicatesse des Japonnais sur cet article est extrême, aussi vit-on malheureusement tomber plusieurs de ceux qui avaient résisté aux plus cruelles tortures. Le nombre des véritables confesseurs de Jésus-Christ fut pourtant encore de beaucoup plus grand que celui des infidèles. Une femme fort qualifiée, nommée Suzanne, convaincue d'avoir logé des religieux, fut dépouillée et pendue par les cheveux à un arbre pendant un froid très piquant : on fit plus; elle avait une petite fille à la mamelle; on dépouilla encore cette enfant, et on l'attacha aux pieds de la mère. Comme on vit que ni les cris que jetait cette petite innocente, ni l'horreur d'un si étrange supplice n'ébranlaient la généreuse Suzanne, Mondo s'approcha d'elle, et lui dit qu'elle s'attendît à souf-

frir dans peu les plus horribles supplices. Elle répondit qu'elle ne désirait rien avec tant d'ardeur, et dans le moment elle fut pénétrée d'une joie intérieure qui lui ôta le sentiment de tous ses maux, ainsi qu'elle-même le déclara depuis. Au bout de huit heures on la délia, on lui rendit ses habits, et on la laissa sur une natte. Elle voulut alors donner la mamelle à son enfant; mais il ne lui fut pas possible d'étendre le bras: d'ailleurs la petite fille à force de crier avait jeté une si grande quantité de sang qu'elle en était toute couverte. La pauvre mère ne savait plus que faire lorsqu'un officier de cuisine lui vint dire de le suivre : elle crut que c'était pour la faire mourir, et la joie qu'elle en conçut lui redonna en un moment toutes ses forces; elle se leva sans peine, et fut conduite à la cuisine, où on lui mit un collier de fer au cou, et on l'attacha avec une grosse chaîne à un pilier. Le lendemain on la détacha, et Mondo la fit venir devant lui, la menaça de la mettre dans un mauvais lieu, de l'abandonner à ses valets, de tourmenter en sa présence tous ses parens, de la faire passer elle-même par les plus effroyables tourmens : à ces menaces il ajouta mille promesses les plus flatteuses. Elle se moqua de tout. Enfin Mondo ordonna qu'on allât l'attacher dans l'étable avec les bêtes. Suzanne y demeura jusqu'au soir, ne cessant de louer Dieu; après on la reconduisit à la cuisine, où elle demeura six mois

attachée de la manière que j'ai dite. Au bout de ce temps-là, sa constance choquant les infidèles, on l'envoya à Nangazaqui, où elle consomma son martyre avec son mari, qui avait reçu au baptême le nom de Pierre; Mancie et Matthias Araqui, frères et fils du saint martyr Thomas Araqui-Riémon, Jean Naysen, Monique, sa femme, et Louis leur fils, Jean Tanara et Catherine, sa femme. Les deux premiers avaient logé le P. Pachéco.

Parmi ces illustres martyrs qui se distinguèrent tous par une constance héroïque, par toutes les vertus qui font les plus grands saints, et surtout par une austérité de vie qui leur fit joindre toutes sortes de macérations à toutes les incommodités d'une longue et fâcheuse prison, il n'y en eut point qui se fit plus admirer que Monique, femme de Naysen. Son mari était un homme de condition que mille belles qualités rendaient également aimable et estimable. Dès l'enfance il avait fait paraître une piété peu commune, qui lui avait fait sacrifier la faveur de son prince à sa religion : à l'âge de douze ans il avait signé de son sang qu'il mourrait plutôt de mille morts que d'abandonner sa foi; il n'avait retiré chez lui le P. Zola que dans l'espérance de mourir avec ce missionnaire, qu'il savait bien qu'on cherchait partout. Cependant comme on le voulait sauver tout fut mis en usage pour le pervertir, mais inutilement : enfin la vue de sa

femme, qu'on fit semblant d'abandonner à deux jeunes débauchés, le fit renoncer à son devoir. « Cruels, s'écria-t-il, ne déshonorez point ma femme, et je ferai tout ce que l'on voudra. » Aussitôt on les renvoya tous deux libres : mais Mondo apprenant que Monique ne cessait de reprocher à son époux sa lâcheté il la fit venir, lui montra du feu, lui demanda si elle y pourrait résister, et lui ordonna d'en faire l'essai. Monique sans balancer se mit en devoir de prendre des charbons à pleines mains. Mondo tira son sabre et le leva comme pour lui couper le bras; Monique ne se retira point. Le gouverneur vit bien que la constance de cette héroïne était à l'épreuve de tout, et il la renvoya chez son mari. Elle le trouva abymé dans un chagrin mortel, et noyé dans les larmes : la vue de sa femme, qui avait triomphé du tyran, redoubla sa douleur, et ne la pouvant plus supporter il alla retrouver le gouverneur, lui dit qu'il venait réparer son infidélité, et qu'il lui déclarait qu'il n'avait jamais cessé d'être chrétien. Mondo le renvoya en prison, où les autres prisonniers firent paraître une joie extraordinaire de sa conversion. Deux de ses serviteurs, imitateurs de son péché, le furent de son retour à Dieu. Sa femme ne tarda pas à l'aller joindre avec son fils et un esclave, qui avait souffert pour la foi des maux horribles. Enfin de Ximabara, où ils étaient, on les envoya à Nangazaqui : les hommes y furent brûlés et les femmes

décapitées. Mancie Araqui était mort dans la prison : on brûla son corps avec les autres, et après qu'on eut réduit en cendres jusqu'aux poteaux où ils avaient été attachés on jeta à la mer tout ce qui en restait.

Les relations des années suivantes ne sont qu'un détail assez ample des cruautés qu'on exerça sur les fidèles : le récit en fait frémir, et le nombre des martyrs dont il est parlé est infini, encore les auteurs assurent-ils le général des jésuites, à qui ils écrivent, qu'ils ne parlent que du Ximo, et qu'ils en passent beaucoup plus qu'ils n'en disent. En effet Bugondono, seigneur de Ximabara, et Cavaccidono, gouverneur de Nangazaqui, devenus cruels par habitude et par politique, s'étaient joints au gouverneur d'Arima pour inventer de nouveaux supplices; ni âge, ni sexe, ni condition, rien ne fut épargné. Les Hollandais qui ont été témoins de ces inhumanités n'en parlent qu'avec horreur : Aux uns, disent-ils, on arrachait les ongles; on perçait aux autres les bras et les jambes avec des vilebrequins; on leur enfonçait des alênes sous les ongles, ce qu'on recommençait plusieurs jours de suite; on en jetait dans des fosses pleines de vipères; on remplissait de soufre et d'autres matières infectes de gros tuyaux; on y mettait le feu, puis on les appliquait au nez des chrétiens, et on y soufflait, afin qu'ils en avalassent toute la fumée, ce qui leur causait une douleur très

sensible; quelques-uns étaient piqués par toutes les parties du corps avec des roseaux fort pointus; d'autres étaient brûlés avec des torches ardentes; ceux-ci étaient fouettés en l'air jusqu'à ce que les os fussent tout décharnés; ceux-là étaient attachés en croix à de grosses poutres qu'on les contraignait de traîner jusqu'à ce que le cœur leur manquât. Pour faire souffrir doublement les mères les bourreaux leur frappaient la tête avec la tête de leurs enfans, et faisaient paraître plus de fureur à mesure que ces innocens criaient plus haut.

Le seigneur de Ximabara découvrit cinquante chrétiens; il les fit promener par toute la ville dans un état à les couvrir de la plus extrême confusion; ensuite il commanda qu'on les traînât à une plaine sur le bord de la mer pour y souffrir les derniers supplices. Dans ce grand nombre de fidèles il y en avait sept parmi lesquels était une femme, qui se distinguaient par un plus grand zèle; le tyran s'attacha à les faire tourmenter avec une inhumanité qui n'a point d'exemple : il fit creuser sept fosses à deux brasses l'une de l'autre; il y fit planter des croix, sur lesquelles on étendit les martyrs; puis on leur enferma la tête dans des planches qu'on avait percées exprès; enfin on les scia avec des cannes tranchantes, les uns au bras, les autres au cou : les bourreaux jetaient de temps en temps du sel dans les plaies, et ce cruel supplice dura cinq

jours de suite sans relâche. Les bourreaux se relevaient tour à tour, et des médecins qui étaient présens avaient soin de faire prendre des cordiaux aux martyrs. C'est ainsi que par une barbarie qu'on n'avait point encore imaginée on employait à prolonger le supplice des fidèles un art uniquement destiné à la conservation des hommes.

Voilà une partie de ce que les Hollandais ont écrit de la manière dont on tourmentait les chrétiens au Japon, et quoique ces hérétiques n'aient guère su que ce qui se passait à Nangazaqui et aux environs ils conviennent que depuis la naissance du christianisme on n'a jamais vu ni de plus longues persécutions, ni de plus horribles supplices, ni d'Eglise plus féconde en martyrs. Qui ne sera surpris, après un témoignage si authentique de gens dont l'autorité ne saurait être ici suspecte, d'entendre dire *que le plus grand nombre des chrétiens du Japon ne sachant de la religion que ce que les jésuites leur en avaient appris il n'était pas étonnant qu'ils préférassent les instructions douces et accommodantes qu'on leur avait données à de plus saintes et de plus sévères, et favorisassent l'ambition de leurs instructeurs, parce que ceux-ci favorisaient leur cupidité?* Mais si le disciple ne doit pas s'attendre à être mieux traité que son maître il n'y a pas lieu d'être surpris qu'on fît passer pour des hommes charnels et corrompus des fidèles qui faisaient et qui feront à jamais un des plus

beaux ornemens de l'Eglise dans le même temps qu'on représentait comme des séducteurs, *dont la morale portait le venin dans le cœur de qui que ce fût qui en approchât,* ceux qui étaient leurs maîtres et leurs pères en Jésus-Christ, selon l'expression d'un grand pape. Après tout il est bien glorieux aux jésuites qu'une partie de leurs ennemis reconnaissent que le plus grand nombre des fidèles japonnais aient été leurs élèves, et que les autres soient contraints de publier qu'il n'y a point eu de persécution plus sanglante ni plus féconde en martyrs que celle du Japon. Voilà je crois en deux mots de quoi fermer la bouche aux calomniateurs des missionnaires et des chrétiens qui ont arrosé ces îles de leurs sueurs et de leur sang, et qui firent pendant tout le cours de cette persécution des actions si héroïques, qu'il semble que tous les exemples de fermeté et de générosité chrétiennes, dont toutes les autres nations du monde soumises à Jésus-Christ ont illustré l'Eglise, aient été renouvelés dans ce coin de l'Orient. En voici quelques traits qui feront juger du reste.

Tanga-Mondo, gouverneur d'Arima, fit venir dans une salle, presque toute couverte de braises ardentes, une troupe de chrétiens qu'il tenait dans ses prisons, leur ordonna de se mettre à genoux tout nus au milieu de ces brasiers, et déclara que le premier mouvement qu'ils feraient serait pris pour un signe d'apostasie. Ils

obéirent, et Mondo voyant qu'aucun ne remuait quoiqu'ils fussent à demi rôtis, ne put souffrir une constance qui le bravait, et les fit retirer. Il s'était d'abord adressé à des jeunes gens; il espéra venir plus aisément à bout des personnes plus âgées : il y avait dans le territoire d'Arie un vieillard de soixante-douze ans, nommé Léon Keisayémon, qui dans l'absence des pasteurs soutenait par son zèle la foi des chrétiens de cette contrée. Mondo le manda : «J'apprends, lui dit-il, que vous et vos enfans êtes à la tête de ce qu'il y a dans le royaume de gens rebelles aux dieux et aux princes; il faut que tout à l'heure vous offriez de l'encens aux divinités que l'on reconnaît dans l'empire, ou je ferai de vous un exemple qui fera trembler les plus hardis. Mon âge, reprit le vieillard, et les mesures que j'ai prises pour n'être point trompé sur la religion sont des préjugés en faveur du choix que j'ai fait, et j'espère de la bonté du Dieu que j'adore que bien loin d'être un exemple de terreur ma mort servira d'un nouveau motif pour animer de plus en plus la ferveur des chrétiens. » Comme il parlait encore on lui ordonna de s'étendre tout nu sur des charbons embrasés : il obéit, se dépouilla lui-même et se coucha sur ce brasier avec aussi peu d'émotion que s'il se fût mis au lit. Au bout de quelques momens on lui dit de se tourner de l'autre côté : il se tourna, ce qu'il fit plusieurs fois. Mondo ne put long-

temps soutenir ce spectacle; il sortit la rage dans le cœur, et le vieillard fut retiré du feu et reporté chez lui. Toute sa famille fut ensuite appelée, et tous, jusqu'à une petite fille de quatre ans, furent traités à peu près de la même manière. Kei-sayémon, à qui on les renvoya demi-morts, les reçut avec un transport de joie dont il ne fut pas le maître, et après les avoir tendrement embrassés il alla dans le ciel prendre pour lui et pour eux possession de la récompense qui les attendait.

Une autre famille ne fut ni moins maltraitée ni moins constante. Gaspard Guichisuque et sa femme, qui portait le nom de Luce, furent cités pour répondre de leur foi, et confessèrent Jésus-Christ avec beaucoup de fermeté : on les dépouilla et on les brûla lentement avec des tisons; ils expirèrent dans ce cruel supplice sans avoir donné la moindre marque de faiblesse. Ils avaient un fils âgé de treize ans qui se nommait Pierre; après qu'on lui eut ôté ses habits on le suspendit à un arbre, et on se mit à le brûler avec des torches. Comme il paraissait insensible on le détacha : on fit chauffer un vase de terre plombée; on le lui mit dans les mains, et on l'avertit que s'il le laissait tomber cela serait regardé pour une marque de son obéissance aux édits de l'empereur : le vase brûla toute la main de l'enfant sans qu'il remuât. Nous ne savons pas de quelle manière il consomma son sacrifice.

Mais le tourment dont on se servit plus efficacement pour ébranler la foi des fidèles, fut l'eau soufrée du mont Ungen : c'est une montagne située à une lieue ou deux de Nangazaqui, et dont la cime, qui est extrêmement haute, se partage en trois : les entre-deux de ces trois têtes sont des abymes d'où l'on voit sortir par bouillons des eaux brûlantes, des flammes et des exhalaisons si infectes que les animaux n'en peuvent approcher, ni les oiseaux même voler par dessus, quelque élevés qu'ils soient, sans mourir. Cette infection a fait donner aux ouvertures par où ces feux souterrains se font un passage le nom de *bouche d'enfer*, et rien en effet n'est plus capable de jeter l'épouvante que ce composé de flammes, d'eau et de boue qui en sort de temps en temps. Ce fut Bungondono qui le premier s'avisa de précipiter les chrétiens dans ces abymes; mais parce que la fumée et la boue devaient étouffer en un moment ceux qu'on y aurait jetés il ordonna que d'abord on les y plongeât par parties, puis qu'on les retirât pour voir s'ils ne se rendraient point aux volontés de l'empereur, et qu'on recommençât plusieurs fois jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus ou qu'on eût perdu l'espérance de les vaincre : quelquefois on se contentait d'étendre un chrétien tout nu sur le bord de ces abymes; ensuite on l'arrosait de cette eau ensoufrée, dont, la moindre goutte lui faisant un ulcère, il était bientôt dans

un état à faire horreur. Souvent ce supplice durait quinze jours, et lorsque le corps du martyr n'était plus qu'une plaie, et souffrait des douleurs qu'on ne peut s'imaginer, on l'abandonnait comme un cadavre jeté à la voirie. Dans les commencemens tous triomphèrent, mais à la fin il y eut beaucoup de funestes chutes.

Les premiers qui de ces bouches d'enfer parvinrent à la couronne de gloire furent seize chrétiens, parmi lesquels il y avait une femme nommée Marie : le plus considérable de cette troupe était Paul Ucybory, un des principaux habitans de Ximabara, et qui par la sainteté de sa vie et la manière dont il triompha de tous les assauts qu'on lui livra fut long-temps l'admiration de tout le pays. Dès l'année 1614 Fascengava Safioïe, gouverneur de Nangazaqui, à qui on l'avait représenté comme le soutien de la religion dans Ximabara, s'était avisé pour le rendre infâme de le faire promener tout nu dans toutes les villes d'alentour; mais cette confusion que le serviteur de Dieu avait soutenue avec une constance héroïque avait eu un effet tout contraire aux prétentions du tyran, car elle avait ajouté la qualité de confesseur de Jésus-Christ à tous les titres qui autorisaient Ucybory dans les fonctions de son zèle. Quelques années après la persécution devint plus vive, et le P. Zola fut chargé de la chrétienté de Ximabara. Ucybory ne voulut point que ce mission-

naire logeât ailleurs que chez lui : le père accepta son offre; mais quelque soin qu'apportât Ucybory pour éviter d'être recherché il apprit un jour qu'on songeait à visiter sa maison : le parti qu'il prit fut d'équiper une barque dans le dessein de se retirer avec le P. Zola dans un lieu où ils fussent plus en sûreté, et en attendant que tout fût prêt pour le départ il pria Jean Naysen de retirer le missionnaire chez lui: Naysen accepta cette proposition avec joie, et à peine le P. Zola était-il entré dans sa maison que les gardes du prince en furent avertis, et le vinrent saisir de la manière que nous avons rapportée ailleurs. Dès qu'Ucybory sut ce qui s'était passé il courut chez le gouverneur de Ximabara, lui déclara que le missionnaire avait toujours demeuré chez lui, et que Naysen ne l'avait eu qu'en dépôt; par conséquent que c'était à lui à mourir avec ce religieux, et non pas son ami. Naysen et Monique, sa femme, furent aussitôt appelés pour être confrontés avec Ucybory; mais ils plaidèrent si bien leur cause que le gouverneur renvoya Ucybory sans lui donner aucune satisfaction. Le fervent chrétien, ainsi frustré de ses espérances, ne perdit point courage, et il en appela au gouverneur de Nangazaqui, et plaida lui-même sa cause en présence de Cavaccidono, qui après l'avoir entendu s'écria : *Il faut que cette religion mette les hommes ou au-dessous de la bête ou au-dessus de l'homme.* Il ne laissa

pourtant pas de confirmer la sentence du gouverneur de Ximabara, et Ucybory fut contraint de s'en retourner sans avoir pu même obtenir d'être mis en prison; mais de nouveaux ordres de la cour ayant donné occasion à de nouvelles recherches il fut arrêté des premiers avec sa femme, qui s'appelait Agathe, et ses trois enfans, Balthazar, Antoine et Ignace : ce dernier n'avait que cinq ans. Dès qu'Ucybory se vit prisonnier il commença à régler ses prières, ses jeûnes et ses austérités, de sorte que tout son temps était occupé à l'oraison, à la mortification et à tous les exercices que la piété et son zèle lui suggérèrent pour se préparer au combat, et y disposer les compagnons de ses chaînes.

Enfin on commença à les tourmenter. Un jour on les fit tous venir, et celui qui présidait à l'exécution demanda à Ucybory quels doigts il voulait qu'on coupât à ses enfans : il lui répondit qu'il était le maître; qu'il ne souhaitait à ses enfans que des souffrances et du courage. On les prit donc les uns après les autres, et on leur coupa à chacun trois doigts de chaque main : ces pauvres enfans donnaient leurs mains pour être mutilées, et regardaient ensuite couler leur sang avec une espèce d'insensibilité qui tirait les larmes des yeux. Ucybory cependant les embrassait avec tendresse, baisait leurs plaies, et les offrait à Dieu comme d'innocentes victimes dont il le conjurait d'agréer le sacrifice entier,

Il obtint sur l'heure même ce qu'il souhaitait : toute la troupe fut menée sur le bord de la mer; là on la partagea en deux bandes, l'une de vingt, où était Ucybory, et l'autre de seize, parmi lesquels étaient ses trois enfans. Les premiers furent mis dans une grande barque et les autres dans deux petites : on s'éloigna du rivage, et on commença à plonger les seize dans la mer : quand ils y avaient été quelque temps on les retirait pour voir s'ils ne donneraient aucun signe d'apostasie ; ensuite on les replongeait, et après trois ou quatre tentatives pareilles on les laissait aller au fond de l'eau. Les trois enfans d'Ucybory moururent de cette sorte à la vue de leur père, qui charmé de leur constance éclatait en actions de grâces, et s'estimait le plus heureux père qui fût au monde. On le ramena ensuite à terre avec sa bande : on leur imprima à tous le nom de chrétiens sur le front et sur les deux joues avec un fer chaud, et on les laissa aller où bon leur semblerait avec défense néanmoins de sortir du pays. Personne dans la ville n'ayant osé leur donner retraite ils s'assemblèrent tous dans un faubourg à la porte d'une maison qui tombait en ruine : sur le soir quelques chrétiens leur apportèrent des vivres et de quoi se couvrir ; il y en eut même qui les pressèrent de se retirer chez eux; mais les serviteurs de Dieu les remercièrent, et passèrent une bonne partie de la nuit à chanter les louanges du Seigneur. Au

bout de quelques heures il prit une défaillance à Ucybory ; il s'évanouit. Ses trois enfans lui apparurent, le consolèrent, et lui inspirèrent une si grande force que depuis il ne se sentit plus aucune faiblesse. Un nommé Jean Aquez fut aussi favorisé dans un évanouissement d'une grâce toute pareille : il se vit tout à coup transporté dans un lieu délicieux, et on lui promit qu'après qu'il aurait encore combattu quelque temps il y ferait son séjour pendant toute l'éternité.

Le lendemain les martyrs se séparèrent, et la plupart s'en allèrent dans une forêt voisine, où l'on peut juger quelle vie ils menaient, manquant absolument de tout. Quelques jours après Bungondono leur fit dire de se remettre en prison : ils s'y rendirent en diligence, et presque aussitôt on en choisit seize que l'on mena au mont Ungen. Ils y étaient à peine arrivés qu'un des confesseurs de Jésus-Christ, nommé Louis Xinzaburo, poussé sans doute du même esprit qui poussa autrefois S[te] Apolline dans les flammes, et prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, sauta dans les eaux brûlantes. Les autres auraient peut-être suivi ; mais Ucybory les avertit de n'en rien faire, et que c'était aller contre la loi de Dieu, de sorte qu'ils attendirent qu'on les jetât. Les bourreaux les prirent donc les uns après les autres, et les précipitèrent tous dans cette fournaise, où ils finirent chrétiennement leurs souffrances et leurs vies. Ucybory fut le

dernier qu'on tourmenta, et il semblait qu'on ne l'eût réservé que pour avoir le temps de le faire souffrir davantage : on le plongea d'abord la tête en bas dans ces abymes, ensuite on le retira; on le plongea une seconde et une troisième fois, et ayant été encore retiré il expira entre les mains des bourreaux, regrettant seulement que sa femme eût été laissée dans la prison. Je n'ai pu savoir si elle eut le bonheur de mourir martyre; je sais seulement qu'on fit encore assez long-temps après bien des efforts inutiles pour la faire renoncer à Jésus-Christ.

Tandis que Bungondono pour affermir sa fortune épousait ainsi la haine de l'empereur contre les chrétiens Cavaccidono de son côté s'appliquait à découvrir les missionnaires : il prit cette année le P. François de Sainte-Marie; et un frère Barthélemi, tous deux franciscains; le P. Louis Beltram, dominicain, et le P. Thomas Tsugi, jésuite japonnais. Les mémoires que j'ai ne disent presque rien de ces saints martyrs, si ce n'est qu'ils furent brûlés vifs à Nangazaqui, mais non pas au même jour; je trouve seulement que le dernier, qui mourut le 6 septembre, étant sur le point d'expirer, on aperçut tout son corps en feu, et les flammes qui s'arrêtaient tout autour de sa poitrine, et au moment qu'il expira, ce qu'il fit en invitant d'une voix forte toutes les nations à louer le Seigneur, une flamme d'une couleur très vermeille, et qui avait quelque chose

de fort éclatant, parut sortir de sa poitrine; elle dura l'espace d'un *miserere;* et les Européens qui attestèrent juridiquement ce fait s'accordèrent tous à dire que cet événement leur avait paru n'avoir rien de naturel : nous avons entre autres la déposition de Louis Martinez de Figuérédo et de plusieurs Européens qui furent témoins oculaires de ce miracle.

Sur ces entrefaites Cavaccidono s'en alla à Jédo, où il ne fit point de difficulté de dire qu'il ne croyait pas qu'on pût jamais venir à bout des chrétiens; que leur religion les élevait au-dessus de l'humanité, et qu'à moins de les exterminer tous, ce qui était impraticable, on ne rétablirait jamais dans le Ximo le culte des dieux de l'empire. Sur cette déclaration l'empereur donna à ce seigneur le gouvernement de Sacai, et nomma à celui de Nangazaqui Unémondo, un des plus cruels persécuteurs qu'ait eus l'Eglise du Japon. Ce nouveau gouverneur trouva l'eau ensoufrée du mont Ungen fort propre au dessein qu'il avait formé de lasser la constance des chrétiens : il n'y réussit pourtant pas d'abord. Un jésuite japonnais, nommé Michel Nagaxima, lui fut amené des prisons de Ximabara, où il avait déjà souffert de rudes bastonnades, et le tourment de l'eau de la manière que j'ai décrite plus haut, et dont je parlerai souvent dans la suite. Unémondono ordonna qu'on le conduisît au mont Ungen, où rien ne fut omis de tout ce qu'on

peut imaginer pour lui faire ressentir les plus vives douleurs; mais il confessa Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Cette même année les relations parlent de dix personnes qui furent brûlées à Nangazaqui : il y en avait la moitié de religieux, deux de S. Dominique et trois de S. François; c'est tout ce que j'en ai pu apprendre.

L'année suivante le P. Barthélemi Cuttiérez, augustin, celui-là même qui n'avait pas voulu signer les informations du P. Collado contre les jésuites, fut arrêté, et quelques jours après le P. Antoine Iscida, jésuite natif de Ximabara, ayant entrepris par obéissance un voyage auquel il ne pouvait s'exposer sans beaucoup de risques, fut saisi à Nangazaqui comme il sortait de l'autel. Unémondo, qui n'avait aucune connaissance de nos mystères, eut la curiosité d'apprendre l'usage de quantité d'habits et d'ornemens sacerdotaux qu'on avait trouvés chez le missionnaire et dans plusieurs maisons de chrétiens : après avoir fait sur cela bien des questions à son prisonnier il le fit revêtir d'un surplis et d'une étole; c'est ainsi qu'on prêchait au Japon avant la persécution; il le fit ensuite placer sur une estrade, et le pria de dire deux mots de sa religion. Le missionnaire n'avait garde de manquer une si belle occasion de prêcher Jésus-Christ; il parla, mais avec tant de grâce et de force que le gouverneur s'écria tout ému qu'il n'y avait

que cette religion-là qui fût véritable. Cependant quelques lumières qu'eussent répandues dans son esprit les grandes vérités qu'il venait d'entendre elles n'amollirent point la dureté de son cœur ; le père fut assez surpris qu'après qu'on lui eut donné bien des louanges on lui demandât s'il n'y avait pas moyen d'obéir à l'empereur. « Eh, Seigneur! répondit-il, vous seriez le premier à m'accuser de lâcheté. Vous parlez en homme d'esprit et de cœur, reprit Unémondo; il s'en faut bien que nous fassions paraître la même fidélité aux services de nos princes. » Il ordonna aussitôt qu'on brûlât dans une cour du palais tous les ornemens dont nous avons parlé, afin, dit-il, qu'on ne profanât point des choses qui avaient servi à des usages si saints. Sur le soir il envoya le P. Iscida dans la prison du P. Guttiérez, où deux autres pères augustins, le P. François de Jésus et le P. Vincent de S. Antoine, furent encore amenés deux jours après. Au bout de six semaines on les transporta tous quatre à Omura, et on les enferma dans un cachot qui n'avait pas une toise et demie en carré, où on les laissa languir encore plus de deux ans.

Cependant il s'éleva dans le royaume de Déva une tempête qui pensa dissiper toute la chrétienté de ces vastes provinces du nord, où la ferveur s'était accrue à l'infini depuis plusieurs années. Le P. Adami parcourait toujours ce royaume et celui d'Oxu avec le P. Jean-Baptiste

Porro, un des plus illustres missionnaires du Japon, dont il a cultivé presque toutes les églises, et deux autres jésuites dont je n'ai point trouvé les noms. Mais ce qui faisait le soutien de la religion dans ces quartiers septentrionaux c'était un saint et zélé seigneur nommé Amagasu Yémondono, fils du tono de Xirouxi, capitaine fort renommé dans l'histoire du pays pour ses beaux faits d'armes. Yémondono n'avait point dégénéré de la vertu de son père, et ce qui illustrait le plus sa famille était le fruit de sa propre valeur. Après avoir long-temps servi son prince il se retira dans ses terres pour ne s'occuper plus qu'à étendre le royaume de Jésus-Christ : il ne croyait pas qu'il fût au-dessous de lui de prêcher lui-même à ses vassaux, et il le faisait avec tant de ferveur que les prédications du tono Yémondono avaient passé en proverbe quand on voulait parler de sermons pathétiques. Le succès répondait à un zèle si ardent, et il y eut plusieurs bonzes qui, demandant le baptême, se confessèrent vaincus par les raisons, et plus encore par les bons exemples du prédicateur. Yémondono avait deux fils imitateurs de ses vertus, et qui secondaient merveilleusement leur père dans ses travaux pour la gloire de Dieu : l'aîné, âgé de vingt-trois ans, se nommait Michel Amagasu Tayémon ; il avait gagné à Jésus-Christ un jeune gentilhomme appelé Paul Nikifori Xiquibu, dont nous rapporterons bientôt les com-

bats; le second, nommé Vincent Curayono Ichibioie, était dans sa dix-septième année, et semblait chercher les occasions de se déclarer chrétien en présence de ceux qui pouvaient profiter de cette déclaration pour le perdre. Ces deux jeunes seigneurs avaient épousé deux demoiselles d'une noblesse fort ancienne, mais d'une vertu encore plus distinguée : la femme de l'aîné portait le nom de Dominique, l'épouse du second se nommait Thècle; toutes deux étaient à peu près de même âge que leurs maris, et elles avaient l'une et l'autre une fille au berceau qui avaient reçu les noms de Juste et de Luce. Telle était la famille de Louis Yémondono, qui après avoir montré aux chrétiens de ces provinces septentrionales à vivre selon les maximes de l'Evangile leur apprit à mourir pour la défense des vérités évangéliques.

Yémondono était vassal de Viésuqui, prince de Jonézava, vieux capitaine qu'une grande réputation acquise par d'éclatantes conquêtes avait mis au rang des plus puissans princes de l'empire : il estimait la religion chrétienne, et ne put jamais se résoudre à la persécuter. L'empereur de son côté ne jugea pas à propos de l'inquiéter sur cela, de sorte que tandis que tous les états voisins étaient en trouble par la persécution que souffraient les fidèles les terres soumises à l'obéissance du prince de Jonézava jouissaient d'une parfaite paix. Enfin Viésuqui mou-

rut, et Dangio, son fils et son successeur, qui avait un peu plus besoin de ménager la cour impériale, n'eut pas plus tôt pris en main le gouvernement qu'on s'aperçut qu'il serait pour le moins aussi contraire au christianisme que son prédécesseur lui avait été favorable : en effet après qu'il eut marqué en plusieurs occasions son mécontentement contre Yémondono et ses enfans sur ce qu'ils n'avaient pu être engagés à embrasser la religion de l'empire ni par la crainte d'encourir son indignation, ni par l'espérance d'avoir part à ses faveurs, il donna à Xuridono, gouverneur de Jonézava, un billet signé de sa main, par lequel il lui était enjoint de faire mourir quelques criminels et tous les chrétiens. Xuridono était ami intime d'Yémondono, et il avait été plus ardent que personne à exhorter ce seigneur de prévenir l'orage ; l'ordre du prince lui fit la même peine que s'il l'eût regardé personnellement, et il n'est rien qu'il ne mît en usage pour le faire révoquer. Il s'avisa un jour de mettre par écrit tout ce qu'il savait des maximes de la loi chrétienne, et présentant cet écrit au prince, « Seigneur, lui dit-il, pourriez-vous bien vous résoudre à faire mourir des gens qui pratiquent une morale si pure ! » Le prince ne dit rien, et le bruit courut qu'il avait changé de pensée. La joie fut grande parmi les amis d'Yémondono; mais elle fut de peu de durée. Un gentilhomme, ami particulier de Tayémon, fils

aîné d'Yémondono, étant un jour à la cour, eut avis que l'on parlait sérieusement de faire mourir Yémondono avec toute sa famille : il partit sur-le-champ pour en avertir Tayémon, afin qu'il prît ses mesures. Tayémon était malade au lit : dès qu'il eût entendu son ami il se lève tout joyeux, s'écrie qu'il est guéri, et monte à cheval au grand étonnement de tout le monde : il arriva en parfaite santé chez son père, à qui il fit part de la bonne nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Enfin le 11 janvier deux officiers du prince allèrent trouver Yémondono pour lui déclarer que s'il persistait à ne vouloir point sacrifier aux dieux du pays il se préparât à mourir le lendemain avec ses deux fils. Yémondono répondit à ces députés qu'il était prêt à mourir, et que quand on voudrait exécuter les ordres du prince on le trouverait lui et ses enfans dans l'impatience de verser leur sang pour une si belle cause : en effet dès le jour même toute la famille, jusqu'aux deux petites filles, fut réunie chez Yémondono, lequel ne put voir cette ardeur pour le martyre sans verser des larmes de joie. Plusieurs jours auparavant il avait voulu congédier ses domestiques; mais ils lui avaient témoigné un si grand désir de le suivre à la mort qu'il s'était vu en quelque façon dans la nécessité de demander pour eux la grâce de l'accompagner au supplice, et l'on ne songea plus dans cette maison qu'à se dispo-

ser par la prière à se rendre digne de la couronne.

Tandis que ces choses se passaient chez Yémondono, plusieurs gentilshommes et beaucoup de chrétiens de tout sexe et de toutes conditions avaient à soutenir les mêmes assauts. Mais celui dont la constance fit plus d'honneur à la religion fut Paul Xiquibu, celui-là même que Michel Tayémon avait converti à la foi. Xiquibu était aimé du prince qui le voulait sauver : après y avoir inutilement employé toute son industrie il fit appeler le beau-père de Xiquibu, et lui dit de voir s'il pourrait plus que lui sur l'esprit de son gendre. Celui-ci alla sur l'heure trouver Xiquibu, et, après l'avoir entretenu quelque temps, retourna chez le prince, à qui il dit que Xiquibu était résolu de perdre plutôt ses biens, sa femme, sa vie même que de renoncer à sa religion. Il mourra donc, repartit le prince. Et peu de jours après Xiquibu apprit qu'il devait avoir la tête tranchée le même jour que la famille d'Yémondono. Ils étaient en tout vingt-neuf contre lesquels la même sentence avait été portée : le prince ordonna qu'on les partageât en différentes troupes, et qu'on les exécutât hors de la ville, apparemment de peur de quelque émeute.

Le 12 janvier, deux heures avant le jour, les ministres de la justice se transportèrent chez Yémondono, et trouvèrent qu'à l'exception du

chef toute la famille avait la corde au cou et les mains liées derrière le dos. Plusieurs chrétiens s'étaient venus rendre chez eux pour épargner aux soldats la peine de les aller chercher; et en comptant Yémondono, ses deux fils, ses deux belles-filles, ses deux petites-filles ils étaient quatorze personnes nommément condamnées à mourir : parmi ceux qui n'étaient point sur la liste et qui ne pouvaient se résoudre à quitter leurs maîtres il y avait deux enfans d'environ douze ans, dont l'un était page du second fils d'Yémondono. Ce seigneur pour les consoler, et peut-être même pour procurer à ces pauvres enfans le bonheur auquel ils aspiraient, leur dit de prendre l'un une espèce de bannière où était l'image de la mère de Dieu, et l'autre un cierge bénit, et de marcher à leur tête. Il suivait ensuite le premier, et tous les autres venaient après lui : ils traversèrent ainsi toute la ville, et passant devant la porte de Xiquibu Yémondono lui dit qu'il allait mourir au lit d'honneur, et qu'il l'y attendait avec impatience. Xiquibu répondit qu'il ne tarderait pas à le suivre. Il y avait encore avec ce gentilhomme une troupe de confesseurs qui n'attendaient que le moment qu'on les vînt conduire au supplice : un bon laboureur nommé Joachim, fort riche et baptisé depuis treize mois seulement, était de cette bande ; mais voyant passer la première en si bel ordre il sortit sans rien dire

du logis de Xiquibu, et suivit Yémondono, avec lequel il obtint la palme du martyre. Il était grand jour quand les martyrs arrivèrent au lieu de l'exécution, ce qui fut cause qu'on se pressa : les femmes furent d'abord décapitées, et l'on finit par Yémondono, qui eut ainsi avant de mourir la joie d'offrir à Dieu toute sa famille. Ce saint martyr étant mort, les deux enfans dont j'ai parlé, et trois autres chrétiens, se vinrent mettre à genoux auprès des bourreaux dans l'espérance qu'on leur couperait aussi la tête : mais celui qui présidait leur fit dire de se lever ; alors ils se mirent à pleurer inconsolablement et à crier : « Quoi donc ! ne sommes-nous pas chrétiens comme les autres ? et pourquoi donc ne mourrons-nous pas comme eux ? Souvenez-vous, seigneur, ajoutèrent-ils en adressant la parole au président, souvenez-vous qu'hier on nous promit que si nous venions ici liés on nous ferait mourir ; qu'avons-nous fait pour mériter qu'on nous prive ainsi de la seule chose que nous désirions ? » Ils eurent beau dire on s'obstina à les renvoyer, et comme ils ne voulaient point se lever on usa de violence, et on les éloigna.

Cette première troupe ayant achevé son sacrifice on en vit paraître une seconde de sept, tous de la même famille ; après eux vint un gentilhomme nommé Simon Tacafaxi Xuzayémon, accompagné seulement d'une petite fille de treize ans, laquelle s'échappa des mains de quelques

gentils qui la voulaient retenir de force, et vint mourir avec son père. Enfin Paul Xiquibu arriva: la veille comme on l'avertit qu'il devait mourir le lendemain il envoya son cimeterre et son poignard au gouverneur, selon la coutume du pays, et mit ordre à ses affaires. Vers minuit il reçut une confirmation de sa sentence, et après avoir bien régalé celui qui la lui avait apportée il se jeta sur un lit, et dormit assez long-temps d'un sommeil fort tranquille. Il dormait encore quand Yémondono passa devant son logis : on l'éveilla, et il se fit apporter ce qu'il avait d'habits plus précieux. Madeleine, son épouse, en fit autant, et à peine étaient-ils en état de partir qu'on entra chez eux de la part du gouverneur : on avertit Xiquibu qu'il fallait partir, et on déclara à sa femme que le prince lui donnait la vie à la sollicitation de son père : «Je suis chrétienne, s'écria aussitôt la vertueuse dame; je suis chrétienne; pourquoi aurais-je la liberté de vivre chrétienne plutôt que les femmes qu'on vient de faire mourir? Mais peut-être qu'on a trompé le prince, et qu'on lui a dit que je n'étais pas chrétienne; je vais le détromper. Non, madame, répondit le député; le prince est fort instruit de votre religion. Et pourquoi donc, reprit Xiquibu, met-il cette différence entre elle et les autres femmes qui sont mortes avec leurs maris? Il est le maître, repartit le député, et nous ne pouvons passer ses ordres.» Cependant la jeune dame

jetait des torrens de larmes, et poussait vers le ciel des soupirs qui attendrissaient tout le monde. « Ah, Seigneur! disait-elle d'une voix entre-coupée de sanglots, je vois bien que la multitude de mes péchés et ma négligence dans votre service m'ont rendue indigne de la grâce du martyre. Oh, mon père! vous m'ôtez aujourd'hui bien plus que vous ne m'avez donné en mettant au monde! Cruelle tendresse qui me ravit le ciel pour me prolonger une vie malheureuse! La douleur de cette fervente chrétienne alla si loin que le député lui promit de représenter au prince ses justes plaintes, et de faire instance pour qu'il lui fût permis de la décapiter dans sa chambre.

Tout étant disposé Xiquibu sortit avec les soldats pour aller au supplice. Sa femme voulut s'échapper et le suivre; mais on la retint de force avec une jeune servante, qui excita une très grande rumeur en criant de toute sa force qu'elle était chrétienne, et qu'elle devait mourir avec son maître. Xiquibu marcha donc seul, suivi d'un fort grand peuple, qui ne pouvait se lasser de louer le Dieu des chrétiens en voyant aller si gaiement à la mort un jeune seigneur, l'espérance d'une grande maison. A peine le serviteur de Dieu fut-il arrivé au lieu de l'exécution qu'il se mit en oraison devant une image de la Vierge, qu'il avait fait porter devant lui : il fit ensuite quelques legs pieux en faveur des pauvres, et présenta sa tête au soldat, qui la lui trancha

d'un seul coup. Le serviteur qui portait le tableau de la mère de Dieu, sa femme et un bon chrétien accompagné aussi de sa femme se jetèrent aussitôt aux pieds des bourreaux, et les conjurèrent de les faire aussi mourir: c'était pour la troisième fois qu'un de ces fervens chrétiens se présentait de la sorte; mais ni lui, ni les autres ne purent jamais rien obtenir des soldats. Cette sanglante journée finit par le martyre d'un vieillard de quatre-vingts ans, nommé Louis Inyémon, et de sa femme, qui n'était guère moins âgée : ils étaient l'un et l'autre néophytes, n'ayant été baptisés que l'année précédente. Ils eurent pour compagnon à la mort un gentilhomme, qui dans une occasion n'avait pas montré toute la constance qu'on attendait de sa vertu; il se nommait Mancie Joximo Sayémon; et sa femme, qui portait le nom de Julie, fut décapitée avec lui.

Cependant Madeleine, femme de Paul Xiquibu, avait perdu toute espérance de mourir martyre, et s'abandonnait à sa douleur. Son père, à qui on dit qu'elle était continuellement noyée dans les larmes, l'alla voir, et, comme il s'imaginait qu'elle pleurait la mort de son époux, il lui dit : «Je prends part à votre douleur, ma fille; mais vous l'avez bien méritée ! si vous aviez conseillé à votre mari de retourner au culte de nos dieux vous vous seriez épargné tout le chagrin qui vous accable. Ah, mon père! reprit la sainte veuve,

que vous me connaissez mal! Ce n'est pas mon mari que je pleure; mais ce qui fera jusqu'à la mort l'unique sujet de mes larmes c'est de n'avoir pas été jugée digne de mourir avec lui. Hélas! si le ciel s'apaisait en ma faveur, et qu'on vînt me dire que je suis condamnée à mourir, vous verriez bientôt par la joie qui éclaterait sur mon visage la vérité de ce que je dis! » En effet lorsqu'elle y pensait le moins on l'avertit de se tenir prête à mourir : elle reçut cette nouvelle avec des transports d'allégresse qui surprirent ceux qui ne savaient pas quel bonheur c'est que de mourir pour Jésus-Christ, et elle soutint jusqu'au dernier soupir l'opinion qu'elle avait donnée de son invincible courage.

Le prince de Jonézava s'était imaginé que les chrétiens, intimidés par la manière dont il venait de traiter les principaux d'entre eux, seraient plus dociles, et se soumettraient aux édits : il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il s'était trop flatté; mais comme il ne voulut point en avoir le démenti bientôt toute cette contrée fut une de celles où le sang des martyrs coula avec le plus d'abondance.

L'année suivante il arriva une chose bien capable de faire rentrer en eux-mêmes ceux qui persécutaient avec tant d'inhumanité les fidèles du Japon : autant Bungondono avait été modéré les premières années de la persécution, autant était-il devenu cruel dans la suite; et ce qui

rendra sa mémoire à jamais exécrable c'est qu'au lieu que les autres tyrans en ôtant des chrétiens à l'Eglise du Japon lui donnaient des martyrs, il vint à bout de la priver de cette consolation; car c'est à ses inventions diaboliques et à son industrieuse fureur qu'on doit attribuer la chute déplorable de tant d'apostats, et l'entière désolation de toute cette chrétienté. Il était ce semble de la grandeur et de la bonté de Dieu de venger son Eglise des maux que cet ennemi de son nom lui avait causés; il le fit, et d'une manière bien éclatante : Bungondono sachant qu'Unémondo revenait de la cour alla le visiter, et prendre avec lui des mesures pour exterminer le christianisme dans toute l'étendue du Ximo. Après plusieurs conférences, où ces deux seigneurs s'animèrent à l'envi au grand ouvrage qu'ils avaient entrepris, le prince de Ximabara reprit la route de sa capitale : à peine s'était-il mis en marche que Dieu, qui semblait l'attendre au passage, le frappa comme il fit autrefois au cruel Antiochus. Une fièvre ardente alluma dans son corps un incendie qui le brûlait sans relâche, et qui le fit bientôt entrer en fureur : c'était quelque chose d'épouvantable que la manière dont ce prince s'agitait, les cris et les hurlemens qu'il jetait, et les instances qu'il faisait pour qu'on éloignât de lui un chrétien, lequel, disait-il, armé d'une faux, le menaçait sans cesse. Au bout de quelques jours cette représentation qui le

tourmentait s'évanouit, et il eut honte d'en avoir parlé. « Les chrétiens, dit-il alors, ne manqueront pas de m'insulter, et de dire que leur Dieu m'a puni et s'est vengé : mais qu'ils attendent encore un peu, et je les ferai repentir de leur fausse joie. » Il arriva dans ces sentimens à Ximabara, l'imagination tourmentée par des têtes de chrétiens, qu'il avait continuellement devant les yeux, et qui le rejetaient dans ses premiers accès de fureur. La première chose qu'il fit après son arrivée fut de faire crier par toute la ville que ceux qui auraient quelque bon remède contre la fièvre tierce eussent à le lui envoyer. On lui en envoya en effet plus de vingt, tous différens : comme il ne savait auquel se déterminer il les mêla tous ensemble, sur ce principe que si chacun en particulier était capable de le guérir leur assemblage devait encore avoir un effet plus prompt et plus sûr. Mais à peine avait-il pris ce monstrueux mélange de remèdes que toutes les dents lui tombèrent, et qu'il s'alluma un si grand feu dans son corps qu'il lui semblait que le sang lui bouillonnait dans les veines, et que la moëlle des os s'était fondue. Il n'en fallait pas tant pour achever de lui renverser l'esprit, aussi paraissait-il plus un démoniaque qu'un malade. On commença en même temps à entendre par tout le palais des cris, des hurlemens, des voix horribles, et comme des coups donnés aux murailles par une main invisible. Enfin on conduisit le malade aux

eaux d'Obama : Obama est au pied du mont Ungen, et il en sort des eaux minérales qui sont, à ce qu'on prétend, souveraines contre les maladies les plus désespérées. C'était là que la justice divine attendait le cruel Bungondono : ce qu'il y eut de plus admirable dans la conduite de Dieu sur ce tyran c'est qu'il fut son propre bourreau, et qu'il se punit par le même supplice qu'il avait le premier mis en usage contre les fidèles. La veine d'eau qui forme le bain d'Obama n'est pas tout à fait bouillante, mais il s'en faut peu, et elle n'est supportable que quand on l'a fort tempérée : Bungondono, qui ne trouvait rien de chaud auprès du feu intérieur qui le dévorait, ne voulut pas qu'on touchât au bain, ni qu'on y jetât de l'eau froide; mais à peine y était-il entré que tout son corps parut comme une chair bouillie, et s'en alla tout par pièces. Il lui sembla en même temps que toute la chambre était embrasée, et il se mit à pousser des hurlemens si effroyables, et à se débattre d'une manière si étonnante qu'il inspirait plus d'horreur que de pitié. Les cris et les mugissemens qu'on avait entendus dans son palais recommencèrent aussi, et peu de temps après le malade expira; ce fut au mois de décembre de l'année 1630. Il n'y eut personne qui ne regardât une si funeste mort comme un châtiment du ciel; mais ceux qui avaient fait sur cela les plus sérieuses réflexions retournèrent bientôt à leur première

fureur, et la vue de ce qu'ils avaient à espérer de l'empereur, s'ils obligeaient les fidèles par les plus horribles supplices à apostasier, leur fit aisément oublier ce qu'ils devaient craindre de la justice divine.

La mort de l'empereur suivit de près celle du prince de Ximabara. Xogun-Sama II laissa en mourant le sceptre entre les mains d'un fils unique, âgé de trente ans, fort malsain de corps, et qui commençait déjà à ressentir les premières atteintes de la lèpre, dont il fut bientôt tout couvert. On avait entrevu dans ce prince dès son enfance une férocité qui ne tarda pas à éclater sitôt qu'il fut sur le trône : il se fit nommer To-Xogun-Sama, comme pour faire voir qu'il était autant au-dessus de ses prédécesseurs qu'ils avaient été eux-mêmes au-dessus de leurs sujets, car *To* est un terme de souveraineté, et *To-Xogun-Sama* veut dire le souverain des Xogun-Samas. Cette même vanité l'empêcha de se marier : il ne croyait pas qu'il y eût au monde une fille d'assez bonne maison pour être son épouse. En récompense il s'abandonna aux débauches les plus excessives, et il n'y eut peut-être jamais un homme plus dissolu. L'Eglise du Japon si elle devait finir ne le pouvait faire plus glorieusement que par la persécution d'un tel monstre, aussi mourut-il plus de chrétiens sous son règne qu'il n'en était mort depuis Tayco-Sama.

On s'aperçut bientôt de ce qu'on avait à

craindre de ce prince par la manière dont les gouverneurs impériaux et les rois particuliers se comportèrent à leur retour de Jédo, où ils étaient allés rendre leurs hommages et prêter serment de fidélité au nouvel empereur : on vit aussitôt de toutes parts des bûchers dressés, surtout à Jédo et à Ozaca, où les premiers coups portèrent avec plus de violence qu'ailleurs; mais Nangazaqui et le mont Ungen redevinrent bientôt les plus sanglans théâtres de la persécution.

Il y avait déjà plus de deux ans que le P. Iscida et les pères augustins dont j'ai parlé étaient dans les prisons d'Omura. Unémondo semblait s'être fait un point d'honneur de lasser leur constance, et il paraissait surtout avoir fondé toute l'espérance de sa fortune sur le succès des moyens qu'il employa pour réduire le P. Iscida; en effet il n'est rien qu'il ne mît en usage pour en venir à bout : il envoya d'abord au missionnaire un des plus fameux docteurs de l'empire pour lui persuader par toutes sortes de raisons d'obéir à l'empereur. Le bonze, quelque habile qu'il fût, vit bientôt qu'il n'était pas de la force de son adversaire, et, quittant la voie du raisonnement qui ne lui réussissait pas, il fit au père les offres les plus avantageuses et les promesses les plus engageantes; mais il ne gagna pas plus de ce côté-là que de l'autre, et, persuadé que le serviteur de Dieu était invincible, il quitta la partie et se retira. Unémondo, indigné de voir ses espérances

frustrées, commanda qu'on lui amenât le prisonnier, et après avoir renouvelé les promesses qu'on avait déjà faites de sa part au confesseur de Jésus-Christ il en vint aux plus terribles menaces : « Si vous voulez me faire une véritable peine, lui dit l'homme apostolique, menacez-moi de la vie, et sachez que la mort et les supplices n'ont pour moi que des charmes : faites donc du pis que vous pourrez, et nous verrons qui se lassera le premier. » Unémondo accepta le défi, et le 4 décembre il fit conduire le père au mont Ungen : là, après qu'on lui eut disloqué tous les os, et qu'on l'eut suspendu en l'air, on l'arrosa pendant trente jours avec l'eau soufrée. Enfin les bourreaux, lassés de tourmenter un homme qui paraissait n'avoir point de sentiment, et sur lequel on dit même que l'eau la plus bouillante ne laissait aucune trace ni aucune cicatrice, le reconduisirent en prison. Il y demeura jusqu'au 3 septembre de l'année suivante, qu'il fut condamné à être brûlé vif, et exécuté sur la sainte montagne avec les trois inséparables compagnons de ses chaînes, les PP. Barthélemi Guttierez, François de Jésus et Vincent de Saint-Antoine, augustins, un père de Saint-François et un frère du tiers-ordre, l'hôte du P. Iscida, la mère, les trois enfans et le beau-père de ce charitable chrétien.

Le P. Bartoli porte au 29 octobre de cette année la mort du P. Matthieu de Couros, que les autres

historiens reportent à l'année suivante. Il y avait plus de trente ans que ce missionnaire travaillait au salut des Japonnais avec un succès qui répondait à son zèle toujours infatigable, et soutenu d'un talent et d'un mérite personnel beaucoup au-dessus du commun : il naquit à Lisbonne, où il se fit jésuite dès qu'il eut atteint l'âge de quinze ans. Il partit pour le Japon en 1586, mais il n'y arriva que plusieurs années après. Il faudrait un volume entier pour décrire ce qu'il a fait et souffert, ayant été témoin de toutes les persécutions et chargé par deux fois du soin de toutes les églises en qualité de provincial de sa compagnie et d'administrateur de l'évêché. Pour donner quelque idée de la vie que mena ce grand homme depuis l'année 1626 jusqu'à sa mort je vais rapporter l'extrait d'une de ses lettres du 30 septembre de la même année; elle donnera une connaissance assez exacte des extrémités où la persécution avait alors réduit les ouvriers de l'Evangile : « Mon hôte, dit le P. de Couros, avait préparé sous terre une caverne qui n'avait en longueur que douze empans sur quatre de largeur, et où il ne pouvait y avoir aucun jour. Il m'y fit entrer moi troisième, personne que lui ne sachant ce que nous étions devenus : il fallait demeurer là nuit et jour, continuellement dans les ténèbres, si ce n'est que pour réciter mon office, écrire quelques lettres et prendre nos repas nous allumions une chandelle : tous

les trois jours on venait nettoyer notre caverne, et nous apporter à manger. Après un mois de séjour dans ce cachot j'en sortis vers les fêtes de Pâques, et je passai dans un autre tout semblable, où je suis encore, et tous les soirs j'en sors pour dire la messe et visiter les chrétiens. »
L'an 1629 le serviteur de Dieu fut obligé de se retirer dans un lieu si malsain qu'il y tomba dangereusement malade. Il guérit comme par miracle, et l'année suivante il courut au secours des chrétiens d'Arie, au royaume d'Arima, contre lesquels Bungondono exerçait alors toute sa fureur; il voulait même s'offrir au prince, persuadé que ce tyran épargnerait le troupeau s'il pouvait satisfaire sa rage sur le pasteur. Les fidèles le détournèrent de ce dessein, et l'obligèrent même à sortir du pays, où il ne pouvait rester un moment en sûreté. Depuis ce temps-là le péril alla toujours croissant, des soldats le suivant partout et ne le manquant que par l'extrême diligence des chrétiens : enfin, accablé d'infirmités, ne trouvant plus personne qui pût lui donner une retraite assurée, et obligé de se cacher dans des buissons ou dans des chaumières désertes, exposé à toutes les injures de l'air, il eut encore la pensée de se livrer à ceux qui le cherchaient. Il y était presque résolu lorsqu'un lépreux l'invita à se retirer dans sa cabane, qui était un peu éloignée du grand chemin : il accepta son offre, et ce fut là que, consumé de

chagrin de voir son église presque détruite, il rendit son âme à son créateur, âgé de soixante-cinq ans. Il fut suivi de près par le P. François Buldrino, jésuite romain, qui fit une fin toute semblable dans le nord du Japon l'an 1633. On n'a pu savoir ni le jour, ni le mois, ni aucune circonstance de sa mort.

Sur ces entrefaites Unémondo fut accusé auprès de l'empereur de ne pas pousser assez vivement les chrétiens. De la manière dont ce seigneur s'était comporté depuis qu'il avait pris possession de son gouvernement il semblait qu'il ne devait pas s'attendre à une telle accusation; cependant il fut révoqué, et on lui donna pour successeurs Matazaiémon et Denxiro, qui ne furent peut-être pas plus ardens à la recherche des missionnaires, mais qui furent du moins plus heureux à les découvrir; en effet dès la première année ils en firent mourir plus qu'il n'en était mort jusque là : le premier qui tomba entre leurs mains fut un frère jésuite japonnais, né dans le royaume de Mino; il se nommait Thomas Nikifori, et il fut brûlé vif à Nangazaqui le 22 juillet. Mais le feu lent parut à l'empereur un supplice peu propre à faire des infidèles, ce que depuis quelques années l'on avait uniquement en vue, et ce fut alors que fut mis en usage ce terrible supplice de la fosse, si connu dans les dernières relations du Japon : le premier qu'on y exposa fut un ancien missionnaire,

appelé Nicolas Keyan Succunanga, du royaume d'Omi, lequel après avoir fait ses études dans un séminaire de jésuites était entré dans leur compagnie à l'âge de vingt-huit ans, et il en avait alors soixante-trois. Voici en quoi consistait le supplice dont on fit sur lui l'essai : on l'attacha par les pieds avec une corde à une poutre de traverse, soutenue de deux poteaux, les mains liées derrière le dos, et le corps serré avec des bandes, de peur qu'il ne fût disloqué tout d'un coup. On le descendit la tête la première dans une fosse jusqu'à la ceinture, et deux ais échancrés, l'embrassant vers l'estomac, lui ôtaient entièrement le jour. Dans la suite on laissa au patient une main libre afin qu'il pût faire signe qu'il renonçait le christianisme, et souvent la fosse était pleine d'immondices, qui causaient une infection insupportable. Mais il n'était pas besoin de ce surcroît pour rendre ce tourment le plus cruel de tous : on y éprouve un étouffement continuel; le sang sort par tous les conduits de la tête en si grande quantité que si l'on ne saignait le martyr il mourrait sur-le-champ; enfin on se sent tirer les nerfs et comme arracher les muscles avec des douleurs inouies : malgré cela on vit jusqu'à neuf ou dix jours. Le saint religieux dont je parle mourut au quatrième, et les soldats qui le retirèrent après qu'il eut expiré furent bien surpris de trouver au fond de la fosse un vase plein d'eau que personne n'y

avait mis : le martyr les avait assurés plusieurs fois pendant le cours de son supplice que la mère de Dieu le venait souvent consoler, et l'histoire de la compagnie de Jésus ajoute que la sainte Vierge le détachait même pendant la nuit pour lui donner le temps de se reposer, et pour le rafraîchir avec de l'eau qu'elle lui apportait.

Il n'y avait pas encore quinze jours que Nicolas Keyan était mort dans la fosse qu'on y suspendit le P. Emmanuel Borghèse avec les FF. Joseph Réomut et Ignace Rindo, et peu de temps après le P. Jacques-Antoine Giannoni et Jean Kidera, son compagnon. Le P. Borghèse était d'Ebora en Portugal; il s'était fait jésuite à vingt ans, et douze ans après il avait passé au Japon. Il succéda au P. Spinola dans la procure de la mission, ce qui lui fit courir bien des dangers: enfin lorsqu'il plut à Dieu de couronner ses vertus et ses travaux il fut pris dans le Bungo, et conduit à Nangazaqui, où il fut suspendu dans la fosse. Le P. Giannoni était d'une ancienne et illustre famille de Bitonte dans la Pouille : après avoir passé son enfance dans une pureté de mœurs et une innocence de vie des plus singulières il se consacra à Dieu dans la compagnie de Jésus; il eut bien de la peine à en obtenir le consentement de son père, qui lui voulait faire épouser une demoiselle de Naples, fort riche et de bonne maison; mais il surmonta tous les obstacles, et fit son sacrifice n'ayant pas encore at-

teint l'âge de dix-neuf ans. Dès qu'il fut dans la maison du Seigneur il se sentit transporté d'un si grand désir du martyre et de la mission du Japon qu'il semblait que cette passion avait absorbé en lui toutes les autres; on en jugera par quelques fragmens de ses lettres qui nous sont restés : « Nous allons étendre la foi catholique, écrivait-il à un de ses frères; fasse le ciel que pour confirmer les vérités que nous prêcherons nous ayons le bonheur d'être mis en pièces! je n'ai plus d'autre ambition que celle-là; c'est l'unique prière que je fais à Dieu, et que je souhaite qu'on fasse pour moi. Je ne demande point à être mis en croix, dit-il dans une autre lettre; je n'aspire pas à un si grand honneur; mais ce que je désire c'est qu'on me mette en mille pièces pour l'amour de mon Dieu et de sa sainte loi. » Il arriva au Japon dans ces sentimens; il y travailla près de trente ans avec un zèle vraiment apostolique, et Dieu le couronna selon ses vœux. Son compagnon et les deux du P. Borghèse étaient d'anciens catéchistes et de fort bons ouvriers.

Ce n'était pas à Nangazaqui seulement que la fosse était en usage contre les chrétiens; le 1er septembre on y suspendit à Jédo un ancien jésuite japonnais, nommé Jean Yama, lequel, pendant quatre ans qu'il fut en prison dans cette capitale de l'empire, baptisa plusieurs infidèles, et s'était acquis par ses discours et par ses écrits

une si grande réputation que sa prison ne désemplissait point de gens même de la plus haute distinction. Vers le même temps le P. Michel Pinéda, jésuite japonnais, mourut à Nangazaqui de misères et de fatigues. Trois autres religieux du même ordre et de la même nation, Thomas Riocan, Louis Cafuçu et Denis Yamamoto, furent brûlés vifs à Cocura au royaume de Bugen. Un quatrième, nommé Jacques Tacuxima, finit sa vie par le même supplice dans l'île de Xéqui le 30 septembre, et deux jours après les PP. Benoît Fernandez et Paul Saïto furent mis dans la fosse à Nangazaqui.

Le P. Fernandez était de Borba en Portugal, et lorsqu'il était encore jeune écolier un saint religieux de la compagnie de Jésus, nommé le P. Vasco Pirez, lui avait prédit qu'il serait martyr; le P. Saïto était Japonnais, du royaume de Tamba : depuis vingt-six ans ces deux missionnaires ne s'étaient presque point quittés; ils furent pris ensemble, conduits à la sainte montagne, et suspendus dans la fosse. Au bout de vingt-quatre heures le P. Fernandez tomba en faiblesse, et on le ramena en prison. Le P. Saïto demeura encore sept jours dans sa fosse, et comme après un si long-temps les gardes eurent ouvert la fosse pour voir s'il était mort il leur dit qu'il ne mourrait pas avant le P. Fernandez. Le même jour le P. Fernandez demanda des nouvelles de son cher compagnon, et on lui

répondit qu'il tirait à sa fin : *Dieu soit béni!* reprit-il ; *je n'attendais que cela.* Aussitôt il leva les mains au ciel, et il expira. Quelques momens après on vint pour lui dire que le P. Saïto était mort, et l'on trouva qu'ils avaient rendu l'esprit tous deux dans le même instant. On brûla leurs corps pour en jeter les cendres à la mer, et plusieurs, tant chrétiens qu'idolâtres, ont attesté que tandis qu'on les portait au lieu où ils devaient être brûlés on les avait vus et entendus se saluer chacun en sa langue naturelle. Le 8 du même mois le P. Jean Da Costa, Portugais, le P. Xiste Tocuun et Damien Fucaye, tous deux Japonnais, le premier du royaume d'Yo, dans le Xicoco, et l'autre d'Arima, subirent le même supplice. Enfin le 18 on suspendit encore au même lieu dans la fosse les PP. Antoine de Sousa, Portugais; le P. Jean Matthieu Adami, Sicilien, qui était revenu des provinces du nord; deux autres jésuites, Pierre et Matthieu; le P. Julien Nacaura, et deux novices, Laurent et Remi. Il y avait quarante et un ans que le P. Nacaura était entré dans la compagnie de Jésus au retour de son ambassade de Rome. Ses collègues étant morts avant que la persécution fût aussi sanglante qu'elle l'était alors on le chercha avec un soin particulier : on le trouva enfin dans le Bugen, et on le conduisit à Nangazaqui avec six compagnons. Ils terminèrent une vie sainte par une constance digne de la cause qu'ils soutenaient.

A tant de pertes faites presque en même temps fut ajoutée celle du chef de la mission ; c'était le P. Sébastien Vieyra, qui depuis son retour au Japon exerçait pour la seconde fois les charges de provincial, de visiteur et d'administrateur de l'évêché : ce père, qui fut un des plus grands hommes et des plus saints personnages de son siècle, naquit à Castro d'Airo en Portugal; il se fit jésuite fort jeune, et se consacra de bonne heure à la mission du Japon, à laquelle il a rendu tous les services qu'elle pouvait attendre d'un homme propre à tout par ses grands talens, et d'un courage que rien ne pouvait ralentir. En 1623 il fut député à Rome pour informer le saint-siége de l'état où se trouvait cette Eglise : il arriva à Rome en 1627, et il rendit à Urbain VIII les lettres et les présens que les chrétiens de Nangazaqui, d'Arima, des villes de la Tense, des villes impériales, des royaumes de Déva et d'Oxu et de cinq autres royaumes lui avaient mis en main pour Paul V, prédécesseur d'Urbain. Le saint-père à la lecture de ces lettres et au récit que lui fit le missionnaire des combats et de la constance des Japonnais ne put retenir ses larmes. Il répondit aux lettres dont je viens de parler par cinq brefs apostoliques qui nous sont restés, et dont j'ai parlé au livre précédent; et après avoir donné au P. Vieyra la bénédiction apostolique, « Allez, lui dit-il; retournez au combat; défendez la foi au péril

de votre vie, et si vous avez le bonheur de verser votre sang pour une si belle cause je vous mettrai solennellement au nombre des saints martyrs. » Le serviteur de Dieu ne perdit point de temps; mais il ne put rentrer au Japon qu'en 1632. Les historiens de sa vie disent qu'à la descente du navire il baisa la terre, et s'écria : *Voici le lieu de mon repos jusqu'à la fin des siècles.*

Quoiqu'il fût entré déguisé en matelot chinois le bruit se répandit aussitôt qu'il était arrivé un religieux venu de Rome, et sur-le-champ l'empereur donna ordre qu'on n'omît rien pour le saisir, ce qui n'empêcha point le père de s'acquitter avec un très grand soin du devoir de ses charges ; il a toujours depuis regardé comme une grâce de Dieu des plus singulières que, quelque danger qu'il ait couru, et quelque précaution qu'il fût obligé de prendre pour n'être point découvert, il n'eût jamais été privé de la consolation de célébrer les divins mystères. Mais un jour celui qui lui servait au sacrifice fut bien étonné de voir le sang de Jésus-Christ bouillonner dans le calice ; il le prit pour un présage de la prochaine mort du serviteur de Dieu, et en effet quelques jours après le père fut arrêté près d'Ozaca, et mené à Nangazaqui avec cinq de ses religieux. De Nangazaqui les prisonniers furent d'abord transférés à Omura, où ils trouvèrent le P. Louis Gomez, franciscain; et

peu de temps après il vint un ordre de la cour de les conduire à Jédo. Le courrier n'était point encore arrivé lorsque les gardes de la prison s'aperçurent que le P. Vieyra faisait son paquet : ils lui en demandèrent la raison, et il leur répondit qu'il se disposait au voyage de la capitale. Ils crurent que la tête lui avait tourné, et ils en eurent compassion; mais bientôt leur pitié se changea en admiration, car dès le lendemain l'ordre de la cour arriva. Le père ne vit point l'empereur parce que c'est l'usage au Japon que dès qu'un criminel a eu l'honneur de parler devant sa majesté il n'est plus permis de le faire mourir : l'homme apostolique fut mis dans une prison où à chaque moment To-Xogun-Sama lui envoyait des courtisans pour savoir des nouvelles de l'Europe; on le cita aussi plusieurs fois devant des juges nommés par la cour, et il parut toujours devant ces tribunaux avec la liberté d'un apôtre. Il rapporte lui-même dans une lettre à dom Vincent Tavarez, son intime ami, que deux commissaires se transportèrent un jour dans sa prison, le firent venir dans une cour la corde au cou et les mains liées derrière le dos, et, après l'avoir fait asseoir à terre, lui montrèrent toutes sortes d'instrumens de supplice, et lui déclarèrent qu'il choisît ou de mourir de la plus cruelle mort, ou d'embrasser la religion de l'empire; aussitôt on lui délia les mains, et on lui apporta de l'encre et

du papier pour avoir sa réponse par écrit : il la fit en peu de mots, et marqua qu'il avait soixante-trois ans, et que depuis le moment de sa naissance il avait reçu des biens infinis du Dieu qu'il adorait; que les divinités du Japon ne lui pouvaient faire aucune faveur, et qu'il n'avait reçu de l'empereur que du mal; qu'il serait donc bien déraisonnable de quitter le service d'un Dieu si bienfaisant pour offrir de l'encens à des dieux de pierre, et pour obéir à un homme mortel, aussi qu'il souffrirait plutôt mille morts que de commettre une telle infidélité; que les supplices ne l'effrayaient point; que les promesses ne le tentaient point, et que la mort la plus affreuse, ni la plus brillante couronne ne lui feraient jamais oublier ce qu'il devait à son Créateur.

Deux jours après cet interrogatoire on chargea le serviteur de Dieu de mettre par écrit les principaux articles de notre sainte foi : il le fit, et l'empereur, à qui on les porta, en fut frappé : « Cet Européen, s'écria-t-il, est un homme de bien, qui ne cache point ses sentimens, et si ce qu'il dit de l'immortalité de nos âmes est vrai, malheureux que nous sommes, que deviendrons-nous! » En disant ces mots il fut saisi d'une frayeur si violente qu'on en appréhenda les suites; il parut même tout changé à l'égard des chrétiens. Mais Oyendono, son oncle, qui le gouvernait absolument, lui représenta d'une

manière si vive les grandes raisons qu'avaient eues ses prédécesseurs de proscrire le christianisme qu'il le fit revenir à ses premiers sentimens. Le prince, craignant ensuite que son neveu ne voulût entretenir secrètement le missionnaire, ne lui donna point de repos qu'il ne lui eût fait signer la condamnation de tous les prisonniers : l'arrêt portait que le P. Vieyra et ses compagnons, parmi lesquels était le P. franciscain, seraient honteusement promenés par les rues de Jédo, et ensuite suspendus dans la fosse. L'exécution suivit de près : le P. Vieyra dit aux soldats qui l'attachaient qu'il ne mourrait que par le feu ; en effet, comme au bout de trois jours on l'eut trouvé aussi frais que le premier, on alluma dans la fosse un grand feu qui le réduisit en cendres le 6 juin. La nouvelle de cette bienheureuse mort fut bientôt portée à Macao, où le P. Vieyra était depuis long-temps dans une estime extraordinaire. Le capitaine général don Emmanuel de Camara et Norogna, ami intime du saint martyr, fit aussitôt monter toutes les troupes et toute la jeunesse à cheval : on ferma les boutiques, on sonna toutes les cloches, et pendant treize jours et treize nuits il n'est point de réjouissances ni de fêtes qu'on ne fît pour célébrer le triomphe d'un homme que toute la ville regardait comme son protecteur dans le ciel.

Aussi jamais cette ville n'avait eu plus de be-

soin d'une puissante protection : les Hollandais après avoir tenté plusieurs fois de s'en emparer, se voyant toujours repoussés avec beaucoup de honte et de perte, conçurent le dessein de faire tomber son commerce; c'était un moyen sûr de la ruiner, et ils prirent pour en venir à bout des mesures qui leur réussirent. Huit de leur vaisseaux richement chargés vinrent mouiller au port de Firondo, d'où les commandans envoyèrent à l'empereur du Japon un magnifique présent des plus belles soies de la Chine et des plus fins draps de Londres. L'empereur reçut ce présent avec de si grandes démonstrations de joie que ceux qui en étaient les porteurs se hasardèrent de demander à sa majesté qu'elle rompît tout commerce avec les Portugais, et qu'elle les chassât absolument du Japon. Ils ajoutèrent que le Japon n'y perdrait rien, et qu'ils se faisaient fort de fournir aux Japonnais toutes les marchandises qu'ils souhaiteraient, bien mieux conditionnées, et en plus grande abondance; qu'ils seraient aussi d'autant plus fidèles à ne point amener de missionnaires au Japon qu'ils haïssaient souverainement leur religion, de laquelle ils voudraient purger l'univers entier. Ils proposèrent même pour la commodité du commerce de part et d'autre d'aller assiéger Macao, et dirent à l'empereur qu'ils se flattaient d'en venir à bout si sa majesté leur voulait donner assez d'hommes pour armer leurs huit vaisseaux.

Ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient de pareilles propositions, et la cour impériale les avait toujours rejetées : il n'en fut pas tout à fait de même pour cette fois-ci ; on leur témoigna prendre plaisir à leur discours, et on les assura qu'on en délibérerait : en effet on ne fut pas long-temps sans voir paraître de nouveaux édits, qui ne tendaient qu'à chagriner les Portugais.

Mais ce fut bien pis encore l'année suivante. Quatre vaisseaux portugais étant partis de Macao pour le Japon furent fort surpris de trouver à l'embouchure du port de Nangazaqui une espèce d'île qui paraissait faite à la main, et dessus une rangée de maisons de chaque côté : à l'entrée de la rue il y avait une barrière avec un corps de garde et des soldats bien armés. Tandis que les Portugais faisaient leurs réflexions sur ce qu'ils voyaient un officier vint à eux, et leur déclara que ces maisons étaient bâties pour eux ; ensuite il tira une grande feuille de papier qui contenait les conditions auxquelles on leur permettait encore de trafiquer au Japon ; elles étaient comprises en plusieurs articles, dont voici les principaux : dès qu'un vaisseau aura mouillé à l'ancre tout le canon et toutes les armes à feu seront enlevées et portées chez le gouverneur, qui rendra le tout au départ des navires. Aucun Portugais ne mettra le pied dans la ville ni dans aucun autre endroit du Japon sans un garde qui l'accompagne partout, et il n'ira qu'où les affaires

de son commerce demanderont sa présence. On n'apportera de Macao ni lettres, ni hardes, ni quoi que ce soit à l'usage des missionnaires. On ne donnera ni ne vendra point de vin qu'un officier député pour cela ne sache à qui, et ne soit bien assuré que ce ne sera point pour la messe. Il ne sera permis à personne de donner de l'argent aux Japonnais, même par aumône, de peur que cela ne soit pour aider à l'entretien des religieux. On ne parlera aux Japonnais que de ce qui regarde le commerce, et nullement de la religion, sous quelque prétexte que ce soit. Hors la petite île où les Portugais seront logés ils n'exposeront aucune croix ni image, ni rien qui puisse rappeler aux Japonnais la moindre idée du christianisme; ils auront même grand soin que leurs hôtes ne puissent apercevoir aucune marque de leur religion, ni les entendre prier. On voulut encore les obliger à défendre aux supérieurs des religieux de Macao et des Philippines de passer au Japon, et sur ce qu'ils répondirent qu'ils n'avaient pas ce pouvoir-là on leur dit de le demander au pape de Rome. On leur fit ensuite mille supercheries par rapport à leur trafic, et lorsqu'il fut question de partir on les obligea de se charger d'une troupe de deux cents, tant hommes que femmes et enfans, qui avaient des parens portugais, ou même qui avaient été adoptés par des marchands de cette nation, et cela, leur dit-on, de peur que l'affec-

tion que cette alliance laisserait dans le pays pour les Portugais ne fût comme une ressource au christianisme dans l'empire. On continua d'en user de la même manière les années suivantes, ce qui remplit les Indes d'un nombre infini de ces exilés.

Dans le même temps on porta un édit impérial qui obligeait tous les particuliers à porter sur la poitrine une idole ou quelque autre signe extérieur par lequel on sût de quelle secte ils étaient ; et pour s'assurer qu'il n'entrerait plus de religieux ni même de chrétiens au Japon il fut ordonné que tous ceux qui y aborderaient seraient conduits dans un endroit où on les obligerait à fouler aux pieds des images du Sauveur, de sa sainte mère et des saints, qu'on avait gardées exprès.

Cependant le Japon se trouvait insensiblement presque sans missionnaires, et il n'y restait plus que quelques jésuites japonnais. Au commencement de cette année le P. Jacques Yuki, du royaume d'Ava, après avoir mené dans les forêts une vie plus dure de beaucoup que la mort fut pris à Ozaca, et suspendu au même lieu, dans la fosse. Les chrétiens ainsi destitués de chefs se soutenaient encore, et il ne se passait point de jour qu'on n'en fît mourir quelques-uns. Mais la chrétienté du Japon, quoique persécutée d'une manière si cruelle, pleurait bien moins la mort de ses enfans et la perte des pasteurs que la

chute déplorable de deux prêtres à qui la crainte de la mort avait fait commettre la plus grande infidélité; c'était un ecclésiastique japonnais nommé Thomas Sama, et le P. Christophe Ferreyra, jésuite portugais. Le premier était allé à Rome sous le pontificat de Paul V, et s'y était acquis une si grande réputation de sainteté que les plus grands personnages de la cour romaine avaient comme à l'envi recherché son amitié; le cardinal Bellarmin entre autres avait vécu très familièrement avec lui. Le zèle des âmes le fit retourner au Japon, où il était à peine arrivé que la vue des supplices qu'on faisait endurer aux chrétiens lui fit oublier son devoir; il renonça au christianime pour mettre sa vie en sûreté. Le silence du P. Bartoli sur ce prêtre, et le silence des autres historiens sur Thomas Araqui ou Pierre Antoine, dont le P. Bartoli rapporte seul l'apostasie, donne lieu de croire que ce ne sont point deux prêtres différens; mais je n'ai pu rien découvrir de certain sur cela.

Le P. Ferreyra était un ancien missionnaire que beaucoup de zèle et de grands talens rendirent très utile à cette mission, mais qui, s'étant un peu trop dissipé, se relâcha insensiblement de sa première ferveur. Il était provincial et administrateur de l'évêché depuis la mort du P. de Couros, et il continuait à s'acquitter assez bien des devoirs de son ministère. Il fut pris en 1633, et mis dans la fosse, où à

peine avait-il été cinq heures qu'il donna le funeste signal de son apostasie. Un vaisseau, ayant mis à la voile dans le temps qu'on le conduisait au supplice, publia à Macao que le provincial des jésuites avait souffert le martyre : le bruit s'en répandit de tous côtés; mais la joie qu'il causa ne fut pas de durée, et l'on ne fut pas long-temps sans être instruit de ce qui était arrivé. On peut juger combien tous les jésuites furent consternés à cette nouvelle, et quelles armes un accident si funeste fournit à leurs ennemis pour les calomnier! Cent jésuites morts au Japon dans les plus affreux supplices, et plus de quatre cents dans les autres parties du monde en moins d'un siècle, n'avaient pas tant fait d'honneur à tout le corps que l'infidélité d'un seul lui fit de tort. Douze ans auparavant deux autres religieux étaient morts apostats; on n'y avait presque pas fait d'attention. Tout le monde connut bientôt le malheur arrivé au P. Ferreyra; on n'en demeura pas même là, et pour un infidèle on publia qu'il y en avait quatre. On faisait cependant par toute la société des jeûnes et des prières pour obtenir de Dieu la conversion de ce misérable, et l'église expirante du Japon poussait au ciel ses derniers soupirs en faveur de ses deux lâches ministres : ses vœux furent enfin exaucés, mais après bien du temps; l'ecclésiastique passa trente ans dans l'infidélité, et ne la répara qu'en 1649. Il assistait au supplice de

quelques martyrs qu'on y traitait fort inhumainement : la patience des confesseurs de Jésus-Christ ranima sa foi, et la brutalité des bourreaux échauffa son zèle; il se mit à crier qu'on avait tort d'en user de la sorte avec des innocens. Aussitôt on se saisit de lui : on lui demanda s'il parlait sérieusement, et s'il était retourné au christianisme. Il répondit qu'il détestait de tout son cœur les dieux du Japon. On voulut lui imposer silence; mais comme il ne cessait de protester à haute voix qu'il était chrétien, et qu'il ne souhaitait rien tant au monde que d'expier par la plus cruelle mort son infidélité, on publia que la tête lui avait tourné, et on le fit mourir en secret. Pour le P. Ferreyra son retour à Dieu coûta du sang aux plus illustres de ses frères. Si l'on n'eût retenu les jésuites de Macao il n'y en aurait pas eu un seul qui n'eût couru sur-le-champ au Japon; mais l'apôtre du Japon, par une suite étonnante de prodiges, préparait en Italie une victime dont le sacrifice a été regardé avec raison comme une des principales sources de la conversion du P. Ferreyra; c'est du P. Mastrilli dont je veux parler. Je n'entreprends point de raconter toutes les merveilles d'une vie qui n'a été qu'un tissu de miracles; nous l'avons fort exactement en plusieurs langues; mais je ne puis me dispenser d'en dire ici tout ce qui fait plus particulièrement à mon histoire.

Marcel-François Mastrilli naquit à Naples le 4 septembre 1603 de Jérôme Mastrilli, marquis de San-Marzano, d'une illustre famille originaire de Nole, et de Béatrix Caraccioli, d'une des plus grandes et anciennes maisons de Naples; il fut baptisé dans l'église de la maison professe des jésuites, et dès lors consacré à Dieu pour le servir dans la compagnie de Jésus. Son enfance eut quelque chose de fort extraordinaire; sa vocation à l'état religieux fut miraculeuse, et l'on remarqua d'abord en lui des traits d'une sainteté consommée : il était encore novice qu'il prédit qu'on lui couperait la tête au Japon, et l'on rapporte que la marquise de San-Marzano, sa mère, ne parlait jamais des martyrs jésuites qu'elle ne mît son fils du nombre, ce qu'elle faisait avec une assurance qui marquait qu'elle avait sur cela quelque chose de plus qu'un pressentiment. Dans une autre occasion le jeune religieux dit à quelqu'un que le Japon aurait son Marcellin; c'était bien des années avant la chute du P. Ferreyra. Il finissait ses études de philosophie lorsque le P. Vieyra partit d'Italie pour retourner dans sa mission : il demanda instamment la permission de l'accompagner; mais il ne l'obtint pas. Un jour que, servant à la messe, il se plaignait amoureusement à Dieu de ce qu'on lui refusait ce qu'on accordait tous les jours à tant d'autres il fut inspiré d'employer pour obtenir ce qu'il souhaitait l'intercession du mar-

tyr S. Eustache, en qui il avait une singulière dévotion : il suivit l'inspiration, et dans le moment il se sentit comme ébloui, et l'esprit éclairé d'une lumière qui fut suivie d'une touche fort subite de l'amour divin. Quand cela fut un peu dissipé il regarda sur l'autel, et vit une petite image de S. Eustache, d'où le rayon de lumière sortait encore, et il entendit le saint martyr qui lui disait d'avoir bon courage, et que ses vœux s'accompliraient. Vers le même temps le P. Grégoire Mastrilli, son grand-oncle, qui avait empêché qu'il n'accompagnât le P. Vieyra au Japon, frappé de je ne sais quel sentiment de frayeur de s'être opposé à la volonté de Dieu, alla lui en demander pardon à genoux.

Quelques années après son frère aîné mourut, et on voulut l'engager à rentrer dans le monde, du moins pour quelque temps, et jusqu'à ce que ses neveux fussent en âge de se conduire eux-mêmes : il le refusa constamment; mais à peine jouissait-il du repos que cette victoire lui avait procuré qu'il tomba malade; il fut même en danger, et le jeune marquis son frère lui étant apparu plusieurs fois, vêtu de blanc, et comme l'invitant à un voyage, il prit ces invitations pour un présage qu'il mourrait bientôt; mais il guérit de cette maladie. Enfin l'année 1633, deux mois après que le P. Ferreyra eut apostasié, le comte de Monterey, vice-roi de Naples, voulant célébrer l'octave de la Conception

de la Vierge avec une magnificence extraordinaire, le seigneur Charles Brancaccio, qui s'était chargé d'une partie des préparatifs, pria le P. Mastrilli, son ami intime, de l'aider dans ce travail que sa piété lui avait fait entreprendre. Le père y consentit, et le soir tout étant fini, comme il parlait à un ouvrier qui détendait une tapisserie, un marteau pesant deux livres lui tomba de deux cent vingt-cinq pieds de haut sur la tempe droite : il fut renversé par terre de la violence du coup, et, ce qui parut un très mauvais signe, il eut envie de vomir. On le porta au collége : les médecins y accoururent; on fit au malade toutes sortes de remèdes; mais en pansant la plaie on ne fit pas attention au contre-coup qui avait été violent, aussi le père ne fit qu'empirer de plus en plus, et les médecins, le voyant désespéré, se retirèrent en disant que l'air de Naples était mortel pour les blessures à la tête.

Après vingt-cinq jours d'opérations violentes le malade fut réduit à une telle extrémité qu'on ne concevait pas comment il pouvait vivre : il ne lui était pas possible de desserrer les dents pour prendre la moindre nourriture, et un froid si opiniâtre le saisit par tout le corps qu'on ne vint jamais à bout de l'échauffer. Il a écrit depuis à plusieurs de ses amis que ces jours avaient été pour lui un paradis continuel : « Ce n'était, dit-il, que nouvelles heureuses, que visites célestes, que consolations divines; j'ai compris beaucoup de

choses qui m'arrivèrent alors; le reste me fut encore caché. »

Dès le commencement de sa maladie un homme, vêtu comme un chevalier de quelque ordre militaire, se montra à lui, portant d'une main un cierge et de l'autre un bourdon : on a su depuis par une lettre du serviteur de Dieu à don Antoine Tellez de Sylva, qui commandait la flotte sur laquelle il alla aux Indes, que ce chevalier était l'apôtre de l'Orient. Le saint dit au malade qu'il choisît du cierge ou du bourdon, c'est à dire de mourir ou d'aller aux Indes. Le père répondit qu'il ne voulait que ce que Dieu voulait. Le saint apôtre revint plusieurs fois, et s'entretint familièrement avec le malade. Un chevalier de l'ordre d'Alcantara parut aussi aux yeux du père, et il lui fut dit que ce chevalier lui serait un jour d'un grand secours. Le serviteur de Dieu a reconnu depuis que c'était le gouverneur des Philippines, don Sébastien Hurtado de Corquéra, chevalier de l'ordre d'Alcantara, un des plus grands hommes de son siècle, et en qui l'habileté pour les grandes affaires et la bravoure furent toujours accompagnées d'une piété rare et d'une vertu des plus solides.

Cependant le malade était dans un état désespéré lorsque S. François-Xavier déclara à une dame de qualité que le P. Mastrilli ne mourrait point de cette maladie, et qu'il était destiné à de grandes choses : il lui ajouta qu'elle ne manquât pas

d'en avertir au plus tôt son confesseur. Le 2 janvier le père demanda à parler au P. Charles de Sangro, son provincial, et fit avec sa permission vœu d'aller aux Indes, supposé qu'il recouvrât sa santé; on lui donna ensuite l'extrême-onction. Depuis quelques jours il ne voyait plus S. François-Xavier; pour y suppléer en quelque sorte il fit mettre à côté de son lit une image du saint, et le pria instamment qu'il pût recevoir le viatique. Il fut exaucé; on le communia, et il ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Une heure ou deux après il dit à quelqu'un qui se rencontra près de lui : *Je dirai demain la messe;* et le P. Vincent Caraffa, alors recteur du collége de Naples, et depuis général de la compagnie de Jésus, qui le veilla pendant la nuit, a rapporté qu'il ne l'entretint que de son voyage des Indes. On regarda ces discours comme des égaremens d'un esprit en délire, et on ne lui donnait plus qu'un quart d'heure à vivre lorsqu'il dit d'une voix extrêmement basse qu'il lui semblait être dans une vallée, d'où il voyait une petite lueur dans l'air. Un moment après il ajouta qu'il apercevait un globe lumineux et au milieu S. François-Xavier avec un visage extrêmement affable. Il assura depuis que le seul souvenir de cette vision suffisait pour chasser de son cœur jusqu'à l'idée de la tristesse.

Il était quatre heures de nuit, et l'infirmerie

était pleine de religieux parce qu'on n'attendait que le moment auquel le malade entrerait dans l'agonie; alors il entendit une voix qui lui paraissait venir de fort loin, et qui dit par deux fois: *Marcel, Marcel*. Il se tourna du côté droit, et ne vit personne: il fit silence de la main, et comme il s'entendit appeler une troisième fois il se tourna du côté gauche, où était l'image de S. François-Xavier. Ces agitations étonnèrent beaucoup parce que depuis quelques jours il ne pouvait plus se remuer. On remarqua ensuite qu'il parlait à quelqu'un, et voici ce que lui-même a mis par écrit de ce qui arriva depuis ce moment: « Après que je me fus tourné je voulus regarder l'image de S. François-Xavier, et je vis ce grand saint lui-même en habit de pélerin, qui me dit avec un visage fort gai: Hé bien, Marcel, qu'aimez-vous mieux mourir ou aller aux Indes? Je ne veux rien, répondis-je, sinon que la volonté de Dieu s'accomplisse. Mais, reprit le saint, vous souvenez-vous du vœu que vous fîtes hier? Je m'en souviens bien, repartis-je. Dites donc, ajouta-t-il, avec moi ce que je vais dire: il commença dans le même moment, et je le suivis mot à mot; il arriva même que n'ayant pas bien entendu deux ou trois mots le saint eut la bonté de les recommencer. Or voici ce qu'il me fit dire:

« Dieu tout puissant et éternel, moi Marcel « Mastrilli, quoique absolument indigne de pa-

« raître devant vous, me confiant néanmoins en « votre bonté et en votre miséricorde infinie, et « poussé du désir de vous servir, en la présence de « la très sacrée Vierge Marie, du saint P. François-Xavier et de toute la cour céleste, je « m'engage à votre divine majesté de garder la « pauvreté, la chasteté et une obéissance perpétuelle dans la compagnie de Jésus, et surtout « d'aller aux missions des Indes, comme j'en fis « hier le vœu entre les mains de mon père provincial; je promets d'entrer dans la compagnie de Jésus pour y vivre le reste de mes jours « suivant les constitutions de ladite compagnie « et les ordres que m'a donnés S. François-Xavier touchant les missions des Indes. Je supplie « donc votre suprême bonté, par le sang de Jésus-Christ et les mérites de S. François-Xavier, de vouloir bien recevoir ce sacrifice que « je vous présente, et ce vœu que je vous fais, « tout indigne que j'en suis, comme un holocauste d'agréable odeur, et après m'avoir inspiré le courage de faire de si grandes promesses « de me donner les grâces nécessaires pour les « accomplir. » (1) « Dès que nous eûmes fini le

(1) Omnipotens sempiterne Deus, ego Marcellus Mastrillus licet undecumque tuo conspectu indignissimus, fretus tamen pietate ac misericordia tua infinita, et impulsus tibi serviendi desiderio, voveo coram sacratissima Virgine Maria et sancto P. Francisco Xaverio, et curia tua cœlesti universa, divinæ majestati paupertatem, castitatem et obedientiam perpetuam in Societate Jesu, et præcipue apostolicam missionem Indicam, quam heri pariter vovi coram patri meo provinciali, et promitto eamdem societatem me ingressurum, ut vitam in ea perpetuo degam, juxta ipsius

saint me dit d'un ton et d'un air joyeux : *Soyez guéri,* et pour marquer à Dieu votre reconnaissance d'un si grand bienfait baisez les cinq plaies du crucifix. J'obéis ; après quoi il me demanda si j'avais de ses reliques : je lui dis que j'en avais dans mon reliquaire, et en même temps je le pris sous mon chevet. Gardez-les précieusement, repartit le saint; puis il ajouta : Avez-vous de la vraie croix? Oui, j'en ai, repartis-je. Hé bien, continua-t-il, appliquez-la à la partie malade. Je mis aussitôt le reliquaire sur la plaie. Le saint me fit signe de la tête que ce n'était pas là où était le mal, et il me montra du doigt le derrière de la tête en me disant : C'est là qu'il faut porter la relique. Effectivement ma plus grande douleur avait toujours été en cet endroit. Tandis que la sainte relique était posée où le saint m'avait marqué il me commanda de dire avec lui cette prière : Je « vous salue, bois sacré, croix précieuse ; je « me consacre tout entier à vous et pour tou« jours, et je vous supplie de m'octroyer la « grâce de répandre pour vous jusqu'à la der« nière goutte de mon sang, grâce que l'apôtre « des Indes, S. François-Xavier, n'a pu obtenir

societatis constitutiones et decreta sancti patris Francisci Xaverii de expeditione indica edicta. A tua ergo bonitate et clementia, per Jesu Christi sanguinem et merita sancti Francisci Xaverii, peto suppliciter ut hoc holocaustum et votum a me indignissimo nuncupatum in odorem suavitatis admittere digneris; et ut largitus es ad hoc desiderandum, offerendum et vovendum, sic etiam ad explendum, et sanguinem pro tuo amore fundendum, gratiam uberem largiaris.

« après tant de travaux. » (1) « Cette prière finie le saint me fit encore dire les paroles suivantes : « Je renonce à mes parens, à la maison pater« nelle, à mes amis, à l'Italie et à tout ce qui « pourrait apporter quelque retardement à la « mission des Indes, et je me consacre unique« ment au salut des âmes parmi les Indiens en pré« sence de S. François-Xavier. » (3) « A quoi j'ajoutai de moi-même *mon père*. (2) Enfin l'apôtre me dit d'avoir bon courage, et de renouveler tous les jours les promesses que je venais de faire. Je me trouvai alors tout autre ; je me sentis beaucoup d'appétit : je demandai qu'on m'apportât quelque chose ; je mangeai et je bus sans peine ; en un mot j'étais parfaitement guéri. »

En effet dès que le saint eut disparu le P. Mastrilli, sans fièvre, sans fluxion, sans langueur, sans paralysie, sans convulsions, sans aucun reste du pitoyable état où on l'avait vu réduit une demi-heure auparavant, appela ses frères, et leur déclara ce qui venait de se passer. On cria : *miracle!* Toute la maison fut éveillée : on accourut à l'infirmerie, et l'on chanta le *Te Deum*.

(1) Ave, lignum crucis; ave, crux pretiosissima : me tibi totum dedico in perpetuum, et oro suppliciter ut gratiam fundendi pro te sanguinem, quam Indiarum apostolus S. Franciscus Xaverius post tot et tantos labores consequi non meruit, mihi licet indignissimo largiaris.

(2) Abrenuntio parentibus, propriæ domui, amicis, Italiæ, et omnibus quæ mihi retardare possent Indicam missionem, et me totum in animarum salutem apud Indos dico coram S. Francisco Xaverio.

(3) Patre meo.

Le père ôta ensuite ses bandes, et l'on fut bien surpris de ne voir plus ni plaie, ni cicatrice; les cheveux même qu'on avait rasés étaient revenus. Il s'habilla, se jeta à genoux devant l'image de son saint médecin, et après y être demeuré assez long-temps en prières il écrivit pendant deux heures tout le détail de sa guérison, dont il a laissé depuis plusieurs relations de sa main. Le lendemain il dit la messe à la vue de tout Naples, et il reçut les visites de beaucoup de personnes de distinction ; le cardinal Buon-Compagnie, archevêque de Naples, fut de ce nombre : ce prélat voulut ouïr juridiquement tous les témoins, et avoir l'attestation de tous les médecins et chirurgiens qui avaient traité le P. Mastrilli; après quoi il permit de divulguer le miracle, et d'en graver la figure, qui courut bientôt toute l'Europe et les deux Indes. Pour l'image de S. François-Xavier, devant laquelle ce saint s'était montré pour opérer une si étonnante guérison, elle fut portée en procession et placée avec une solennité extraordinaire dans l'église du collége. Enfin on fit une chapelle de l'infirmerie, où s'était passé le miracle, et on l'orna de dorures et de peintures qui représentaient tout ce qui y était arrivé de merveilleux depuis le commencement de la maladie du P. Mastrilli.

Il n'y avait que quatre jours que le serviteur de Dieu était guéri lorsque la marquise sa mère

tomba dangereusement malade à Nole. Il s'y rendit en diligence, et y demeura huit jours sans quitter la marquise, ni le jour, ni la nuit, jusqu'à ce qu'il lui eût fermé les yeux; et quoique avant sa maladie il n'eût pu veiller une nuit sans en être incommodé il soutint cette fatigue aussi aisément qu'aurait pu faire l'homme de la plus forte complexion. De Nole le père retourna à Naples, et ne pensa plus qu'à son voyage des Indes; il s'y prépara par l'oraison, qui dès lors lui devint continuelle, et par les pratiques de la plus austère pénitence. La lecture des épîtres de S. François-Xavier et la méditation de ses vertus étaient aussi un de ses plus ordinaires exercices; il ne songeait plus qu'à se remplir de l'esprit du saint apôtre, et l'on peut dire qu'il y réussit parfaitement. Il écrivit ensuite au P. Mutio Vitelleschi, général de la compagnie, pour avoir la permission de passer en Orient, et il en reçut cette réponse : « Je ne puis ni ne dois empêcher que votre révérence n'emploie sa vie et sa santé au service des infidèles de l'Inde, puisque le saint apôtre de l'Orient vous en a lui-même donné l'ordre. » Dès que le père eut reçu cette permission il se mit en chemin; mais avant son départ il lui arriva deux choses fort singulières que je ne dois pas omettre.

Tandis qu'il était à Nole on le pria de venir exorciser une dame de qualité qu'un démon tourmentait d'une manière étrange : il y alla, et à

peine eut-il appliqué à la dame possédée le reliquaire où étaient les reliques de S. François-Xavier que le démon sortit frémissant de rage, et criant de toute sa force : « Je m'en vais ; je ne puis te faire tout le mal que je voudrais ; mais je t'attends sur le chemin des Indes ; là nous essaierons nos forces l'un contre l'autre. » Peu de jours après le père se sentit inspiré de demander à son saint patron si Dieu lui ferait la grâce de mourir martyr : il obéit à l'inspiration, et le saint lui promit qu'il aurait avant de partir de Naples toute la certitude qu'il souhaitait. En effet lorsqu'il était sur le point de quitter Naples il fut appelé un jour pour entendre la confession d'une femme qu'il ne connaissait point. La pénitente commença par s'accuser de négligence à s'acquitter d'un ordre qu'elle avait reçu de S. François-Xavier, et ajouta que depuis peu le saint lui était encore apparu dans l'église du collége avec les ornemens sacerdotaux, l'avait communiée de sa main, et lui avait enjoint pour la seconde fois d'aller dire au P. Mastrilli qu'il répandrait son sang pour la foi dans l'Orient. « Et pour preuve de ce que je dis, continua-t-elle, je vous renvoie à mon confesseur ordinaire, à qui j'ai prédit il y a long-temps toutes les circonstances de votre maladie et de votre guérison. »

De Naples le serviteur de Dieu se rendit à Rome, où, visitant les catacombes, la première chose qui se présenta à ses yeux fut une pierre

sur laquelle était cette inscription : *Marcel, martyr de Jésus-Christ avec ses quarante compagnons;* ce qui fut comme une prédiction de ce qui arriva lorsque le roi d'Espagne donna au père quarante jésuites pour l'accompagner au Japon. Je ne m'arrêterai point à décrire tout ce qui se passa de merveilleux dans les endroits qui se trouvèrent sur la route du missionnaire; on ne le regardait que comme un homme extraordinaire; les miracles ne lui coûtaient rien, et tout ce qu'il disait ou écrivait était des traits si enflammés de l'amour divin que les cœurs les plus froids en étaient embrasés. Le P. Mastrilli s'embarqua à Gênes pour l'Espagne. Le roi Philippe IV le voulut voir, le reçut comme un saint destiné au martyre, lui parla debout et découvert, et lui dit ces paroles, qui causèrent beaucoup d'étonnement à toute la cour : « Votre révérence me fera un singulier plaisir toutes les fois qu'elle voudra bien me donner quelque ordre; je la prie de me recommander à Dieu et de m'écrire quelquefois. » La reine enchérit encore sur tant de marques de distinction, et, sachant que le père devait passer par Goa, elle fit faire une magnifique chasuble, qu'elle le chargea de mettre lui-même sur le corps de S. François-Xavier, avec ordre au vice-roi des Indes de lui envoyer celle que le père en aurait ôtée. Le comte duc d'Olivarez, qui préparait alors un armement pour chasser les Hollandais du Brésil, voulut engager le P. Mastrilli à

monter la flotte, et lui promit de lui fournir l'année suivante tout ce qu'il souhaiterait pour le voyage des Indes; mais l'homme apostolique lui répondit que les ordres de S. François-Xavier ne souffraient point de retardement : il se hâta donc de gagner Lisbonne avec ses compagnons, auxquels le roi catholique fournit avec une libéralité digne de lui tout ce qui leur était nécessaire. Ils s'embarquèrent sur la flotte des Indes, commandée par don Antoine Tellez de Sylva, dont j'ai déjà parlé, et ce seigneur, qui menait à Goa le nouveau vice-roi don Pédro de Sylva, voulut avoir avec lui le P. Mastrilli sur la capitane. L'idée qu'on avait de la sainteté du père, les honneurs inouïs qu'on lui avait rendus à la cour d'Espagne, la haute piété dont le général de la flotte et le vice-roi faisaient profession, tout cela donna dans le vaisseau une fort grande autorité au serviteur de Dieu. Il commença par y établir une congrégation de la sainte Vierge, et don Antoine Tellez voulut bien en être le préfet. On régla ensuite les prières et tous les autres exercices de piété, et ces réglemens furent suivis si exactement que la communauté la plus fervente n'avait rien de plus admirable que l'équipage de ce vaisseau. La navigation fut longue et périlleuse; mais elle ne fut qu'un tissu de prodiges. Dès que le serviteur de Dieu eut mis pied à terre à Goa il courut au tombeau de S. François-Xavier: il trouva le saint corps aussi frais qu'il avait jamais

été, quoiqu'on en eût déjà coupé le bras droit. Après qu'il lui eut rendu ses devoirs avec des transports de dévotion qu'il est aisé de conjecturer il mit entre les doigts du saint un billet écrit de son sang, qui se garde à Rome, et par lequel il se déclarait son serviteur et son disciple.

Cependant à l'entrée du saint homme aux Indes il s'était opéré des prodiges étonnans: deux crucifix furent vus plusieurs fois ouvrir les yeux, et le père a écrit lui-même que ces deux images regardaient du côté du Japon. Le missionnaire ne perdit point de temps, et il s'embarqua pour Manille après avoir écrit à ses amis plusieurs lettres que je voudrais pouvoir rapporter toutes, persuadé qu'on les verrait avec plaisir; mais je laisse cela à ceux qui voudront bien nous donner une histoire complète du saint martyr, et écrite plus correctement que celle que nous avons déjà. Dans une des lettres dont je parle il promet à don Antoine Tellez de Sylva qu'il saura le premier des nouvelles de son triomphe. Dans une autre au P. de Gattis il lui rend grâces des prières qu'il avait faites à Dieu pour lui, et auxquelles il attribuait toutes les faveurs dont le ciel le comblait depuis ce temps-là. Ce père était un saint homme qui demeurait à la maison professe de Naples. Un jour qu'il attendait dans la sacristie quelqu'un qui voulût bien le conduire à l'autel, personne ne se présentant parce qu'il avait la réputation

d'être fort long, le P. Mastrilli se trouva là avec le P. Gabriel Mastrilli, son oncle. Celui-ci, appelant son neveu, qui n'était pas encore prêtre, lui dit de quitter ce qu'il faisait, et d'aller servir la messe au P. de Gattis : le jeune religieux se mit aussitôt en devoir d'obéir. Le P. de Gattis eut quelque peine à accepter cet office; mais le P. Mastrilli le pria de si bonne grâce d'agréer qu'il lui rendît ce petit service qu'il y consentit après l'avoir assuré que cette messe serait toute pour lui. Or l'homme apostolique dans les communications qu'il eut avec S. François-Xavier auprès de son tombeau connut que l'action qu'il avait faite en s'offrant au P. de Gattis pour lui servir la messe, et les mérites du sacrifice que le saint homme avait offert pour lui avaient été le principe des grâces extraordinaires qu'il avait reçues du ciel depuis ce moment-là. C'est ainsi qu'il n'y a rien à négliger dans la vie spirituelle, et l'on ne sait pas ce qu'on perd quand on se met sur le pied de ne faire attention qu'à ce qui nous paraît grand; car outre que souvent nous nous trompons dans le jugement que nous en faisons Dieu souvent attache à ce qui nous semble petit une suite de grâces hors de laquelle non seulement notre sainteté, mais notre salut même, n'est pas en assurance.

Je reviens au P. Mastrilli. Il arriva à Manille le dernier jour de juillet de l'année 1636; mais il n'était pas aisé de passer de là au Japon. En attendant

une occasion favorable don Sébastien Hurtado, gouverneur des Philippines, mena le père à la conquête de Mindanao : il y fit tant de miracles qu'il passa pour constant dans toute l'Asie que les Espagnols devaient à ses mérites la victoire qui les avait rendus maîtres de cette belle contrée. Après cette expédition le gouverneur, regardant le missionnaire comme un homme tout divin, résolut de le faire débarquer au Japon, quoi qu'il lui en coûtât. Il avait dans ses prisons un pilote condamné à mort pour avoir entrepris contre les défenses le voyage du Japon : il le fit venir, lui promit sa grâce et même une grosse récompense s'il voulait mettre le père sur quelque rivage du Japon. Le pilote y consentit de bon cœur, et fut bientôt en état de partir. Le P. Mastrilli eût bien souhaité entrer au Japon avec toute sa troupe; mais il n'y eut pas moyen; il fut donc obligé dès son arrivée à Manille de les renvoyer à Macao après leur avoir témoigné le regret que lui causait une si triste séparation. Il se retira ensuite un moment pour recommander leur voyage à S. François-Xavier, et il avait à peine commencé sa prière devant l'image du saint qu'il les rappela tous : il leur dit de regarder le visage de l'apôtre, et il leur demanda s'ils n'y voyaient rien : ils répondirent que non. « Quoi ! continua-t-il, vous ne voyez pas cet air sombre qui le défigure d'une manière si étrange ? » Ils persistèrent à dire qu'il n'y remarquaient au-

cune altération. « Allez donc, mes pères, reprit le saint homme, et ne perdez pas l'occasion de vous embarquer ; mais soyez persuadés que nous nous reverrons bientôt à Manille. » L'événement suivit de près la prédiction ; il n'y avait que quelques jours que les pères étaient en mer lorsqu'une violente tempête brisa leur navire contre un rocher : une partie de l'équipage fut noyée, et les missionnaires eurent bien de la peine à gagner la côte de Manille.

Rien n'arrêtant plus le P. Mastrilli aux Philippines le 10 juillet 1637 il se déguisa en Chinois, et prit la route de la Chine : sur le soir il rabattit du côté du Japon, et s'habilla à la japonnaise. Ce dernier voyage fut encore plus traversé que les autres, et Satan tint parole au saint homme jusqu'au bout. Enfin le navire qui portait le père mouilla derrière une petite île, vis-à-vis de Saxuma : le père y acheta une barque, et renvoya son pilote, à qui il promit que son retour à Manille serait heureux, et que dans peu on y saurait ce qu'il serait devenu. Quelques Japonnais réfugiés aux Philippines l'avaient suivi : il tâcha de les engager à s'en retourner ; mais ils n'en voulurent rien faire. Il resta quelques jours au même endroit, et écrivit à ses amis qu'il touchait au moment de faire à Dieu le sacrifice de sa vie. Il entra ensuite dans le port de Cangoxima ; mais il ne s'y arrêta point ; il mit pied à terre dans celui de Cuto, où il fut re-

connu. Il donna de l'argent, et on le laissa aller: il continua de marcher seul le long du rivage, que ses compagnons côtoyaient dans la barque; mais ceux-ci étant tombés entre les mains des garde-côtes le père s'écarta, et s'enfonça dans un bois. Les prisonniers furent d'abord mis à la question, et souffrirent assez long-temps sans rien déclarer jusque là qu'un d'eux, nommé André Cotenda, mourut dans les tourmens; les autres, perdant enfin patience, avouèrent qu'ils étaient venus des Philippines avec un religieux qui était un homme extraordinaire. Sur les indices qu'ils donnèrent on détacha des soldats, qui au bout de quatre jours découvrirent le missionnaire à la faveur d'un feu qu'il avait allumé dans un bois.

Ils le trouvèrent à genoux, et il leur parut quelque chose de si auguste dans toute sa personne qu'ils demeurèrent assez long-temps saisis et comme immobiles. Le père ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il se leva et alla au-devant d'eux. *C'est moi que vous cherchez,* leur dit-il; *qui vous empêche de me prendre?* Cette douceur les rassura; mais dans le moment qu'ils mirent la main sur lui la terre trembla : ils avaient ordre de le mener à Nangazaqui, et ils en étaient éloignés de cinq journées. Le serviteur de Dieu ne souffrit pas beaucoup dans ce voyage, car ses conducteurs eurent pour lui de grands égards et beaucoup de respect. Dès qu'il fut arrivé

on le conduisit chez le gouverneur, et l'on fut bien surpris de lui voir un cercle de lumière autour de la tête : cela s'étant dissipé on l'interrogea sur bien des choses, et en particulier sur la conquête de Mindanao. Le père sans s'arrêter à cet article qui blessait sa modestie déclara son pays, sa profession, le dessein qu'il avait de prêcher l'Evangile aux Japonnais, et de guérir l'empereur qu'il savait être malade. On lui demanda quels remèdes il y prétendait employer : il prit occasion de parler de S. François-Xavier, de ses travaux, de ses miracles et de ce qu'il avait fait au Japon. Il ajouta qu'avec un peu de ses entrailles pulvérisées il guérirait l'empereur. Le gouverneur eût bien voulu pouvoir renvoyer un homme qui lui paraissait beaucoup au-dessus des autres; mais il n'était pas le maître, et la conquête de Mindanao avait encore renouvelé les soupçons qu'on avait des Espagnols : il fut donc résolu qu'on mettrait le prisonnier à la question pour le faire parler sur le sujet de son voyage.

Le premier supplice qu'on lui fit endurer fut celui de l'eau, ce qui fut exécuté de cette manière : on l'attacha fort haut avec une corde torse, les jambes écartées; ensuite on le laissa tomber dans une cuve pleine d'eau la tête la première, ce qu'on recommença plusieurs fois : ces chutes précipitées lui ôtaient la respiration, et il rejetait toute l'eau qu'il avait bue avec des douleurs inconcevables. On le tourmenta encore d'une autre façon : on le

serra avec des bandes par tout le corps ; on lui mit un entonnoir dans la bouche, et on lui versa de l'eau sans lui donner le loisir de respirer : quand il en fut rempli on l'étendit à terre ; on lui mit un ais sur le ventre, et à force de marcher dessus on lui fit rendre avec violence toute l'eau qu'il avait avalée. Ce tourment lui causa une faiblesse, et on le mena en prison : il y trouva ses compagnons, et à leur contenance il comprit ce qui leur était arrivé : il en gémit devant Dieu, et leur infidélité lui fit pousser des soupirs que ses tortures n'avaient pu lui arracher. Ces malheureux, qui avaient caché quelque chose dans leur interrogatoire, se jetèrent aux genoux du saint homme, et le conjurèrent de ne rien dire qui pût leur faire de la peine : il le leur promit ; mais il leur reprocha si vivement leur lâcheté qu'ils s'engagèrent à la réparer, leur en dût-il coûter la vie. Quelques historiens ont écrit qu'ils avaient tenu parole. Au bout de quelques jours le père fut interrogé de nouveau : le gouverneur, ne pouvant rien tirer de lui que ce qu'il avait confessé d'abord, lui déclara qu'on allait essayer pour le faire parler les plus affreux tourmens. En effet on le dépouilla tout nu, et on se disposait à lui appliquer sur la chair des lames ardentes sans avoir aucun égard à la bienséance ; mais il représenta au gouverneur que ce supplice n'avait jamais été mis en usage par aucun tyran. Sa remontrance fut efficace,

et l'on recommença le tourment de l'eau ; on le réitéra trois jours de suite, au bout desquels le gouverneur se lassa de faire souffrir inutilement un homme qu'il ne pouvait s'empêcher de respecter, et il le condamna à la fosse.

Le 14 octobre on le fit monter sur un mauvais cheval pour être conduit à la sainte montagne : il était couvert d'une soutanelle tout usée qui ne lui venait qu'aux genoux ; il avait un bâillon à la bouche, un côté de la tête rasé et frotté d'une terre rouge, ce qui est au Japon une très grande marque d'ignominie, les mains liées derrière le dos, et sur les épaules l'arrêt de sa mort signé de la main même de l'empereur : tandis qu'on l'attachait il dit au bourreau qu'il ne mourrait pas de ce supplice, et qu'il aurait la tête tranchée. Le 17 on regarda s'il était mort : on le trouva plein de vie, et parce que le lendemain on devait célébrer une fête en l'honneur de quelque divinité, et que pendant ces jours solennels il n'est pas permis de faire souffrir qui que ce soit, le gouverneur commanda qu'on tranchât la tête au missionnaire : on se mit aussitôt en devoir d'exécuter cette sentence, et ceux qui retirèrent le martyr de la fosse furent surpris qu'il ne lui fût pas tombé à la tête une seule goutte de sang, ce qui n'était encore arrivé à personne; il semblait même que ses forces fussent augmentées. A peine s'était-il mis à genoux qu'on lui déchargea un grand coup de sabre, qui ne fit rien : on

redoubla, et ce second coup ne laissa qu'une petite trace à l'endroit où le sabre avait porté. Le bourreau, saisi de frayeur, pensa tomber à la renverse; il jeta son sabre et se retira. Le saint homme cependant était abymé dans une douce contemplation. Sa prière finie il se tourne vers le soldat, l'exhorte à reprendre son sabre, et l'assure que pour cette fois il sera plus heureux: en effet le bourreau sans aucun effort lui abattit la tête. En même temps la terre trembla, et quoique le soleil fût serein une nuée fort noire s'éleva à la vue de tout le monde, et alla couvrir le palais du gouverneur. On réduisit en cendres le corps du saint martyr selon la prédiction qu'il en avait faite dans une lettre écrite de Goa au P. Gabriel Mastrilli, son oncle. On brûla aussi le corps de Cotenda, et malgré un fort grand vent on remarqua que la fumée ne se rabattit point, mais qu'elle s'éleva aussi droit que dans un calme parfait. Il ne paraît pas que le P. Mastrilli ait vu le P. Ferreyra, pour lequel il était venu au Japon, comme il le déclara aux Philippines au P. Michel Solana; car ce père, lui représentant qu'il y avait assez peu d'apparence de faire du fruit au Japon, et que le Mindano lui offrait un champ bien vaste et une moisson plus assurée, il répondit que c'était au Japon que S. François-Xavier l'envoyait, et que le sujet de son voyage était d'essayer de ramener à la foi le malheureux apostat, ou du moins

d'effacer de son sang la tache qu'il avait faite à la religion et à la compagnie. Je ne m'étendrai pas ici sur les miracles qui se firent dans toutes les parties du monde après la mort du serviteur de Dieu, ni sur les honneurs qu'on rendit partout à sa mémoire; ce serait la matière d'un juste volume, et je m'écarterais trop de mon sujet.

Il semblait qu'il ne dût plus y avoir de chrétiens au Japon vu la multitude prodigieuse de ceux qu'on avait bannis ou mis à mort; il fallait bien néanmoins qu'il y en eût encore beaucoup puisque dans le royaume d'Arima, où on les avait poursuivis plus vivement que partout ailleurs, ils faisaient encore le plus grand nombre en 1638 : à la vérité on les maltraitait de telle sorte qu'il y avait apparence qu'en peu d'années on les exterminerait; mais on les poussa avec si peu de ménagement qu'ils en vinrent à une révolte qui acheva de ruiner les affaires du christianisme, et fit bien voir que ces chrétiens n'avaient plus de pasteurs : ils prirent donc les armes au nombre de trente-sept mille, mirent à leur tête un jeune prince du sang de leurs anciens rois, et se saisirent de la forte place de Ximabara. Le roi d'Arima conçut bien que des désespérés dans un poste de cette importance ne seraient pas aisés à forcer; il en écrivit à l'empereur, qui en jugea comme lui, et qui crut qu'il ne fallait rien moins que les principales forces de l'empire pour étouffer ce commencement de

guerre civile : ainsi Ximabara se vit bientôt assiégée par une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Cette formidable puissance ne fit que relever le courage des révoltés : mais un ennemi domestique, contre lequel ni l'expérience ni la valeur ne peuvent rien, les inquiétait ; à peine étaient-ils investis qu'ils manquaient déjà de vivres. Ils ne voulurent pourtant point entendre parler de se rendre : ils firent de vigoureuses sorties, et reçurent si bien l'ennemi à toutes les attaques qu'en peu de temps l'armée impériale se trouva diminuée au moins d'un tiers. Enfin les vivres manquèrent tout à fait, et il fallut songer ou à se soumettre, ou à tenter la fortune d'un combat : mais on ne sait au Japon ce que c'est que se remettre à la miséricorde de son ennemi, et toutes les guerres se terminent par vaincre ou mourir ; ce fut donc le parti que prirent les rebelles d'Arima : ils sortirent rangés en bataille, tuèrent aux impériaux au moins vingt mille hommes, et combattirent tant qu'ils purent tenir leurs armes ; mais à la fin la faiblesse et la lassitude les leur firent tomber des mains, et ils périrent tous sans avoir été vaincus.

Les Hollandais, toujours attentifs aux occasions de ruiner le commerce des Portugais, ne manquèrent pas celle-ci, qui leur parut fort propre à leur dessein. On veut bien croire que ces messieurs, tout ennemis qu'ils sont des catholiques, ne prévirent pas alors toutes les suites qu'aurait

la démarche qu'ils allaient faire contre la religion chrétienne; ce qui est constant c'est qu'ils ne craignirent point de faire avertir l'empereur que les Portugais étaient les auteurs de la révolte d'Arima, et qu'ils renouvelèrent cette calomnie si souvent rebattue qu'on se servait du prétexte de la religion pour soustraire les peuples de l'obéissance due à leurs légitimes souverains. Ce fut assez de la simple accusation pour condamner les Portugais sans les entendre, et il parut un édit qui défendait sous peine de mort aux sujets du roi catholique de mettre le pied sur les terres du Japon. Macao à cette nouvelle fut dans la dernière consternation : il fut arrêté sur-le-champ que pour fléchir l'empereur on lui députerait une solennelle ambassade, et qu'on n'omettrait rien pour détruire les soupçons qu'il avait conçus. Don Louis Paez Pachéco, don Rodéric Sanchez de Parédès, don Gonzalez Monteyro de Carvailho et don Simon Vas de Pavia s'offrirent à être ambassadeurs; et l'on regarda comme un coup du ciel que des personnes de cette considération voulussent bien risquer leurs vies pour la patrie et pour la religion. Le premier avait commandé les armées, et les deux derniers avaient déjà été ambassadeurs au Japon; mais leur vertu et leur mérite étaient encore au-dessus de leur naissance et de leurs emplois. Ils ne perdirent point de temps, et après avoir essuyé une tempête qui les mit à deux doigts du naufrage ils abordè-

rent à Nangazaqui le 6 juillet 1640. A peine avaient-ils jeté l'ancre qu'on vint leur demander qui ils étaient, et pourquoi, sans aucun égard aux défenses, ils osaient paraître dans un port du Japon. Ils répondirent qu'ils étaient revêtus du caractère d'ambassadeur, qui a toujours été sacré chez tous les peuples de la terre; qu'ils venaient pour détromper l'empereur des préjugés qu'on lui inspirait contre eux, et pour essayer de renouer le commerce. Le gouverneur fit semblant d'être satisfait de cette réponse, et promit de servir les ambassadeurs à la cour; cependant dès le même jour on ôta le gouvernail du navire, qu'on fit remorquer et avancer jusqu'au pied de la petite île de Kisma, qui est fort près de la ville; on le laissa là en garde à plusieurs autres bâtimens qui furent postés tout autour avec des soldats en armes. Le lendemain on fit descendre tout l'équipage, à la réserve de huit matelots, qu'on laissa pour garder le vaisseau; tous les autres, et les ambassadeurs même, furent conduits dans la petite île, et renfermés dans une espèce de retranchement qui leur tenait lieu de prison.

Cependant le courrier que le gouverneur avait dépêché en cour fit le voyage en onze jours, et deux seigneurs, que To-Xogun-Sama députa exprès pour porter sa réponse, arrivèrent à Nangazaqui en dix jours, quoiqu'on mette ordinairement un mois à ce voyage. Le lendemain de leur arrivée, qui fut le 2 août, sur les dix ou

onze heurs du matin, les ambassadeurs et tout l'équipage, au nombre de soixante-quatorze personnes, Espagnols, Portugais, Chinois, Indiens, Canariens, furent appelés à la maison de ville. On les fit comparaître devant le gouverneur et les deux seigneurs députés de la cour : on leur lut l'édit impérial. Ils répondirent qu'il n'y était parlé que des marchands; qu'ils ne l'étaient point, et que leur navire ne portait aucune marchandise. On leur répliqua qu'ils étaient condamnés à mourir, et sur l'heure on les lia et on les mena en prison : ils y passèrent tout le jour et la nuit suivante, s'exhortant au martyre. Le lendemain 3 août, à cinq heures du matin, on vint leur prononcer la sentence de leur mort : elle portait que tous, à l'exception de treize qu'on renverrait à Macao, auraient la tête coupée. On leur déclara ensuite que l'empereur faisait grâce à ceux qui embrasseraient la religion de l'empire; et sur le refus qu'ils en firent tous on les mena à la Sainte-Montagne : ils y allèrent louant Dieu à haute voix, et faisant paraître une fort grande joie d'être ainsi traités contre le droit des gens en haine du christianisme. Dès qu'ils furent arrivés au lieu du supplice ils se prosternèrent, et baisèrent la terre qu'ils allaient arroser de leur sang. Un des ambassadeurs demanda si on les faisait mourir pour Jésus-Christ, et on lui répondit par trois fois que leur religion était l'unique cause de leur mort; ce qui redoubla leur allégresse. L'exé-

cu-

cution commença aussitôt, et dès qu'elle fut finie un officier dit aux treize qu'on avait réservés qu'ils eussent à s'en retourner au plus tôt, et à bien persuader à leurs concitoyens qu'il n'y avait plus de sûreté pour eux à se montrer au Japon : *Mais vous pourrez,* ajouta-t-il, *rendre témoignage que ceux-ci sont morts pour leur religion, et n'ont pas moins marqué de constance que ceux qui jusqu'ici ont donné leur vie pour le même sujet.* On fit ensuite enterrer tous les corps; on mit le feu au navire portugais; on mit les treize qu'on renvoyait à Macao sur un petit bâtiment qu'on leur abandonna, et l'on dressa au lieu du supplice un poteau avec cette inscription :

TANT QUE LE SOLEIL ÉCLAIRERA LE MONDE QUE PERSONNE N'AIT LA HARDIESSE DE NAVIGUER AU JAPON, MÊME EN QUALITÉ D'AMBASSADEUR, SI CE N'EST CEUX A QUI LE COMMERCE SERA PERMIS PAR LES LOIS.

Il était ajouté que cet édit ne pourrait jamais être révoqué, et qu'il serait exécuté en la personne même du roi d'Espagne s'il s'avisait de mettre le pied au Japon.

A cette nouvelle Macao, quoique sans ressources pour son commerce, se laissa moins aller à la douleur qu'il ne fit paraître de joie; on chanta le *Te Deum*, et l'on célébra le triomphe des confesseurs de Jésus-Christ avec toute la solennité

possible. Cependant il fut réglé qu'on ne ferait plus aucune tentative pour rentrer au Japon, ce qui consterna beaucoup de jésuites, qui n'étaient venus aux Indes que dans l'espérance du martyre; il n'y eut que le P. Antoine Rubino en faveur de qui on voulut bien faire ce qu'on n'osait entreprendre pour le commerce : ce père venait d'être nommé visiteur des missions de la Chine et du Japon, et il crut qu'il était du devoir de sa charge d'aller chercher le P. Ferreyra pour essayer de le ramener à son devoir. La résolution où on le vit de se jeter plutôt dans un esquif que de ne pas obéir à l'inspiration divine engagea le capitaine général à lui faire équiper secrètement un petit navire, qui sous prétexte d'aller à l'île Formose le devait débarquer la nuit sur quelque côte écartée avec quatre autres jésuites.

Les Indes ont eu peu d'ouvriers apostoliques d'un mérite aussi universel que le P. Rubino : il naquit à Strombino en Piémont, fit ses études à Turin, et s'y consacra à Dieu dans la compagnie de Jésus. Il passa jeune aux Indes, enseigna les mathématiques et la théologie à Goa, gouverna presque toutes les missions de sa compagnie en Asie, et fut plus d'une fois employé par les vices-rois dans des ambassades. Il parcourut ainsi presque tous les pays que S. François-Xavier a arrosés de ses sueurs; ce qui était étonnant c'était de voir un homme regardé partout comme un homme rare pratiquer avec soin les vertus les plus cachées,

servir ses frères avec charité, toujours plus prêt à obéir qu'à commander, doux, humble, patient, complaisant. Il fut plusieurs fois mis en prison, maltraité, condamné à mort; mais Dieu lui réservait un plus beau champ : sa dernière occupation fut de défendre sa compagnie des calomnies dont on cherchait à la noircir, et il y travaillait avec zèle, jusqu'à ce qu'on le chargea des gouvernemens des églises du Japon et de la Chine. Les quatre compagnons qu'il se choisit, dans le grand nombre de ceux qui soupiraient après la mission du Japon, furent les PP. Albert Meczinski, Diégo de Moralez, Antoine Capéci et François Marquez.

Le P. Meczinski était d'une illustre maison de Pologne; il perdit son père fort jeune, et à peine eut-il achevé ses études qu'il demanda à sa mère la permission de se faire jésuite. Il ne l'obtint pas, et il se mit à voyager : il était à Rome lorsqu'il apprit la mort de sa mère, et sur-le-champ il exécuta son premier dessein. Il fut au noviciat de Rome ce qu'y avait été S. Stanislas Kotska, dont il était parent. Il n'avait pas encore fait ses voeux que son frère aîné mourut, ce qui l'obligea à faire un voyage en Pologne : seul héritier d'une maison où il y avait de grands biens il ne fut pas même tenté d'en retenir la moindre partie, et il fit le sacrifice en homme qui savait le prix des biens éternels. Dès que ses affaires furent terminées il retourna à Rome en disant : *Je viens de me dé-*

pouiller de tout ce que je possédais; il ne me reste plus qu'à donner mon sang. Il fit ses vœux peu de temps après son retour en Italie, et il eut ensuite la permission d'accompagner le P. Vieyra au Japon. Il était sur le point de s'embarquer lorsqu'il reçut ordre de son général de se transporter incessamment en Pologne, où sa présence était nécessaire : il obéit, persuadé que l'obéissance ne lui ferait pas manquer le martyre si Dieu l'y avait destiné. Il ne se trompa point; à peine eut-il mis ordre aux affaires qui l'avaient rappelé en Pologne qu'il se présenta une autre occasion pour les Indes, et il en profita. Le P. Mastrilli le trouva à Goa prêt à partir sur une flotte qui menait à Macao un nouveau capitaine: le vaisseau qu'il montait fut pris par les Hollandais, qui le laissèrent presque mourir de faim. On le mit à terre à l'île Formose, où il souffrit encore davantage; mais la maladie s'étant mise dans l'équipage le père, qui savait un peu de médecine, et qui fit d'assez belles cures, fut un peu mieux traité. Enfin au bout de six mois de captivité on l'échangea, et on le conduisit à la Cochinchine, d'où il se rendit à Macao.

Le P. de Moralez était Espagnol, et avait longtemps demeuré aux Philippines, où il était dans une grande odeur de sainteté; il eut bien de la peine à s'arracher de Manille pour aller à Macao, d'où il espérait passer plus aisément au Japon. Il acquit bientôt parmi les Portugais la même

réputation qu'il avait eue chez les Castillans. Le P. Rubino ne crut pas devoir lui refuser la grâce de le mener au Japon, ni se priver d'un tel compagnon : il écrivit plusieurs apologies pour ses frères calomniés, et il ne quitta la plume que pour courir au martyre.

Le P. Capéci était d'une maison distinguée de Naples; depuis son enfance il avait témoigné pour le Japon une ardeur qui, soutenue d'une vertu héroïque et de toutes les qualités qui font un apôtre, marquait trop visiblement la destination du ciel pour qu'on s'y opposât.

Le P. Marquez était né au Japon d'un père portugais et d'une mère japonnaise, issue des rois de Bungo : il perdit ses parens de bonne heure; mais un Portugais ami de son père l'adopta, et eut soin de son éducation. Il fit paraître dans le cours de ses études une piété rare : il se fit jésuite à Macao, et il avait un si grand talent pour les missions que le père visiteur ne balança pas à se l'associer dans l'entreprise qu'il méditait.

Les cinq missionnaires furent à peine débarqués de la manière dont j'ai parlé qu'on les reconnut, et qu'on les arrêta : dès le lendemain ils parurent devant le gouverneur de Nangazaqui. Des Hollandais, qui avaient aussi une affaire fâcheuse pardevant ce seigneur, se trouvèrent à l'interrogatoire : ils rapportent qu'on fit venir pour servir d'interprète aux pères le jésuite apostat, et que ce malheureux parut dans cette occasion avec une

impudence extrême ; mais des mémoires plus sûrs nous apprennent qu'ayant fait aux missionnaires, de la part du gouverneur, la proposition d'embrasser le culte des idoles avec promesse de la vie et d'un grand établissement, le P. Rubino, que son zèle arma d'une sainte indignation, lui parla en des termes si forts que depuis il n'osa paraître devant eux. Le gouverneur admira une si grande liberté jusque dans les fers, et sentit qu'il ne viendrait pas aisément à bout de gens que la vue de la mort n'étonnait point; il les renvoya en prison, et après quelques jours on commença à les tourmenter : le supplice de l'eau fut choisi comme le plus capable de lasser leur constance, et pendant sept mois on les fit souffrir au moins de deux jours l'un de la manière que j'ai décrite en parlant du P. Mastrilli. Enfin on les condamna à la fosse : ils y vécurent aussi longtemps que s'ils n'eussent rien souffert. Le P. Rubino ne mourut qu'après sept jours, le 22 mars 1643; le 23 il fut suivi du P. Meczinski, et le 24 les trois autres ayant été trouvés pleins de vie on les tira, et on les hacha en pièces.

Il y avait quelques années, comme je l'ai déjà dit, qu'il ne restait presque plus de prêtres au Japon que quelques jésuites japonnais : un des plus connus avait été martyrisé en 1639; c'était le P. Pierre Cassui, natif d'Omura. Il fut banni en 1614, traversa à pied la Chine, l'Indostan et la Perse, visita les saints lieux, et de là passa

à Rome, où il se fit jésuite. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés il partit pour le Japon, et afin d'y entrer sans être reconnu il se fit pendant deux ans esclave sur les galères de Nangazaqui, où il aborda enfin. Il passa jusqu'aux provinces du nord; il y fit une multitude de conversions, et ce fut là qu'étant tombé entre les mains des gardes de l'empereur il fut mené à Jédo, et suspendu dans la fosse.

Presque en même temps qu'on apprit cette mort on sut que le P. Jean-Baptiste Porro, le plus ancien missionnaire du Japon, et un de ceux qui y ont le plus souffert, avait été brûlé vif avec tous les habitans d'une bourgade où l'on mit le feu tandis qu'il y était. C'est tout ce qu'on a pu savoir de cet événement. Le P. Martin Ximi vivait encore en 1640, et depuis on n'en a plus entendu parler. Des Chinois chassés du Japon peu d'années après la mort du P. Rubino rapportèrent qu'on y avait encore fait mourir le P. Mancie Conixi, et un autre jésuite, qui ne peut guère être que le P. Xiquimi. Ils ajoutèrent que de temps en temps on faisait à Nangazaqui de fort grandes exécutions. Ils dirent encore qu'en 1646 un effroyable tremblement de terre fit ouvrir une montagne près d'Omura, où l'on trouva deux corps de martyrs avec une inscription latine; que l'empereur, à qui on en parla, ordonna que les corps fussent brûlés, et que la nuit suivante on l'entendit qui criait aux armes comme un

furieux; qu'on lui demanda s'il voyait quelque chose, et qu'il répondit qu'il avait devant les yeux une armée de chrétiens qui venaient lui enlever sa couronne.

Cependant la nouvelle de la mort du P. Rubino et de ses compagnons ne fut pas plus tôt publiée qu'on nomma un autre supérieur; ce fut le P. Pierre Marquez, qui, sans se rebuter du mauvais succès qu'avait eu l'entreprise de son prédécesseur, ou pour mieux dire espérant un pareil sort, alla sur-le-champ s'embarquer aux Philippines pour le Japon, menant avec lui les PP. François Cassola, Joseph Chiara, Alphonse Arroïo, et un frère japonnais nommé André. Tout ce qu'on a su de ces missionnaires c'est qu'ils furent pris et menés à Jédo, où on leur scia les membres; que trois moururent d'abord, et que les deux autres furent rapportés en prison respirant encore. Au reste je n'ai pu distinguer si c'est de la troupe du P. Rubino ou de celle du P. Marquez que parlent les Hollandais dans leurs mémoires; car leur peu d'exactitude à marquer la chronologie et à mettre de l'ordre dans les faits est cause que tantôt l'on penche d'un côté et tantôt d'un autre. Quoiqu'ils fussent présens à un des interrogatoires qu'on fit subir aux missionnaires ils avouent qu'ils ne faisaient pas beaucoup d'attention à ce qui se passait parce qu'eux-mêmes se trouvaient dans une situation qui ne leur laissait pas l'esprit tranquille. Ils entendi-

rent néanmoins un seigneur japonnais qui disait aux missionnaires : « O pauvres misérables ! quel aveuglement est le vôtre! vous adorez un Dieu qui doit être sourd ou impuissant puisqu'il vous abandonne au milieu des tourmens où vous implorez son secours : s'il a créé le ciel et la terre, s'il les conserve, comme vous dites, que ne vous tire-t-il du mauvais pas où vous êtes; que ne change-t-il les misères qui vous rendent si difformes en un état plus doux. Vous êtes dans les chaînes, en proie à la douleur, et votre Dieu ne vous en peut délivrer, ni vous rendre insensibles! N'avouerez-vous donc pas que l'empereur est plus puissant que le Dieu des chrétiens puisqu'il fait de vous tout ce qu'il lui plaît, et que le Dieu que vous adorez ne peut vous tirer de ses mains? » Les Hollandais conviennent qu'un des jésuites réfuta parfaitement le discours du Japonnais : ils ajoutent que ces pères étaient dans un état à faire compassion; mais ils ne parlent point de leur mort.

Il paraît que l'empereur To-Xogun-Sama mourut vers l'année 1650. Son successeur fut un prince de sa maison, qui était encore enfant : on lui nomma des tuteurs, et cette minorité commença de manière à faire croire que la religion hrétienne allait être rétablie dans l'empire; la persécution cessa tout d'un coup; le commerce avec les Portugais fut sur le point de se renouer, et tout se disposait à une révolution en faveur

du christianisme; mais ces espérances s'évanouirent bientôt sans qu'on ait jamais pu savoir de quelle manière cela s'était fait.

Le P. Ferreyra était toujours à Nangazaqui, où on ne lui laissait que fort peu de liberté : ce qui obligeait les Japonnais à en user ainsi à son égard c'est qu'ils ne purent jamais tirer de lui aucune lumière touchant les lieux où se retiraient les missionnaires. Dès le commencement de son apostasie on lui déclara qu'il fallait épouser une idolâtre qu'on lui désigna, qui était veuve d'un orfèvre chinois, justicié pour ses crimes; et quoique les parties eussent une répugnance égale à se marier on fit publiquement les cérémonies de ce monstrueux mariage; mais il ne fut point consommé, et jamais Yédo-Tzua (c'est le nom japonnais que prit le religieux apostat) ne demeura avec la femme qu'on l'avait forcé de prendre. Cependant comme personne ne lui donnait de quoi vivre il se trouva bientôt réduit à la mendicité; pour se tirer d'une si affreuse misère il se fit écrivain et interprète des marchands d'Europe qui trafiquaient au Japon. Il n'y avait pas jusqu'aux idolâtres qui lui reprochaient son infidélité; on lui remettait sans cesse devant les yeux que des femmes et des enfans étaient morts dans les plus horribles supplices, et que lui n'avait pas eu le courage d'endurer les premières atteintes de la douleur. Un jour qu'il priait le gouverneur de Nangazaqui de lui donner

au moins de quoi vivre on lui répondit avec aigreur qu'on ne lui devait rien; que s'il avait embrassé la loi de l'empire ce n'avait pas été par estime pour elle, mais uniquement pour se délivrer du supplice; que s'il voulait se rendre digne de quelque bienfait du côté de la cour il n'avait qu'à découvrir où étaient logés les missionnaires. Ils ne gagnèrent rien, et la plus profonde indigence ne put jamais engager le malheureux Yédo à trahir ses frères.

Cependant dès qu'on sut à Macao sa déplorable chute le P. Emmanuel Diaz, visiteur des missions du Japon et de la Chine, voulut s'embarquer pour tâcher de le ramener à son devoir: on s'opposa à son voyage, et il fut obligé de se contenter d'écrire une lettre par laquelle il représentait à ce misérable tout ce qu'il croyait pouvoir faire impression sur son esprit. Le P. Jean-Baptiste Bonelli, recteur du collége de Macao, écrivit aussi; mais il ne fut jamais possible de faire tenir ces lettres à Yédo. Quelques Portugais trouvèrent pourtant moyen de lui parler, et entre autres dom Emmanuel Mendez de Mora, neveu du P. Alphonse Mendez, jésuite et patriarche d'Ethiopie. Yédo, tout le temps que dom Emmanuel fut avec lui, ne fit que pleurer et gémir, et sur ce que dom Emmanuel l'exhortait à se reconnaître, *Ah, monseigneur!* s'écria-t-il d'un ton qui marquait ou un grand désespoir ou un fort grand dérangement d'esprit, *que peut*

faire de bien un homme qui a si lâchement abandonné son Dieu! Dom Emmanuel lui parla ensuite de son mariage, et lui en fit voir l'indignité: *C'est la crainte de la mort,* repartit Yédo, *qui m'y a engagé, et il n'y a rien que je n'eusse fait pour me sauver la vie: la seule pensée de la fosse me saisit d'horreur, et me met hors de moi-même.* En 1636 le P. Emmanuel Diaz le déclara chassé de la compagnie de Jésus pour tout le temps qu'il demeurerait incorrigible, et cela n'empêcha point toutefois qu'on ne continuât de faire partout des prières et des pénitences pour fléchir le ciel en sa faveur. Au bout de quelques années on conçut quelque espérance de conversion: un Portugais lui ayant mandé qu'il courait de très mauvais bruits de sa conduite il dit de bouche au porteur de la lettre qu'il ne pouvait faire réponse par écrit, mais qu'il le priait d'assurer celui qui l'avait envoyé qu'il espérait donner un jour des preuves certaines de son sincère retour à Dieu. On ajoute que le P. Mastrilli étant à Cochin un jour qu'il se disposait à dire la messe il vit un bon frère de la maison, nommé Bastus, qui s'approchait pour le conduire à l'autel. Bastus était un homme d'une piété fort rare, et fort renommé dans les Indes pour les dons extraordinaires qu'il recevait du ciel: le P. Mastrilli l'engagea à joindre ses prières aux siennes pendant le sacrifice pour la conversion du P. Ferreyra. Bastus le promit, et le prêtre étant à l'élévation il vit le même P. Fer-

reyra avec l'habit de jésuite, mais tout défiguré; à l'*Agnus Dei* il l'aperçut avec une soutane plus propre, et à la communion il fut tout surpris de le voir tout resplendissant de lumière.

Enfin le grand âge et les infirmités obligèrent l'infortuné Yédo à garder le lit : alors les remords de sa conscience se firent plus vivement ressentir; jour et nuit on l'entendait soupirer, d'abord sans proférer aucune parole devant ceux qui l'observaient, ensuite sans garder aucune mesure. Le gouverneur de Nangazaqui en fut averti, et il envoya informer contre lui : Yédo répondit sans hésiter qu'il était chrétien; qu'il avait commis contre son Dieu une infidélité que tout son sang ne pourrait jamais bien laver; qu'il espérait néanmoins de la divine bonté qu'elle se contenterait du sacrifice de sa vie, et qu'elle lui ferait la grâce d'être plus fidèle qu'il ne l'avait été la première fois. Sa réponse fut mandée à la cour, et sur-le-champ l'ordre fut expédié de le faire mourir dans la fosse : quand on lui signifia sa sentence il témoigna une joie qui sembla lui redonner des forces. On le porta à la Sainte-Montagne, car il ne pouvait plus marcher : ce lieu consacré par le sang de tant de martyrs, et qu'il avait lui-même souillé par son apostasie, ranima sa ferveur. Il vécut trois jours dans ce tourment que dix-neuf ans auparavant il n'avait pu souffrir cinq heures, et jusqu'au dernier soupir il ne cessa de bénir le Seigneur, et de renouveler sa

profession de foi. C'est ce qu'ont attesté par serment plusieurs Japonnais et plusieurs Portugais, tous gens dont la vertu et les emplois rendent le témoignage irréprochable. On a même appris des Hollandais que le peu de bien qu'avait possédé le P. Ferreyra depuis sa chute avait été confisqué après sa mort, ce qui ne se faisait qu'à l'égard de ceux qui avaient été condamnés.

On n'a presque rien appris du Japon depuis ce temps-là. Feu M. Constance, ce fameux ministre du roi de Siam, si connu parmi nous, avait épousé une Japonnaise, née à Siam de parens exilés pour la foi : cette vertueuse dame par ce qu'elle a fait et par ce qu'elle souffre depuis trente ans pour le nom de Jésus-Christ prouve que le sang des martyrs ne coule pas inutilement dans ses veines; elle avait sans doute inspiré à son époux ce grand zèle dont il brûlait pour le rétablissement du christianisme dans le Japon; elle contribuait au moins beaucoup à tout ce qu'il entreprenait pour faire fleurir la religion dans les Indes. Dieu n'a point permis que leurs projets pour le Japon aient réussi; il a sanctifié ces deux illustres personnes par les plus rudes souffrances, et il a encore laissé pour quelque temps les Japonnais dans leur aveuglement. En 1585 un vaisseau japonnais qui allait de Jédo en Ixe fut emporté par une tempête jusque dans le port de Macao, sans avoir aperçu aucune terre, ce qui fut regardé comme une espèce de miracle :

tout l'équipage fut reçu dans la ville avec beaucoup de démonstrations d'amitié, et quand ils se furent un peu reposés on s'offrit de les ramener à Nangazaqui sur un vaisseau portugais, parce que leur bâtiment n'était pas en état de faire le voyage. Ils acceptèrent avec joie une offre si obligeante : on équipa un navire, et l'on ne mit dessus qu'autant de Portugais qu'il en fallait pour la conduite du bâtiment. Leur courtoisie leur avait fait espérer qu'on se radoucirait au Japon à leur égard, et cette pensée avait engagé tout le monde à contribuer aux frais de ce voyage; mais on se trouva bien loin de compte lorsqu'on sut la réception qu'on avait faite à Nangazaqui aux Portugais qui y avaient conduit les Japonnais; le gouverneur les remercia de leur générosité, mais il leur déclara qu'une autre fois ils ne se donnassent point la peine d'entreprendre le voyage si jamais pareil accident survenait.

Une lettre écrite de la Chine en 1702 nous apprend le détail des précautions dont on use au Japon contre le zèle industrieux des missionnaires : tous les ports de l'empire sont fermés aux étrangers, à la réserve de Nangazaqui, où l'on n'admet que les Chinois et les Hollandais; dès qu'on a découvert un vaisseau au large une barque bien armée le va reconnaître et le visite; rien n'échappe à cette recherche, et jusqu'aux lettres d'instruction des ambassadeurs tout est examiné. La moindre marque du christianisme

suffirait pour empêcher le navire d'être reçu dans le port, et un prêtre qu'on y découvrirait le ferait confisquer. Quand le bâtiment a mouillé l'ancre on recommence la visite avec les mêmes soins; ensuite on étend sur le tillac une plaque de cuivre où est gravée l'image de notre Seigneur, et l'on oblige tout l'équipage à marcher dessus. La cérémonie finit par la lecture d'une fort longue invective contre notre sainte loi; après quoi l'on permet à tout le monde de descendre à terre, et de loger non dans la ville, mais dans des casernes bâties exprès. On ne remarque pas si les protestans sont obligés de marcher sur le crucifix; mais de la manière dont ils s'expliquent dans leurs mémoires il n'y a pas lieu de croire qu'ils en fassent beaucoup de façon, ni qu'on les exempte de cette loi, qui n'a même été portée que par leur conseil; d'ailleurs il s'en faut bien qu'ils soient traités aussi favorablement que les Chinois, car on ne permet qu'aux officiers de mettre pied à terre, et tous les matelots sont obligés de rester à bord.

Si les nouvelles qu'on vient de recevoir de Manille, et dont j'ai parlé fort au long dans la préface de cette histoire, se trouvent véritables il y a tout lieu d'espérer qu'une terre cultivée avec tant de travaux, qui a produit tant de saints, que tant d'apôtres ont arrosée de leurs sueurs, et tant de martyrs de leur sang, va recouvrer sa première fécondité; que la voix de ces généreux

confesseurs, qui demande depuis si long-temps non pas la vengeance, mais le fruit de leur précieuse mort, a touché le cœur du père des miséricordes, et que les vœux de tous les vrais fidèles et les soupirs de tant d'hommes apostoliques, qui ne souhaitent rien tant que de se consacrer au salut d'un peuple si propre au royaume de Dieu, ont été favorablement écoutés. (1)

(1) Ces espérances étaient vaines; le Japon est encore fermé aux ouvriers de l'Evangile, sans qu'on puisse prévoir l'époque où ils pourront y pénétrer de nouveau.

FIN.

